

SERGE CAILLET

**MONSIEUR PHILIPPE,
L'AMI DE DIEU**



DERVY

SERGE CAILLET

MONSIEUR PHILIPPE L'AMI DE DIEU

2- édition revue, corrigée et augmentée

Suivi du Recueil de Papus et d'un journal de séances



Éditions Dervy

DU MÊME AUTEUR

L'Ordre de la Rose-Croix. Entretien avec Raymond Bernard sur le rosicrucianisme contemporain, Villeneuve-Saint-Georges, Editions rosicruciennes, 1983.

Sâr Hiéronymus et la FUDOSI, préface de Robert Amadou, avec le compte rendu inédit de deux convents. Paris, Cariscript, 1986 ; nouv. éd. refondue à paraître sous le titre : *Les Sârs de la Rose-Croix*.

La Franc-maçonnerie égyptienne de Memphis-Misraïm, préface par Robert Amadou, Paris, Cariscript, 1988 ; nouv. éd. revue, corrigée et augmentée, Paris, Dervy, 2003.

Arcanes et rituels de la maçonnerie égyptienne, Paris, Guy Trédaniel, 1994.

L'Ordre rénové du Temple. Aux racines du Temple solaire. Suivi du témoignage de Raymond Bernard, préface de Jean-François Mayer, Paris, Dervy, 1997.

Collaboration à : *Les Marges du christianisme, « sectes », dissidences, ésotérisme*, sous la direction de Jean-Pierre Chantin, Paris, Beauchesne, 2001.

Edition de : Dr Fernad Rozier, *Cours de haute magie. L'exploration du monde invisible*, Grenoble, Le Mercure Dauphinois, 2001.

Martines de Pasqually, le théurge de Bordeaux, textes choisis et présentés par Serge Caillet, Montélimar, Signatura, 2009.

Dom Antoine-Joseph Pernéty, théosophe et alchimiste, textes choisis et présentés par Serge Caillet, Montélimar, Signatura, 2009.

Les Sept sceaux des élus coëns, Grenoble, Le Mercure dauphinois, 2011.

Les Hommes de désir. Entretiens sur le martinisme (en collaboration avec Xavier Cuvelier-Roy), Grenoble, Le Mercure dauphinois, 2012.

SOMMAIRE

Avant-propos

Chapitre 1

Le garçon boucher

Portrait d'un « homme ordinaire ».
Fils de Joseph et de Marie.
Dès l'âge de six ans.
Apprenti à Lyon.

Chapitre 2

Le père des pauvres

Les débuts d'un guérisseur.
Étudiant à l'Hôtel-Dieu.
Un heureux mariage.
Un singulier capitaine des pompiers.
Rue Tête d'Or.
« Exercice illégal de la médecine ».

Chapitre 3

Le maître inconnu

Papus, le « petit fermier ».
L'École de magnétisme de Lyon.
Du magnétisme animal au magnétisme spirituel.
Les apprentis fermiers.
« Orando laborando ».

Chapitre 4

Le premier ami du tsar

Confident des souverains.
La Russie de Papus.
Chez les grands-ducs.

La rencontre du couple impérial.
Paul Brouardel mène l'enquête.
Docteur en médecine à Saint-Pétersbourg.

Chapitre 5

Le suspect de la république

Une odieuse campagne de presse.
Sous surveillance policière.
À l'œuvre dans la tourmente.
L'affaire Ratchkovsky.
Dans l'intimité de l'aristocratie russe.
La nourriture de l'âme.

Chapitre 6

Les soldats de l'ami

L'héritage et les héritiers.
Jean Chapas, « le Caporal ».
Marc Haven, le fidèle.
Les messagers martinistes.
La Voie de l'Évangile.

Épilogue

Deux témoignages d'importance

Recueil de Papyrus

Monsieur Philippe devant l'astrologie

I. Le destin singulier de Maître Philippe selon les astres
par Gilles Verneret

II Philippe de Lyon (1849-1905)

par Dominique Dubois

Index bibliographique

*« Est-ce le Christ qui est votre ami ? »
demandai-je à Monsieur Philippe.
« Oui », me répondit-il.*

SÉDIR

AVANT-PROPOS

« Monsieur Philippe », comme l'appelaient respectueusement jadis ses proches et ses admirateurs, ^[1] ou « Maître Philippe », comme on dit généralement aujourd'hui – et souvent avec une capitale à « Maître » – voire « le mage Philippe », et même « le docteur Philippe », ou encore « le père Philippe ^[2] », comme il advint qu'on le qualifiât aussi, a troublé parfois et fasciné souvent en son temps des occultistes qui l'avaient approché sans peut-être toujours le comprendre. Et il captive encore de nos jours beaucoup de chercheurs.

Parce qu'il visitait, recevait et, aux dires de beaucoup, soulageait ou guérissait des souffrances physiques et morales de ses contemporains, Monsieur Philippe, que des médecins occultistes protégeaient et que des malades vénéraient, a très tôt inquiété la médecine officielle au point qu'à plusieurs reprises – nous verrons dans quelles circonstances – la justice s'en mêla.

Surtout, par ses relations avec certains souverains d'Europe, principalement le tsar Nicolas II et son épouse Alexandra Feodorovna, Monsieur Philippe inquiéta plus encore, quoique ce fut sans raison, la police politique russe et le gouvernement français, incapables l'un et l'autre d'appréhender des réalités spirituelles, inaptés à comprendre le rôle joué par le thaumaturge de Lyon à la cour de Russie ou auprès d'autres monarques. On le soupçonna d'activisme politique, on l'accusa de fomenter des intrigues, et aussi de charlatanisme, et l'Église russe elle-même fit peut-être pression pour qu'on l'écartât de la cour impériale.

De nos jours encore, les accusations les plus grossières, les allégations les plus fantaisistes, les ragots colportés par la presse européenne au tout début de 1900, et qui sont le plus souvent sans le moindre fondement, se retrouvent encore accrédités par des auteurs réputés sérieux. Et combien de biographes de Nicolas II, d'Alexandra ou de Raspoutine, que le

cas de Monsieur Philippe intéresse accessoirement, recopient à leur tour ces sornettes, quand ils n’y ajoutent pas des erreurs de leur cru. ^{3}

Monsieur Philippe, charlatan pour la médecine officielle qui, échouant à le comprendre, chercha en vain à l’interdire d’exercer et à le discréditer jusqu’après la tombe ; Monsieur Philippe imposteur pour la police française, et intrigant aux yeux des hommes politiques et des journalistes, répondait de son mieux à la vocation que le destin lui avait fixée. Soignant souvent avec succès les âmes et les corps, reconnu par les souverains russes comme Ami de Dieu dans une tradition qui remonte au XVII^e siècle, il a vécu, œuvré, prié sur terre, certes comme un fort brave homme, mais plus encore, conscient d’être à sa façon un messager des Cieux.

En tête d’un petit livre de souvenirs, Marie Emmanuel Lalande, qui avait bien connu Monsieur Philippe avant d’épouser son gendre en secondes noces, avoue son embarras : « Je ne voulais pas écrire ce livre, sachant bien qu’il est impossible de rendre la personnalité de Monsieur Philippe telle qu’elle était. ^{4} » Son disciple Yvon Le Loup, dit Paul Sédir, confie lui aussi : « C’est une entreprise ardue que de peindre une personnalité aussi rare et aussi complexe. ^{5} » D’où la difficulté de l’historien, que la vie pourtant toute simple de Monsieur Philippe embarrasse en effet, parce qu’elle est entourée de mystères, quand elle n’est pas l’expression du mystère lui-même. Du reste, nombre de documents, de témoignages aujourd’hui accessibles au chercheur, sont à prendre avec réserve.

Au seuil du livre magistral qu’il a consacré à Cagliostro, et qui n’est pas, nous le verrons, sans rapport avec notre homme, le Dr Marc Haven, gendre de Monsieur Philippe, s’insurge : « Je me souviens toujours d’un article de journal paru au XX^e siècle et donnant d’un contemporain une biographie ornée de la reproduction de sa photographie. Celui qui, s’occupant du personnage en question, retrouvera dans cent ans ce journal,

pourra-t-il ne pas classer cette étude parmi les plus importants de ses documents ?

Or, le cliché était celui d'un inconnu, ne ressemblant même pas au héros de l'histoire, et la biographie faisait naître à Constantinople, dans un harem, celui qui avait vu le jour, fils de simples cultivateurs, dans un village, en France. ^{6} » Or, le personnage allégué par Marc Haven n'est autre que Monsieur Philippe, sur lequel, en effet, tant d'erreurs grossières, tant de propos abjects ont été répandus de son vivant même, rendant plus difficile encore, un siècle plus tard, l'indispensable séparation du bon grain de l'ivraie.

Nous savons aussi que des propos apocryphes de Monsieur Philippe – qui n'a rien écrit ou presque – se sont glissés un peu partout, et il s'avère bien difficile de les extraire aujourd'hui de la masse considérable de citations qui lui sont attribuées. Il est bien laborieux aussi de discerner des faits historiques d'éléments légendaires ou symboliques qui, s'ils n'en sont pas moins dignes d'intérêt et porteurs de sens, doivent être situés sur un autre plan que celui de la réalité historique.

Car certains disciples ont pu interpréter à leur façon des propos tout symboliques de leur maître. D'autres auditeurs ont pu ne pas comprendre ce qu'il leur disait, ou encore généraliser un mot qui n'était adressé qu'à eux seuls, ou un message personnel auquel Monsieur Philippe avait donné une forme allégorique qui a pu leur échapper. Enfin, des disciples trop zélés ont pu de bonne fois amplifier ou déformer des faits.

Qui fut, qui est Monsieur Philippe ? À cette question, maintes fois posées depuis un siècle, des réponses très diverses, parfois contradictoires, ont été apportées. En 1904, le Dr Gérard Encausse, autrement dit le mage Papus, le premier, le dépeint sans le nommer sous les traits du « maître inconnu ^{7} ». En 1913, Marc Haven filigrane à son tour Monsieur Philippe à travers *Le Maître inconnu Cagliostro*. Dix ans plus tard, Paul Sédir accroche le portrait de son maître défunt dans la galerie merveilleuse de *Quelques Amis de Dieu*. Mais, dès 1901, son

roman *Initiations* l'avait dépeint sous les traits énigmatiques des personnages d'Andréas et de Théophane.

Dans un tout autre genre, dès 1920, Louis Maniguet consacre à *Un empirique lyonnais : Philippe*, une thèse de doctorat en médecine, présentée devant la Faculté de Lyon ^{8}. En dépit de l'incompréhension manifeste de l'homme de science, la documentation et les témoignages exploités par l'auteur sont tout à fait essentiels, même si celui-ci regrette la « discrétion excessive » des témoins auxquels il s'était adressé. ^{9}

Parmi les principaux auteurs, ni Joanny Bricaud dont le petit *Maître Philippe*, destiné aux « étudiants de l'occultisme », parut en 1926 ^{10}, ni Marie Emmanuel Lalande, seconde épouse de Marc Haven, dont la brochure de 1948, *Lumière blanche* ^{11}, visait à corriger à sa façon les propos d'un livre, d'ailleurs partiellement romancé, du Dr Léon Weber-Bauler, publié en 1944, *Philippe, guérisseur de Lyon* ^{12}, n'ont voulu faire œuvre de biographe.

En 1954, un médecin éminent doublé d'un homme de foi, le Dr Philippe Encausse, qui venait de réveiller deux ans plus tôt l'Ordre martiniste fondé par son père, Gérard Encausse-Papus, en 1887-1891, a publié un ouvrage conséquent, qui reste une référence : *Le Maître Philippe, de Lyon, thaumaturge et « Homme de Dieu », ses prodiges, ses guérisons, ses enseignements*, dont la neuvième et dernière édition de son vivant a été couronnée par l'Académie française, en 1982 ^{13}. Sur Monsieur Philippe, Philippe Encausse a produit quantité de témoignages, de documents puisés dans ses archives personnelles, et il en a dressé le portrait touchant d'un ami et d'un messager de Dieu, particulièrement influent sur le milieu occultiste de la Belle Époque.

Dernier témoin vivant du temps de Monsieur Philippe dont il avait fait la connaissance, grâce à Papus, en 1899, Alfred Haehl, après avoir rassemblé pour quelques intimes quantités de notes sur son maître, jugea utile de publier un nouvel

ouvrage qui situât Monsieur Philippe en dehors du microcosme de l'occultisme où Philippe Encausse l'avait à ses yeux principalement cantonné. D'une collaboration avec Daniel Nazir, fils spirituel de Marc Haven, naquit donc en 1959 *Vie et paroles du Maître Philippe* ^{14}. Nous aurons souvent recours aussi à ce témoignage.

Les essais irremplaçables de Philippe Encausse et d'Alfred Haehl, qui n'entendaient ni l'un ni l'autre faire œuvre d'historien, ne sauraient cependant être considérés comme des études historiques et critiques ^{15}. Une biographie en règles de l'homme de Lyon restait donc à écrire. La voici établie d'après l'ensemble des documents imprimés et manuscrits auxquels j'ai pu personnellement avoir accès.

Depuis la première édition de ce livre, parue en 2000, une collection d'ouvrages « autour de Monsieur Philippe » a vu le jour aux éditions du Mercure dauphinois, où de nombreux documents inédits ont été publiés par Philippe Collin. Enfin, deux films documentaires, auxquels ont collaboré des spécialistes de Monsieur Philippe, ont également été réalisés, l'un par Bernard Bonnamour, *Maître Philippe de Lyon, le chien du Berger*, en 2006 ^{16} ; l'autre par Christel Chabert, *L'Énigme Philippe*, diffusé à plusieurs reprises sur France 3 ^{17}.

Cette seconde édition, revue, corrigée et augmentée, tient naturellement compte de l'avancée de la recherche depuis la première. Cependant, d'autres pièces existent dans des collections privées, qui permettraient sans doute de préciser bien des points qui demeurent encore obscurs, et peut-être même d'ajouter des chapitres significatifs à cette biographie dont cette seconde édition reste par conséquent toujours provisoire.

Enfin, deux témoignages essentiels, deux documents d'importance issus du legs Philippe Encausse à la bibliothèque municipale de Lyon, dont Robert Amadou me confia la publication, en 1986, viennent fort utilement illustrer cette esquisse biographique : le carnet personnel de Papus, où celui-

ci avait relevé et classé des propos de son maître spirituel et des anecdotes à son sujet ; et un journal de comptes rendus de séances de guérisons et d'enseignements, tenu par une main anonyme. Ces pièces, partiellement exploitées par Philippe Encausse, sont ici publiées *in extenso* pour la première fois.

Pour l'heure, voici l'homme singulier qui, quelques mois avant sa mort, confiait à un journaliste : « J'ignore tout de moi, je n'ai jamais compris ni cherché à m'expliquer mon mystère...^{18} » Voici Monsieur Philippe, l'ami de Dieu.

LE GARÇON BOUCHER

Quand il passait dans la rue, on se disait en le montrant du doigt : « Tiens ! voilà Philippe le boucher », comme on disait : Voilà Jésus le charpentier.

Papus

Portrait d'un « homme ordinaire »

Selon son disciple Paul Sédir qui y voyait l'invention admirable de la miséricorde divine pour le XIX^e siècle, Monsieur Philippe se présenta avant tout comme un homme ordinaire, « ni mendiant pitoyable, ni malade effrayant, ni philanthrope célèbre, ni chef d'école persécuté, ni hors-la-loi pourchassé, ni en haut de l'échelle sociale, ni en bas ; juste au milieu, au milieu de tout, au point neutre ^{19} ». Car tel fut selon lui « le subtil stratagème de la Sagesse divine, se déroband aux curiosités des pervers grâce à l'insignifiance de la forme humaine par qui elle opérait ^{20} ».

Dans les années 1880, quand il commença à faire parler de lui dans la presse locale, puis, quelques lustres plus tard, dans la presse internationale, dans les salons des aristocrates et dans les bureaux des ministères, rien, dans son costume, ses manières ou son langage, ne distinguait en effet Monsieur Philippe du commun des hommes. « Au premier abord, rien dans le Maître ne frappait. Petit, carré d'épaules, de corpulence assez forte et légèrement bedonnant, d'aspect jovial, on l'eût volontiers pris pour un petit rentier débonnaire. Des cheveux bruns, abondants, partagés au milieu, bordaient un front haut

et découvert. Un pli assez marqué séparait ses yeux qui, par contraste, étaient bleus, sous des paupières tombantes, indice de prédisposition à la clairvoyance. Il portait une forte moustache, à moitié tombante. Un cou ramassé supportait cet ensemble physiologique. {21} »

En 1902, un rapport de police en donne un signalement très voisin : « 1,68 m environ, cheveux noirs, quelques fils blancs, moustache noire forte, yeux bruns, à fleur de tête, ce qui les fait paraître assez gros, mais très vifs et scrutateurs ; nez assez fort, visage plein, corpulence assez forte et complexion vigoureuse, marche à grands pas en se penchant en avant suivant l'allure des campagnards. Toujours bien vêtu et, généralement, coiffé d'un feutre noir et mou {22} ».

Les deux descriptions qu'on vient de lire sous des plumes bien différentes dépeignent Monsieur Philippe conformément aux quelques portraits de lui qui nous sont parvenus. « Par intervalles – écrit encore Sédir – la bonté de son sourire, auquel participaient toutes les lignes d'une physiologie extrêmement expressive lui communiquaient un charme irrésistible ; ou bien l'acuité soudaine du regard surprenait... {23} »

Ce regard scrutait parfois un horizon lointain et à d'autres reprises devenait soudain d'une fixité impossible à soutenir. La couleur de ses yeux changeait, qui paraissaient le plus souvent petits et gris d'acier, {24} d'autres fois bruns, ou même bleus par contraste {25}. Selon Sédir, « son aspect physique, sa corpulence, son teint, étaient assez variables ; il eut quelques maladies, des migraines, des inflammations aux pieds, etc. ; et dans ces cas-là, il se faisait quelquefois soigner par un médecin.

« Sa constitution physique offrait quelques particularités extraordinaires. Ainsi, il était presque impossible de l'entendre lorsqu'il parlait au téléphone ; la coupe des cheveux ou des ongles le faisait souffrir ; il avait deux malléoles aux talons ; de sorte qu'un jour, s'étant donné une entorse en sautant un fossé, il resta deux ans éclopé, sans que personne puisse le soulager, et

ne se guérit qu'en faisant une deuxième chute. En outre, ses os étaient durs comme du diamant. {26} »

Le plus ancien portait connu, établi à l'occasion de son mariage, en 1877, alors qu'il avait 28 ans, le montre portant une fine moustache, le regard profond, le front haut, les cheveux noirs ondulés, abondants et coiffés en arrière {27}. Sur les photographies prises quelques lustres plus tard, on le voit portant une moustache plus abondante, parfois légèrement retroussée, le regard perçant, les paupières gonflées par les veilles et les soucis, l'oreille fine, le nez rond, le visage plein, le front ouvert, légèrement dégarni, la lèvre inférieure assez forte, la bouche légèrement ouverte, le cou fort. Avec l'âge, il prit un peu d'embonpoint, ce qui accentua sans doute encore un peu sa bonhomie naturelle.

Son costume était simple. Il portait généralement une veste et un gilet sombres, avec une chemise blanche, le plus souvent sans cravate. L'usage de la pipe lui était familier, notamment d'une pipe en terre dont il ne se séparait pratiquement jamais {28}, fumant fréquemment les nuits entières où il ne s'accordait que peu de sommeil. Il se déplaçait à grands pas, marchand beaucoup, portant pendant ses voyages une sacoche en cuir noir. {29}

S'adressant à tous simplement et avec respect, sans distinction de classe sociale, mais avec une extrême politesse, il avait le tutoiement facile, tant pour les malades que pour d'autres personnes venues le consulter qu'il n'avait apparemment jamais vues. Parfois, son regard devenait impérieux, son ton changeait et il s'adressait aux uns et aux autres avec une autorité que personne n'aurait songé à contester.

Il consolait les uns, morigénait les autres, dont il semblait voir défilier devant lui la vie entière et connaître les moindres secrets. Mais, « ce qui est intraduisible, c'est l'immense bonté qu'il rayonnait, l'énergie victorieuse jaillissant de toute sa

personne, la certitude qu'il mettait dans nos cœurs, plus forte que tous les raisonnements... {30} ».

Sédir précise encore : « Il trouvait toujours le temps d'aller à la brasserie avec un ami de passage, de faire une partie de domino, le soir, en famille ; il menait quelquefois sa femme au théâtre ; il savait parler à tout le monde son langage, étant à l'aise avec l'ouvrier, avec le bourgeois, avec les gens du monde, avec les princes et même avec les rôdeurs. Seule l'expression de son visage était toujours méditative et un peu rude ; l'œil vif et mobile était gris acier, quelquefois bleu, très vif, pouvant prendre un éclat insupportable. Il était en général peu causeur, donnant difficilement des enseignements autres que ceux de la morale, et encore plus difficilement des avis pour se conduire.

« L'attitude était le plus souvent pleine de bonhomie, quelquefois dominatrice ; le sourire extrêmement bon et charmant, le pied très petit et cambré ; la main petite, très musclée, quelquefois très maigre, les doigts fuselés et retroussés au bout.

« Il s'exprimait correctement, mais non pas littérairement, même en public. Dans ses séances il était très familier avec les gens du peuple et plaisantait surtout avec les vieilles paysannes {31} ».

De sa propre origine paysanne, Monsieur Philippe avait d'ailleurs gardé l'allure bonhomme d'un montagnard et les goûts simples d'un fils de la terre. Partons donc à sa rencontre à l'endroit même qui le vit naître en ce monde, au milieu du XIX^e siècle.

Fils de Joseph et de Marie

Aux limites des départements de l'Ain et de la Savoie, à 550 mètres d'altitude, au couchant de la Dent du chat, le hameau du Rubathier {32} surplombe le village de Loisieux, à quelques kilomètres de la ville de Yenne. Au milieu du XIX^e siècle, alors que la Savoie n'est pas encore rattachée à la France {33}, cette

commune compte quelque 600 sujets du royaume d'Italie, répartis en différents hameaux. Le recensement de 1848, un an avant la naissance de Nizier Philippe, enregistre à Loisieux 630 habitants répartis en 108 familles. La moitié est illettrée. À lui seul, le hameau du Rubathier compte 20 familles, pour 118 habitants. {34}

Depuis le Rubathier, un petit chemin à droite conduit à quelques pas de là au sommet d'une colline, devant « une petite chaumière dont le toit est recouvert d'ardoise et qui est mitoyenne avec la maison voisine {35} ». Cette toute petite maison, « avec une pièce en bas et deux en haut {36} », Marie Lalande la décrit ainsi : « une pièce dans le bas, dans l'angle de laquelle prend un petit escalier de bois qui mène à une pièce au-dessus dont presque la moitié est occupée par un grand lit et c'est tout {37} ».

Lorsqu'Alfred Haehl la visita, en compagnie de Monsieur Philippe, vers 1900, l'unique pièce du rez-de-chaussée était occupée par « une grande cheminée et, contre le mur, une pendule ancienne {38} ». La maison, qui jouxte l'écurie, est entourée d'un enclos, de quelques champs et de vignes. C'est le domaine d'une des familles Philippe du village, qui en compte plusieurs.

Joseph – dont c'est l'unique prénom – Philippe {39} et Marie – dont c'est aussi l'unique prénom – Vachod ou Vachaud, ou encore Vachod-Pilat {40} (selon les variantes rencontrées dans les actes d'état civil), fille d'un couple de cultivateurs du village voisin de Traize, viennent de célébrer leurs noces, à Loisieux, le 17 août 1848 {41}. Joseph a vingt-neuf ans, Marie en a vingt-cinq. Et elle est probablement déjà enceinte.

En l'absence de témoignages directs dont on puisse identifier la source et juger de la crédibilité, il est extrêmement difficile de savoir ce qui, de la naissance et de l'enfance de Nizier Philippe, relève du mythe ou de l'histoire. Selon Alfred Haehl, la pieuse Marie Philippe, enceinte, s'était rendue dans le département voisin, loin de son hameau de montagne, auprès

de Jean-Marie Vianney (1787-1859), le curé d'Ars-en-Dombes (aujourd'hui Ars-sur-Formans), à quelque trente kilomètres au nord de Lyon.

Depuis les années 1830, les pèlerins étaient fort nombreux à se rendre à Ars où la réputation du curé ne cessait de croître, qui aurait révélé à la future maman « que son fils serait un être très élevé ^{42} ». Nous ne savons rien d'autre de la grossesse de Marie Philippe, sinon qu'elle se passa sans doute, aux côtés de son époux, à s'occuper du troupeau et à s'affairer aux champs.

Selon Marie Lalande, « sa mère chanta pendant toute la durée de l'accouchement et ne ressentit aucune douleur. Elle tenait un rameau de buis à la main ^{43} ». Alfred Haehl confirme : « lorsqu'approcha le moment de la naissance, elle se mit à chanter en tenant à la main une branche de laurier ^{44} ». Et il ajoute que pendant l'accouchement, « il faisait un orage épouvantable ; on crut un moment que le village allait être emporté ^{45} ». En soi, un orage nocturne, fin avril, n'a rien d'exceptionnel dans cette région montagneuse.

Mais il y a là sans doute, dans l'esprit de quelques disciples, un signe supplémentaire de la qualité singulière de leur maître, qui passe pour lié au feu du ciel. Nous lisons, sous la plume de Papus, qu'un après-midi, dans la cour de son hôtel particulier de la rue Tête d'Or, à Lyon, Monsieur Philippe demanda à son ami s'il avait déjà vu tomber la foudre, et sur la réponse négative de celui-ci, ils furent tous deux enveloppés d'éclairs tandis que le tonnerre éclatait ^{46}. Le même Papus raconte qu'il y eut « tremblements de terre et orages » à son mariage, à la naissance de sa fille et au mariage de celle-ci.

Marie Lalande se souvient elle aussi que Monsieur Philippe, en visite chez elle par un après-midi d'été, avait rassuré plusieurs femmes qui craignaient qu'un orage ne se prépare, en leur certifiant qu'il n'y en aurait pas, et les nuages, dit-elle, se dispersèrent aussitôt. Selon la même disciple, Monsieur Philippe, dont la fille Victoire redoutait de subir une tempête en traversant la Manche, lui avait recommandé en cas de menaces

de vent de prononcer ces simples mots : « mon papa a dit que le vent s'arrête », et, dit-elle, le vent cessa aussitôt. ^{47}

Monsieur Philippe lui-même confia à son ami Jacques Comte avoir arrêté d'un geste une tempête, sur le bateau qui le conduisait à Tunis, à l'âge de vingt-cinq ans ^{48}. Dans une lettre à Papus, Monsieur Philippe écrit lui-même, terrible : « Vous savez bien, mon digne ami, que Dieu nous a remis plein pouvoir et qu'il arme notre main du vent, de la grêle, du feu, de la foudre, de la mort et de la vie. Qui peut nous faire trembler ? Rien à mon avis. ^{49} » Cette lettre confirme au moins que les témoignages qui nous sont parvenus attribuent à Monsieur Philippe des actes que celui-ci considérait pour lui comme possibles, pour ne pas dire naturels.

Mais un banal fait météorologique ne s'aurait quant à lui expliquer cet autre phénomène rapporté par quelques auteurs. La nuit de sa naissance, selon Alfred Haehl, on aurait vu, en effet, « une grande étoile très brillante. On revit cette étoile le jour de son baptême qui eut lieu à l'église de Loisieux, et le curé en fut frappé ^{50} ». Ce phénomène rappelle naturellement l'astre qui, selon l'Évangile de Matthieu, brilla sur Bethléem après avoir guidé les mages jusqu'à la grotte de la Nativité. ^{51}

Or, pour les Pères de l'Église, cet astre, que d'aucuns aujourd'hui cherchent à identifier avec quelque phénomène astronomique, c'est le Christ lui-même. Mais, s'agissant de Monsieur Philippe, l'épisode de l'étoile, dont l'acte de baptême évidemment ne dit mot, est-il exact ? Cette naissance le plaça en tout cas sous le signe astrologique du Taureau. ^{52}

Premier enfant du jeune couple Philippe, Nizier Anthelme naît donc – son acte de naissance et baptême l'atteste – le mercredi 25 avril 1849, à trois heures du matin, dans la commune de Loisieux, près de Yenne. Une tradition familiale, dont il n'y a pas lieu de douter, place plus précisément sa naissance au hameau de Rubathier, au premier étage de la modeste maison du couple. ^{53} Mais quel crédit accorder aux

déclarations d'Auguste Philippe, frère de Nizier, pour qui ce dernier serait né à minuit ?

Le baptême de l'enfant est célébré en l'église de Loisiejux {54}, le jour même, à cinq heures du soir, par le curé de la paroisse, Hyacinthe Marie Monet, en présence de Nizier Vachod, parrain demeurant à Traize, et d'Anthelmette Cottarel, sa grand-mère, marraine {55}. Conformément à une habitude séculaire, l'enfant portera donc les prénoms respectifs de son parrain et de sa marraine, qui le placent sous le patronage de deux saints thaumaturges, Nizier, évêque de Lyon, et Anthelme de Chignin, évêque de Belley.

Dès l'âge de six ans

C'est à Loisiejux que Nizier Philippe passe son enfance, entouré de l'affection de parents que sa « thèse de médecine », publiée en 1884 (nous y reviendrons), place, après le doyen de la pseudo-Faculté, en tête d'une interminable dédicace : *À ma chère mère Marie Vachod. Amour maternel. À mon affectueux père Joseph Philippe.*

Des frères et sœurs, tous nés à Loisiejux, ne tardent pas de tenir compagnie au premier enfant du couple Philippe {56} : Josephte Félicité, qui vient au monde le 15 décembre 1850 {57} ;

Benoît Anthelme, qui voit le jour le 20 avril 1855 {58}, Hugues, dit « Monsieur Auguste », né le 19 décembre 1858 {59} et Clotilde, née le 3 juin 1863 {60}, que la thèse de 1884 n'oublie pas : *À ma chère sœur Clotilde Philippe. À mon dévoué frère Hugues Philippe.* Clotilde est encore recensée à Loisiejux, comme ménagère, en 1876, l'année de ses quatorze ans. {61}

Hugues-Auguste, témoin essentiel qui, selon François Trojani, ne parlait jamais de son frère qu'après avoir ôté son chapeau, reprendra la petite maison de Loisiejux où Alfred Haehl le rencontra. « Monsieur Auguste », « gardien de la crèche », selon Jean Chapas, c'est-à-dire de la maison natale de Monsieur Philippe, quittera le Rubathier, en 1906, pour venir

exploiter un domaine à l'Arbresle. Puis il finira ses jours dans son hameau natal, en 1942. À plusieurs reprises, Auguste Philippe séjourna auprès de son frère, dont il a pieusement consigné quelques propos, entre 1893 et 1898. ^{62}

Monsieur Philippe avait le sens de la famille ; la dédicace de sa thèse en témoigne, qui rend même hommage à l'oncle et à la tante Vachod, ainsi qu'à leur fils que nous rencontrerons. Pour lui compta particulièrement Benoît, singulièrement surnommé « le saint ^{63} », instituteur libre au village d'Albens, en Haute-Savoie, avec lequel il se sentait en étroite communion.

Selon Marie Lalande, Benoît tout comme Monsieur Philippe « se souvenait de ses existences antérieures ; il disait parfois à son frère : “Te souviens-tu, quand nous faisons ceci ou cela ?” Ou bien : “Quand nous habitons à tel ou tel endroit ?” ^{64} ». Venu habiter l'Arbresle chez les Philippe, il sera emporté par une « maladie mal déterminée », si l'on en croit Louis Maniguet ^{65}, que d'aucuns considèrent comme étant la variole, le 5 février 1881, et Monsieur Philippe confia un jour à leur frère Auguste : « s'il avait vécu, nous aurions fait de belles choses ^{66} ».

Quelques rares souvenirs d'enfance, sans doute racontés par Monsieur Philippe lui-même, ont été rapportés par ses proches. Ainsi, Papus place ces propos dans la bouche de son maître : « Lorsque j'étais enfant, je criais comme un perdu, et personne ne me comprenait ; je me battais contre le Diable et on m'avait emmailloté, il ne faut jamais emmailloter les enfants. Jusqu'à 6 ans environ j'ai dormi les yeux ouverts ; je suis d'ailleurs sujet à la mort léthargique, et c'est sans doute comme cela que je finirai. ^{67} »

Papus note par ailleurs qu'« à l'âge de cinq ans, son père faisant la campagne d'Italie, il lui a fait détourner la tête au moment où passait un obus ^{68} ». Nous sommes en 1859 : il vient d'avoir dix ans et non pas cinq ^{69}, ce que confirme Sédir : « À l'âge de dix ans, son père se battant à Solférino, il lui fit à distance, tourner la tête juste au moment où une balle l'aurait

tué. {70} » En l'espèce, la version de Sédir semble plus facilement recevable.

Dans son hameau de montagne, le lot du jeune Philippe n'est sans doute pas différent de celui des autres enfants des très pauvres familles paysannes : dès le plus jeune âge il s'occupe parfois de ses frères et sœurs dont il est l'aîné, seconde ses parents dans les travaux des champs et garde le troupeau. Il montra même, si j'en crois Papus, de singulières dispositions : « il traçait un cercle autour des bêtes, et elles ne pouvaient le passer en paissant {71} », ce que confirme et précise Auguste Philippe : « Mon frère, un jour, gardait les moutons pour mes parents, et puis on est parti jouer ensemble ; alors il a fait le tour du pré en traînant un bâton par terre et en disant “ils ne franchiront pas la trace que j'ai faite avec ce bâton”.

On a retrouvé les moutons, le soir, ils n'étaient pas partis, ils n'avaient pas franchi la barrière invisible que mon frère avait tracée. {72} » Mais le jeune Nizier n'a pas la vocation d'un fils de la terre. « Que je me suis ennuyé, que je me suis donc ennuyé là ! », confie-t-il un jour à Marie Lalande {73}. Car, déjà, contrairement à ses frères et sœurs restés fidèles à leur région natale où Auguste prendra la suite de leur père, un autre destin l'attend, loin des siens.

Dès l'âge de six ans, par des phénomènes dont il est l'objet, il inquiète, dit-il, son curé, qui lui apprend avec le catéchisme des rudiments de lecture et d'écriture : « J'avais six ans à peine, quand le curé de mon village s'inquiéta de certaines manifestations dont je n'avais pas conscience. Il me disait : “Petit, tu as dû être mal baptisé, car tu parais être la proie du diable” {74} ». Cet enfant étrange qui, vers 1855, inquiète le curé de Loisieux {75}, n'en reçoit pas moins l'affection de ce prêtre de soixante-cinq ans qui décèle son intelligence, perçoit les sentiments religieux qui déjà sans doute l'animent et envisage d'en faire un homme d'Église. {76}

Le 31 mai 1862, il fait sa première communion, dans l'église du village. Mais la voie qui lui est tracée ne conduit pas à Rome :

tout en engageant ses disciples et ses malades à suivre en tous points l'Évangile, Monsieur Philippe tiendra parfois des propos acerbes sur le clergé catholique. D'ailleurs, il n'aimait pas le hiéronyme de son ami Gérard Encausse-Papus, parce que, disait-il, il lui rappelait le mot pape.

Dans son village natal, le jeune Nizier se fait donc remarquer par des phénomènes étranges. De curieuses anecdotes, malheureusement invérifiables, ont été consignées sur son enfance, tel ce phénomène d'une « boule de feu qui accompagnait l'Eucharistie lors de la communion {77} ». Selon Papus, en mai 1899, en présence de la famille Chestakoff, Monsieur Philippe raconta lui-même l'anecdote suivante : « Un jour, âgé de dix à douze ans, avec son frère, il avait vu sur un rocher, à quelque distance, deux hommes de mauvaise conduite. Il employa une certaine force et ces hommes furent dépouillés de leurs vêtements ; et ils s'amendèrent. {78} »

La même histoire a été consignée par Sédir, avec une variante quant à son âge : « J'ai fait usage de cette force pour la première fois à l'âge de sept ans. J'étais dans les champs à garder les vaches et sur un manchon, à quelque distance, deux hommes sont arrivés qui avaient l'habitude de mal se conduire. À l'appel de cette force, ils ont été instantanément dépouillés de leurs vêtements. {79} »

Mais l'essentiel concerne déjà sa faculté singulière de soulager son entourage des souffrances physiques : « Dès treize ans j'opérais des guérisons miraculeuses », confie-t-il un jour à un journaliste. {80}

Apprenti à Lyon

Pour Joanny Bricaud, c'est vers l'âge de douze ans que le jeune Nizier quitte ses parents qui l'envoient à l'Arbresle comme garçon tripier, pour quelques mois, avant de le placer à Lyon {81} où, d'après Marie Lalande, il se rend pieds nus {82}, et dont il deviendra bien des années plus tard, selon le mot de A.

Lambert, « le plus illustre enfant {83} ». D'aucuns situent son arrivée dans la capitale des Gaules en 1860. Pour d'autres, c'est à quatorze ans seulement, donc vers 1862-1863 {84}, qu'il sera placé comme coursier chez son oncle maternel, boucher à Lyon.

L'oncle Hugues Vachot, ou Vachod, et son épouse tiennent boutique, 22, rue d'Austerlitz, dans le quartier de la Croix-Rousse. Hugues Vachod est né à Traize, village voisin de Loisieux, le 7 juin 1836 {85}, et il est arrivé à Lyon, de sa Savoie natale, au plus tard en 1858, date à laquelle, alors qu'il exerce déjà la profession de boucher, il devient le parrain d'Hugues Philippe {86}, frère cadet de Nizier. Entre 1862 {87} et 1866, le couple Vachot s'installe rue d'Austerlitz. Cette année-là, Hugues Vachot, qui vient d'avoir trente ans, est recensé comme « maître boucher », au n° 20 de la rue, où il habite avec son épouse, Marie, âgée de vingt-neuf ans, et un garçon boucher de vingt ans, nommé Petrus Brancieux. {88}

Six ans plus tard, le garçon boucher n'est plus là, mais la famille s'est agrandie avec la naissance d'un enfant, prénommé Hubert, né à Lyon vers 1870 {89}. En 1876, un nouveau garçon boucher de vingt-quatre ans, Jean-Baptiste Julien, est venu prêter main forte au couple qui héberge également une certaine Claudine Gâche, originaire elle aussi de Savoie {90}. Quelques années plus tard, la boucherie deviendra plus florissante encore, avec ouvriers et domestiques. {91}

La rue d'Austerlitz s'étend entre la grande place de la Croix-Rousse et la place Saint-Laurent. C'est un quartier animé, désormais desservi par le chemin de fer, depuis 1862. La Croix-Rousse est alors une ville nouvelle en pleine expansion, portée par une industrie de la soie prospère. Des habitations pour des milliers d'ouvriers, les canuts, y ont été érigées. Son mur d'enceinte a été démoli en 1865 et remplacé par un vaste boulevard planté d'arbres.

À partir d'une date indéterminée, le jeune Nizier Philippe partage la vie du couple Vachot qui le loge, le nourrit, le blanchit et le rémunère 30 francs par mois. Chaque matin, il fait les

courses du magasin, porte la viande chez les clients dont il reçoit quelques pourboires, et s'active aussi sans doute dans le magasin ou dans l'arrière-boutique, puisqu'en dépeçant une bête, il se coupera les tendons du pouce et de l'index de la main gauche, conservant sa vie durant une certaine raideur à ces deux doigts. Un autre jour... « Un jour de verglas – consigne Sédin –, il descendit cette rue d'Austerlitz avec 80 kg de viande sur le dos, lorsqu'il glissa ; la chute lui arracha les muscles du coude, mais l'os fit un trou dans le pavé. ^{92} » Une étrange anecdote de plus.

En 1877, Hugues Vachot sera son témoin de mariage et, en 1884, dans la longue dédicace de sa « thèse de médecine », l'ancien garçon boucher qui exerce désormais dans l'aisance ses dons exceptionnels, n'oubliera pas de rendre hommage à sa première famille d'accueil. À sa dernière visite à cet oncle athée, dont il disait « s'il croyait, il serait parfait ^{93} », sur son lit de mort, il lui posera un doigt sur le front, lui disant, rapporte Alfred Haehl : « Tu n'as pas cru, vois maintenant ^{94} ».

Parallèlement à la boucherie, le jeune Nizier fréquente chaque après-midi, à moins qu'il n'y prenne des cours du soir, une école religieuse lyonnaise : l'institution Sainte-Barbe, tenue par des pères maristes, 7 place du Consulat, à Lyon. Cette école prépare aux baccalauréats, aux carrières industrielles et aux écoles du gouvernement que sont alors Saint-Cyr, l'École centrale de Paris, l'École forestière, l'École navale, les Mines et Polytechnique.

Elle est dirigée par les abbés François et Toussaint Chevalier, le premier enseignant par ailleurs le grec et le dessin, le second, les mathématiques ^{95}. Nizier y suivra notamment l'enseignement des abbés Chevalier et Constantin et y obtiendra un certificat de grammaire ^{96}. Selon Marie Lalande, l'un des pères, qui s'était profondément attaché à lui, sera d'ailleurs reçu, quelques années plus tard, dans sa demeure de l'Arbresle.

Mais Nizier Philippe n'a pas plus que celle du paysan la vocation de garçon boucher dont il gardera longtemps

l'étiquette. Un rapport de police, qu'on ne saurait soupçonner de bienveillance à son égard, consigne : « Laborieux, énergique et désirant s'instruire, il passait – disait souvent son oncle, qui le donnait en exemple à son fils, de qui nous tenons ces détails – ses nuits à lire et remplissait sa chambre de livres ayant trait au magnétisme. {97} »

Dès son jeune âge, il étudie donc le magnétisme animal dont il ne retiendra pourtant aucunement la méthode : « J'ignore – confie-t-il à un journaliste – le magnétisme ; j'ignore l'occultisme ; je ne possède à aucun degré la science de l'âme ni la science des choses. Il m'est arrivé d'ouvrir les livres où des théoriciens érudits traitent de l'hypnotisme et du spiritisme. J'ai tenté de répéter leurs expériences les plus fameuses comme les plus élémentaires, et je n'ai pas réussi. Mais cela ne m'a pas découragé. J'ai poursuivi l'accomplissement de ma mission qui est de soulager, de guérir, aussi bien les humbles que les grands de ce monde. {98} »

Mais quel crédit accorder à Joanny Bricaud, lorsqu'il se fait l'écho d'une rumeur lyonnaise selon laquelle « à l'âge de treize ans, étant tombé malade pendant qu'il était chez son oncle, à la Croix-Rousse, il fut guéri par une vieille sorcière qui lui dit, après lui avoir examiné les lignes de la main : “Écoute, petit, me voilà vieille ; je vois que tu es doué, je vais te donner mes recettes.” Il se mit, dès lors, à guérir les malades {99} ». Au vrai, l'anecdote ne semble guère cohérente avec ce que l'on sait déjà de son enfance à Loisieux et des dons exceptionnels de guérison qu'il aurait déjà manifestés dans son village natal « sans autre procédé visible que la prière {100} ».

Nous verrons d'ailleurs que Monsieur Philippe n'usait d'aucune recette (car les médicaments qu'il composa semblent d'un autre genre), ni du magnétisme animal qui faisait flores en son temps et qu'il étudia en effet dès son arrivée à Lyon. Car sa science spirituelle est tout autre, et l'art qu'il va exercer en imitation du Christ, son Ami nous dit-il, et son modèle, semble

le distinguer à jamais du commun de tous les guérisseurs et de tous les magnétiseurs venus et à venir.

LE PÈRE DES PAUVRES

« On osa accuser d'amour du lucre celui qui sort de chez lui avec un bon pardessus en hiver et qui rentre en veston car il a trouvé, en route, un malheureux qui grelottait. On voulut chercher quelque prétexte pour asseoir cette calomnie, et la voie du peuple répondit en quelques mots plus grands que beaucoup de belles phrases : M. Philippe c'est le père des pauvres ».

Papus

Les débuts d'un guérisseur

Dans son hameau de montagne, le jeune Nizier Philippe, dès l'âge de treize ans, dit-il ^{101}, avait répondu de son mieux à l'appel de sa vocation spirituelle, sans doute sans trop comprendre vers quel singulier destin elle l'entraînait, et peut-être avec quelque inquiétude.

Quelques années plus tard, sa bonne ville d'adoption lui fournit un cadre plus propice à l'exercice de l'art marginal, à la fois tout naturel et tout surnaturel, qu'il a désormais décidé d'exercer au grand jour et en pleine conscience des dons exceptionnels dont le Ciel l'a gratifié. À une date inconnue, il quitte donc la boucherie de son oncle pour suivre seul son propre chemin.

Peut-être même exerce-t-il quelque temps, parallèlement à la boucherie qui lui procure malgré tout quelques subsides, puisque, selon Maurice Paléologue, il n'aurait quitté la boutique

qu'en 1872 ^{102}. Peut-être aussi a-t-il été employé quelque temps, à Lyon, dans une fabrique de soierie de la famille Tapissier-Ferry. ^{103}

En tout cas, dès 1869, Monsieur Philippe, qui n'a que vingt ans, jouit déjà à Lyon et alentour d'une réputation de guérisseur. Il reçoit des malades, dans une salle du quartier Perrache, puis au 117, rue Vendôme ^{104}, non loin de l'Hôtel-Dieu, ou rue Duquesne ^{105}, ou encore rue du Griffon où nous le retrouverons répertorié comme « rentier », en 1872 ^{106}.

Sur cette époque nous disposons de plusieurs témoignages de première main : des attestations de guérison signées par des malades reconnaissants, sur papier timbré, avec leur nom et leur adresse, et parfois même la légalisation de leur signature ^{107}. Ne nous privons pas de ces pièces essentielles.

Le 8 mars 1869, une malade « déclare avoir été guérie deux fois à l'aide du magnétisme et gratuitement par Monsieur Philippe professeur de cette science, la première fois des souffrances d'une chute, la seconde de crampes d'estomac, toutes deux en une seule séance ». Le 14 mars 1869, une autre consultante atteste avoir été guérie en une séance d'une surdité qu'elle avait depuis longtemps. Le même jour, un autre malade certifie avoir été soulagé en plusieurs séances de maux de tête et d'une douleur aux genoux, et « déclare hautement que Mr Philippe a séché bien des larmes ».

Dans une lettre datée de Lyon le 16 mars 1869, un certain François Veyret, souffrant d'une jambe au point de marcher avec des cannes, atteste à son tour : « par un heureux hasard, j'ai entendu parler d'un monsieur nommé Mr Philippe demeurant rue Vendôme, quartier des brotteaux, n° 117, qui pouvait me guérir.

Je m'y suis rendu et dans 3 fois que j'y suis été il m'a guéri ». Le 18 mars 1869, un certain Reynaud, tisseur à Lyon, témoigne : « Ma femme étant malade depuis 12 ans, elle a consulté un grand nombre de médecins qui m'ont réduit à la misère et ne lui ont donné aucun soulagement ; j'ai entendu parler de

Mr Philippe, montée du Griffon, n° 7, je la lui ai envoyée le vingt-six janvier mil huit cent soixante-neuf, et elle s'en trouve très bien guérie et gratuitement ».

En date du 30 mars, le même atteste, pour lui-même, qu'atteint « de violentes crises d'estomac et d'un crachement d'eau depuis plus de dix ans » devant lesquels les médecins restaient impuissants, il a consulté Monsieur Philippe le 1^{er} mars 1869, et que, depuis cette époque, il se « trouve très bien ». Le 5 avril 1869, un certain Daragon, domicilié 63, rue Trion, à Lyon, témoigne à son tour : « ma femme, atteinte d'une croissance de chair dans le ventre : aucun médecin n'a pu la soulager ».

Ma fille Caroline demeurant chez moi était atteinte d'une toux et d'un poing dans le côté depuis environ 12 ans et malgré les grands sacrifices que je me suis imposés, aucun médecin n'a pu la guérir. Je les ai envoyées chez Monsieur Philippe les premiers jours de février mil huit cent soixante-neuf, rue de Vendôme 117. Depuis cette époque, elles se trouvent complètement guéries et gratuitement ».

Le 18 avril 1869, un certain Ferréol « déclare en foi de la Sainte Vérité, que le sieur nommé Philippe, médium guérisseur, m'a radicalement guéri sans le secours d'aucun médicament, d'une grave affection de cerveau, auquel je ne cessais d'éprouver des étourdissements très fréquents. Je témoigne en faveur de l'auguste vérité, que Monsieur Philippe possède le don divin. La foi sauve le monde ! ».

En date du 10 septembre 1869, un témoignage émouvant entre tous est consigné par le père d'une fillette de deux ans, demeurant à Vaulx-en-Velin, « qui était malade depuis trois mois et il y avait deux jours qu'elle n'y voyait rien, ses yeux étaient tout à fait troubles, ni ne mangeait et ni ne pouvait parler. Les médecins n'ont rien pu faire. Mon épouse, sa mère, se décidait aller trouver Monsieur Philippe. Donc il l'a guérie de Lyon, sans l'avoir vue, sans remède et sans la toucher ».

Le 12 octobre 1869, une certaine Rose Armand certifie à son tour « avoir été guérie par Mr Philippe, rue de Vendôme 117, d'une perte de sang, depuis environ 11 mois, dont plusieurs médecins n'ont rien pu me faire. Je déclare avoir été guérie par le sieur Philippe sans remèdes et sans attouchement quelconque. Je lui fais le présent certificat avec un grand plaisir et une vive reconnaissance ».

Mais il y a bien plus extraordinaire encore, en 1870. Il faudrait en effet situer cette année-là ^{108} le témoignage bouleversant de Jean-Baptiste Ravier à propos d'une intervention proprement miraculeuse – car on ne saurait en l'espèce parler de simple « guérison » – concernant le jeune Jean Chapas, âgé de sept ans, dont Monsieur Philippe connaissait la famille depuis quelques années pour en avoir soigné avec succès le père, prénommé Étienne. ^{109}

Or, témoigne Ravier, « le début de notre histoire se situe dans une cour où des menuisiers s'affairent à préparer un cercueil. Un petit cercueil. Pour un enfant. J'étais l'un de ces menuisiers ». Cet enfant n'était autre que Jean Chapas dont le décès, selon Ravier, aurait été constaté par deux médecins, dont l'un aurait diagnostiqué une méningite foudroyante. Comme les médecins sortaient du domicile des parents, dans le quartier de Gorge-de-Loup, à Lyon, deux jeunes hommes les croisèrent, dont Monsieur Philippe. Ravier, témoin de la scène, raconte :

« Ils s'arrêtent devant la porte et frappent. On ouvre. Un homme d'une quarantaine d'années les fait entrer. Manifestement, ils se connaissent.

– Monsieur Claude (poignée de main) m'a appris la nouvelle. Nous sommes venus vous présenter nos condoléances à vous et à Madame Chapas.

– Oh, comme tu es bien gentil, Nizier.

Nizier Philippe salua Madame Chapas qui ne dit rien.

– Viens, mon garçon, il est allongé sur son lit.

Ils montent l'escalier. La mère qui les suit les dépasse dans le long couloir et leur ouvre la porte.

Nizier Philippe entre dans la pièce, se signe, fait asseoir tout le monde, cherche autour de lui Madame Chapas et lui demande :

– Me donnes-tu ton fils maintenant ?

Elle lui répond : “Oui” sans bien comprendre ce qui arrive ; alors Nizier Philippe s'approche du lit, se concentre, débout, puis lance : “Jean, je te rends ton âme !”

Et l'in vraisemblable se produit. Le défunt, blanc, reprend à mesure sa couleur de vivant, voit Nizier Philippe et lui sourit.

Emotion et joie dans l'assistance.

J'ai assisté à la scène. [...] À cette époque, Monsieur Philippe habitait boulevard du Nord à Lyon et c'est là qu'il recevait des malades. ^{110} »

En cette année 1870, lorsque la France déclare la guerre à la Prusse, le 13 juillet, Nizier Philippe, qui vient d'avoir vingt et un ans, est mobilisé comme la plupart des hommes valides. Papus raconte : « On l'incorpora comme mobile ; il alla à la caserne ; mais le lendemain 500 personnes allaient le réclamer au préfet.

Celui-ci le fit venir, et lui demanda un exemple du pouvoir qu'on lui attribuait. Un conseiller de préfecture présent à l'entrevue, homme grand et fort, le défia de le rendre malade ; il lui répond : je m'en vais demander au Ciel ; et le conseiller tombe raide sur le parquet. ^{111} » En dépit de cette double intervention populaire et céleste, Monsieur Philippe rejoint la « Légion de marche ^{112} ». Lyon et sa région sont alors à l'arrière des zones de combat, mais, dès le mois d'août 1870, on fait appel à la réserve mobilisable qui compose la Garde nationale mobile, formée des hommes qui ont été exemptés du service militaire par tirage au sort.

Un bataillon est envoyé à Neuf-Brisach. Le reste des mobiles du Rhône constitue deux régiments : le 16^e, commandé par Rochas, et le 65^e, commandé par Des Garets, qui se mettent en

route pour Belfort où ils s'illustrent dans la défense de la ville. Mais son ancienne blessure à la main fait rapidement réformer Monsieur Philippe. De retour à Lyon sain et sauf, il reprend aussitôt les consultations.

Fin 1870, sont enregistrés deux nouveaux témoignages. Le 14 décembre, un ancien malade atteste : « Ayant été atteint d'une fièvre intermittente, le 24 décembre 1869, et qui m'a tenu alité jusqu'à la fin de mai de cette année, plus d'une enflure aux jambes, j'ai été traité par trois docteurs de la ville de Lyon qui n'ont pu me guérir. Le hasard me fit connaître Monsieur Philippe, Nizier, qui, me guérit radicalement en trois séances de magnétisme ».

Enfin, le 18 décembre, un certain Giraud, employé de commerce à Lyon, mobilisé comme lieutenant de la garde nationale, déclare : « ma fille a été guérie sans remèdes ni touchement (sic) par Monsieur Philippe par le moyen de ses séances, du vers ténia et d'un battement de cœur qui la faisait beaucoup souffrir depuis de longues années. Elle avait suivi auparavant plusieurs traitements dont elle n'a pu obtenir aucun résultat favorable. Ce n'est que de Monsieur Philippe lui-même qu'elle a obtenu sa guérison et son parfait rétablissement ».

Il s'installe alors au 5 rue Masséna où, en 1872, il est en effet enregistré, avec une certaine Joseph Philippe, âgée de vingt et un ans, qui doit être vraisemblablement sa sœur Joséphine ^{113}. Selon Sédir, il fut aussi domicilié un temps rue Catinat ^{114}. Depuis 1867, il dispose aussi à Lyon d'un appartement, dans une petite maison d'un étage sise 4 boulevard du Nord, où, à partir de 1872, il reçoit des malades, dans un cabinet de consultation qu'il y a aménagé ^{115}. Le quartier est en pleine transformation, le long de ce qui deviendra en 1897 le parc de la Tête d'Or.

Un rapport de police précise que, « s'inspirant des doctrines de Mesmer, il réunissait dix, vingt et, parfois, cinquante personnes ^{116} ». Dès le début des années 1870, il semble donc commencer à recevoir collectivement des malades, en des

séances qui, sans doute, préfigurent celles de la rue Tête d'Or. Mais s'inspire-t-il vraiment alors des doctrines de Mesmer et de ses successeurs ? Qu'on relise les attestations à l'instant alléguées : en 1869, Rose Armand a été guérie « sans remède et sans attouchement », la fille du lieutenant Giraud de même ; et une fillette de deux ans a été sauvée « sans l'avoir vue, sans remède et sans la toucher ». Il ne s'agit donc pas de magnétisme animal.

Le voici à présent domicilié place Croix-Paquet, à l'est des pentes de la Croix-Rousse, où il conservera sa vie durant une des petites chambres où il installait des malheureux. ^{117}

Il visite les affligés et se montre généreux avec les nécessiteux. Et s'il retourne aussi de temps à autre en Savoie pour voir les siens, qui ne semblent pas prendre conscience de ses dons, la réputation de ce guérisseur aux actes gratuits ne tarde pas de se répandre dans Lyon et alentour. La police commence alors à le surveiller : « Ces séances de magnétisme ayant fait un certain bruit, il fut surveillé et c'est alors qu'il s'adjoignit les Radier, père et fils, officiers de santé ^{118} ».

Son cousin par alliance le Dr Léonard Radier, qui demeure à Lyon, 48, rue de la Charité, est un compagnon fidèle sur la route que la Providence a désormais tracée pour celui qui n'est encore aux yeux de tous qu'un guérisseur talentueux. Radier qui sera, quelques années plus tard, son témoin de mariage, avant d'être sollicité pour être le parrain de sa fille Victoire, resta sans doute jusqu'à sa mort un familier des Philippe : « il rend de fréquentes visites à Philippe qui lui accorde quelques subsides ^{119} », consigne la police en 1902.

Incidemment, Léonard Radier, ou son fils, médecin comme lui, qui fréquenta également Monsieur Philippe, ne seraient-ils point impliqués dans la rédaction de la thèse de Cincinnati – dont la dédicace ne l'oublie pas – où Robert Amadou croit percevoir une culture médicale supérieure à celle de l'auteur avoué ?

Étudiant à l'Hôtel-Dieu

Mais cet exercice marginal de la science médicale, toute divine, ne lui suffit plus. Par souci d'exercer en toute légalité – avait-il déjà quelques ennuis pour exercice illégal de la médecine en dépit de l'assistance et de la protection du Dr Radier ? – Où afin de parfaire une discipline jusque-là purement intuitive (d'aucuns diront empirique), le jeune Nizier Philippe décide alors d'entreprendre des études médicales, comme officier de santé.

Depuis le début du XIX^e siècle, la médecine civile comporte deux niveaux : les docteurs, qui peuvent exercer la médecine et la chirurgie sur tout le territoire national, et les officiers de santé qui, après un cursus plus court, exercent en dehors des villes et dans le seul département de l'obtention de leur certificat.

L'officiât, qui sera aboli en 1892, pouvait s'obtenir à l'issue de trois années d'études dans une école de médecine, ou en se formant par la pratique pendant cinq ans au sein d'un hôpital, ou encore en se plaçant en apprentissage pendant six années auprès d'un docteur en exercice. En vertu d'un texte réglementaire de 1854, le certificat de grammaire était nécessaire, mais suffisant, pour une inscription en médecine ou en pharmacie. ^{120}

Muni de son certificat de grammaire, de novembre 1874 à juillet 1875, Monsieur Philippe s'inscrit à quatre reprises comme officier de santé à l'École préparatoire de médecine et de pharmacie de Lyon, créée en 1841 et dirigée par Alexandre Glénard ^{121}, qui accueille chaque année pas moins de 300 étudiants. Il fréquente notamment la salle Saint-Roch de l'hôpital de l'Hôtel-Dieu, où il suit les cours du professeur Benoît-Marie-François, dit Bénédict, Teissier (1813-1889) ^{122}, qui y enseigne la clinique médicale. ^{123}

Mais l'élève Philippe n'est pas, et de loin, un étudiant ordinaire. Comment pourrait-il se contenter d'apprendre la

médecine profane alors que tout autour de lui tant d'hommes et de femmes pleurent, dont il se sait capable, bien différemment, de soulager les souffrances. Marie Lalande se fait l'écho de souvenirs sans doute recueillis de la bouche même de l'homme de Lyon : « Il consolait les malades et souvent demandait aux médecins de ne pas les opérer. Parfois les malades se trouvaient guéris avant la date fixée pour l'opération {124} ». Alfred Haehl et Claude Laurent rapportent par ailleurs la guérison de trois soldats atteints de fièvre typhoïde.

Et de raconter aussi que Monsieur Philippe, ayant visité un malade sanglotant dans son lit parce qu'on devait l'amputer d'une jambe le lendemain, l'assura que l'opération ne se ferait pas, tout en lui faisant promettre de garder le silence sur sa visite. Mais, le chirurgien ayant peu après constaté avec stupeur que le malade était en voie de guérison, celui-ci lui avoua bien vite qu'il avait été vu par le « petit monsieur brun {125} ».

C'en est trop pour le corps médical. Malgré sa cinquième inscription datée du 11 novembre 1875, un certain Albert, interne, intervint pour l'empêcher de poursuivre ses études. Voici ce qu'en dit Louis Maniguet qui s'était renseigné auprès de son confrère : « Ce stage se termina brusquement par l'intervention du Dr Albert, alors interne, qui aperçut un jour un homme en train d'inspecter soigneusement les pots de médicaments du service : c'était Philippe, qui se documentait à sa façon.

Dégoûté de voir que l'on donnait des inscriptions à un homme qui était considéré comme un faux étudiant, sans titres suffisants, le Dr A. le fit écarter du service sous menace d'un "chahut" montre de protestation. La cinquième inscription fut refusée à Philippe parce que : "... faisant de la médecine occulte, véritable charlatan" {126} ». « Il avait bien été question – commente Marie Lalande – de changer de Faculté ; mais, devant l'opposition formelle de sa famille, à cause de tous les ennuis qu'elle prévoyait encore, il n'insista pas et continua sa route sans aucune protection humaine. {127} »

Monsieur Philippe dut même « écrire au ministre pour avoir ses papiers et son exeat ^{128} ». Le recensement de la population de 1876, où nous le retrouvons au 4 boulevard du Nord, le qualifie encore d'« étudiant en médecine ^{129} ». Mais il est déjà trop tard.

Monsieur Philippe a-t-il aussi fréquenté quelque hôpital parisien, comme le laisse supposer la thèse ci-dessous alléguée ? Je ne sais.

Cette « thèse pour le doctorat en médecine », qui n'est qu'un pseudo-doctorat : *Principe d'hygiène à appliquer dans la grossesse, l'accouchement et la durée des couches*, signée Philippe d'Arbresle, fut, non pas soutenue, mais présentée – à l'évidence par correspondance, car il ne semble pas qu'il se soit rendu aux États-Unis – le 23 octobre 1884, devant l'Université américaine de Cincinnati, dans l'Ohio.

Au vrai, cette université de nom, cette pseudo-université, comme il en existe beaucoup aux États-Unis, était dépourvue de toute valeur académique. La thèse, imprimée à Toulouse à très petit tirage ^{130}, n'eut d'autre diffusion que parmi les intimes de l'auteur. Monsieur Philippe a-t-il imaginé que cette brochure et le diplôme corollaire lui permettraient d'exercer en France son art naturel en toute quiétude ? Hélas, le titre décerné en cette occasion à l'« ancien élève des hôpitaux de Paris et de Lyon », n'eut en France, ni d'ailleurs aux États-Unis, aucune valeur légale s'agissant de l'exercice de la médecine.

Un autre diplôme vraisemblablement du même genre, dont toute trace semble perdue, mais auquel réfère une carte imprimée au nom de « Nizier Philippe, docteur en médecine de la Faculté de Wisconsin (USA) ^{131} », retrouvée par Philippe Encausse dans les papiers de son père Papus, ne vaut certainement guère mieux que le précédent. Quant au diplôme de « docteur en médecine honoraire », que lui délivra l'Académie royale de Rome, en 1886, il compte assurément pour les honneurs, mais point quant à la médecine. Ce qui n'empêche pas l'authentique Dr Gérard Encausse-Papus, dès 1898, de

qualifier parfois très respectueusement son maître et ami de « Dr Philippe » !

En revanche, le doctorat que la très officielle faculté de médecine de Saint-Pétersbourg lui a décerné tardivement, en 1901, résulte bien, comme nous le verrons, d'examens cliniques passés avec succès en Russie.

Un heureux mariage

En 1870 ^{132} ou 1872 ^{133}, à moins que ce ne soit qu'en 1875, la Providence place sur le chemin du jeune Nizier Philippe une famille bourgeoise « ancienne dans le pays, riche et estimée ^{134} » d'industriels de la banlieue lyonnaise, du nom de Landar. Le ménage a sa résidence d'été dans une fort belle propriété, le « clos Landar ^{135} », au lieudit Collonges, à l'Arbresle, au nord de Lyon. Sur la rencontre de Monsieur Philippe avec les Landar, plusieurs récits sont en concurrence.

Selon Marie Lalande, en 1870, M^{me} Pierrette Landar, inquiète pour la santé de son mari, Jean Landar, gravement malade – il devait mourir à l'Arbresle le 22 décembre 1870 –, avait placé son dernier espoir dans une visite à Monsieur Philippe dont on lui avait vanté la science. Celui-ci n'habitait alors qu'une chambre, où « à l'une de ses visites, elle le trouva couché en proie à une forte fièvre typhoïde, seul, abandonné et sans soins. Elle retourna le voir et s'occupa de lui ^{136} ».

Qui s'étonnera qu'un rapport de police de 1902 présente une version différente ? Monsieur Philippe, dont la réputation de guérisseur dépassait déjà Lyon « vint plusieurs fois à Saint-Belle (à 4 km 500 de l'Arbresle) visiter un de ses amis de nom de Mouraire, ferblantier, lequel en relations d'affaires avec les dames Landar, l'introduisit chez elles ». Quoi qu'il en soit, Monsieur Philippe se lie d'amitié avec la famille Landar.

Depuis la mort prématurée de Jean Landar, à l'âge de quarante-quatre ans, en 1870, M^{me} Landar mère vit avec sa belle-fille, Pierrette Landar, et sa petite-fille, Jeanne Julie, née le

19 septembre 1859, « de mœurs irréprochables, d'une santé délicate {137} », d'abord « instruite à la maison pour des raisons de santé {138} », avant d'être placée dans un couvent, vraisemblablement celui des Ursulines, à deux pas de la demeure familiale.

Mais la jeune femme, dit-on, y est si malheureuse qu'elle ne tarde pas de demander à en sortir pour retourner vivre avec sa mère {139}. Dans l'intervalle, elle rencontre Monsieur Philippe qui, après lui avoir rendu quelques visites dans son cloître, s'éprend de la jeune femme, qu'il avait, selon Sédir, guérie de la tuberculose {140}. Il se peut aussi, tout simplement, que M^{me} Landar mère se soit rendue avec sa fille auprès de Monsieur Philippe – boulevard du Nord, précise Philippe Collin {141} – qui lui aurait alors rendu la santé.

Quoi qu'il en soit, Jeanne Landar fréquente les séances de Monsieur Philippe qui réside au 7 de la rue de Créqui, à Lyon, d'où il a transporté son cabinet du boulevard des Brotteaux {142}, et où il exerce officiellement la profession de chimiste. Un projet de mariage ne tarde pas de voir le jour, concrétisé par un contrat signé devant maître Cozona, notaire à l'Arbresle, en date du 5 octobre 1877, et enregistré à l'Arbresle le 11 octobre 1877. {143}

L'union de Nizier, âgé de trente-huit ans, et de Jeanne, qui vient d'avoir dix-huit ans, est célébrée à Lyon, en la chapelle Saint-Vincent de Paul, et en mairie de l'Arbresle, le 6 octobre 1877. Sont témoins : un certain Fleury-Billet, cousin de M^{me} Landar, âgé de soixante-quatorze ans, propriétaire à l'Arbresle ; l'oncle boucher, Hugues Vachot, qui a alors quarante ans ; le Dr Léonard Radier, cousin des Landar qui deviendra parrain de Victoire, et Louis Viravelle, un pharmacien qui diffuse à Lyon certaines préparations de Monsieur Philippe {144}. Celui-ci a raconté à plusieurs témoins qu'il y eut ce jour-là, comme pour sa naissance, un tremblement de terre {145}. Je ne sais.

La fortune des Landar se compose alors de deux immeubles principaux : la très belle propriété de l'Arbresle, comprenant une immense maison avec une vaste terrasse et de beaux platanes, estimée à 350 000 francs de l'époque, et une maison de rapport située 12, rue du Plat, à Lyon, estimée quant à elle à 250 000 francs {146}. De l'aisance matérielle que lui procure ce mariage d'amour, Monsieur Philippe fera dès lors le meilleur usage. Il commence par quitter la rue de Créqui pour occuper avec son épouse l'immeuble de la rue du Plat, sans doute dès 1877. {147}

Sa fille Jeanne Marie Victoire y vient au monde, le 11 novembre 1878 {148}. L'été, la famille se rend à l'Arbresle, où le couple vit avec M^{me} Landar mère. C'est là que leur second enfant, Albert-Benoît, voit le jour, le 10 novembre 1880, à quatre heures du matin {149}. Il mourra à Lyon, 4 boulevard du Nord, à l'âge de trois mois, le 11 février 1881, emporté par la variole. {150}

La naissance d'une troisième enfant du couple, prénommée Jeanne, née vers 1887, semble attestée en 1896 {151}, l'année de ses neuf ans. Serait-ce une erreur de l'Administration ?

Un singulier capitaine des pompiers

Dès 1879, Monsieur Philippe, qui depuis 1877 se dit « chimiste » et semble disposer d'un laboratoire, à Lyon, 12, rue du Plat, se lance dans l'élaboration de quelques onguents dont il dépose les brevets : la *Philippine*, une eau de quinine concentrée et une pommade régénératrices pour les cheveux {152}, dont *l'Indicateur Henry* fait la réclame, dans une pleine page, de 1881 à 1883 {153} ; le *dentifrice Philippe* {154}, poudre et liquide ; puis l'élixir dépuratif nommé *Rubathier*, en souvenir de son hameau natal, que prépare le pharmacien Louis Viravelle, 37, rue de Bourbon, à Lyon ; ou encore *l'huile vipérine* contre le cancer et les tumeurs naissantes {155}. En 1881, il installe un laboratoire de chimie dans une dépendance de la maison de l'Arbresle. {156}

Monsieur Philippe recommande aussi l'emploi de la farine brésilienne, qu'il fait breveter en 1884. Cette année-là, sa thèse la mentionne comme un reconstituant extrait de fleurs de froment et d'autres céréales, tirant leur propriété du sol où elles sont cultivées, ou entre le fer, le sucre et l'or. Mais il préconise bien d'autres médications encore ^{157}.

À cette pharmacopée, il ajoutera encore, au fils des années, l'eau de toilette *Salomon* ^{158}, pour le soin des cheveux et du visage, en 1902 ; *l'Hépar martis* ^{159} dit encore « Foie de Mars », « pilules brunes pour la dépuración et la reconstitution du système nerveux, ou pilules "biosatmiques" », en 1903, confiées à Papus ; les *pilules Philippe* ou le *Guérit-Tout*, « liquide jaune d'or à goût de Barège et à odeur d'Héliosine ^{160} », préconisé contre la grippe et les bronchites, en 1903, confié par lui à Jean Chapas. Quant à *l'héliosine*, à l'élaboration de laquelle il a consacré tant d'énergie et de temps, nous y reviendrons plus avant.

À partir de 1880, la réputation de Monsieur Philippe s'étend hors de la France métropolitaine. À la fin de cette année, il reçoit un télégramme du bey de Tunis, Muhammad Al-Sadûq, atteint d'une affection grave. Un médecin italien, impuissant devant son mal, lui a conseillé le guérisseur lyonnais dont il a entendu parler.

Ayant reçu son passeport de la Préfecture le 7 janvier 1881, Monsieur Philippe embarque aussitôt pour Tunis, où il soulage le bey, tout en le mettant en garde : ses jours sont comptés et il mourra dans dix-huit mois. Résigné mais reconnaissant, le bey, qui mourra le 29 octobre 1882, le nomme officier de l'Ordre de Nicham Iftikar, le 24 février 1881 ^{161}, quelques semaines avant qu'il ne se soit contraint de signer le traité du Bardo qui instaurera, le 12 mai 1881, le protectorat de la France sur la Tunisie.

Ironie du sort : quelques semaines plus tôt, au moment où, selon Philippe Encausse, Monsieur Philippe avait été rappelé en Tunisie ^{162} par le bey pour soigner une épidémie qui sévissait

parmi les soldats du corps expéditionnaire, la variole avait emporté son fils Albert-Benoît, mort le 11 février 1881 ^{163}. Mais, en dépit de la légende, Monsieur Philippe était bien à Lyon à cette date, puisque c'est lui qui y déclara la mort de l'enfant. ^{164}

En 1884, *Le Magicien* mentionne Monsieur Philippe « bien connu comme magnétiseur et thaumaturge ^{165} ». Ce journal des sciences occultes, physiologiques, philosophiques et magnétiques, paraissant deux fois par mois, avait été fondé à Lyon, au 14, rue Terme, en 1883, par M^{me} veuve Louis Mond. En 1885, elle sera récompensée d'un prix pour ses recherches sur la rage, au « banquet mesmérrien de l'Institut médical de Toulouse », où Monsieur Philippe sera quant à lui primé « pour sa découverte de la farine brésilienne médicale et de nombreux services rendus aux malades ».

Maintes distinctions nationales ou étrangères témoignent alors des relations de l'homme de Lyon. La liste des titres que décline la page de garde de la thèse de 1884 est déjà longue : membre correspondant (puis membre protecteur en date du 20 avril 1886) de l'Académie Mont-Réal, de Toulouse ^{166}, membre de l'École dantesque de Naples, membre d'honneur de l'Institut protecteur de l'enfance de Paris ^{167}, lauréat de l'Institut médical de Toulouse.

Le 24 décembre 1884, le voilà membre correspondant de l'Académie Christophe Colomb, de Marseille, qui se préoccupe de beaux-arts, de science, de littérature et d'industrie ^{168}. Le 28 avril 1885, il est nommé citoyen d'honneur de la ville d'Acri, en Italie, « pour ses mérites scientifiques et humanitaires ^{169} ». Et le 15 janvier 1886, la Croix-Rouge lui décerne un diplôme d'officier d'honneur. D'aucuns lui prêtent aussi des relations avec le Collège royal d'Italie. ^{170}

Quand il n'est pas en voyage, Monsieur Philippe mène à l'Arbresle une vraie vie sociale. Il en est élu conseiller municipal de 1882 à 1888, et même adjoint au maire de 1882 à 1884. Devenu capitaine des pompiers le 6 mars 1884 ^{171}, il « fait de nombreux dons dans sa compagnie ^{172} ».

Il commence aussi à recevoir des malades dans sa maison de campagne. Marie Lalande se souvient : « Il ne recevait pas autour de la maison d'habitation, ni sur la grande terrasse qui l'encadre, mais la cour et souvent une grande partie de l'allée étaient remplies de monde ; il les recevait devant son petit laboratoire qui suivait les bâtiments de la ferme ^{173} ».

Rue Tête d'Or

En 1886, les indicateurs lyonnais recensent cinq cabinets de magnétiseurs ; ceux de 1889 en recensent déjà dix ^{174}. Le cas de Monsieur Philippe n'est donc pas unique à Lyon en cette fin du XIX^e siècle. Sauf que son cabinet se distingue déjà singulièrement de celui de ces confrères.

Vers 1884, Monsieur Philippe s'adjoint un nouvel assistant, le pharmacien de seconde classe Henri Germain Stintzy ^{175}, que Louis Maniguet considère comme « son camarade d'études ^{176} ».

Mais, c'est à un jeune homme tout simple, un brave garçon comme lui d'origine modeste, sans culture, sans histoire et sans envergure aux yeux du monde, que Monsieur Philippe confie très tôt la succession à venir de son ministère. Cet homme, qu'il aurait ramené d'entre les morts alors qu'il était enfant ^{177}, se nomme Jean Chapas (12 février 1863 – 2 septembre 1932) et Monsieur Philippe l'aurait pris à son service, alors qu'il venait tout juste d'obtenir un brevet de capitaine de navigation sur le Rhône et la Saône.

Chapas semble l'avoir fréquenté presque quotidiennement, à partir de 1883, dès son retour du service militaire. Dès 1894, il participe aux côtés de son maître aux séances quotidiennes. En 1899, alors qu'un médecin aurait, pour la seconde fois, constaté son décès des suites d'une fièvre typhoïde, une nouvelle intervention de Monsieur Philippe l'aurait ramené à la vie ^{178}. Celui-ci, qui aime les sobriquets, le surnomme « le caporal ^{179} », ce qui signifie sans doute à ses yeux Papus lui-même a

pris sur Jean Chapas quelques notes à la fin de son recueil, que nous avons reproduites, infra, p. 281.

Des lettres de Chapas à la famille Bière, datées de 1929 à 1937, avaient été remises à Philippe qu'il a quelque mérite à conduire avec lui les soldats du Christ qu'il enrôle chaque jour dans son armée singulière. En 1902, Chapas lui écrit : « je voudrais, si c'est possible, être au nombre de vos soldats ^{180} ». Papus a noté dans son recueil qu'il fallait remarquer chez lui la discrétion, l'humilité, l'absence complète de médisance. Dès 1902-1903, Chapas le remplacera pendant ses voyages en Russie, avant de prendre le relais du guérisseur malade, en 1904.

Après avoir aussi exercé quelque temps rue d'Algérie – mais aussi au 57, rue Franklin ^{181} – en 1885 ou 1886 ^{182}, Monsieur Philippe s'installe définitivement dans un petit hôtel particulier, au 35, rue Tête d'Or, « qu'il fit aménager à son goût ^{183} », séparé de la rue par un jardinet et un mur élevé, où il dispose d'un appartement privé au deuxième étage, tandis qu'une grande pièce du premier est réservée à l'accueil des malades. Lorsqu'Alfred Haehl la découvrit, en 1899, « cette salle était meublée de longs bancs en bois massif, où environ quatre-vingt personnes pouvaient prendre place, et d'un bureau-table installé contre la cheminée de marbre qui se trouvait au bout de la salle. La lumière était adoucie par les rideaux jaune pâle des grandes fenêtres ^{184} ».

Tous les jours, samedis et fêtes exceptés, de quatorze à seize heures, Monsieur Philippe tient « séance » en présence de gens de toutes classes sociales, curieux, malades, infirmes. Il s'adresse à tour de rôle aux personnes présentes, qui lui confient leur souci, à voix basse ou devant l'assemblée. Il interroge, dit un mot de consolation à chacun, répond avec autorité aux questions posées, ou se contente de dire « le Ciel t'accorde ce que tu désires », demandant pour seul paiement de ne pas dire de mal de son prochain pendant une heure, un jour, une semaine, de renoncer à un procès ou de se réconcilier avec

un proche. Parfois, il exhorte l'assistance de prier avec lui pour un malade, un infirme. Puis il ordonne au malheureux de se lever et celui-ci soudainement marche, se relève, guéri, et les larmes coulent sur les visages.

Joanny Bricaud se souvient d'avoir, quelques années plus tard, « assisté là à de bien étranges séances de magnétisme occulte ^{185} », qui étaient alors biquotidiennes : « Dès l'arrivée des malades, Monsieur Philippe opérait deux sélections, leur demandait s'ils venaient pour la première fois ou s'ils avaient déjà suivi le "traitement" ; puis il renvoyait les personnes susceptibles de troubler l'atmosphère fluidique. Les assistants étaient placés sur des rangées de chaises et sur des bancs, comme à l'église, et il était recommandé de se recueillir pendant que lui-même se retirait dans une pièce voisine.

Lorsqu'il faisait son entrée définitive, il disait ordinairement : "Levez-vous !" Puis il prescrivait le recueillement pendant quelques minutes et une invocation à Dieu. Pendant ce temps, il regardait tour à tour et fixement les assistants. Il les faisait asseoir et, les mains derrière le dos, appliqué à tout voir, il se promenait, dans la travée centrale. Puis, brusquement, il s'arrêtait devant un malade, le touchait et, le regardant fixement, il lui intimait l'ordre de guérir.

Il poursuivait le tour de l'assemblée, accordait à chacun quelques minutes d'attention et, posant bien souvent la main sur l'épaule, il disait : "Allons ! Allons, ça ira", parlant avec assurance de la guérison. Il faisait des passes magnétiques sur certains malades, recommandait à d'autres de prier dans des conditions déterminées ^{186} ». Selon Papus, « il y avait toujours là près de 80 à 100 personnes. Philippe n'était pas du tout "poseur". D'un caractère bon enfant, il faisait toujours rire les malades. ^{187} »

Versons encore au dossier, non sans quelque réserve, une pièce singulière, le témoignage d'un mouchard de la police : « Vers les deux heures et demie de l'après-midi, je me rends rue Tête d'Or, 35. Je frappe les trois coups de la façon convenue et,

reconnu pour un initié par la vieille femme chargée de la garde de la porte, je suis introduit sur-le-champ.

« La petite cour traversée, j'entre dans un long vestibule, formant un coude dans son milieu où sont entassées une soixantaine de personnes. Notre attente dure une heure environ. Muni d'un carton numéroté et le maître (Philippe) étant arrivé, nous montons, les uns à la suite des autres, un étroit escalier en colimaçon conduisant un 1^{er} étage. Au milieu de l'escalier, Chappaz (sic) – l'alter ego de Philippe – arrête chacun de nous, le regarde attentivement (bien que durant notre long stationnement dans le vestibule, nous ayons été l'objet d'un premier examen), puis échange notre carton numéroté contre un ticket de couleur rose.

Cette formalité remplie, il s'efface, nous gravissons les dernières marches et arrivons au palier du 1^{er} étage. Là, nouvel arrêt ; une bonne reçoit le ticket donné par Chappaz, nous examine et, enfin, nous introduit dans la “salle de séances”, vaste pièce pouvant contenir 80 à 100 personnes, au pourtour muni de banquettes et de chaises, et séparée en deux parties par deux très longs bancs sur lesquels les assistants peuvent s'asseoir des deux côtés dos à dos. Tous étant placés, Chappaz ferme la porte à clef, s'adosse à son encadrement et l'obscurité est faite.

« Alors seulement Philippe, éclairé par une veilleuse, un carnet et un crayon dans la main gauche, apparaît dans le fond de l'appartement. De la tête il salue l'assistance qui lui répond par un léger murmure d'approbation. Le maître débutant par la droite interroge à peu près en ces termes chaque personne : “Comment vas-tu, mon vieux ? – Je n'ai guère de temps à te consacrer ; mais reste dans ma demeure, écoute, aie la foi et tu seras guéri [...]”.

« La ronde terminée, il se place au fond de la salle, prend une pose hiératique, fait quelques passes magnétiques et demande aux fidèles s'ils n'ont pas ressenti soit une commotion à la tête ou un frissonnement dans l'épine dorsale, soit encore

une sensation de chaleur ou de froid à la plante des pieds, aux genoux, à l'estomac, etc. Invariablement, après chaque interrogation, une partie de l'auditoire répond avec enthousiasme : "oui, maître" ^{188} ».

« Exercice illégal de la médecine »

Monsieur Philippe soigne au vu de tous ; les malades viennent en grand nombre, et sa réputation de guérisseur croît sans cesse. Dès lors, les ennuis, dont les tracasseries de la Faculté de médecine de Lyon n'étaient que le prélude, se font de plus en plus sérieux. Car la médecine officielle n'entend pas le laisser exercer en toute impunité, et la justice s'en inquiète. Partout en France, on réprime sévèrement l'exercice illégal de ma médecine.

À Lyon, Antoine Gailleton, maire de la ville de 1881 à 1900, médecin matérialiste et anticlérical, premier titulaire de la chaire des maladies cutanées et syphilitiques de la Faculté de médecine, ne saurait moins que quiconque tolérer dans sa bonne ville les agissements des guérisseurs.

Sédir prétend que Monsieur Philippe « fut cité une soixantaine de fois devant les tribunaux pour exercice illégal de la médecine ^{189} ». Mais n'est-ce pas tout simplement le nombre approximatif des amendes qui lui ont été infligées à trois reprises ?

La première condamnation à quinze francs d'amende par le Tribunal correctionnel de Lyon tombe, en vertu des articles 35 et 36 de la loi du 19 ventôse de l'an XI, le 7 juillet 1887, « pour avoir, à Lyon, en 1887, et en tout cas depuis moins de trois ans, exercé la médecine sans avoir de diplôme, certificat ou lettres de réception ^{190} ». Quatre mois plus tard, lors des audiences publiques des 2 et 3 novembre 1887, maître J. Clozel, avocat à la cour d'appel de Lyon ^{191}, plaide l'acquiescement. En vain, puisque maître Talion, avocat général, y prononce l'arrêt que voici :

« Considérant que Philippe Nizier n'est pourvu ni du diplôme de médecine ni de celui d'officier de santé ;

« Que cependant, ainsi qu'il résulte de l'information des débats et même de ses propres aveux, depuis moins d'un an, à Lyon, il a reçu dans son domicile un nombre considérable de malades, qu'il a traités au moyen de la suggestion mentale ;

« Que, suivant la déposition de la veuve Bret-Morel, chaque visiteur payait un droit d'entrée, et que, d'après les témoins cités à la requête de Philippe Nizier, les malades donnaient ce qu'ils voulaient ;

« Considérant que le prévenu allègue que la magnétisation, à laquelle il se livrait, exclusivement, sans signer aucune ordonnance ni prescrire aucun remède ne saurait être assimilée à un mode d'exercice illégal de la médecine, et que par suite les faits qui lui sont reprochés ne tombant pas sous l'application de la loi du 10 ventôse an XI ;

« Considérant que celle allégation n'est pas fondée ;

« Considérant, en effet, que la disposition de l'article 35 de ladite loi est générale, absolue et sans distinction, qu'elle comprend dans sa prohibition tout exercice illégal de l'art de guérir, sans l'accomplissement des conditions qu'elle prescrit, quel que soit le mode de traitement pratiqué, et, par conséquent, le traitement par le magnétisme comme tout autre ;

« Par ce motif, la Cour, après en avoir délibéré,

« Dit qu'il a été bien jugé à mal et sans griefs appelé ;

« Quoi faisant, confirme, tant sur la question de culpabilité que sur l'application de la peine, le jugement du Tribunal correctionnel de Lyon, en date du sept juillet dernier ^{192} ».

À une amie venue le soutenir Monsieur Philippe adresse ce mot : « [...] je viens vous remercier de vos bonnes intentions à mon égard. Je n'ai sollicité moi-même aucun témoignage en ma faveur, quelques personnes se sont présentées pour témoigner

de la vérité, on a ri, beaucoup de ces personnes ont été certainement tournées en dérision, mais un jour viendra et ce jour est bien près ou Dieu les récompensera. Ce que je fais, je le referai encore, car je n'ai jamais fait le mal, j'ai été inculpé, c'est très vrai, j'ai été bien insulté, mais j'ai la grande satisfaction d'avoir toujours rendu le bien pour le mal.

« Si le Tribunal me condamne, le Tribunal Céleste me graciera, car il m'a donné une mission à remplir que la puissance humaine ne peut remplir pour moi et ne peut m'empêcher d'accomplir mes devoirs. L'heure a sonné et donne le signal de mes épreuves, je serai ferme et ne céderai pas un pouce du territoire confié par mon Père ^{193} ».

En 1890, Monsieur Philippe, qui apparaît comme « médecin » sur le Bottin ^{194}, est à nouveau convoqué devant le tribunal correctionnel de Lyon qui, le 21 mai 1890 ^{195}, le condamne à quarante-six amendes de 15 francs, pour le même motif, et, plus précisément, pour avoir donné « des soins à la nièce de la dame Bacqué et en donnant des consultations aux quarante-six personnes dont la présence chez lui a été constatée le 14 mars 1890 par Monsieur le Commissaire aux délégations ^{196} ».

Claude Laurent se souvient : « un sieur Gerspach, que je connaissais depuis quelques années, vint me demander si je consentais à témoigner en justice que Monsieur Philippe avait guéri ma fille, sans aucun remède, à distance, et sans aucune rétribution.

« N'ayant à cette époque jamais vu Monsieur Philippe, je répondis au sieur Gerspach que Monsieur Philippe pouvait m'assigner comme témoin, et que je ferais devant le tribunal ma déposition en mon âme et conscience.

« Le jour de la comparution devant le tribunal, lorsque je fus pour la première fois en présence de Monsieur Philippe, j'avoue que spontanément et sans aucune hésitation, je reconnus que lui seul avait guéri ma fille. C'est donc avec la conviction la plus ferme et la plus sincère, que je déclarai au tribunal que sans

Monsieur Philippe ma fille serait morte, que le jour où M^{me} Anaïs Ampère [une amie de la famille] avait consulté Monsieur Philippe, ma fille était sur le point d'expirer, et qu'à minuit elle était sauvée.

Qu'aucun remède n'avait été prescrit, et que je déclarai hautement que cette guérison avait été obtenue à distance, ainsi qu'il m'était facile de le prouver par témoins. Je déclarai encore que Monsieur Philippe était le sauveur de ma fille, et qu'il avait refusé de recevoir la moindre somme d'argent à titre d'honoraires. D'autres témoins déposèrent aussi dans le même sens.

« Mais il fallait que le père des pauvres et des déshérités fut condamné, il fallait une victime, et les membres de ce tribunal, cependant un instant ébranlés, condamnèrent impitoyablement celui auquel ils auraient dû adresser des louanges ^{197} ».

Le 1^{er} juillet 1890, devant la cour d'appel de Lyon, maître Clair, avoué de Monsieur Philippe, déclare qu'il se désiste de l'appel. La cour confirme donc le jugement du 14 mars et le condamne à quarante-six amendes de 15 francs chacune ^{198}. Cesse-t-il pour autant d'exercer ? Point du tout !

À nouveau mis en demeure par la préfecture de Lyon de produire les diplômes l'autorisant à exercer, par deux fois encore, en 1892, l'année où disparaît en France l'officiat de santé, il doit se présenter devant le tribunal correctionnel. Le 3 février 1892, le voici accusé par une certaine M^{me} Gelay, de Villefranche, soignée par lui voilà dix-huit ans, donc vers 1874. « Je souffrais d'une gastralgie, dit-elle, et j'ai été soignée par M. Philippe. J'allais dans son cabinet de consultation et je payais trois francs par cachet, que me faisait-on ? Il me serait difficile de l'expliquer.

L'opérateur nous groupait dans une salle, nous demandait de quelle maladie nous souffrions, nous fixait longuement, puis son inspection faite, déclarait que toutes les personnes qui doutaient de son influence devaient quitter la salle. Nous restions trente ou quarante quelquefois et après une séance

d'une demi-heure pendant laquelle nous étions sous la domination du guérisseur nous quittions son cabinet et il nous semblait que nous étions soulagées. Tout alla bien jusqu'au jour où celui que je considérais comme mon sauveur me persuada de lui prêter, pour son usage personnel, diverses actions ou titres au porteur montant à une somme de 5 000 francs environ.

« La reconnaissance aidant à la suggestion je consentis au prêt demandé et aujourd'hui je ne me porte ni mieux ni plus mal, mais en dehors des sommes que j'ai versées à chaque séances, je dois constater que je n'ai pas revu les quelques économies que mon mari et moi nous avons péniblement amassées. {199} »

Maître Faugier, défenseur de Monsieur Philippe, intervient aussitôt et « déclare que la somme demandée est déposée chez un avoué à la disposition de la plaignante ». L'affaire semble donc close. Mais voici que se présente un certain Courtois, gendarme de Villeurbanne, qui représente son épouse. « Je ne sais rien, dit-il, de la façon dont M. Philippe traite ses malades, mais ce que je sais, c'est qu'il a, sur la recommandation d'une voisine, donné des soins à ma femme et qu'il l'a rendue folle. Son état mental était tel après les séances du magnétiseur qu'elle a dû, sur ma demande et sur l'avis de son médecin, Monsieur le Dr Branche, être pendant quelques jours internée à l'asile départemental d'aliénés.

« Ma femme me disait qu'elle avait toute confiance en M. Philippe, qu'il la soulageait, et qu'elle se sentait beaucoup mieux, puis tout à coup elle fut prise pour lui d'une singulière répulsion. Ce furent les débuts de son affection mentale. Elle le voyait partout, retrouvait ses traits sur le visage de toutes les personnes qui venaient à la maison, et s'enfuyait épouvantée déclarant que pour échapper à une semblable obsession elle attenterait certainement à ses jours. Le chat la regardait-elle, elle s'écriait les mains sur les yeux : « le voilà, c'est lui, il me fixe, je suis perdue {200} ».

Le médecin traitant de la pauvre femme intervient : « Je crois et je suis convaincu, dit M. le docteur Branche que le magnétisme est un moyen pratique pour agir sur certains malades et dans certains cas, mais il va de soi qu'on doit en user avec la plus grande circonspection. Ce moyen curatif devrait, à mon avis, rester entre les mains des médecins, et je dirai mieux des médecins spécialistes. Cette force indéniable que l'on appelle le magnétisme ou plus récemment l'hypnotisme, peut avoir si elle est mal employée, le plus déplorable effet, et le cas de ma cliente qui ne peut aujourd'hui venir déposer à la barre du tribunal, en est la preuve la plus évidente ^{201} ».

Mais, en quoi rendre Monsieur Philippe responsable des délires d'une paranoïaque ? Le ministère public s'abstiendra de considérer la première plainte, mais retiendra tout de même le délit d'exercice illégal de la médecine, sous le couvert d'un prête-nom. La défense s'en tiendra aux faits : Monsieur Philippe n'a jamais prescrit le moindre médicament. Et le tribunal prononcera l'acquittement. Monsieur Philippe quitte « la salle d'audience entouré de quelques personnes auxquelles il dit : "On ne peut pas me punir pour guérir les malades, puisque les médecins eux-mêmes n'y peuvent rien." La galerie des hôtes du palais applaudit au guérisseur et l'un dit : "Les médecins, c'est bon à nous envoyer chez le pharmacien et voilà tout !" ^{202} »

La victoire sera pourtant de courte durée. Car le procureur de la République de Lyon fait immédiatement appel de ce jugement, et, le 4 avril 1892, Monsieur Philippe est à nouveau contraint de venir s'expliquer à la barre, soutenu par son avocat, maître Faugier, devant maître Roulet, avocat général ^{203}. En dépit des charges ridicules, ce sera peine perdue.

La cour d'appel, considérant en effet « que depuis sa dernière condamnation et malgré les avertissements réitérés de la Justice, Philippe Nizier a continué à recevoir à son domicile, rue Tête d'Or n° 35 un certain nombre de personnes souffrant de diverses maladies qu'il a traitées par des procédés analogues à ceux précédemment employés, tout en cherchant à en

dissimuler les manifestations extérieures et en se couvrant de la collaboration d'un docteur muni d'un diplôme régulier, auquel il prétend avoir loué le local où se donnaient les consultations ;

« Considérant notamment que la dame Maville femme Courtois, dont les dépositions sont confirmées par celles de son mari, a déclaré s'être rendue chez Philippe vingt-cinq fois, dans le courant de l'année 1891 ; que suivant ses déclarations Philippe aurait vivement frappé son imagination en lui parlant de l'outre-tombe et des âmes des morts ; qu'elle affirme en outre être tombée gravement malade après avoir absorbé un verre d'eau que Philippe lui avait ordonné de boire, et qu'il aurait été, dit-elle, imprégné de fluide magnétique ; qu'il est malheureusement certain que cette pauvre femme très faible d'esprit, a éprouvé, à la suite des visites faites chez Philippe, un trouble mental tel qu'elle a dû être internée dans un asile d'aliénés ; qu'à chacune de ses visites la femme Maville a payé la somme de un franc à titre de rémunération.

« Considérant que de son côté la femme Gelay déclare avoir, dans l'année 1891, fait cinq visites chez Philippe rue Tête d'or, n° 35, qu'un certain nombre de personnes se trouvaient là réunies dans la même salle ; que Philippe entrait, prononçant des paroles mystérieuses comme s'il invoquait, dit-elle, un esprit ; qu'il passait devant chaque personne, la regardant fixement, lui demandait le genre de maladie dont elle souffrait, puis ajoutait : “cela ira mieux” ; qu'à chacune de ces visites la femme Gelay a payé une rémunération de trois francs ;

« Qu'il n'est donc pas douteux qu'au cours de l'année 1891, comme précédemment, Philippe Nizier a attiré chez lui un certain nombre de malades à qui il faisait concevoir l'espoir d'une guérison à la suite de pratiques étranges qu'il exerçait vis-à-vis d'elles ;

« [...] déclare Philippe coupable de vingt-neuf contraventions à la loi ^{204} » et le condamne à vingt-neuf nouvelles amendes de 15 francs.

Claude Laurent se souvient : « Cette fois encore, j'ai assisté à l'audience de la Cour et je me rappelle que la plaidoirie fut pitoyable. Quant au Maître, il répondit en peu de mots aux questions qui lui furent posées, et il ne fit aucun effort pour expliquer les raisons qui militaient en sa faveur. Malgré tout, le tribunal était impressionné, et lorsque la liste des pauvres qu'il hébergeait fut remise à son avocat, je crus un instant à un acquittement définitif. Cependant, le Maître n'avait qu'à vouloir pour obtenir son renvoi des fins de l'accusation portée contre lui, mais il préféra subir humblement la condamnation des hommes. {205} »

Pour mémoire, car je n'en ai pas à ce jour trouvé trace, d'aucuns prétendent que Monsieur Philippe aurait eu pour défenseur maître Henri Fleury-Ravarin, qui sera élu député du Rhône, en 1893. Ces jugements n'auront guère de conséquences. « Toujours maître de lui, défiant à l'excès, constamment sur ses gardes, il ne se laisse jamais surprendre. Des docteurs, des spécialistes, des policiers aussi, ont essayé, sous des noms ou des habits d'emprunt, de suivre ses séances de magnétisme, de surprendre sa méthode ou ses secrets. Il a toujours su déjouer leurs embûches {206} », constate un rapport de police.

Selon Maurice Paléologue qui enquêta le plus officiellement du monde sur le guérisseur, « dans chacun des trois procès, toutes les dispositions avaient été favorables à l'inculpé. Tous les témoins, y compris ceux que le thérapeute n'avait pas réussi à guérir, s'étaient accordés à vanter sa bienveillance, sa piété, son désintéressement, la vertu consolatrice et reconfortante de son accueil, l'apaisante douceur qui émanait de ses moindres gestes {207} ».

Au cours d'un repas qui réunissait notamment ses disciples Papus, Haven et Sédir, le 27 août 1898, Monsieur Philippe raconta qu'à son dernier procès le procureur l'avait même accusé de voler le porte-monnaie de ses auditrices. Or, le lendemain de la condamnation, le magistrat, dont le fils était

atteint du croup, serait venu le trouver pour lui demander de sauver l'enfant, ce qu'il aurait fait {208}.

Ce « procureur » était-il Alexandre Bérard, substitut du procureur général de Lyon, qui quittera la magistrature en 1893, après avoir été élu député de l'Ain, deviendra sous-secrétaire d'État aux Postes et télégraphes, et « dont l'esprit est très inquiet de tout ce qui a rapport à Philippe », selon Papus lui-même, qui s'était entretenu avec le magistrat {209} ?

Quoi qu'il ait fini par réclamer trois francs de droit d'entrée aux séances, Monsieur Philippe n'a jamais cherché à tirer un profit matériel de ses guérisons : « la plupart des assistants payaient une petite somme et, à la sortie, dans une salle du sous-sol, Chapas distribuait la recette à des indigents {210} » rapporte Sédir. Qui en douterait ? Du reste, si l'on en croit Papus, ces condamnations furent régulièrement effacées de son casier judiciaire. {211}

Pour l'heure, au début des années 1890, les malades affluent rue Tête d'Or. Un journal, *Le Tintamarre*, commence même à se faire l'écho des étranges séances, qui publie notamment une lettre particulièrement édifiante de Claude Laurent – qui avait, du reste, déjà témoigné lors de l'un des procès – datée du 9 mars 1892, attestant la guérison, trois ans plus tôt, de sa fille de cinq ans, atteinte d'une bronchite tuberculeuse. {212}

Après avoir franchi quelques frontières, l'aura de Monsieur Philippe, qui ne cesse de s'étendre dans les campagnes avoisinantes, finit par arriver à Paris, dans le milieu occultiste où rayonnent notamment deux carabins en passe de devenir d'authentiques docteurs, aspirant l'un et l'autre à une autre médecine.

Gérard Encausse surtout, dit Jacques Papus, s'active de tous côtés avec une bande d'extravagants, étend sa fêrule sur le monde des sociétés initiatiques, secrètes ou discrètes, qui entendent conserver et dispenser les hautes sciences hermétiques, tandis qu'Emmanuel Lalande, dit Marc Haven,

l'un de ses érudits compagnons, s'inquiète de la vie et de l'œuvre d'Arnaud de Villeneuve, médecin et alchimiste du XII^e siècle.

Au vrai, ces deux futurs médecins des corps aspirent aussi et même surtout à une authentique médecine de l'âme, qu'ils recherchent avec toute l'ardeur de leur jeunesse studieuse. C'est à Lyon, contre toute attente, qu'ils vont trouver, loin des livres, des écoles et des chapelles, l'homme que la Providence va placer comme unique guide sur leur route idéale.

LE MAÎTRE INCONNU

« Le Maître inconnu passe pour être le chef, l'initiateur, l'apôtre presque invisible mais ardent d'un grand mouvement mystique qui, au-dessus des religions officielles et malgré leurs dogmes, circule en ce moment parmi les nations occidentales. »

Papus

Papus, le « petit fermier »

Monsieur Philippe sans Gérard Encausse-Papus (1865-1916) ^{213}, le vulgarisateur de l'occultisme à la Belle Époque, n'aurait certainement pas eu l'influence déterminante qui a été la sienne sur le mouvement hermétique des environs de 1900, et même jusqu'aujourd'hui à travers des disciples fervents – nous y reviendrons – qui ont pour certains proclamé haut sa parole en cultivant intérieurement son souvenir. Monsieur Philippe sans Papus n'eut peut-être jamais rencontré et conseillé le tsar de toutes les Russies ; il n'aurait pas pris soin de l'âme de l'impératrice Alexandra – nous y reviendrons aussi.

Car, conformément au penchant naturel de son caractère enthousiaste et entreprenant, Papus, en habile bateleur, s'est montré comme le médiateur le plus intuitif, l'agent le plus utile, oserais-je dire, l'impresario de l'homme de Lyon. À celui dont il était si fier d'être devenu l'ami, il écrivait en 1904 : « Chaque fois que je suis passé quelque part, on vous a aimé et honoré ; chaque fois qu'on est venu vers vous à la suite de mon

enthousiasme, on vous a un peu compris et plus aimé. {214} »
C'est incontestable.

Fidèle, au sortir d'une adolescence matérialiste, à la pratique du magiste Eliphas Lévi (1810-1875) que la mort avait enlevé avant qu'il ne le rencontrât, admirant quelques années plus tard Alexandre Saint-Yves d'Alveydre (1842-1909), inventeur d'un instrument merveilleux nommé l'archéomètre, et auteur des fameuses *Missions*, en qui il avait trouvé son guide intellectuel, Papus a reconnu en Monsieur Philippe le maître spirituel qu'il recherchait depuis son entrée dans la carrière.

Lui, le mage du Tout-Paris, le chef d'école dont l'aura embrassait les quatre coins du monde de l'ésotérisme, le grand maître de tant de cénacles à vocation initiatique, à commencer par cet Ordre martiniste qu'il avait fondé, il ne craignit pas d'aspirer à être « le bien dévoué petit fermier » de celui qu'il nommait avec admiration « le père des pauvres et des prisonniers », en qui il avait reconnu « le maître inconnu ».

Alors qu'avec quelques compagnons il s'affaire à restaurer et à diffuser les hautes sciences occultes, dans des cénacles mystériques très divers et des publications multiples, c'est en 1893 ou 1894 (je ne puis hélas préciser davantage) que le jeune Gérard Encausse entend vraisemblablement parler pour la première fois de Monsieur Philippe. L'écho des faits extraordinaires de l'homme de Lyon lui parvient à Paris par l'intermédiaire du masseur et magnétiseur André Robert, vantant les pouvoirs si particuliers du thaumaturge lyonnais {215}.

Mais, la fiancée de Papus, Mathilde Inard, dite Inard d'Argence, veuve depuis 1891 d'Émile Theuriet, et son frère, Maurice Inard, fréquentent eux aussi le guérisseur, d'autant que leur famille est installée depuis longtemps à l'Arbresle où la demeure des Inard jouxte le clos Landar. À entendre le récit de sa fiancée, qui cherche à le convaincre d'aller voir Monsieur Philippe à Lyon, Papus imagine d'abord qu'elle est sujette à des influences néfastes. Louis Marchand a raconté {216}, d'après le

témoignage de Sédir, comment, imaginant quelque influence néfaste, Papus résolut aussitôt de rompre ce maléfice par un procédé magique dont l'usage lui était familier.

S'enfermant dans sa mansarde parisienne, au 14 rue de Strasbourg, il décide d'utiliser la loi des correspondances et baptise donc « à la bohémienne », au nom de Philippe, un morceau de bois qu'il s'apprête à briser avec son sabre, espérant ainsi casser à jamais l'ascendant de ce guérisseur inconnu sur lequel son opinion est faite. « Je lève – témoigne Papus – un bras vigoureux, mais avant d'avoir pu l'abaisser, le sabre m'est violemment arraché des mains par une force inconnue. C'est de ce jour – conclut le mage – que je reconnus Philippe pour mon maître {217}. » Car ce jour-là – s'il faut en croire Sédir, à qui il aurait raconté la scène le soir même – Papus s'était effondré en larmes sur son plancher.

Ce phénomène stimule naturellement la curiosité de Papus et des quelques amis à qui sans doute il a aussitôt conté son aventure. On mandate pour mener l'enquête « le plus sceptique, le plus fin, le plus difficile à tromper {218} » de leurs compagnons, étudiant en médecine : Emmanuel Lalande, dit Marc Haven. En 1894, celui-ci se présente donc à Lyon et, presque aussitôt, éprouve pour Monsieur Philippe « une sympathie et une admiration telles qu'il n'en avait encore éprouvé pour personne {219} ».

Pour sa part, un autre occultiste, Jean-Jacques Bourcart, dit J.J. Jacob, que Papus admirait au point de le considérer comme un véritable rose-croix {220}, avait tenté une inspection occulte, mais il « ne put approcher Monsieur Philippe car des lions défendaient les alentours {221} ». Nul doute que cette nouvelle investigation ne fit qu'accroître les interrogations du mage Gérard Encausse qui entendait bien aller se rendre compte par lui-même des dons exceptionnels du guérisseur.

Très tôt sans doute après ces événements, Papus se rend donc à son tour à Lyon. Nous ignorons hélas les circonstances de cette première rencontre – qui se fit peut-être par l'entremise

de Mathilde – au cours de laquelle Papus semble être tombé immédiatement lui aussi sous le charme de Monsieur Philippe. Le « Balzac de l'occultisme » vient de trouver son maître spirituel chez ce guérisseur mystique dont le magnétisme si particulier n'a assurément rien de commun avec celui de ses confrères ès médecine occulte.

Monsieur Philippe condamne tout autant le spiritisme, la pratique de l'occultisme, la magie, la théosophie de M^{me} Blavatsky, qu'il rejette les sociétés secrètes. Il ne semble pas avoir formellement appartenu à l'une des nombreuses sociétés initiatiques de son temps, où plusieurs de ses fidèles, à commencer par Papus, étaient pourtant fort actifs, ni avoir reçu quelque initiation que ce soit ^{222}. Dans son recueil, à la rubrique « R.C. » (sc. rose-croix), Papus lui-même a noté cette remarque de son maître : « orgueil » ! C'est tout dire.

Pressenti par une délégation maçonnique, il aurait poliment refusé d'y répondre favorablement, selon Sédir, préférant « attendre que le Ciel lui en donne l'ordre ^{223} ». À l'évidence, l'ordre ne vint pas ! Toutefois, Sédir a noté, d'après le témoignage de Papus : « le Docteur Encausse aurait raconté devant témoins que présidant une “tenue”, il avait été stupéfait de reconnaître parmi les hauts dignitaires, Philippe. Cependant, on lui avait affirmé qu'il ne faisait pas partie de la loge. Il s'était présenté, s'était fait reconnaître, l'on n'avait pas pu faire autre chose que de l'admettre. Il s'agissait d'une discussion grave, il prit la parole pour donner quelques conseils et quitta la salle ^{224} ». Une étrange anecdote de plus.

Sans avoir appartenu formellement à l'Ordre martiniste, fondé par Papus de 1887 à 1891, sous le patronage posthume de Louis-Claude de Saint-Martin, le Philosophe inconnu, Monsieur Philippe regarda d'un œil bienveillant cette organisation qui se présentait comme une « chevalerie chrétienne » dont il souhaitait qu'elle ne devint pas secrète. Papus, cependant, ira jusqu'à présenter son maître, comme l'apôtre invisible de son

ordre pour lequel Monsieur Philippe dessina même à sa demande un pentacle et une médaille. ^{225}

L'École de magnétisme de Lyon

Au même titre que tant de sciences oubliées qu'ils entendaient restaurer, le magnétisme en général, et particulièrement sous sa forme élémentaire que Monsieur Philippe, lui, négligeait, occupait depuis plusieurs années déjà Papus et ses compagnons de sentier. En octobre 1887, Hector Durville (1849-1923) ^{226}, avait fondé à Paris la Société magnétique de France. Sa *Revue magnétique* revendiquait l'ascendance du défunt *Journal du magnétisme* du baron du Potet, dont elle finira par relever le titre.

Dès 1890, la Librairie du magnétisme, dirigée par Durville, publie deux livres de Papus, et les deux hommes fonderont en 1893 un cercle de plus : l'École pratique de magnétisme et de massage, qui dispensait ses cours, 23 rue Saint-Méri, au siège de la Société magnétique.

En marge des cliniques officielles, Durville, comme directeur de l'École, et Papus, directeur adjoint chargé des cours de physiologie synthétique, y enseigneront le magnétisme et les massages, déjà à la mode. En mars 1895, l'École sera même reconnue officiellement et classée parmi les établissements de l'enseignement supérieur libre par l'Académie de Paris, en dépit des protestations de l'Académie de médecine, mais à la condition qu'aucun médicament n'y soit jamais prescrit.

Peu après sa rencontre avec Marc Haven et Papus, Monsieur Philippe fut présenté à Hector Durville, à Paris, à l'occasion du baptême de l'un de ses fils. Papus s'en souviendra quelques années plus tard : « Un jour, il vint à Paris pour le baptême du fils Durville. Il s'était donc dérangé de Lyon et en arrivant il dit à Hector Durville : "Vous ne croyez à rien aujourd'hui ; mais vous croirez plus tard." »

« Ainsi, Philippe était à Paris. Et à la porte de l'église Saint-Merri, où se faisait le baptême du fils Durville, il y avait un vieux mendiant, délicieux comme type, couvert de guenilles, avec une barbe à moitié rasée. Alors, Philippe va se placer à côté de lui et, comme s'il se parlait à lui-même, il dit à l'oreille du vieux mendigot : "J'ai 10 000 francs en or et puis 5 000 francs en billets de banque." L'autre le regarde avec épouvante. Et Philippe continua de parler et lui indiqua l'endroit où il avait caché son argent. Le pauvre mendiant s'en fut aussitôt retrouver son trésor ». {227}

On envisagea alors d'ouvrir à Lyon une branche de l'école de Paris, dont Papus souhaita confier la direction à l'homme de Lyon. Ou peut-être a-t-on même spécifiquement fondé pour celui-ci la succursale lyonnaise de l'école parisienne. En novembre 1895, inaugurant la branche de Lyon qui avait vu le jour un mois plus tôt, Papus ne tarit pas d'éloges à l'égard de son directeur : « J'ai, dit-il, trouvé mon maître car, depuis longtemps je cherchais celui qui n'était rien au milieu de tous ceux qui étaient si grands {228} ».

Début 1896, *L'Initiation* rappelle que « la direction a été confiée à un magnétiseur qui jouit dans toute la région d'une immense réputation : M. Philippe, qui a su grouper autour de lui les professeurs nécessaires à l'enseignement ; et ce qui est plus difficile encore, des élèves aussi assidus et peut-être plus nombreux que ceux que nous avons réunis à Paris {229} ». Ce ne fut pas sans mal, cependant, si l'on en croit Papus, que Monsieur Philippe avait accepté la direction de l'École, avec le titre de « professeur titulaire de la chaire de clinique magnétique ».

À la demande de Monsieur Philippe, Jean Chapas se voyait quant à lui promu « maître de conférences de l'École de Lyon, chargé du cours d'histoire du magnétisme ». En janvier et février 1896, Papus assurera en personne le cours de physiologie synthétique. Celui de physique magnétique sera ouvert dès le 10 février 1896, et on annonce alors pour bientôt le

cours d'histoire du magnétisme. Une cinquantaine d'élèves sont déjà inscrits. ^{230}

Trois années durant, de fin 1895 à 1898, les cours, dispensés le plus souvent le dimanche, furent régulièrement suivis par quelques dizaines d'élèves, quelquefois en présence de Papus, plus rarement de Durville, mais souvent de Lalande qui, certes, y enseignaient la physiologie et l'anatomie, mais venaient surtout y entendre les leçons et y voir les démonstrations de son singulier directeur.

Des procès-verbaux en ont été rédigés par l'un ou l'autre des deux secrétaires : Claude Laurent, qui tient lui-même un cabinet de magnétisme, à Lyon, 10 rue Longue, et qui a élaboré les statuts de la succursale lyonnaise, et Benoît Grandjean, beau-frère de Jean Chapas. Ils rendent compte fidèlement de chaque séance ^{231} dont *l'Initiation* se fait elle-même régulièrement l'écho. ^{232}

Faute d'avoir pu lancer un journal de l'École, dès le mois de décembre 1895, celle-ci bénéficie d'un organe inattendu : *Le Tintamarre lyonnais et parisien* ^{233}. Chaque semaine, cet hebdomadaire se fait l'écho des prodiges de Monsieur Philippe sous la plume d'un certain Dr A.R., qui pourrait être le Dr Jules Antoine Ravier (1873-1920) ^{234}, en reproduisant, le plus souvent mot pour mot, les comptes rendus officiels de l'école.

Nous y suivons, séance après séance, l'étrange enseignement et les singulières démonstrations de son directeur. Souvent, celui-ci invite quelques malades qui, servant ainsi de sujets, sont guéris en présence des élèves, de la même façon qu'aux séances, au point que Joanny Bricaud y voit une véritable école de théurgie.

Qu'on en juge sur pièces. Le 14 novembre 1895, les étudiants assistent « à un cours mémorable et féérique qui a duré deux heures et demie ^{235} ». Le 28 novembre 1895, Monsieur Philippe donne, démonstration à l'appui, des explications sur les sept rideaux de l'autre monde : un jeune homme tombe foudroyé, tandis que tous les assistants sont saisis de frayeur. Le

1^{er} décembre 1895, en présence de cent dix personnes, malades et élèves, il rend l'usage de son bras à une femme de soixante ans, sans user de magnétisme courant.

Le 5 décembre suivant, après avoir disserté de la bonté divine, de la création et des devoirs de l'homme, devant une assistance de cinquante personnes, il fait magnétiser par l'un de ses élèves la jambe d'un homme qui, par suite d'une fracture mal soudée, ne peut bouger le pied ni étendre la jambe. Aussitôt, le malade pose le pied à terre et déclare ne plus souffrir. Monsieur Philippe demande alors à trois élèves de procéder à un massage sur une béquille du malade dont l'état s'améliore immédiatement.

Un autre patient atteint de rhumatismes blennorragiques est guéri de bien curieuse manière : ayant demandé à un assistant de s'adresser à un élève en lui suggérant qu'il est le malade, celui-ci s'identifie aussitôt au consultant. Monsieur Philippe s'adresse alors à un autre élève qu'il prie de faire des passes magnétiques sur la jambe du faux malade, et le vrai s'en trouve guéri.

À l'intention du journaliste présent, Monsieur Philippe précise aussitôt qu'il ne s'agit nullement là, en dépit des apparences, d'hypnotisme : « Ne croyez point que ce soit de ma propre force, mais que c'est Dieu qui le permet ainsi. {236} » Le 8 décembre 1895, un nouveau cours ne bénéficie d'aucun compte rendu en règle, mais, déclare le journal, « au même instant de la démonstration, les faits énoncés par le maître étaient prouvés, nous nous sommes vus placés dans un monde surnaturel ou féérique {237} ».

Le 12 décembre, devant cinquante-quatre personnes, Monsieur Philippe reprend ses explications sur l'anatomie, ses rapports avec l'esprit, les courants magnétiques et la polarité des os. Les 30 et 31 décembre 1895 et le 3 janvier 1896, Papus et son confrère le Dr Louis Moutin, directeur de *la Revue illustrée d'études psychologiques* et président de la Société psychomagnétique (dont Papus était lui-même vice-président)

viennent lui apporter leur concours en assurant les cours d'anatomie et de physiologie.

Pour mémoire, consignons encore quelques autres séances de l'école, d'après les notes publiées par Marie Lalande et Claude Laurent ^{238}. Le 16 juillet 1896, devant Papus, Durville et Lalande, Monsieur Philippe procède à une expérience de courants magnétiques, au cours de laquelle un jeune homme tombe foudroyé, avant de retrouver ses esprits sur ordre du maître ^{239}.

Mais, le 22 novembre 1896, mise en garde terrible de Monsieur Philippe, qui vaut pour les médecins comme pour les magnétiseurs : « Il n'y a que Dieu qui peut guérir certaines maladies ^{240} », Dieu ou ses envoyés, ses saints, ses élus, qui reçoivent de Lui le mandat et le pouvoir d'agir en son Nom. Le 31 janvier 1897, à l'issue d'une conférence d'Emmanuel Lalande sur le système nerveux, « plusieurs personnes de différents âges sont guéries de maladies très graves et dangereuses d'une manière miraculeuse devant le médecin et l'auditoire ^{241} ».

De temps à autre, des intervenants extérieurs sont invités à Lyon. C'est ainsi qu'au cours de la séance du 4 avril suivant, devant Monsieur Philippe et Lalande, un certain professeur Kravier, de Genève, procède à une expérience de magnétisme sur une jeune fille ^{242}. Mais, ce jour-là, sont surtout enregistrés devant les médecins de nouveaux cas de guérisons. Un mois plus tard, dans la séance du 23 mai 1897, au cours de laquelle sont réalisées de nouvelles expériences avec des barres aimantées, devant les Dr Lalande et Royat, Monsieur Philippe « parlant de son école, dit qu'il veut que ses élèves soient au-dessus de tous ceux des autres écoles, à la seule condition que, plus ils seront petits, plus ils seront forts et grands, plus ils pourront s'élever, tandis que, s'ils sont forts et grands, ils ne pourront que descendre ^{243} ».

Car le magnétisme spirituel dont il a reçu le don doit y suppléer le magnétisme animal et somnambulique. Au cours de la même séance, Monsieur Philippe, guérissant plusieurs

malades, montre la voie à suivre en demandant pour paiement d'aimer son prochain et de ne médire de personne.

Du 17 au 19 juillet 1896, à l'issue des examens passés devant un jury présidé par Monsieur Philippe, assisté de Papus, Hector Durville, Emmanuel Lalande et Jean Chapas, vingt-trois élèves obtiennent leur diplôme : Blanchard, M^{me} Deveze, Benoît Grandjean, Duperray, Auguste Gauthier, Condamin, M^{me} Janin, Novet et M^{me} Parisse, Auguste Clerc, Marie Clerc, M^{me} Flasseur, Mollard, M^{me} Perronet, Claude Laurent, M^{me} Besson, M^{me} Boudarel, Buisson, Jean-Baptiste Coulouvrat, Pommet, M^{me} Vercherand, Vellut. {244}

L'année suivante, sur soixante élèves inscrits, treize obtiendront leur diplôme de magnétiseur-masseur, devant le jury, le 19 août 1897 {245}. Ce jour-là, en présence de Papus, Durville et Lalande, un homme atteint de phtisie au troisième degré, reconnu comme n'ayant plus que neuf mois à vivre, est soumis par Monsieur Philippe à un étrange traitement : « le Maître nommant les mois jusqu'à neuf, le sujet à ce numéro est mort dans les bras des personnes appelées pour le soutenir, exprimant toutes les phases du cours de cette maladie, ce que les médecins présents ont constaté avec une grande surprise, au point que le Dr Durville n'a pu s'empêcher de pousser l'exclamation devant toute l'assistance, composée d'au moins cent personnes, de tous âges, et de toutes conditions : "Je n'ai jamais vu une chose pareille, je ne comprends pas". {246} »

Du magnétisme animal au magnétisme spirituel

Selon Joanny Bricaud, Monsieur Philippe distinguait trois genres de maladies. D'abord, les souffrances physiques, qui peuvent être soignées par les méthodes allopathiques, homéopathiques ou par le magnétisme classique. Ensuite, les maladies astrales, plus difficiles à guérir, et le plus souvent causées par la volonté et les passions du patient, comme la

neurasthénie, la névrose, les déperditions de forces, l'autosuggestion, contre lesquelles il préconisait des procédés magiques et certaines formes de magnétisme.

Enfin, il rangeait dans les maladies spirituelles la folie et l'épilepsie, où, rejoignant de grands praticiens de l'exorcisme, il voyait des cas de possessions démoniaques contre lesquelles étaient seules efficaces selon lui la prière et la théurgie. Cette distinction se retrouve d'ailleurs chez Papus, dont la thèse de médecine sur *l'Anatomie philosophique* fut soutenue le 7 juillet 1894 devant la Faculté de Paris, peu avant ou peu après sa rencontre avec Monsieur Philippe. ^{247}

Monsieur Philippe distingue le magnétisme cataleptique (comprenant la magie noire, rouge et blanche), le magnétisme hypnotique et le magnétisme somnambulique (comprenant le magnétisme curatif, le magnétisme de lumière et le magnétisme divin, lui-même subdivisible). Enfin, le magnétisme divin comprend les bonnes pensées, la prière, en demandant d'abord que la volonté de Dieu soit faite et, enfin, le commandement : « alors votre volonté est celle du Ciel, le mal part dès que vous le lui ordonnez, et selon le temps que vous lui donnez pour cela ^{248} ». Mais ce commandement est réservé aux enfants et aux amis de Dieu. Car toute maladie, qu'elle qu'en soit la nature, peut se guérir en faisant promettre quelque chose au malade ou en lui donnant l'absolution, sous réserve d'en avoir le droit.

Ce que chacun, conférencier ou auditeurs, vient chercher auprès de l'école de Lyon, ce sont d'abord des leçons de haute science divine. Car Monsieur Philippe lui-même ne fait jamais de passes et n'attache finalement que peu d'importance aux techniques habituelles du magnétisme curatif ^{249}, dont Hector Durville, en particulier, cultive la science. Sa fonction de directeur de l'École de magnétisme de Lyon lui imposant malgré tout quelques concessions au magnétisme classique, il préconise à ses élèves une méthode simple, en trois temps : d'abord mettre un fluide magnétique qui se joint au mal, puis un fluide

antipathique destiné à chasser le mal, enfin entraîner le mal à l'extérieur par un mouvement des mains.

Quant aux passes magnétiques traditionnelles, « trois conditions sont nécessaires : le calme, l'attention qu'il faut apporter à ce que l'on fait, enfin la science, la manière de faire les passes comme il convient ^{250} ». Il déconseille cependant les massages vers le cœur, et, après un massage magnétique, enseigne de brûler des parfums pour chasser ou purifier les êtres dégagés.

Ce ne sont pourtant là que des techniques auxiliaires, nullement indispensables. Le seul art nécessaire, ne cesse-t-il de répéter, est celui de la prière, de l'humilité et de l'amour du prochain. Dans certains cas, cet amour prend une forme extrême lorsque le thaumaturge use d'une prière spécifique, qu'il transmettra notamment à Papus et que Philippe Encausse à son tour employa, dans laquelle il demandait au Seigneur qu'il lui envoyât des épreuves personnelles afin de faciliter par ce transfert la guérison, spirituelle ou physique, d'un malade.

À plusieurs reprises, Papus a assisté à des séances assez spectaculaires de guérisons opérées par son maître, au 35, rue Tête d'Or. Son recueil personnel l'atteste : « Parmi la multitude de guérisons, j'ai vu, en séance, l'appendice xiphoïde d'une petite fille, qui était tourné en dedans, revenir à sa position normale. Un enfant de quatre ans, mourant d'une méningite tuberculeuse, et d'une phtisie intestinale, guéri en un quart d'heure, s'en allant en courant. Une jeune fille de douze ans, dont la jambe droite était desséchée, vu sa jambe reprendre son volume normal en une séance. ^{251} »

En 1908, Papus a d'ailleurs précisé les circonstances des deux premières guérisons : « J'étais là, avec deux autres médecins quand une maman de vingt à vingt-deux ans est arrivée, portant dans ses bras un petit enfant de cinq ans la tête ballante et les yeux vitreux. Elle dit à Philippe : "Mon enfant doit mourir dans deux heures ; et, comme vous m'avez sauvée il y a dix ans, je viens vous demander de guérir mon enfant."

Nous sommes trois médecins qui l'examinons et nous découvrons un cas de méningite tuberculeuse très prononcée ; l'enfant devait mourir. Il faut que je vous dise, maintenant, comment Philippe opérait ; il y avait toujours là près de deux cents personnes. Philippe n'était pas poseur du tout.

« D'un caractère bon enfant, il faisait toujours rire ses malades. Alors, devant le monde, il dit en voyant l'enfant que nous avions examiné : "On peut guérir cet enfant. Voulez-vous vous engager tous à ne pas dire du mal des absents pendant trois mois ?" Tout le monde bondit et répond que ce n'est pas possible. En marchandant, on est arrivé à deux heures. Moi, je n'ai jamais pu rester deux heures sans dire du mal des absents ! Eh bien ! Philippe a dit : "C'est entendu ! vous allez essayer de ne pas dire du mal des autres pendant deux heures." L'enfant était dans une pièce à côté. Au bout des deux heures, je suis allé le chercher ; je l'ai pris par la main et il a fait avec moi le tour de la salle ; il était guéri.

« J'ai vu d'autres cas, notamment un malade qui souffrait beaucoup de l'estomac, personne ne pouvait savoir ce qu'il avait. Or, ce Philippe dont je vous parle, était très modeste, très gentil, et il s'effaçait toujours. Ce n'est pas lui qui prétendait savoir quelque chose ! Alors, il nous dit : "Docteurs, examinez donc ce malade." Moi, je ne vois pas du tout ce qu'il a ; mes confrères, non plus. On examine son estomac ; il n'est pas dilaté. Enfin, nous ne trouvons rien.

Alors, Philippe nous dit gentiment : "Est-ce que vous avez bien observé s'il avait son appendice xyphoïde ?" C'est un tout petit os placé au bas du sternum. On ramène alors le malade et on constate que le sternum s'arrêtait net à l'appendice xyphoïde. Philippe nous dit : "Je crois qu'il a l'appendice xyphoïde tourné en dedans." Ce déplacement produit une pression sur l'estomac et provoque de la gastralgie. Nous avons alors la main sur la partie malade et pendant que nous pressions très peu, voilà l'appendice xyphoïde qui reprend sa

place normale, sans que Philippe ait touché le malade. C'est une action à distance. ^{252} »

Aussi dérangent soit-il, ce témoignage d'un authentique médecin, fut-il le mage Papus, est, comme tant d'autres, irrécusable.

Les apprentis fermiers

Désormais engagé sur la voie cardiaque dont son maître spirituel vient de lui ouvrir la porte, Papus n'aura de cesse de vanter auprès de ses ouailles les talents merveilleux de l'homme de Lyon. Dès le mois de mars 1896, un article de sa revue *l'Initiation*, sous le titre « l'Incarnation de l'Élu », dédié, écrit-il en exergue, « à mon Maître... de Lyon ^{253} », décrit en mode symbolique le retour volontaire sur terre d'un être exceptionnel, affranchi des incarnations successives, ayant choisi de revenir ici-bas pour aider les hommes.

J'ignore comment Monsieur Philippe accueillit ce texte, dont Marc Haven a pour sa part contesté plusieurs points. Mais, Papus revint à la charge dans les mêmes colonnes, en 1899, dans un article intitulé « Le père des pauvres ». En 1898, la sixième édition, revue et augmentée, de son magistral *Traité élémentaire de science occulte* ^{254}, évoque elle aussi son père spirituel, non moins que son maître intellectuel Saint-Yves d'Alveydre. La même année, Papus dédie encore son livre sur *l'Âme humaine avant la naissance et après la mort* : « au docteur Nizier Philippe, de Lyon, à celui qui est justement appelé par la *Vox Populi* le Père des pauvres et des prisonniers ^{255} »,

À combien de mages confirmés ou d'occultistes en herbe, Papus a-t-il ainsi montré la voie de l'homme de Lyon ? Entre tous, c'est au Dr Emmanuel Lalande (1868-1926), dit Marc Haven, qui a le premier rencontré Monsieur Philippe et que cette entrevue a bouleversé, que revint le privilège de le fréquenter dans l'intimité quotidienne. Ayant obtenu son

doctorat en médecine le 13 février 1896 {256}, sur le conseil de Papus qui souhaite procurer à Monsieur Philippe un co-adjuteur pourvu de titres officiels, Lalande ne tarde pas de s'installer à Lyon, 11 rue de Tronchet.

En septembre 1896 {257}, il y organise son cabinet, non loin de l'hôtel particulier de la rue Tête d'Or, et acquiert peu à peu une clientèle personnelle, avant d'être nommé médecin à l'hôpital Saint-Luc. Le couple Philippe accueille Lalande comme un fils, qui a trouvé auprès de celui qu'il reconnaît désormais comme son maître le « centre moral de sa vie {258} ».

Rue Tête d'Or, vivent alors, outre le couple Philippe, la belle-mère, Jeanne Landar ; leur fille, Jeanne Marie Victoire ; une autre enfant, prénommée Jeanne, âgée de neuf ans ; une nièce, Clotilde Philippe, âgée de trente-deux ans ; une certaine Marie Brachet, leur cuisinière, et une certaine Pierrette Chambolart, sans doute une domestique. {259}

Victoire, cette « charmante créature de rêve {260} » qui bénéficie d'un précepteur, y est élevée dans l'admiration de son père. Sans doute n'est-elle pas insensible à la présence de ce disciple intelligent et cultivé que son père appelle familièrement « mon Dac ». On ne tarde pas d'annoncer leurs fiançailles, pour la plus grande joie de la famille Philippe, et, le 26 août 1897, un contrat de mariage est passé devant maître Claude Marie Cozona, notaire de la famille à l'Arbresle.

Le 2 septembre 1897, pour la célébration de leurs noces, à Lyon, sont témoins le pharmacien Louis Viravelle, qui prépare des médicaments de Monsieur Philippe ; un certain Jules Boize, étudiant en médecine ; André Lalande, professeur d'université, frère de l'époux, et Gérard Encausse-Papus, l'ami de toujours {261}. Sédir consigne à propos de ce mariage une très curieuse anecdote : Lalande exprimant « son ennui d'avoir à paraître devant la foule à la mairie et à l'église, un orage épouvantable éclata dans la ville ; le tonnerre tomba 60 fois en deux heures, de sorte qu'il n'y avait personne dans les rues {262} ».

À un commissaire de police qui s'inquiétait de la caution de ce gendre médecin au soi-disant charlatan, Marc Haven adressa le 9 février 1903 une lettre dictée par les circonstances qui, si elle minimise les actes de son maître spirituel et use de pieux mensonges, en dit long sur leurs relations personnelles : « Je suis établi comme médecin, 11 rue Tronchet, depuis l'année 1896, où je suis venu m'installer à Lyon, m'étant marié en 1897 avec la fille de M. Philippe, j'ai conservé mon appartement de la rue Tronchet comme unique cabinet de consultations, mais je couche et prends mes repas, 35, rue Tête d'Or, dans la même maison que mes beaux-parents.

« Je sais que M. Philippe reçoit beaucoup de gens, venant demander les uns la santé, les autres des consolations ou des espérances ; la plupart venant écouter sa parole qui est un enseignement pratique aidant à supporter les misères de la vie et à devenir meilleur ; beaucoup enfin, le sachant généreux, viennent frapper à sa porte pour recevoir l'argent nécessaire à leur location ou à leur existence. Moi-même, j'ai assisté plusieurs fois à ses séances pour mon plaisir personnel.

« Les bonnes relations qui nous unissent, M. Philippe et moi, font que parfois M. Philippe m'a envoyé à mon cabinet, 11 rue Tronchet, des gens qui lui demandent l'adresse d'un médecin. J'ai reçu aussi, plusieurs fois, par occasion, 35, rue Tête d'Or, des malades qui libres seulement le soir à l'heure où je dîne, m'ont demandé de leur accorder un rendez-vous à ce moment, mais dans ce cas particulier, M. Philippe n'y était pour rien ; il n'était pas présent, quelquefois même n'était pas à la maison et, le plus souvent, ignorait ces consultations.

« Je le déclare formellement, jamais, en ma présence, M. Philippe n'a donné un médicament, une ordonnance ou même un conseil oral sur le traitement des maladies à personne ; je n'ai jamais moi-même signé pour lui ou à son instigation, ni une ordonnance, ni un certificat.

« Je crois donc pouvoir affirmer en toute vérité :

« 1° que je n'assiste pas M. Philippe dans l'exercice de la médecine, ni ne le protège de mon diplôme ;

« 2° que M. Philippe ne pratique nullement l'exercice illégal de la médecine.

« M. Philippe, d'autre part, surveille à ses moments perdus le laboratoire médical que j'ai pour mon usage personnel, 6 rue du Bœuf.

« Je n'ai précisé ces distinctions que pour répondre de mon mieux à la demande qui m'avait été adressée par vous, Monsieur le Commissaire, je tiens à déclarer que je ne cherche nullement à éviter une responsabilité s'il doit m'en incomber une, et que considérant comme un honneur d'avoir été admis dans la famille de M. Philippe, je suis et resterai attaché à lui, quoi qu'il arrive, par une très profonde et très respectueuse amitié. {263} »

En 1897, un autre compagnon de Papus et de Marc Haven, Yvon Le Loup (1871-1926), alias Paul Sédir – qui tire son *nomen* du roman épico-magique *Le Crocodile*, de Louis-Claude de Saint-Martin, où le personnage de Sédir incarne l'homme de vrai désir – vient les rejoindre dans l'entourage de Monsieur Philippe dont ses amis occultistes lui parlent depuis deux ans.

Entré en ésotérisme en 1887, à l'âge de seize ans, il était venu trouver Papus, en 1889, dans la Librairie du merveilleux de Lucien Chamuel, 29, rue de Trévis, à Paris. Martiniste de la première heure, collaborateur de *l'Initiation* et secrétaire de Papus à partir de 1890, membre des comités directeurs d'à peu près tous les cénacles initiatiques, de l'Ordre martiniste à l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix, en passant par le rite de Misraïm et l'Église gnostique, Sédir finit en effet par trouver lui aussi la lumière auprès de l'homme de Lyon.

Au moment de leur rencontre, il avait, écrit-il en 1910, « fait le tour de tous les ésotérismes et exploré toutes les cryptes avec la plus fervente sincérité, avec le plus vif espoir de réussir {264} », ce que confirme le narrateur de son roman partiellement

autobiographique, *Initiations*, qui conclut : « vingt ans de recherches m'avaient mené devant une muraille ^{265} ».

De sa prime rencontre, grâce à Papus, sur le quai de la gare de Lyon, en 1897, Sédir à qui Monsieur Philippe était d'abord apparu comme un bon père de famille, garda le souvenir « d'une émotion physique cause d'effroi devant une force gigantesque et mystérieuse ^{266} ». Sédir comprend très vite que cette « vie très bourgeoisement quelconque ^{267} » cache le « subtil stratagème de la Sagesse divine, se déroband aux curiosités des pervers grâce à l'insignifiance de la forme humaine par qui elle opérant ^{268} ».

Si Monsieur Philippe réalise « devant l'opinion la forme la plus incolore du dénuement : la médiocrité ^{269} », pour qui sait voir au-delà des apparences, son âme, dit-il, « telle qu'elle m'apparut dans ma jeunesse privilégiée, toute surhumaine, toute divine ^{270} », « réalisait la perfection de l'Évangile ^{271} ». Des notes de la main de Sédir ont enregistré méthodiquement leurs premières rencontres. Un nouveau séjour à Lyon, avec Papus, pendant deux semaines, en août 1898, sera l'occasion pour lui de passer l'examen de l'École de magnétisme.

Puis, à partir de 1899 (sauf en 1900 parce qu'Alice, la jeune femme qu'il a épousée l'année précédente, est souffrante), il passe régulièrement quelques jours auprès de lui, deux fois par an. L'année 1904 lui permettra de le rencontrer à plusieurs reprises à Paris, dont une, le 13 décembre, alors que Monsieur Philippe s'apprête à partir pour Fribourg, Munich, Milan et Rome. Le 1^{er} janvier 1905 : « ordre de garder le silence ». Enfin, les 18 et 20 mai 1905, à l'Arbresle, voient leurs dernières rencontres terrestres. ^{272}

De l'occultisme pratique, magie comprise, où le jeune Sédir excellait, celui-ci se sépara progressivement, comme des sociétés secrètes où il était entré vers l'âge de 20 ans, pour s'engager peu à peu dans une théosophie chrétienne dont l'Évangile fournit la clef. Mystique à l'école du thaumaturge lyonnais, rose-croix des temps nouveaux, parmi les sociétés

dont il s'occupa, puis se sépara, Sédir réserva sans doute une place à part à la *Fraternitas Thesauri Lucis* (FTL), fondée vers 1898 et conçue comme « une manifestation d'un centre rosicrucien très élevé », d'une initiation « très pure et essentiellement christique {273} », où furent actifs avec lui Papus et Marc Haven.

Comment ne pas y percevoir l'influence spirituelle de leur maître commun ? Mais, le 20 mai 1905, Monsieur Philippe donna à Sédir cette ultime recommandation : « ne fais pas de loges, continue tes conférences tant que tu auras des auditeurs {274} ».

Fidèle entre les fidèles, Marc Haven s'est souvent montré quant à lui comme le gardien sévère de l'entrée de son maître. Ainsi, lorsque René Philipon s'adresse à lui et à Papus pour obtenir un mot d'introduction, Lalande écrit à son ami : « je lui ai répondu que je connaissais peu M. Philippe, et que je ne savais pas si je pouvais le faire {275} ». Maintes fois, il se montre aussi comme l'intermédiaire privilégié de Monsieur Philippe auprès de Papus : il fait, lui écrit-il « toutes vos commissions au maître », lui explique que « le maître agit » sur une théosophe qui commence à se détacher de cette école, lui recommande un professeur d'anglais et de piano « protégée du maître qui lui a promis son appui moral », ou encore l'informe de la dernière séance : « salle combe dimanche, au cours et ensuite malgré la présence et les extravagances de Madame Devije, un enseignement merveilleux pendant plus d'une heure dans les chambres du haut {276} ».

Un mot de Lalande à Papus, à l'en-tête de la Société d'homéopathie hermétique de France, commence ainsi : « J'espère que cette lettre vous trouvera guéri : il [sc. Monsieur Philippe] a dit que ce ne serait rien ; et le brave Bardy m'a conté quelques-unes de vos misères à vous et à Madame Encausse. Ah ! Le travail est dur et le Fermier fait trimer ses apprentis, ses compagnons et les leurs ! Ça n'est pas un lit de roses que la

route à suivre, ni une sinécure que l'embauche dans la Maison {277} »,.

Vers 1899, Lalande confie à Papus le programme de travail, d'une simplicité évangélique, qu'il s'est personnellement fixé à jamais : « Je ne sais pas ce qui est bon ni ce qui est mauvais ; je ne connais qu'une chose : essayer de ne pas être un cochon, sans avoir l'espoir d'y arriver. En dehors de cela, soutenir le bouddhisme, ou le catholicisme, ou l'anticléricalisme, ou le christianisme, tout cela me paraît de la comédie, de l'ignorance, du bafouillage. {278} »

« Orando laborando »

Dans la maison où Monsieur Philippe les avait embauchés, Papus et surtout Marc Haven, reçurent de leur maître l'exemple d'une pharmacopée spagyrique, voire alchimique. Mais quelle spagyrie ? Quelle alchimie ? Dans leur jeunesse, Papus et Marc Haven – et combien de leurs compagnons ? – N'ont pas négligé l'étude de l'alchimie, au même titre que mainte autre science occulte.

Du reste, en 1894, le premier devint propriétaire et le second dépositaire de la bibliothèque d'Albert Poisson (1865-1894), médecin et alchimiste emporté en pleine jeunesse. Ils envisagèrent alors de constituer une sorte de fédération de trois sociétés : la Société alchimique de France, dirigée par François Jollivet-Castelot, la Société de médecine hermétique et la Société hermétique universelle, qui aurait été pourvue d'un centre théosophique, d'un centre médical et d'un centre pharmaceutique poursuivant l'œuvre d'Albert Poisson. Un projet qui n'eut guère de lendemain.

Monsieur Philippe, qui enseignait la théorie alchimique de la croissance des métaux, ne semblait pas croire à la fabrication de l'or par transmutation. Très tôt, cependant, il s'est personnellement appliqué à des recherches thérapeutiques qui, nous l'avons vu, ont abouti à de véritables applications

pratiques. Hélas, constate Sédir, « les deux ou trois familiers qu'il admettait dans ses laboratoires n'ont jamais raconté grand-chose de ses travaux {279} ». Et en particulier de ses travaux sur l'héliosine. Mais qu'est-ce que l'héliosine ?

Dès 1877, son acte de mariage qualifie Monsieur Philippe de « chimiste ». En 1881, selon Bricaud, il adjoint à son cabinet de consultation un laboratoire, dont il pouvait, explique Sédir, construire lui-même tous les ustensiles, alors même que « ni ses connaissances théoriques, ni cette habileté technique ne paraissaient acquises par les méthodes ordinaires {280} ». C'est encore Sédir qui consigne l'invention par Monsieur Philippe « de divers appareils de physique occulte, en particulier une sorte de pendule pour enregistrer les fluctuations de la Bourse {281} ».

Monsieur Philippe semble avoir disposé de trois ou quatre laboratoires : l'un à l'Arbresle, dans le prolongement des bâtiments de sa maison ; les autres à Lyon, rue du Plat ; 9 place Colbert, dans le quartier de la Croix-Rousse ; le dernier, enfin, qui est le principal, 6 rue du Bœuf, au bas de la colline de Fourvière. À cette dernière adresse, qui regroupe trois logements distincts, un local a été aménagé dans deux petites pièces du rez-de-chaussée.

En voici la description tirée d'un rapport de police : « un vaste local, dit laboratoire, divisé en deux salles par un mur de briques, dans lesquelles, entre autres objets bizarres ou disparates, on remarque : un vaste fourneau, des alambics, des cornues, des bombonnes à demi-remplies d'un liquide inconnu, un broyeur électrique non utilisé encore, et devant servir à réduire en poudre des cornes ou des ongles de bœufs, des sabots de cheval, des os, etc. d'où est tiré une liqueur, dite « héliozine », qui est donnée par Philippe comme une panacée infaillible {282} ».

Le deux-pièces du deuxième étage est occupé pendant la journée par sa fidèle servante, Josette, dite Berthe, Mathonet, domiciliée 9 place Colbert, dans un autre appartement de

Monsieur Philippe, qui souvent veille le jour et parfois la nuit, seule ou avec lui, aux méticuleuses préparations {283}. Mais la garde nocturne des lieux est ordinairement confiée à « un chien de grande taille {284} ». Au cinquième étage de l'immeuble, une autre fidèle de Monsieur Philippe, Inès Santa Maria (1846-1913) occupe une petite chambre. Les trois appartements sont au nom de Lalande. {285}

À partir de 1897, Marc Haven a le privilège de partager les travaux de Monsieur Philippe au laboratoire de la rue du Bœuf. Dans ce deux-pièces, au rez-de-chaussée, l'une donnant sur la rue, l'autre constituant à proprement parler le laboratoire, sur une cour intérieure, il consacre ses efforts à la préparation de l'héliosine, ou « sérum kératine », dans lequel il voit « l'ange qui luttera contre les grandes maladies qui vont venir {286} ».

L'a-t-il inventé, ou a-t-il suivi un procédé plus ancien ? Je ne sais. Mais il passe là, témoigne Marie Lalande, des nuits sans nombre, où bien, d'après ses indications, Berthe Mathonnet finit de veiller sur les préparations dans « un immense autoclave, offert par ses amis {287} ». Lalande écrit un jour à Papus : « Vienne la clientèle et les éblouissantes promesses du maître ! Il continue ses recherches chimiques et ce soir j'expérimente un nouveau médicament {288} ». Après avoir été expérimenté avec succès par Lalande, à l'hôpital homéopathique saint Luc, où il donne des consultations, le médicament est finalement présenté par celui-ci, comme antisiphilitique, à la Société de biologie de Paris, le 12 mars 1898.

En 1898, à Paris, Papus lui-même utilisera à l'hôpital homéopathique Saint-Jacques, où il donnait des consultations, un liquide immunisant fabriqué par Monsieur Philippe à partir de substances d'origine endodermique et ectodermique, provenant d'une chèvre, qu'il avait inoculé à des rats préalablement infectés par une culture de tuberculose. Et c'est avec fierté qu'en décembre 1898, dans ses considérations sur *La*

Thérapeutique de la tuberculose, il rend compte des résultats jugés probants, saluant une fois de plus son père spirituel. {289}

Le 10 mai 1899, Lalande écrit à Papus : « Nous sommes à l'Arbresle : ces dames plus ou moins malades sont allées s'y reposer, ou tenter de le faire, en fuyant les bons amis et les bonnes amies de Lyon. Vaine recherche, je crois. M. Philippe actif, va du laboratoire à la salle de séance, sans s'arrêter, encourage, remonte ceux qu'il rencontre au passage. Toujours bon et donnant l'exemple du travail (que je suis le moins possible) {290}. »

Cette année-là, alors qu'il vient de démissionner du Suprême Conseil de l'Ordre martiniste et de l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix {291}, où il était depuis longtemps inactif, Lalande prononce devant le Conseil médical une communication officielle sur le *Nouveau traitement de la syphilis : l'héliosine, serum-keratine* {292}, qui repose entièrement sur les travaux de son beau-père.

L'héliosine, mise au point d'après Papus de 1898 à 1901 {293}, se présentait d'abord sous une forme liquide, qu'il s'agissait ensuite de fixer pour obtenir des pilules, dont l'étiquette des flacons portait la mention « Orando Laborando ». Marie Lalande elle-même a publié des lettres de Monsieur Philippe à Marc Haven, qui contiennent des renseignements très précieux sur sa fabrication et sa composition, à partir d'un liquide dont il extrayait un sel (25 grammes pour un litre selon une lettre du 20 février 1897). Mais, à l'en croire, même Marc Haven s'avouait incapable lui-même de fabriquer l'héliosine sans son maître de laboratoire {294}. Papus ne l'aurait pu davantage, à qui Monsieur Philippe avait également confié le précieux remède. {295}

En 1899, on envisagea de commercialiser le médicament au Mexique. Peut-être était-ce d'ailleurs à ce sujet que Lalande écrivait à Papus : « Merci des ampoules ; mais il y a trop longtemps, au moins six mois, que j'en ai montré de semblables à M. Philippe et que je lui ai proposé l'envoi en ampoules

stérilisées. Il m'en a dissuadé et depuis j'ai fait toutes mes commandes prospectus, brochures, boîtes, flacons émeri, d'après la promesse de M. Philippe que le liquide serait fixe.

J'espère que nous y arriverons à cette période de fixité ; en tout cas les dépenses faites jusqu'à ce jour, je ne puis les refaire et l'héliosine déjà expédié un peu partout sous son type actuel ne peut plus changer d'enveloppe. Par acquit de conscience, j'ai fait voir votre envoi à M. Philippe qui a dit encore ce matin que ce n'était pas la peine puisque l'héliosine serait fixe. Donc, merci encore. Cela est en effet pratique mais tenons-nous en à ce que nous avons. »

« À ce propos, je serai en mesure prochainement, c. a. d courant février de lotier de l'héliosine selon la demande. Vous m'aviez parlé pour un pays déterminé, le Mexique je crois, d'un représentant parent de Madame Encausse. Voyez les conditions auxquelles ce représentant lancerait l'affaire : il va sans dire que, vu les distances, après un premier envoi comme échantillon, tout envoi consécutif serait commandé et payé d'avance. Le représentant vendra le produit ce qu'il voudra, aucun prix n'étant marqué sur les flacons : il n'y aura de fixe que la somme qu'il remettra en paiement des flacons, prix à débattre suivant le pays ^{296} ».

En 1900, *l'Indicateur Henry* fait la réclame de l'héliosine ^{297}, soit dans sa formule par injections hypodermiques, soit comme liquide de pansement. Puis on élaborait des pilules. Du reste, si l'on en croit Jean Bricaud, ces « pilules de vie » auraient été utilisées par leur inventeur bien au-delà des frontières de l'hexagone, jusqu'à la cour de Russie où nous allons désormais suivre l'homme de Lyon.

LE PREMIER AMI DU TSAR

*« [...] votre douleur est bien la nôtre.
Vous savez que l'affection était et restera sans bornes.
C'est au nom de tous que je vous prie instamment
de nous considérer toujours vos amis les plus vrais,
les plus dévoués ».*

*(Lettre de la grande-duchesse Militza à Lalande,
à la mort de Monsieur Philippe)*

Confident des souverains

Dès les années 1880, Monsieur Philippe a voyagé à l'étranger où il a été honoré par différentes sociétés académiques, et il a entretenu des relations avec certains gouvernements et plusieurs familles princières ou royales. On se souvient qu'en 1881, l'année même où la France imposait son protectorat à la Tunisie, il avait prodigué des soins au bey de Tunis, qui l'avait aussitôt fait nommer officier de l'Ordre national du Nicham Iftikhar.

Dans une lettre à Papus, il se préoccupe du sort du sultan de Turquie {298}. Et avec combien d'autres princes ou monarques d'Europe a-t-il été en rapport, sur lesquels nous ne pouvons encore, faute de documents ou de témoignages, en dire davantage ? Sédir consigne : « Il a été vu à la cour de Berlin, au Quirinal, et au Vatican, entre autres.

Il prévint Léon XIII que si l'Église n'abandonnait pas quelques-uns de ses trésors, elle aurait à souffrir de la part des gouvernements. Ce qui eut lieu, en effet, comme chacun sait. Il

demandait en particulier que le pontife fasse fondre un certain nombre de statues en or, grandeur nature, conservées dans les caves du Vatican.

« MP exerça des influences sur les membres des familles royales d'Italie, du Monténégro et de Russie [...]»^{299}. »

Mentionnons, faute de mieux, Guillaume II (1859-1941) roi de Prusse et empereur d'Allemagne, à qui il aurait rendu visite à Berlin, en janvier 1903 ^{300} ; l'empereur d'Autriche François-Joseph I^{er} ; le roi des Belges Léopold II (1835-1909) ; ou encore Édouard VII (1841-1910), qui fut proche de la France et de la Russie, et qu'il aurait connu alors que celui-ci n'était encore que prince de Galles. Après son accession au trône d'Angleterre, un lord anglais en route pour Cannes aurait même été chargé d'une invitation remise à Monsieur Philippe à Lyon, vers novembre 1902. ^{301}

Par son origine piémontaise, Monsieur Philippe, qui semblait connaître la langue italienne ^{302}, était sans doute naturellement porté à nouer de bonnes relations avec des sociétés savantes ou honorifiques d'Italie. Citoyen d'honneur de la ville d'Acri depuis le 28 avril 1885 « pour ses mérites scientifiques et humanitaires ^{303} », il reçut de l'Académie royale de Rome un diplôme de « docteur en médecine honoraire », le 12 mai 1886. ^{304}

Mais il y a plus intéressant encore : Papis atteste que son maître allait souvent en Italie où il aurait rencontré la famille royale ^{305} et, en 1903, Monsieur Philippe lui-même confia à un policier français : « un jour, me trouvant à Mouza (Italie), en visite chez le roi Humbert, j'ai obtenu de lui la grâce d'un criminel français, un Lyonnais, condamné à mort ^{306} ».

Claude Laurent rapporte une histoire semblable ^{307} – la même sans doute – avec le roi Victor Emmanuel III. En 1903, la police française eut vent d'une prochaine visite incognito de la reine Hélène d'Italie à Lyon, dont je ne sais si elle se fit ou non. Nous ignorons de même le rôle exact que Monsieur Philippe a

pu jouer à la cour du roi Humbert I^{er}, assassiné en 1900, ou auprès de son fils Victor Emmanuel III.

Avec la principauté de Monténégro, voisine de l'Italie et apparentée à celle-ci depuis qu'Hélène de Monténégro était devenue reine d'Italie, Monsieur Philippe entra en relations aux environs de 1900. Fait singulier : des journalistes l'on crut originaire de ce petit territoire de montagne. Monsieur Philippe connaissait en effet, sinon le prince Nicolas I^{er} de Monténégro (1841-1921) lui-même, du moins certains membres de sa famille, qui avait fait alliance avec les Romanov ; deux princesses monténégrines qu'il reçut à l'Arbresle, Militza et Anastasia, ayant épousé des grands-ducs russes.

Le 1^{er} août 1901, le prince de Monténégro lui-même remit à Monsieur Philippe la médaille de troisième classe de l'Ordre de Danilo I^{er} « pour des services exceptionnels rendus au peuple monténégrin et à Nous », décoration que la grande chancellerie de la Légion d'honneur l'autorisa même à porter en France, en date du 2 août 1902 ^{308}. Et la princesse Xénia fut personnellement reçue à l'Arbresle, en août 1903.

Mais c'est par ses relations avec le tsar Nicolas II que Monsieur Philippe intéressa surtout la presse européenne. À partir de l'année 1900, qui marqua un tournant décisif de sa vie, les liens de l'homme de Lyon avec à la cour de Russie sont par ailleurs documentés de première main par des témoignages, des écrits, et même des rapports confidentiels de la police française.

La Russie de Papus

À la mort d'Alexandre III survenue en novembre 1894, Papus, qui ne connaissait peut-être pas encore Monsieur Philippe, mais qui comptait déjà des amis dans l'aristocratie russe en France, avait publié dans *l'Initiation* un message de condoléances au nom du « Syndicat des magnétiseurs, masseurs, médiums, guérisseurs à sa Majesté l'Impératrice de

Russie ». Il y rendait hommage au souverain défunt pour avoir accordé, disait-il, sa protection à la science du magnétisme.

Deux ans plus tard, le mage qui venait de confier au *Gaulois* l'analyse graphologique du jeune tsar, adressa à Nicolas II, de passage à Cherbourg où l'avait reçu le président Félix Faure le 6 octobre, un « message des spiritualistes français », que *l'Initiation* publia en octobre 1896. Parmi les co-signataires figuraient quelques cercles d'occultisme ^{309} et l'École de magnétisme de Lyon, ouverte l'année précédente sous la direction de Monsieur Philippe.

La réponse courtoise de l'ambassade russe en France, en date du 30 novembre 1896, selon laquelle le couple impérial avait été très sensible à ce geste, n'était sans doute que de circonstance. Mais c'était pour Gérard Encausse une première approche.

Au demeurant, Papus a tôt rencontré à Paris des aristocrates russes, notamment dans l'entourage d'Alexandre Saint-Yves d'Alveydre, son maître intellectuel. Il s'était lié d'amitié avec le colonel Valérien Mouraviev-Amourski, attaché militaire russe en France, entré dans l'Ordre martiniste, et il fréquenta Olga Moussine-Pouchkine, violoniste des théâtres impériaux, qui venait parfois en tournée à Paris.

Cette dernière ayant reçu de lui l'initiation de « supérieur inconnu », avec le *nomen* Hathor, le 30 juillet 1897, trois loges martinistes avaient vu le jour, à Moscou, Wladimir et Saint-Pétersbourg, qui recrutèrent dans l'aristocratie russe. En janvier 1899, Olga Moussine-Pouchkine fut d'ailleurs nommée officiellement grand maître de l'Ordre martiniste pour la Russie.

De décembre 1899 à janvier 1900, un premier voyage avait conduit Papus à Saint-Pétersbourg, après qu'une lettre manuscrite du Dr Gérard Encausse, à en-tête de l'École supérieure libre des sciences médicales appliquées, ait sollicité « de son excellence le ministre de l'Intérieur de l'Empire de Russie la faveur d'être autorisé à faire en Russie une série de

conférences philosophiques et scientifiques sur les sciences psychiques et leur avenir. Ces conférences n'abordent aucun sujet politique ou de discussion religieuse et se cantonnent exclusivement sur le terrain scientifique et philosophique ^{310} ».

En février 1900, *L'Initiation* est heureuse d'annoncer la présence d'une délégation martiniste en Russie, et en avril de la même année, c'est Papus lui-même qui y rend compte d'une séance de spiritisme conduite à Saint-Pétersbourg par l'entremise d'un médium. Il est certain que le mage rencontre alors des proches du tsar, sans doute dans le cadre de l'Ordre martiniste où sont vraisemblablement initiés les grands-ducs Nicolas ^{311}, Pierre Nicolaievitch, grand-oncle de Nicolas II, et Georges Mikhaïlovitch.

On a dit – je ne sais qui – qu'un temple martiniste aurait été fondé à la résidence impériale de Tsarskoïe-Sélo ^{312}. Il est certain en revanche que Papus fut suffisamment proche du grand-duc Pierre pour que celui-ci le fit charger par le baron Staël de le conduire à Versailles, en septembre 1900, pour y rencontrer un mystérieux personnage qui pourrait bien être Saint-Yves d'Alveydre ^{313}, dont on sait qu'il reçut en effet chez lui certains grands-ducs.

Quelques mois plus tard, muni d'une lettre de recommandation de Louis Delavaud, chef de cabinet du ministre des Affaires étrangères, Papus organise un second voyage en Russie, avec le comte Valérien Mouraviev Armouski, pour fonder, explique-t-il, des écoles de psycho-physiologie, et pour un cycle de trois semaines de conférences, dont plusieurs à la cour devant certains grands-ducs. Ayant quitté la France le 27 janvier 1901, Papus est de retour à Paris fin mars, mission accomplie.

Si l'on en croit Alexandre Spiridovitch, chef de la sûreté personnelle du tsar de 1905 à 1916, Papus n'aurait pourtant jamais rencontré le couple impérial ^{314}. Pour Philippe Encausse, en revanche, Papus a bien été présenté au tsar, en 1901, par le grand-duc Nicolas ^{315}, ce qui est en effet plausible.

Nous savons du reste que l'impératrice s'entretint avec Papus une fois au moins, puisqu'elle gardera de cette rencontre – et peut-être d'autres entrevues – un si bon souvenir qu'elle lui offrira une photographie dédicacée en ces termes : « Cher docteur, gardez un bon souvenir à la reine qui pensera souvent à vous {316} ».

Pour Maurice Paléologue, dernier ambassadeur français à la cour de Russie, Papus aurait même été appelé par les souverains à Tsarskoïe-Sélo, dès son arrivée à Saint-Pétersbourg, lors d'un autre voyage, en octobre 1905. Au palais, selon le témoignage d'une certaine M^{me} R., le mage aurait alors procédé à une invocation d'Alexandre III {317}. Mais l'épisode a été infirmé en 1922 par L. Quenaidit et Lalande {318}, et selon Joanny Bricaud, M^{me} R. a fait erreur en attribuant à Papus cette invocation qui aurait été conduite en réalité par un autre martiniste. {319}

En février 1906, quelques mois après la mort de Monsieur Philippe, Papus (dont le *Traité élémentaire de science occulte* avait été traduit en russe, et publié à Saint-Pétersbourg, en 1904), se rendra à nouveau en Russie. Sans doute y a-t-il alors longuement évoqué avec ses frères et sœurs martinistes le souvenir du maître inconnu.

Chez les grands-ducs

S'il y eut très tôt dans l'entourage de Monsieur Philippe des aristocrates d'origine russe, notamment la famille Marshall qui avait fait alliance avec les Chestakoff, c'est bien à Papus que l'homme de Lyon dut d'être introduit auprès de certains proches du tsar.

En témoigne cette note personnelle du mage au sujet de Monsieur Philippe : « Par deux fois, à table, il a recommandé aux membres de sa famille de ne jamais oublier que c'est au Dr Encausse qu'étaient dus le mariage de sa fille, et les relations avec les grands-ducs {320}. En 1904, Papus écrit à son maître

spirituel : « Le Ciel m'est témoin qu'en Russie, je vous ai fait aimer sans vous nommer et que c'est l'indiscrétion d'un Martiniste qui a fait connaître votre nom aux puissants de là-bas {321}. »

Selon toute vraisemblance, c'est Papus, en effet, qui avait présenté à Monsieur Philippe, à Lyon {322}, Olga Moussine-Pouchkine, qui de retour en Russie, s'était empressée de parler de lui aux deux filles de Nicolas I^{er} de Monténégro : la grande-duchesse Militza, dite Mitzi, épouse du grand-duc Pierre, petit cousin du tsar, et sa sœur cadette, Anastasia, duchesse de Leuchtenberg, qui épousera quelques années plus tard le grand-duc Nicolas.

Alfred Haehl {323} atteste pour sa part que, toujours grâce à Papus, le 8 septembre 1900, Monsieur Philippe était entré en relations avec le comte Mouraviev, qui, quelques mois plus tard, devait d'ailleurs accompagner Gérard Encausse en Russie. Au demeurant, le comte pourrait bien être le Pétersbourgeois auquel se réfère Alexandre Spiridovitch, pour qui ce fut un ami français de Monsieur Philippe – Papus ? – Qui « lui amena un jour à Lyon un Russe très honorable, appartenant à une famille de vieille noblesse et occupant un poste en vue.

Ce que ce Pétersbourgeois, qui était un homme très pieux, vit dans la maison de Philippe lui laissa une très profonde impression. Il assista notamment à la guérison d'un paralytique. [...] L'impression produite par cette scène fut décisive. Le Pétersbourgeois crut aussitôt en Philippe et devint son adepte zélé. [...] Ce Pétersbourgeois me raconta qu'en quittant Philippe les malades étaient pénétrés d'une telle ardeur religieuse, plongés dans un état d'extase tel qu'à les voir on aurait dit qu'ils avaient peur de laisser s'évaporer la grâce divine qu'ils avaient acquise en priant avec Philippe dans son petit et modeste appartement.

« Frappé par tout ce qu'il avait vu et entendu, ce Pétersbourgeois conduisit chez Philippe, aux heures où il recevait les malades, la grande-duchesse Militza Nicolaïevna et

sa sœur Anastasie. Elles assistèrent à leur tour aux miracles opérés par Philippe et ne purent pas ne pas être convaincues de la force de ses prières {324}. »

À la fin de l'année 1899 ou dans les premiers mois de 1900, Monsieur Philippe est donc entré en correspondance avec la grande-duchesse Militza {325}, qui ne tardera pas de faire le voyage à Lyon, avant de devenir sa protectrice et son introductrice à la cour. « Il est hors de doute qu'ils sont unis par une amitié et une estime profondes », précise un rapport de police, qui en veut pour preuve leurs fréquents échanges de lettres et de télégrammes, les cadeaux offerts au couple Lalande, et de fortes sommes d'argent remises par Militza à Monsieur Philippe. {326}

En 1900, Militza et Anastasia font donc le voyage à Lyon où, rue Tête d'Or, elles assistent aux prodiges du thaumaturge. Maurice Paléologue {327} allègue quant à lui une autre rencontre, au cours de laquelle deux dames russes que Monsieur Philippe avait accompagnées à Cannes, l'auraient présenté aux deux sœurs monténégrines et au grand-duc Pierre Nicolaïevitch, oncle du tsar.

Mais le général Spiridovitch s'inscrit en faux contre ce dernier témoignage, Paléologue ayant été selon lui abusé par son informateur, un certain Ivan Manassévitch Manouïlov, policier douteux de la tristement célèbre Okhrana {328}. Pour sa part, Marie Lalande confirme que les deux sœurs monténégrines ont bien assisté à une séance au moins de la rue Tête d'Or, avant d'être reçues à l'Arbresle {329}. Enfin, le grand-duc Wladimir, sur la route de la côte d'Azur, est venu lui aussi rendre visite à Monsieur Philippe, à Lyon.

Bien convaincus d'avoir rencontré un envoyé du Ciel, ces aristocrates russes s'empressent de l'inviter en Russie. Le 29 décembre 1900 {330}, Monsieur Philippe qui a quitté Lyon peu de temps auparavant, prend donc le train à Paris, gare de l'Est, où sont venus l'accompagner ses amis les Encausse, Filliol, Férard, Pierre Bardy et Sédir {331}.

Dès son arrivée, il est reçu avec tous les honneurs dans le salon des grandes-duchesses Militza et Anastasia, partage la table du grand-duc Pierre Nicolaïevitch chez qui il passe quelques jours ^{332}, rencontre le grand-duc Nicolas, et honore l'invitation du grand-duc Wladimir, à Peterhof, sur les bords de la mer Baltique. Cependant, Monsieur Philippe ne sera pas présenté au couple impérial pendant ce premier séjour, qui s'achève quelques semaines plus tard. Le 5 février 1901, il tient à nouveau séance à Lyon.

La rencontre du couple impérial

Très proches du couple impérial et particulièrement de la tsarine, les grandes-duchesses Militza et Anastasia, qui partagent les penchants mystiques d'Alexandra, se sont sans doute empressé de faire l'éloge de leur hôte français aux souverains, auxquels elles l'ont sans doute décrit, tel qu'il était apparu à leurs yeux, comme un authentique ami de Dieu. Elles ont requis ses prières, entendu ses paroles, vu ses actes spirituels. Il n'en faut sans doute pas plus pour que le couple impérial charge Militza de solliciter une entrevue avec Monsieur Philippe, et d'organiser une rencontre à l'occasion de son prochain séjour en France.

Peut-être Nicolas II et Alexandra qui n'ont engendré que des filles, Olga, Tatiana, Maria et Anastasia, nées respectivement en 1895, 1897, 1899 et 1901, ont-ils quelque espoir de voir l'homme de Lyon réussir là où d'autres avant lui ont échoué : intercéder auprès du Ciel pour la naissance d'un héritier direct au trône.

Monsieur Philippe ayant accepté le principe d'une rencontre, il ne reste plus qu'à l'organiser à l'occasion de la prochaine visite du tsar en France, qui vient notamment assister aux manœuvres de l'armée française en Champagne, au mois de septembre 1901. À cette date, « plusieurs hauts personnages russes ^{333} », dont les grandes-duchesses Militza et Stana, sont reçus à l'Arbresle, sans doute pour préparer l'entrevue avec le

couple impérial qui leur a remis en cadeau pour Monsieur Philippe un magnifique lévrier. {334}

Les conditions internationales ne sont guère favorables à un séjour du tsar à Paris où Nicolas II et Alexandra n'ont pas l'intention de se rendre. L'entrevue aura donc lieu en marge des entretiens officiels de Nicolas II et du président Émile Loubet et de plusieurs de ses ministres, au palais de Compiègne, où Monsieur Philippe se rend en compagnie de Militza et de Stana.

Pierre Ratchkovski, chef de l'Okhrana en poste à Paris et fort proche de l'Élysée, ayant sans doute préalablement diligenté une enquête sur l'étrange visiteur, le fait examiner avant l'entrevue par son adjoint à Paris, Manouilov, dont Maurice Paléologue, disions-nous, a recueilli le témoignage {335}. Et, le 20 septembre 1901, il est donc présenté aux souverains, dans le parc du palais, en présence du comte de Montebello, de l'ambassadeur de France Maurice Paléologue et du comte Mouraviev. {336}

Voici comment Papus lui-même relate à sa façon l'entrevue : « L'Empereur et l'Impératrice, officiellement, devaient faire une promenade dans le vaste parc, sans suite, sans escorte, sous la surveillance d'un très petit nombre d'agents. En réalité, pendant cette promenade le Tsar recevait dans un coin du parc un personnage dont les vêtements presque plébéiens et la simplicité durent grandement étonner les fonctionnaires chargés de l'introduire auprès de Sa Majesté. [...]

Leur surprise fut extrême en voyant le Tsar aller à la rencontre de ce bourgeois endimanché, lui prendre la main, lui parler affectueusement, presque avec déférence et l'emmener familièrement. Puis lorsque la conversation fut terminée, au bout d'un temps assez long, pendant lequel les fonctionnaires attendaient discrètement à l'écart, le Tsar et la Tsarine reconduisirent l'étranger à la porte du parc, le saluèrent chaleureusement et le confièrent aux introducteurs. Ceux-ci accompagnèrent l'étrange visiteur jusqu'à la gare où il monta

tranquillement dans un compartiment de troisième classe {337}. »

Henri Rollin confirme que Monsieur Philippe passa en effet avec les souverains « une bonne partie de la soirée que le programme des fêtes avait laissé libre {338} », et, à l'évidence, il fait alors sur eux une si forte impression qu'ils l'invitent personnellement à revenir au plus vite en Russie.

Il était cependant quelque peu délicat pour le couple impérial d'accueillir officiellement cet étranger au talent tout spirituel, certes honoré par maintes académies associatives, mais néanmoins dépourvu d'un diplôme français officiel et même condamné pour exercice illégal de la médecine ! Selon Papus et Sédir, le tsar avait donc immédiatement demandé à Théophile Delcassé, ministre des Affaires étrangères, de le faire nommer docteur en médecine, ce que confirme Abel Combarieu, qui raconte que Nicolas II, à Compiègne même, avait réclamé un diplôme de médecin pour Monsieur Philippe, ce dont Delcassé s'était d'ailleurs personnellement entretenu avec le Président Loubet, le 10 novembre. {339}

Delcassé s'adressa aussitôt au préfet du Rhône pour obtenir des renseignements sur ce personnage dont sans doute il ignorait tout, tandis qu'au même moment, le grand-duc Pierre insistait lui aussi en personne auprès du Président Loubet. Sédir confirme que les dossiers des rapports de police commandés par le ministre ont été vus par son ami Jules Mancini {340} dans le cabinet de Maurice Paléologue, aux Affaires étrangères.

Paul Brouardel mène l'enquête

L'affaire est délicate. On décide alors de dépêcher à Lyon l'un des pères de la médecine légale, membre de l'Académie de médecine et de l'Institut, doyen de la Faculté de médecine de Paris et l'un des plus grands médecins français du XIX. siècle : le professeur Paul Brouardel (1837-1906). Celui-ci a défendu les thèses de Pasteur, il est à l'origine de nombreuses

préconisations relatives à l'hygiène publique et a représenté la France à plusieurs conférences sanitaires internationales.

Mais il est aussi expert près des tribunaux et il vient de publier une étude sur... *L'Exercice de la médecine et le charlatanisme*, en 1899. Enfin, comme commissaire du gouvernement, il est à l'origine de la « loi Brouardel », qui régit la médecine en France depuis 1892, et légifère en matière d'exercice illégal de la médecine. {341}

On s'en doute, l'homme qui se présente à une séance de la rue Tête d'Or, mandaté par le Gouvernement, n'est certainement pas acquis à la cause de Monsieur Philippe ! Faute de disposer de son rapport, qui, pour l'heure, n'a pas été retrouvé {342}, nous devons nous contenter du témoignage d'Alfred Haehl, qui a assisté à la scène. Il y a là une femme atteinte d'hydropisie généralisée, qui n'a probablement que quelques jours à vivre.

Brouardel l'examine, avant de la conduire avec difficulté dans la salle de séances, où comme à son habitude, Monsieur Philippe ordonne à la malade de marcher. Alfred Haehl témoigne : « Et voici qu'au bout d'un instant, sa marche hésitante se fit plus aisée, et elle s'écria joyeusement : “Et maintenant, je vais danser !” Tout en retenant ses vêtements devenus subitement beaucoup trop amples.

L'enflure du ventre avait disparu comme aussi celle des jambes [...] Et il n'y avait sur le plancher aucune trace d'eau. Le professeur Brouardel s'avança vers Monsieur Philippe et je l'entendis lui dire : “Je m'incline, mais la science ne peut comprendre ce qui vient de se passer” {343} ».

En dépit du constat désemparé du professeur Brouardel, qui ne peut dispenser Monsieur Philippe des études et des examens requis par la loi, il est impossible au Ministre de l'Instruction publique d'accéder à l'étrange requête de Nicolas II. Pour Joanny Bricaud, lors d'un autre séjour en France – mais ne serait-ce pas plutôt le même ? –, l'impératrice Alexandra seraient alors revenue elle-même à la charge auprès du

président du Conseil, Pierre Waldeck-Rousseau, sans plus de succès {344}. Le Gouvernement français ayant définitivement présenté au tsar une fin de non-recevoir, une autre solution sera donc trouvée sous sa propre autorité, en Russie.

Docteur en médecine à Saint-Pétersbourg

En octobre ou début novembre 1901, Monsieur Philippe entreprend donc son second voyage en Russie, où l'accompagnent cette fois sa fille Victoire et son gendre. Marie Lalande, à laquelle Monsieur Philippe était venu annoncer son prochain départ, se souvient : « On venait toujours les chercher pour accomplir ces voyages ; ils étaient escortés d'aides de camp des Grands-Ducs et entourés de tous les égards et de toutes les prévenances possibles. {345} »

Une maison dépendant de l'administration des palais impériaux est aussitôt mise à la disposition des trois Français à Tsarskoïe-Sélo, à une quarantaine de kilomètres de la capitale russe, près de la magnifique résidence impériale édifiée au XVIII^e siècle, où Nicolas II et Alexandra séjournent régulièrement.

Dès le 8 novembre 1901, Nicolas II fait recevoir Monsieur Philippe docteur en médecine à l'Académie impériale de médecine militaire de Saint-Pétersbourg, avec le grade de général {346}, après qu'il ait fait là, selon Papus, « plusieurs guérisons de malades de l'hôpital, lui étant à la Faculté, et les examinateurs lui ayant désigné les numéros des malades à guérir {347} », ce que confirme Alfred Haehl {348}.

Quoique ce soit de manière singulière, Monsieur Philippe obtient donc le plus légalement du monde un diplôme de médecin, avec la charge de président d'une commission d'inspection sanitaire, fonction assimilée en Russie au grade de général. Sur des photos adressées à son épouse restée à l'Arbresle, celui-ci apparaît d'ailleurs revêtu d'un costume militaire russe, aux côtés d'officiers de la maison du tsar. {349}

Le lendemain de l'examen, 9 novembre 1901, un dîner est donné par les souverains en l'honneur de leur hôte, à Znamenka, où, selon un croquis dressé par Marc Haven, on voit Monsieur Philippe présider la table, entouré à sa gauche du tsar, à sa droite de la tsarine, de quatre altesses impériales, dont Nicolas Nicolaïevitch, et du couple Lalande. {350}

Peut-être l'homme de Lyon aurait-il aussi rencontré Jean de Cronstadt – dernier saint de l'Église russe, et « le plus grand thaumaturge du XX^e siècle », selon son compatriote Mgr Jean de Saint-Denis – qui l'avait précédé à la cour. Sédir confirme que Monsieur Philippe « rencontra à Pétrograd le père Jean de Cronstadt, le thaumaturge, et ils s'entendirent {351} ».

Mais le témoignage d'Alexandre Spiridovitch est bien plus précis : « Lors d'un séjour en Russie, Philippe assista à un service religieux célébré par le père Jean de Cronstadt dans la chapelle du palais du prince Georges Maximilianovitch Romanowski, duc de Leuchtenberg, rue Sergueïvskaïa. Philippe y occupait une place telle que le père Jean ne pouvait pas le voir. Le père Jean ignorait d'ailleurs sa présence à l'église et même son existence.

« Le service terminé, le père Jean, portant la croix se dirigea, selon l'usage, vers la place où se trouvait le duc de Leuchtenberg, mais, après avoir fait quelques pas, il tourna brusquement, se dirigea vers Philippe qui, de la place où il était, lui était invisible, lui dit : “Bonjour frère !”, et lui donna la croix à baiser.

« Cet incident impressionna profondément tous les assistants. {352} »

Des soins spirituels, des guérisons, des prodiges de Monsieur Philippe en Russie, nous ne savons pas grand-chose, sinon qu'il avait précédemment soigné et guéri à distance la princesse Anita, et guéri de rhumatismes articulaires un officier supérieur de la maison impériale, le général Komopatchine {353}. Emmanuel Lalande a lui-même rapporté à Papus des faits extraordinaires de guérisons et de maîtrise des éléments dont il

fut témoin en Russie pendant les deux mois de ce second séjour de Monsieur Philippe.

Selon Papus, Monsieur Philippe aurait enfin prédit au couple impérial la venue tant attendue d'un héritier au trône {354}, ce que confirme d'ailleurs Marie Lalande, d'après le témoignage direct d'Olga Moussine-Pouchkine, qui avait assisté personnellement à la scène lors d'une promenade en voiture, au cours de laquelle la souveraine bouleversée baisa la main de l'homme de Dieu.

La tsarine devint en effet enceinte, mais elle fit une fausse couche, le 20 août 1902. Après une grossesse nerveuse l'année suivante, le 12 août 1904, elle accoucha enfin d'un fils, Alexis, malheureusement atteint d'hémophilie, qui mourra, comme tous les enfants du couple, assassiné par les révolutionnaires, le 17 juillet 1918.

Pour son retour en France, Monsieur Philippe et le couple Lalande sont accompagnés jusqu'à Paris par la grande-duchesse Militza, qui passe avec eux quinze à vingt jours dans la capitale française. Dès lors, entre Paris et l'Arbresle où les attend M^{me} Philippe, les télégrammes sont quotidiens, dont certains sont conçus en termes souvent équivoques, tandis que d'autres sont chiffrés. {355}

Un rapport de police constate que « durant le mois de décembre 1901, M^{me} Philippe a, chaque jour, reçu un ou deux télégrammes, cependant ceux-ci sont restés sans réponse {356} ». Comprenons que les réponses échappaient sans doute à la surveillance policière.

Le 30 décembre 1901, date à laquelle il préside une séance rue Tête d'Or, Monsieur Philippe est en tout cas de retour à Lyon, couvert de cadeaux, dont une émeraude qu'il porta, et une voiture à vapeur Gardner-Serpollet, blanche, de six places et quarante chevaux, d'un coût de 35 000 francs, digne d'un chef d'état.

« Ce monument, cadeau impérial, était beaucoup trop lourd et ne lui servit pas ; il resta garé longtemps au bout de l'avenue

de Noailles », atteste Louis Maniguet {357}. En revanche, Marc Haven surtout et quelquefois aussi Monsieur Philippe conduisirent une Bollée, véhicule plus modeste {358}. Nous savons, par deux lettres de l'impératrice datées de 1915, que Monsieur Philippe – mais ne serait-ce pas plutôt Raspoutine ? – Lui avait pour sa part offert une icône à clochette « pour me dénoncer ceux qui ne sont pas droits et les empêcher de m'approcher. {359} »

Désormais, de fréquents télégrammes sont échangés entre Lyon et la Russie, le plus souvent relatifs à l'état de santé d'aristocrates russes. Comme par exemple, cette dépêche adressée à Emmanuel Lalande, le 14 juin 1902, par le grand-duc Pierre et la grande-duchesse Militza : « Petite fille baron Staël au plus mal. Dysenterie et vomissements très forts. Pauvres parents désespérés. Supplions penser à petite malade. Salutations cordiales. »

Le jour même, après que Monsieur Philippe ait opéré, prié, conseillé, Lalande répond à la grande-duchesse : « Vomissements, dysenterie arrêtés. Prière envoyer nouvelles. Reçu lettre. Vu Ponzis. Remerciements, respectueux hommages. » Comme cet autre message, codé celui-là et pourtant bien anodin, expédié de Saint-Pétersbourg, le 26 juin 1902, à l'intention de Victoire Lalande, dont la traduction par le service du chiffre français donne ceci : « mari [ici un mot qui n'a pas été déchiffré] malade. Douleurs partout. Rhume. Toux. Température élevée. Supplie demander réponse par le télégraphe. À moi. Salutation toute famille. Joséphine. {360} »

Le même jour, Lalande s'adresse à son altesse impériale le duc de Leuchtenberg : « chargé transmettre affectueux remerciements Monsieur Philippe pour annonce bonne nouvelle. Prière envoyer vos nouvelles sachant indisposition. Respectueux dévouement toute votre famille. {361} » Le 16 juillet 1902, Lalande envoie à la grande-duchesse Militza un nouveau télégramme : « Aide promise. Espère pas grave. Bien compris

vosre télégramme donc incertitudes relatives chiffre signalées dans la lettre d'hier dissipées. Respectueux hommages. {362} »

Parfois même, c'est un paquet qui arrive : le 22 juin 1902, « un paquet assez volumineux, provenant de Peterhoff, a été adressé à M^{me} Philippe-Lalande avec la mention : papiers d'affaire {363} ». Mais ces échanges épistolaires ne sauraient remplacer la présence physique de l'homme de Dieu auprès de ses amis russes. On le prie de revenir ; il accepte. Pour ce troisième voyage en Russie, organisé en été ou en automne 1902, Monsieur Philippe et le couple Lalande se rendent à Dulber, en Crimée, dans une propriété du grand-duc Pierre {364}. Et ils sont même invités par le tsar à partager une croisière du couple impérial sur la mer de Crimée.

Cependant, en dépit de la protection de Nicolas II et d'Alexandra, en Russie comme en France, Monsieur Philippe ne compte pas que des amis. Par ses relations avec le tsar, il inquiète déjà le gouvernement français, non moins que l'Okhrana qui le surveille sans doute depuis l'entrevue de Compiègne ; il inquiète enfin certains membres de la cour. Les pressions conjuguées de certains hiérarques de l'Église russe – dont, dit-on, Mgr Théophane, confesseur de l'impératrice – des diplomates français et de certains conseillers du tsar, vont contribuer à répandre sur son action supposée les pires balivernes.

Pourtant, témoigne Alexandre Spiridovitch, Monsieur Philippe, « très pieux, et capable de guérir par la prière un grand nombre de maladie {365} », avait fait sur les souverains « une impression favorable, mais il n'avait exercé aucune influence {366} ».

D'ailleurs, dit-il, « Philippe ne voyait personne en dehors de la famille du grand-duc (Pierre Nicolaiévitch) et des personnes de son entourage immédiat. Et c'est ce mystère dont il semblait entouré qui intriguait beaucoup la haute société de Pétersbourg. Sans le connaître, on parlait de lui comme d'un hypnotiseur, d'un spirite faisant tourner les tables et se livrant à d'autres

expériences du même genre {367} ». « Dès lors – écrit Papus – cet homme devint suspect, et, avec lui, ceux qui le fréquentaient. Comme j'étais de ces derniers, on nous signala tous les deux à une certaine police... {368} ».

LE SUSPECT DE LA RÉPUBLIQUE

« Rentré à Lyon, où il croyait échapper à la persécution, aux basses jalousies, aux calomnies, voici que certains journaux parisiens imitant leurs confrères slaves, répandaient sur son compte des bruits tendancieux ; puis des menaces, des manœuvres policières vinrent l'assiéger jusque dans l'intimité de son foyer. »

Joanny Bricaud

Une odieuse campagne de presse

Le 6 novembre 1902, Monsieur Philippe et sa fille Victoire quittent à nouveau Lyon pour Paris, d'où, après un court séjour, le thaumaturge se serait à nouveau rendu en Russie, seul cette fois, notamment en Crimée, chez la duchesse de Leuchtenberg. Mais le 20 novembre 1902, il est déjà de retour à Lyon. ^{369}

Quatre jours plus tard, de Berlin, l'agence Reuter annonce : « À propos de bruits qui ont couru au sujet de l'influence exercée sur le tsar par un certain Monsieur Philipp (sic), des nouvelles de Saint-Pétersbourg annoncent que la personne en question a maintenant quitté la cour de Russie à la suite des représentations qui lui ont été faites de divers côtés et en particulier par le docteur Ott, médecin de la cour. ^{370} »

Le 1^{er} décembre 1902, *L'Éclair de Paris* publie lui-même un article, aussi tendancieux que mal documenté, sur « un thérapeute à la cour de Russie », qui reprend en introduction ces lignes de *l'Osvoboždeme*, organe constitutionnalise russe : « Cet individu, dont l'origine est aussi obscure que le métier

occulte – d’aucuns disent qu’il est de Marseille, d’après d’autres ce serait un Monténégrin ou un Tchèque – a été présenté au tsar au printemps dernier par le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch. Il a su bientôt acquérir un si grand ascendant sur l’esprit de Nicolas II que le tsar n’entreprend plus rien sans avoir, au préalable, consulté Philipp (sic). Ces consultations, comme bien on pense, constituent des séances de spiritisme. On évoque l’âme d’Alexandre III, et ce sont les réponses de cette âme qui déterminent en dernier lieu les décisions de Nicolas II ».

À en croire beaucoup, la Russie est donc désormais aux mains d’un sinistre charlatan, qui se joue de la crédulité d’un tsar d’opérette. À moins que Papus et Monsieur Philippe ne soient finalement les agents de quelque puissance judéo-maçonnique... Dans *l’Initiation* de juillet 1902, Papus avait déjà eu l’occasion de voler au secours de son maître : « Philippe est un homme admirable, qui n’est rien de ce que l’on dit. Il ne magnétise ni n’envoûte, ni n’hypnotise, ni ne suggestionne. Il parle et tout le secret de son immense pouvoir est dans sa parole... Monsieur Philippe a vu le tsar Nicolas, a conversé avec lui... il n’y a là ni sortilège, ni magie noire, ni spiritisme, ni pratiques occultes d’aucune sorte, pas même du magnétisme le plus anodin. » Que dire de plus, sinon que la prise de position de Papus n’avait rien réglé.

Le bruit court désormais que le tsar lui-même s’est affilié à l’Ordre martiniste, que des invocations de son père, Alexandre III, sont en effet conduites à la cour par le thaumaturge, et que le souverain défunt donne par son intermédiaire des ordres à son fils ⁽³⁷¹⁾. Joanny Bricaud n’est certainement pas plus crédible lorsqu’il prétend lui aussi que Monsieur Philippe dirigeait des invocations dans une loge martiniste du palais impérial, placée sous la présidence du tsar et chargée de diriger la politique russo-balkanique, ou encore qu’il aurait initié le couple impérial aux pratiques du spiritisme et de « l’occultisme transcendantal », lors d’un nouveau séjour en Russie, début 1903, à Livadia, résidence impériale de la côte

de Crimée {372}. Car de séances de spiritisme présidée par Monsieur Philippe, il n'y eut pas plus à la cour de Russie qu'à Lyon ou ailleurs. D'autant que l'on sait que celui-ci en condamnait fermement la pratique. {373}

Il n'est pas vrai non plus, contrairement aux affirmations de Maurice Paléologue, que Monsieur Philippe ait alors perdu les faveurs de la cour impériale, puisqu'il correspondit jusqu'à sa mort avec les souverains. Dix ans plus tard, des lettres de la tsarine témoignent encore, du reste, de son admiration pour l'homme de Lyon. D'ailleurs, Monsieur Philippe s'était lui aussi rendu à Dunkerque avec Marc Haven, lors d'une nouvelle visite du tsar, au cours de laquelle on remarqua la grande-duchesse Militza à la table du président de la République. {374}

En décembre 1902, *L'Éclair* commente : « Des démentis officiels ont été donnés ; le premier pour dire que jamais l'impératrice n'a été malade et que tous les bruits qui ont couru sur sa santé sont sans fondement. Mais d'une source mystérieuse, on continue à adresser en France des dépêches venant de Russie... ». La source mystérieuse, selon Papus qu'un journaliste de *L'Éclair* vient de joindre, a pour nom Pierre Ratchkovsky : « Le Dr Encausse que nous avons pu joindre se renferme d'abord dans un silence délibéré. Il déclare qu'il vaudrait mieux ne rien dire et traiter avec un suprême dédain des mensonges colportés par des reptiles...

« Ecoutez-moi... n'insistez pas... ne faites pas le jeu de ce chef de la police russe à Paris, qui ne s'est que trop senti brûler à distance par la clairvoyance et la sagesse philosophique de M. Philipp (sic). Le policier et le philosophe ne sont-ils point des adversaires nés ? Peuvent-ils songer à éclairer de la même façon la marche d'un tout puissant monarque... {375} »

Pierre Ratchkovsky, chef de la police russe à l'étranger, dont le poste de commandement se trouvait à Paris, sera l'un des premiers et des plus actifs adversaires russes de Monsieur Philippe. Depuis la fin de l'année 1901, sans doute surveillait-il aussi Papus, qu'il soupçonnait d'être l'auteur ou le co-auteur

d'articles incisifs publiés dans *L'Écho de Paris*, sous la signature « Niet ^{376} ».

On y révélait l'action en Russie d'un grand syndicat financier tirant les ficèles de la politique européenne et visant à séparer et à affaiblir la Russie et la France. Serge Witté, ministre russe des finances, y était particulièrement mis en cause, tout comme la police russe dont « Niet » dénonçait aussi les intrigues, y compris en France. Witté avait cherché à percer l'identité de l'auteur ; il était tombé sur Papus.

L'enquête diligentée par le ministre français Delcassé avait abouti à la même conclusion ^{377}. Papus se trouvait ainsi sous la surveillance de la police russe à Paris, comme sans doute sous celle de la police française, voire de la seconde au service de la première, ou du moins des intérêts privés de son chef, Pierre Ratchkovsky.

De surcroît, selon Alexandre Spiridovitch, « prenant au sérieux les bruits répandus à l'étranger et d'après lesquels Philippe aurait exercé une grande influence à la Cour, Ratchkovski adressa sur son compte un rapport détaillé au commandant du Palais, Hessé, ce qui lui valut l'hostilité de la grande-duchesse Militza Nicolaïevna ^{378} ». Au vrai, le général Hessé, commandant du Palais, semble avoir commandité ce rapport devant l'inquiétude de l'impératrice douairière, Maria Feodorovna, et de certains cercles de la cour.

Pour l'établir, Ratchkovski avait bénéficié du concours de Théophile Delcassé, qui avait notamment chargé à son tour Maurice Paléologue, alors chef du bureau du chiffre aux Affaires étrangères, de réunir des pièces plus ou moins compromettantes sur le guérisseur. Ce dossier, Ratchkovsky le communiqua d'abord au ministre de l'Intérieur russe, Sipiaguine, inquiet lui-même de la présence de Monsieur Philippe à la cour.

Cependant, si l'on en croit Witté, Sipiaguine, qui ne souhaitait pas s'immiscer dans la vie du tsar, conseilla à Ratchkovsky de le détruire sur le champ ^{379}. L'agent russe n'en

fit rien, le porta au général Hessé et prit langue avec l'impératrice douairière pour dénoncer l'influence de Monsieur Philippe « qui était une arme entre les mains des maçons. L'impératrice-mère eut une importante conversation avec son fils et ne cacha pas la source de ses renseignements sur Philippe. Le tsar, dans une violente colère, appela Plévé, alors ministre des Affaires intérieures, et se plaignit amèrement de cette “canaille de Ratchkovsky” ^{380} ».

Le rapport de Ratchkovsky se retrouva ainsi sur le bureau du tsar qui le montra à son hôte. C'est du moins ce que Monsieur Philippe confia un jour à un policier français chargé de sa surveillance : « Nicolas me fit appeler et me donna le dossier en me disant d'en prendre connaissance. Ce que je fis.

Je n'eus pas plutôt pris connaissance de cet amas d'immondices que je haussai les épaules et je dis au Tsar : “Sire, si Votre Majesté a le moindre doute au sujet de ces révélations, je garde le dossier, le remets entre les mains de la Justice et demande la preuve de tout ce qui y est contenu sur ce qui se serait passé tant à Paris qu'à Lyon.” Le Tsar me dit en souriant : “Que voulez-vous, c'est de la méchanceté. Si j'en avais cru un mot, un seul mot, je ne vous aurais pas montré ce dossier”. ^{381} »

N'ayant pas eu gain de cause en Russie, Ratchkovski aurait donc tenté de provoquer un scandale en faisant publier des éléments du fameux rapport par des journaux tenus par des émigrés russes à l'étranger. À partir de juin 1902, une véritable campagne de presse est en effet orchestrée en Europe contre le guérisseur, dont la presse française se fait elle-même rapidement l'écho.

À la question du journaliste de *L'Éclair*, de savoir qui est vraiment cet homme étrange, Papus répond par un plaidoyer chaleureux : « C'est un homme admirable, qui n'est rien de ce que l'on dit. Il ne magnétise ni n'envoûte, il n'hypnotise ni ne suggestionne. Ne cherchez pas un mot pour le définir, il n'en est pas ; c'est un sage. Il parle et tout le secret de son immense

pouvoir est dans sa parole. Il est bon et sa bonté rayonne : elle réchauffe, pénètre, conquiert ; à Lyon, il a la main largement ouverte. Il assiste ceux qu'il soigne d'une manière efficace ; il les secourt en nature. Je ne sais pas combien il paie de loyers {382} ».

Et Papus d'accéder enfin à la requête du journaliste, qui lui demande comment son ami est entré à la cour : « Par la porte que lui ouvrait sa renommée... et parce que de considérables personnages l'avaient rencontré, qui avaient cru aux bienfaits de son influence morale. Admis une première fois, il plut, revint et tout récemment, il y était encore. Mais il est dans les usages, en Russie, que rien ne transpire jamais de ce qui se passe dans l'intimité du tsar. [...] M. Philipp a vu le tsar Nicolas, a conversé avec lui ; leur entretien est resté son secret et le restera.

Mais ce que je puis vous affirmer, c'est qu'il n'y a eu là ni sortilège, ni magie noire, ni spiritisme, ni pratiques occultes d'aucune sorte – pas même du magnétisme le plus anodin. Et c'est une atroce calomnie que d'oser écrire qu'il est intervenu, à je ne sais quelles fins, auprès de l'impératrice. C'est un philanthrope, vous dis-je, qui a parlé à un grand empereur, dont on sait les nobles desseins et qui prend, d'où qu'elle vienne, la vérité. {383} »

Le 2 décembre, alors que le *Nouvelliste de Lyon* plagie sans honte *l'Éclair de Paris* {384} que reproduit aussi, mais en le citant cette fois, *L'Express de Lyon* {385}, une nouvelle dépêche de Russie, tout aussi mensongère que les précédentes, est relayée par les journaux français : « M. Philipp (sic), qui par ses séances de spiritisme avait pris un si grand ascendant sur le tsar, a dû quitter la cour. C'est surtout grâce aux conseils pressants du médecin spécial de la tsarine que l'expulsion de l'occultiste a été signée. Ce médecin a montré en effet que les pratiques du spirite étaient tout à fait préjudiciables à la santé de la tsarine. {386} »

Le même jour, Auguste Jacquot consigne : « Nous étions chez le Maître. Il y a près de deux mois que nous ne l'avions vu et aujourd'hui tous les journaux font du bruit sur lui au sujet de

ses réceptions à la Cour de Russie. Une violente campagne de presse a débuté contre lui. ⁽³⁸⁷⁾ » Le lendemain, 3 décembre, un collaborateur du *Nouvelliste de Lyon*, qui préfère aller prendre l'information à la source, se rend rue Tête d'Or, où il parvient à interroger Monsieur Philippe qui, contrairement à Papus, n'hésite pas à user de la langue de bois : « Je suis surpris du bruit fait autour de mon séjour en Russie.

Ce sont des questions d'affaires commerciales qui m'ont conduit là-bas, d'abord à Odessa, puis à Saint-Pétersbourg. Voilà longtemps que j'ai renoncé à examiner les malades ; deux médecins viennent ici et reçoivent la clientèle. Quant à moi, je m'occupe de chimie tinctoriale dans mon laboratoire de la rue du Bœuf. J'ai des relations à Saint-Pétersbourg, j'en ai même de très hautes. J'ai l'honneur de connaître depuis longtemps le grand-duc Nicolas que j'ai vu souvent à Lyon.

C'est ce prince qui m'a présenté au tsar et à la tsarine ; l'audience n'a pas duré plus de cinq minutes. C'est tout. Le reste est invention et je m'étonne du bruit fait autour de mon nom. ⁽³⁸⁸⁾ » Mais le journaliste n'est pas dupe, qui conclut que si le rôle attribué à Monsieur Philippe à la cour est certainement exagéré, ce n'est sans doute pas pour de simples raisons commerciales que l'ambassade de Russie vient de faire prendre à Lyon des renseignements sur le magnétiseur.

Le 4 décembre, dans un nouvel article, ignoble à tous égards, *La Comédie politique* de Lyon revient à la charge, profitant de l'occasion pour rappeler sur un ton qui lui est propre, que Monsieur Philippe jouissait déjà à Lyon de la confiance du procureur de la République Roulet, aujourd'hui procureur général à Rennes.

Deux semaines plus tard, un entrefilet de *La Tribune de Genève* relaie une nouvelle information du correspondant du *Daily Mail* à Odessa, selon lequel : « D'après une entrevue avec un médecin bien au courant de tout ce qui se passe à la Cour de Livadia, il paraîtrait que M. Philippe qui, dit-on, exerce une influence très grande sur le tsar, a été mandé à la cour sur le

désir exprès de la tsarine. On est convaincu que M. Philippe est capable d'exercer certaine influence pour déterminer le sexe de l'héritier au trône attendu. {389} »

Sous surveillance policière

Devant tant de relations suspectes à ses yeux, début novembre 1902, le ministère de l'Intérieur charge la préfecture du Rhône de placer Monsieur Philippe sous étroite surveillance. S'y emploie le commissaire spécial de la gare de Perrache, qui, très régulièrement, rend compte des observations de ses agents au préfet de Lyon, lequel en informe à son tour la Sûreté, à Paris. Selon Bricaud, la tenancière d'un bureau de tabac sis en face de l'immeuble de la rue Tête d'Or, fort bien située pour observer les allers et venues, est aussi mise à contribution. {390}

Sa correspondance est ouverte, ses télégrammes sont lus et copiés, mais les plus importants sont déjà précautionneusement chiffrés ou codés. Ainsi, dans les échanges épistolaires avec Papus, des noms de codes sont donnés à chacun des membres de la famille régnante de Russie : « Marie » pour Nicolas II, « Michel » pour l'impératrice, etc.

Mais que peut bien signifier cette étrange note de Lalande à Papus : « J'ai reçu la visite de Commandeur, et lu deux lettres de David : vous lui avez dit que Philippe approuvait entièrement Michel : malgré cela, lui et commandeur ont peur de Philippe et le considèrent comme influencé par les esprits élémentaires : d'où méfiance {391} ».

« J'ai su, écrit Bricaud, par M. Joseph Schewoebel, qui fut chef de bureau du cabinet du Préfet du Rhône, que les messages chiffrés succédaient aux messages chiffrés. Pendant plusieurs mois, le service du chiffre fut sur les dents. Il ne se passait pas de jours sans que de longs télégrammes mystérieux fussent adressés de Russie au Maître Philippe. {392} » Schewoebel avait dit vrai.

Un volumineux dossier de police, au nom du « suspect » Nizier Philippe, en témoigne, qui contient avec des rapports de surveillance quantité de copies de télégrammes, qui entre Lyon et la Russie vont et viennent presque quotidiennement, exprimant le plus souvent les angoisses et les espoirs de l'entourage du tsar. {393}

Le 21 décembre 1902, c'est un certain Komstadins qui s'inquiète auprès de Lalande : « Cher petit André os du bras fortement touché tubercules abcès – médecins pour opération – que faire ? » Lalande lui répond dès le lendemain : « Utile retarder huit jours opération – amélioration probable. » Mais, le 2 janvier 1903, les craintes de Komstadins ne se sont pas apaisées : « État petit André amélioré si peu que médecins gardent même opinion concernant opération – d'après photographie Krutgen tubercules approchent jointure coude – prières. » Le 3 janvier, Lalande insiste encore : « Retardez encore si possible. {394} »

Ces télégrammes sont sans ambiguïté. Mais, Monsieur Philippe sait que sa correspondance est ouverte et il se doute que ses télégrammes peuvent à tout moment être interceptés. Les dépêches les plus importantes sont donc systématiquement codées, comme par exemple, ce télégramme du 4 janvier 1903, de Lalande au grand-duc Nicolas : « Pas de grandes bruyères pour bouquet. »

Ces deux dépêches du même à la duchesse de Leuchtenberg, descendue à l'hôtel de la Paix, à Nice, ne sont guère plus claires : « Expédie miroir – sera demain lundi neuf heures matin Nice – prie télégraphier Tronchet {395} si pouvez prendre livraison immédiatement. » Et quelques heures plus tard : « Retard par suite d'encombrement – miroir sera en gare seulement à dix heures du matin si pouviez envoyer prendre livraison en gare on pourrait réexpédier immédiatement – sinon livraison domicile – réexpédition trois heures ». Stana répond aussitôt : « Naturellement oui. Salutations tous. {396} »

Dans les cas les plus graves, un émissaire fait l'aller-retour entre la France et la Russie, et puisque la présence de Monsieur Philippe cause désormais tant de désagréments à la Cour, la noblesse russe vient maintenant à lui, sous les yeux ébahis de la police lyonnaise qui note scrupuleusement les va-et-vient des hôtes prestigieux du maître de l'Arbresle.

Fin 1902 ou début 1903, il héberge à Lyon la duchesse de Leuchtenberg venue le consulter pour son fils qui souffre d'une grave affection d'une jambe, et il lui conseille de faire opérer l'enfant par un chirurgien de l'Hôtel-Dieu. Quand le duc de Leuchtenberg lui-même se rend à Lyon, en février 1903, pour y faire opérer l'enfant, sans doute loge-t-il encore chez les Philippe.

Les relations personnelles de l'homme de Dieu avec le tsar, et vraisemblablement la tsarine, ne sont pas non plus suspendues, mais sans doute passent-elles généralement par l'intermédiaire des hôtes de Monsieur Philippe, ou sous forme de messages codés, ce pourquoi le dossier de surveillance policière n'en conserve guère de trace visible, à l'exception de cette lettre de Monsieur Philippe, datée de Lyon, le 16 janvier 1903, adressée « à sa majesté Nicolas II, empereur, en son palais », que voici : « Sire, La correspondance que j'ai l'honneur de vous adresser étant toujours violée, je me ferai un devoir d'aller porter moi-même à Votre Majesté les conseils que Dieu me suggérera. J'ai l'honneur d'être avec respect, de Votre Majesté, le très humble et très dévoué serviteur. {397} »

Afin de renforcer son dispositif de surveillance, la police a d'ailleurs réussi à placer dans l'entourage de Monsieur Philippe « une personne sûre », autrement dit un indicateur dont celui-ci ne paraît pas se méfier – à moins qu'il ne le manipule ? –, qui espionne, note et transmet la moindre information jugée utile.

Aussitôt en fonction, ce mouchard apprend ainsi que Monsieur Philippe ne se rendra pas une nouvelle fois en Russie comme il l'avait projeté, mais « que le tsar lui-même se rendrait incognito à Lyon dans le courant de février accompagné d'un de

ses parents et d'un ou deux domestiques {398} ». L'information est d'une telle importance que le commissaire spécial chargé de la surveillance estime devoir se rendre en personne à Paris, dès le surlendemain, pour la communiquer verbalement au directeur de la Sûreté générale.

Le 31 décembre 1902, le même indicateur obtient de Monsieur Philippe la confession suivante : « Je ne comprends pas pourquoi les journaux s'occupent de moi. Je suis allé plusieurs fois en Russie pour intercéder auprès du tsar et le prier de s'occuper des lois néfastes relatives aux congrégations et de les faire suspendre. Je faisais là le devoir d'un bon citoyen. J'ai vu bien d'autres rois ; j'ai été dans l'intimité de l'empereur d'Autriche, de Guillaume II et d'Édouard VII. {399} »

Mais, ce qui préoccupe avant tout la police lyonnaise, c'est de savoir si Monsieur Philippe « n'aurait pas profité de ses hautes relations pour combattre le Gouvernement de la République {400} ». Or, l'indicateur, qui assiste aux séances de la rue Tête d'Or, y entend un jour le thaumaturge qualifier le Gouvernement de « groupe d'ânes et de bourriques, qui sans talent, sans avoir cette science naturelle qui vient de Dieu seul et qui est donnée seulement à quelques chefs d'États, veulent nous gouverner ».

Voilà qui semble dangereusement subversif ! D'autant que Monsieur Philippe a ajouté : « J'ai été admis fréquemment dans l'intimité du tsar, souverain que j'admire pour sa grande sagesse. Il avait en moi, qui ne suis rien, moins même qu'un vermisseau, une confiance absolue et il l'a encore. Des médecins de la cour m'ayant rendu la vie impossible, je dus quitter le palais. Ce sont ces médecins qui ont entrepris contre moi la campagne de presse que vous connaissez et que, sans doute, vous réprouvez tous {401} ».

La conclusion du commissaire est sans appel : « [...] même en faisant une large part à l'exagération, il est indubitable que Philippe a eu un très grand ascendant à la cour de Russie. Étant donné ses opinions politiques qu'il essaie de faire partager à ses

nombreux adeptes, il semble démontré que cet homme, si les circonstances le favorisaient, pourrait, si son influence à la cour de Russie se consolidait à nouveau, devenir dangereux pour le Gouvernement de la République et la continuation des bonnes relations qui existent entre la France et la Russie {402} ».

Fait exceptionnel, dans la séance du 24 janvier 1903, Monsieur Philippe renouvelle ouvertement ses critiques du Gouvernement français, sous l'œil attentif du même mouchard {403}. Quelques jours plus tard, il lui confie pourtant, lui montrant une lettre d'invitation de Guillaume II : « Eh bien ! Cette lettre m'invite à passer à Berlin et j'irai. Oh ! Allez ça n'est pas pour trahir, j'aime trop mon pays. Et si un jour la guerre était déclarée entre la France et la Russie, je n'irai pas me battre dans les rangs des Russes ; je resterai à mon pays, mais s'il me fallait trouer la peau des Russes, eh ! bien non, je demanderai à faire autre chose, je servirai ma patrie en soignant les blessés. {404} »

Qui, parmi ses amis, en aurait douté ! Mais la police se méfie. Et, alors que Massart lui rend visite de Paris, le thaumaturge, qui craint désormais d'être arrêté, annonce qu'il cessera ses séances fin février « et quitterait Lyon pour aller se fixer en Russie où des avantages considérables lui sont offerts {405} ».

Auguste Jacquot consigne, à la date du 24 janvier 1903 : « Ce jour-là le Maître a donné une très courte séance dans l'après-midi, après quoi il est monté dans son bureau où il a écrit une lettre à une grande-duchesse russe. Pendant la séance il me confia : “Depuis 30 ans, je suis en butte à toutes les tracasseries, à toutes les méchancetés possibles. J'en suis las et j'ai décidé d'en finir. Vers fin février, je vais supprimer les séances que Chapas continuera s'il le veut, et moi et ma famille nous irons nous établir définitivement en Russie.”

« Le Tsar Nicolas II lui-même se rendrait incognito à Lyon dans le courant de février accompagné d'un de ses parents et d'un ou deux domestiques. {406} »

À l'œuvre dans la tourmente

De Lyon, l'homme de Dieu n'en continue pas moins d'être à l'écoute de ses frères et sœurs russes. Le 21 janvier, Stana adresse à Victoire Lalande ce télégramme angoissé : « Marina forte fièvre – douleurs oreille gauche font supposer inflammation oreille intérieure – sœur tourmentée prie penser – Amitiés. » Le 26 janvier, une nouvelle dépêche confirme la mauvaise nouvelle : « Nouvelles sœur pas très bonnes – Marina souffre oreilles – craint abcès – Pierre même état – Demain compte être Darmstadt. »

Deux jours plus tard, Stana adresse à Lalande une nouvelle longue dépêche : « Température Marina trente-neuf trois – médecins espérant pas urgent faire opération – ils espèrent que abcès pourra rentrer vu qu'il n'y a pas de pus en tous cas spécialiste chirurgien Odessa là en cas que opération de tête nécessaire – douleurs plus rares – supplions tout soulager – aider – vous prie télégraphier Koreiz – cela fera du bien chère Mirette – état Pierre mieux – Amitiés tous. »

Il faut attendre le 7 février 1903 pour l'annonce de la bonne nouvelle, qui précède un nouveau message codé : « Santé bonne – prière écrire souvent – compte partir ce lundi Crimée – Bouleau – bambous – peupliers – dimanche – héliotrope et marjolaine – jasmin a la Ajqmi [?]- Sommes si heureux chez Marina – bien tendres pensées. ^{407} »

Dans le même temps, se poursuit à Lyon la curée médiatique, sous les espèces de l'immonde *Comédie politique*, qui, le 5 février, lance un nouveau tir de salve sur sa cible favorite du moment. À tel point que le procureur général près la cour d'appel de Lyon se renseigne auprès du procureur de la République, et le commissaire de police du quartier se trouve investi d'une nouvelle enquête, sur les allégations du journal.

Dès le 9 février 1903, Monsieur Philippe et son gendre sont donc priés de se rendre au commissariat de police des Brotteaux où les reçoit le commissaire Robert. Monsieur Philippe, à qui on

ne peut guère reprocher autre chose que d'exercer illégalement la médecine, le nie, et dans une lettre très habile, Lalande lui vient en aide en se défendant lui-même de couvrir de son diplôme les pratiques de son beau-père, dont l'assistance aux malades, dit-il, est exclusivement d'ordre moral. {408}

Pourtant, le lendemain 10 février 1903, Monsieur Philippe, à bout, cesse ses séances quotidiennes, non sans aviser ses fidèles des persécutions dont il fait l'objet : « À deux heures de l'après-midi, heure de ses séances quotidiennes, Philippe renvoya tous ses clients au nombre de 150 environ et se tint derrière la porte d'entrée de sa maison accompagné de Genton, du chimiste Chambon et d'un troisième personnage inconnu.

À chaque nouvel arrivant, il cria qu'il était victime d'une dénonciation, qu'il était pourchassé et que d'ici peu il ferait connaître ce que l'on tramait contre lui. Cette scène ayant à un moment donné réuni environ 200 personnes dans la rue, Philippe dépêcha alors son personnel domestique et ses rabatteurs pour engager les assistants à se disperser [...] {409} ».

Désormais, il fait dire aux malades qui se présentent qu'il doit faire exécuter des travaux dans l'immeuble de la rue Tête d'Or – où s'affairent en effet des ouvriers – et qu'il ne reprendra pas les séances avant une quinzaine de jours. Le tsar ne se rendra pas à Lyon, mais Monsieur Philippe confirme son prochain voyage en Russie, au sujet duquel il a d'ailleurs reçu une nouvelle lettre chiffrée. {410}

Dans le même temps, Monsieur Philippe se rend fréquemment au consulat des États-Unis, place Tolozan, à Lyon, où il reste « quelquefois une heure et plus {411} », ce qui, naturellement, inquiète un peu plus encore les policiers chargés de sa surveillance. D'autant que, le 29 mars 1903, le consul des États-Unis en personne se présente, accompagné d'un attaché du consulat, rue Tête d'Or, où il est reçu par Monsieur Philippe à qui il remet « un pli assez volumineux {412} ».

Dans la tourmente, Pierre Bardy, un compagnon de Papus qui s'enquiert de l'avis de Monsieur Philippe sur son mariage, se

rend à Lyon, le 19 février 1903, tandis que Massart fait lui aussi à Lyon une courte visite, sous l'œil vigilant des policiers que leurs tractations boursières inquiètent.

D'autant que Monsieur Philippe suit lui-même les opérations de la bourse de Lyon, par l'intermédiaire d'un agent de change nommé Cachard. « Chaque jour il envoie quelqu'un à midi et demi prendre les cours. Ceux-ci sont remis par l'envoyé de Philippe à une dame inconnue, d'une quarantaine d'années, sous le péristyle du grand théâtre. Dès qu'elle a reçu le pli, cette dame disparaît tantôt en voiture, tantôt en tramway. {413} »

Début mars 1903, après que Monsieur Philippe se soit absenté quatre jours de Lyon, sans que personne ne sache où il s'est rendu, il reçoit la visite d'un personnage belge du nom de Denaert, qu'il prétend conseiller d'État. Le 9 mars 1903, c'est Lalande qui se rend au consulat belge pour le compte de son beau-père. Monsieur Philippe annonce alors pour le 13 mars son départ pour Dijon, où dit-il, il doit rencontrer un émissaire du roi Léopold de Belgique {414}. Mais le voyage n'a pas lieu. Quelques jours plus tard, il annonce son départ pour Paris... mais ne quitte pas son domicile.

Ayant compris le manège des policiers français, Monsieur Philippe et son gendre s'entourent désormais de maintes précautions : les télégrammes de Russie sont adressés au nom de leurs épouses, passant ainsi provisoirement à travers les mailles du filet. Naturellement, la police ne tarde pas de s'en apercevoir. Mais leur suspect n'est pas à cours d'idées, qui se fait désormais apporter sa correspondance étrangère en courrier express, échappant ainsi une nouvelle fois à la surveillance policière.

D'autres courriers sont expédiés à l'adresse du laboratoire de la rue du Bœuf ; d'autres encore lui parviennent par de nouveaux intermédiaires comme le secrétaire de la légation de Cuba, Golfín y Murcia, dit Paccot. Courant mars, il se fait même adresser un appareil de « téléphonie sans fils » que le mouchard de la police s'empresse de décrire à son officier traitant. Un

« appareil photographique détective de poche », lui est livré peu après, avec lequel il peut désormais immortaliser les policiers chargés de sa filature ^{415} !

Dans l'après-midi du 24 mars 1903, les séances de la rue Tête d'Or reprennent enfin, en présence de vingt-six personnes. Les jours suivants, le nombre de consultants ne dépasse guère la trentaine, mais la nouvelle s'étant répandue en ville, dès le 3 avril, on compte à nouveaux cent-vingt à centre-trente personnes pour la seule séance du soir. ^{416}

Les télégrammes chiffrés se succèdent entre la Russie et Lyon, parfois via l'Allemagne ou Paris, et entre le commissaire spécial chargé de l'affaire Philippe et le ministère de l'Intérieur, à Paris. Un certain Othon Kotzebue, aide de camp du grand-duc Pierre qui l'avait présenté à Monsieur Philippe, fait de fréquents allers et retours entre l'Allemagne et la France, servant ainsi d'intermédiaire entre la Russie et Monsieur Philippe ou Lalande auxquels il adresse régulièrement des télégrammes codés. « Ce personnage possède la clef de la correspondance qui s'échange entre Lyon et la Russie ^{417} »... et il s'en sert. C'est ainsi que, le 28 mars 1903, Lalande reçoit de lui un nouveau télégramme sibyllin : « laurier, mousse, orange, peuplier, lustre ».

Le 29 mars 1903, Monsieur Philippe, sa fille et son gendre, raccompagnent à la gare des Brotteaux un homme d'environ quarante-cinq ans et une femme d'environ trente-cinq ans, appartenant croit-on à quelque famille princière, qui montent dans le train de Berlin-Nice. Un policier observe : « Dès que ces personnages eurent pris place dans le train de luxe, la dame causa avec Philippe et, au moment du départ du train, celui-ci lui baisa respectueusement la main, ainsi que le docteur et madame Lalande. Quand le train se mit en marche, cette dame dit : “à bientôt” et le monsieur salua de la main. ^{418} »

Le 3 avril 1903, de Saint-Pétersbourg, un certain Znamensky, de l'entourage du grand-duc Nicolas, adresse à Lalande le télégramme suivant : « Profonds remerciements selon réponse considère état très grave aujourd'hui un mieux

mais pas de voix. Malade suppose faire voyages de quelques semaines pour se reposer au sud de France. Demande pour lui permission venir pour un jour chez-vous espérant que l'entrevue prolongera bail ce qui pour moi est d'une énorme gravité et utilité sur tous les rapports. Cordialités. {419} »

Le soir même, Lalande répond au nom de Monsieur Philippe au grand-duc Nicolas, à Saint-Pétersbourg : « Presque toujours absent prie prévenir date arrivée. Respectueux hommages. {420} » Le 4 avril au matin, le colonel d'artillerie Krouzine Vrorawaïow, aide de camp du général Sakharow, chef d'état-major de l'armée russe, arrive à Lyon où le reçoivent Monsieur Philippe et Marc Haven, avant de repartir le soir même par le train de luxe Riviera palace, pour Francfort, et de là en Russie.

Une villa est alors louée à Lyon, ou près Lyon, pour recevoir, croit-on, un général malade {421}. Le 11 avril, s'annonce le général Palizyne, chef d'état-major et inspecteur général de cavalerie du grand-duc Nicolas Nicolaïevitch, dont la police croit comprendre qu'il est bien le malade attendu. Le jour même, Monsieur Philippe donne pour consigne de ne laisser entrer personne, pas même ses fidèles Chapas et Golfin.

On attend du reste le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch lui-même {422}. Mais, le 12 avril, coup de théâtre : le général Palizyne, descendu au *Grand Hôtel*, quitte Lyon {423}, alors que Lalande reçoit de la grande-duchesse Militza un télégramme bien énigmatique : « Préviens que opticien rentre chez soi donc prie ne plus compter sur lui préférable attendre autre occasion. Salutations affectueuses tous. {424} » Rue Tête d'Or, les préparatifs continuent dans l'attente de nouveaux hôtes russes.

L'affaire Ratchkovsky

Le 19 avril 1903, nouveau rebondissement : une lettre anonyme informe Monsieur Philippe {425} que les télégrammes qui lui sont adressés, tout comme ceux que reçoit son gendre, sont systématiquement communiqués à la préfecture. Dans le

même temps, il reçoit d'un personnage venu de Saint-Pétersbourg, une copie des rapports établis à son sujet.

Voyant dans l'ensemble de ces manœuvres la main de l'infâme Pierre Ratchkovsky, fait exceptionnel, le soir même il s'empresse d'adresser en son nom au grand-duc Nicolas Nicolaïévitch le télégramme suivant : « Vous prie intervenir faire cesser les plus infâmes calomnies dictées par M. R. ancien chef police Paris en ce moment Bruxelles. Recevez bientôt documents édifiants sur ce personnage. Remerciements, votre très dévoué et respectueux. Philippe. {426} »

Dans le même temps, il expédie à son fidèle Massart, à Paris, une bien étonnante dépêche qui en dit long sur ses intentions : « N'ai pu téléphoner ce matin, ni demain. Demander Henry formalité remplir pour autorisation duel à Bruxelles Belgique avec fonctionnaire police étrangère. Très pressant attends lettre Tête d'Or, Lyon. »

Le lendemain, 20 avril 1903, il adresse au grand-duc Nicolas Nicolaïévitch ce nouveau télégramme : « Monsieur R... a déjà reçu par sa police personnelle double télégramme expédié hier à son altesse. Cette police [n'] est certainement pas à ses frais personnels. Profond respect, votre dévoué serviteur. {427} » Il semble que le grand-duc se soit alors aussitôt adressé au ministre de l'intérieur russe, Vyacheslav Plévé, pour qu'il rappelât en Russie son agent de Paris alors domicilié à Bruxelles, et lui retirât toutes ses fonctions, avec interdiction formelle de séjourner en France.

Le soir même, Monsieur Philippe reçoit chez lui la comtesse de Mérenberg, épouse du grand-duc Michel Michailovitch, alors capitaine au premier bataillon de tirailleurs du Caucase, accompagnée d'une domestique. Ayant passé la journée suivante avec Mesdames Landar, Philippe et Lalande, sans sortir de l'hôtel particulier de la rue Tête d'Or, elle quitte Lyon le 22 avril au soir, pour Genève.

La police française attend quelque réponse télégraphique de Russie, mais c'est par une lettre – qui sans doute échappe à la

surveillance habituelle – que Monsieur Philippe apprend, le 23 avril au matin, que Ratchkovsky vient d'être rappelé à Saint-Pétersbourg et qu'il a bien été relevé de ses fonctions. Papus confirme dans son recueil la disgrâce de l'agent russe {428}, qui ne s'avouera pas vaincu pour autant en diffusant quelques mois plus tard les fameux *Protocoles des sages de Sion*, visant à convaincre le tsar qu'un complot judéo-maçonnique se cache derrière le courant libéral réformateur en Russie. {429}

Monsieur Philippe prépare déjà un voyage à Paris pour y rencontrer Massart qu'il avise personnellement le 24 avril : « Aurai plaisir vous voir lundi et ne serai accompagné par personne pas un ami. Grosses amitiés. {430} » Le lendemain 25 avril, une nouvelle dépêche prévient le même correspondant : « Nos amis vu tout excepté laboratoire St Clair – Confirme félicitations à satané Bertrand – Mon ami X lui aura un poste digne de lui. Visite lundi. Gros amitiés. » {431}

Dans le même temps, Lalande reçoit d'un autre intermédiaire, un certain Rostowitzof, domicilié à l'hôtel du Lac, à Vevey, en Suisse, ce nouveau télégramme : « Prie me faire savoir si lettre et deux télégrammes qu'à reçus le grand-duc sont de lui [sc. Monsieur Philippe], Dois-je attendre ou venir chercher lettre pour porter Pétersbourg ? {432} » Lalande répond à l'émissaire russe : « Veuillez transmettre confirmation lettre et télégrammes envoyés directement par lui [sc. Monsieur Philippe]. Chaleureux remerciements pour ce qu'on a fait. Pas besoin actuellement venir Lyon. Cordial souvenir. {433} »

Et, le 27 avril 1903, c'est au tour de Monsieur Philippe d'exprimer lui-même sa reconnaissance au grand-duc Nicolas en personne : « remerciements du plus profond de mon cœur d'avoir mis un terme aux agissements de ce misérable. Grâce à vous je puis sortir librement de chez moi. Très reconnaissant et respectueux serviteur {434} ». Le duel avec Ratchkovsky n'aura donc pas lieu. Mais la surveillance de la police française, elle, n'a pas cessé.

Celle-ci constate d'ailleurs que, malgré ce qu'il annonçait, Monsieur Philippe n'a pas quitté Lyon « où il n'est jamais filé contrairement à ce qu'il prétend ! {435} ». Quelques jours plus tard, leur suspect est pourtant bien à Paris, d'où il revient le 8 mai 1903, annonçant la prochaine visite d'un aide de camp du grand-duc Nicolas venu se renseigner sur la surveillance attribuée à Ratchkovsky. {436}

Dans l'intimité de l'aristocratie russe

Les télégrammes de princes et d'altesses russes continuent d'arriver presque journalièrement à Lyon, paraissant se référer tantôt à des malades, tantôt à des voyages. À une dépêche de Lalande, adressée le 10 mai au grand-duc Nicolas « Prière envoyer température mardi – Tout nécessaire fait – Respectueux hommages », Znamensky répond le 12 mai : « Température à 11 heures matin 37 et 7 {437} ».

Le même jour, c'est encore Stana qui télégraphie à Lalande : « avons expédié thermomètre. Salutations affectueuses tous {438} ». Le 13 mai, nouveau télégramme angoissé de Komstadins : « Serge, 4 ans, petit-fils d'un très vieux prêtre tubercule du cerveau – désespoir affreux – prions aide. » Lalande lui répond aussitôt : « Soulagement – prière tenir au courant. » {439}

Le 15 mai 1903, Monsieur Philippe, de retour à Lyon, encourage un ami de Paris à pardonner les offenses : « Tant pis pour ceux qui vous ont noirci, vous ne garderez pas moins l'estime de vos amis. Laissez faire et dire les méchants. La vérité triomphera quand Dieu voudra. N'allez pas plus loin, ne vous vengez pas. Resterez ami du Ciel et de votre serviteur. {440} »

Le même jour, Othon Kotzebue annonce son arrivée à Lyon où il se rend pour la seconde fois. Dès le soir de son arrivée, le 16 mai, la police française l'attend discrètement à *l'Hôtel de l'Europe*. Mais, tandis qu'il regagne Genève le 19 mai, à Lyon, on s'enquiert désormais de la prochaine arrivée du grand-duc

Pierre lui-même, de la duchesse de Leuchtenberg et de la princesse Olga, fille aînée du couple impérial. ^{441}

Sédir a consigné dans un carnet personnel, pour la même période, une anecdote étrange : « Au mois de mai 1903, au cours d'une conversation sur la politique européenne, je lui rendis compte de ce que l'on disait de lui en Russie : qu'il était un médium, qu'il évoquait les esprits et les défunts avec le Tsar et la Tsarine, etc.

« Pour un million, je ne voudrais pas que ces campagnes de presse et ces attaques n'aient pas eu lieu. D'ailleurs, je n'ai pas besoin de tant d'affaires pour que des phénomènes se produisent ; je peux te faire venir tout de suite, ici, le tsar Alexandre ; je peux faire revenir non seulement l'esprit des gens, mais aussi leur corps. »

« Et soudain, l'aspect de la pièce changea, tout disparaît, et apparaît le cabinet du Ministre de l'Intérieur russe ; un domestique apporte le plateau à café ; un homme en uniforme entre, verse quelque chose dans les tasses et disparaît ; puis le Ministre entre, s'assoit, boit le café en écrivant, puis fait les gestes d'un homme empoisonné. J'ai entendu prononcer quelques paroles en russe, vu le Ministre essayer de se lever pour appeler, et retomber mort dans son fauteuil ^{442} ». À mon tour, j'ai consigné.

Monsieur Philippe continue de se préoccuper du corps et de l'âme de ses frères russes. De Tsarskoïe-Sélo, le colonel Komstadins avise Lalande : « Petit dort 24 heures en geignant, hier grande chaleur générale. Serge Tibikoff maladie cœur très mal, prions. ^{443} » Le 3 juin 1903, le grand-duc Pierre adresse à Lalande le texte suivant : « Nous vous prions beaucoup de penser à un ami à nous homme déjà âgé très méritant atteint péritonite état considéré presque désespéré. Affectueuses salutations de nous tous. »

Marc Haven lui répond dès le lendemain : « Mieux immédiat. Prie. Nouvelles dans trois jours. Respectueux dévouement. » Monsieur Philippe n'en continue pas moins

aussi les séances de la rue Tête d'Or « où une centaine de personnes défilent chaque jour ^{444} ». Le 23 juin, c'est encore Stana qui, de Saint-Petersbourg, télégraphie à Lalande : « Sœur avec chère famille partie ce soir – Prie penser chers voyageurs – Amitié tous. ^{445} » Le 25 juin, Znamensky transmet à Lalande, sans doute au nom du grand-duc Nicolas, ce nouveau message : « Chaleureux remerciements – Baise les mains – Cordialités. ^{446} »

Monsieur Philippe n'en continue pas moins de se méfier du télégraphe. Quand, le 28 juin 1903, une certaine Marina adresse à Lalande, depuis l'Allemagne, la dépêche suivante : « Souhaits temps splendide rivage cheminée bleu pâle par prune et les pommes vertes de celle-ci. Bouleau beaucoup bambous cheminée grand corail. Recevez lettre demain », il va sans dire que le langage est codé. Le même jour, un télégramme anonyme annonce : « serait Bern lundi 29 matin 10h 30 minutes ».

Entre Monsieur Philippe et son fidèle Massart, une transaction se prépare. Le 26 juin 1903, le premier adresse au second la dépêche que voici : « Très confidentiel. Dire à M.P. partira demain soir. Ai 26 pièces et ferai rabais si peut venir Dijon ou Laroche. Remettrai valise mais personnellement et sait pourquoi. Amitiés ». Massart lui répond dès le lendemain : « A.M.P. attendrait rendez-vous avec impatience. Ne marchandera pas documents vous attendra Dijon. Fixez heure votre arrivée. Dévouées salutations ».

Tandis que, selon les observations de la police, Monsieur Philippe ne quitte pas l'Arbresle, le 30 juin 1903, Inès Santa Maria et Berthe Mathonnet se rendent à la gare de Perrache, portant une valise curieusement enveloppée de lustrine verte. Elles explorent les wagons du train rapide de Paris, cherchant un voyageur qui, visiblement, ne s'y trouve pas, et rentrent alors rue du Bœuf avec la valise. ^{447}

Dans la soirée du 12 juillet 1903, Kotzebue arrive à Paris, en provenance de Kreuznach, en Allemagne, après avoir envoyé deux jours plus tôt ce télégramme : « Avons fini lecture livre

intéressant sur ébène {448} », laissant perplexe, une fois de plus, les policiers français. Monsieur Philippe a été avisé de son arrivée par deux nouveaux messages, et la police lyonnaise en informe aussitôt Paris.

Les 20 et 21 juillet 1903, un nouvel acteur entre en scène lorsqu'arrivent à l'Arbresle deux télégrammes chiffrés expédiés de Paris, l'un sans signature, l'autre de Massard, destinés à un certain Champollion, totalement inconnu des services de police qui imaginent que ce n'est qu'un pseudonyme pour Lalande ou Philippe {449}. Le 21 juillet, Marc Haven reçoit pour sa part un autre télégramme, expédié la veille de Francfort-sur-le-Main : « arriverai Berlin 10h 18 matin mercredi opération cancer cette fois-ci remise ».

Une autre dépêche anonyme et ô combien énigmatique, expédiée de Ténès, parvient le même jour à Monsieur Philippe : « Mal gorge Perret gendarme Ténès Alger {450} ». Le lendemain, c'est Marc Haven qui déjeune à Lyon, à l'*Hôtel Bayard*, rue du Président-Carnot, avec deux dames de 35 et 45 ans, s'exprimant en français avec un fort accent allemand. Arrivées le matin même et inscrites sous un nom d'emprunt, elles regagnent Bâle le soir même, par le train. {451}

Au début du mois d'août 1903, Monsieur Philippe qui cesse les séances de la rue Tête d'Or, qui ne seront reprises par Jean Chapas que le 29 du même mois, reçoit à l'Arbresle deux nouveaux hôtes prestigieux : le colonel russe Komstadins et la princesse Xénia de Monténégro.

Il n'en continue pas moins de se rendre à Lyon chaque jour avec Lalande, ainsi que l'atteste un nouveau rapport « très confidentiel » du commissaire spécial chargé de sa surveillance : « Pendant que le docteur Lalande se rend à son domicile de la rue de Tronchet, le magnétiseur fait de nombreuses courses en ville comme en témoignent les filatures de ces jours derniers qui ont permis, bien qu'il prenne de grandes précautions pour se soustraire à toute surveillance, de se rendre compte qu'il entretient des relations très suivies avec

un Mr Cachard ^{452} », qui loge au 13, rue d'Austerlitz, dans le quartier de la Croix-Rousse.

Dans le même temps, la brave Berthe Mathonnet n'échappe pas plus que Monsieur Philippe aux filatures quotidiennes, puisqu'il « a été établi que celle-ci a pour mission de lever tous les jours les nombreuses boîtes aux lettres que Philippe possède en ville ^{453} », qui sont les suivantes : au 6 rue du Bœuf, une boîte au nom d'Inès Santa Maria, une au nom de M^{me} veuve Balmont et une autre au nom du fameux Champollion ; au 11 rue Tronchet, une boîte au nom de Lalande et une autre intitulée Héliozone ; rue Pléney, rue de Bourgogne et place Colbert, une boîte au nom de Philippe ; enfin, rue d'Austerlitz, une boîte au nom de Cachard. « Quand sa tournée est terminée, Berthe Mathonnet se rend à la gare St Paul où elle attend le magnétiseur à qui elle remet le volumineux courrier ^{454} ».

La police s'inquiète aussi des relations du thaumaturge avec Herbert Augustus Marshall, domicilié à Sathonay depuis 1901, dont l'épouse, Olga, n'est autre que la fille du défunt colonel Chestakoff, attaché de l'état-major du grand-duc Serge. Une enquête permet d'apprendre que le couple a reçu en 1902 l'ex-reine Nathalie de Serbie, ainsi que « des Russes, des Turcs, des Anglais, des Allemands de marque, ainsi que le frère du bey de Tunis et une dame que certains voisins de M. Marshall ont pris pour la reine d'Italie ^{455} ». Autant d'aristocrates en rapport avec Monsieur Philippe.

Vers le 18 août 1903, c'est au tour du grand-duc Serge Michailovitch, aide de camp du tsar, de séjourner chez Monsieur Philippe qu'il quitte le 20 août 1903 ^{456}. Le 27 août 1903, lui succède à l'Arbresle la grande-duchesse Serge, princesse de Hesse et du Rhin, qui vient d'ailleurs de passer deux jours chez les Marshall.

Le surlendemain, 29 août, Marc Haven part à la rencontre du général Palyzine, chef d'état-major du grand-duc Nicolas Nicolaiévitch, qu'il rejoint à Ambérieux, avant de le conduire à l'Arbresle avec le jeune fils d'un grand-duc, âgé de dix à douze

ans {457}. Lorsque ceux-ci quittent la France pour la Suisse, le 2 septembre, Monsieur Philippe, son gendre et sa fille les accompagnent jusqu'à Aix-les-Bains {458}. Le 10 septembre 1903, quatre nouveaux visiteurs non identifiés sont de passage à Lyon, d'où ils repartent le 16 suivant, alors que leur succède un jeune homme de vingt-cinq ans, que l'on appelle altesse ! {459}

De retour d'un nouveau voyage à Paris, le 5 octobre 1903, Monsieur Philippe se rend chez son ami Marshall qui, dès le lendemain, quitte Sathonay pour la Russie. Le soir même, Lalande peut transmettre à son beau-père une nouvelle dépêche de Znamensky : « Très grandes prières pour mon gérant d'affaires – médecins supposent grave maladie caractère tuberculeux – pour le moment le nez est atteint avec douleurs de tête et fièvre ». Le 6 octobre, Lalande s'adresse directement au grand-duc Nicolas : « Commission faite – espère mieux – respectueux hommages », à quoi Znamensky répond aussitôt : « Chaleureux remerciements – baise mains – cordialités ». {460}

Le 21 octobre 1903, une lettre au commissaire Faivre, à l'entête du ministère de l'Intérieur, direction de la sûreté générale, met fin à la surveillance policière de l'Ami de Dieu : « le Directeur me charge de vous prier de cesser à partir d'aujourd'hui et jusqu'à nouvel ordre toute surveillance sur le fameux Philippe Nizier. Nous reprendrons dans quelque temps s'il y a lieu ». {461}

De nouvel ordre, vraisemblablement, il n'y eut point, quoique quelques autres rapports de police enregistrent encore les faits et gestes de l'homme de Lyon, en 1904 et 1905. Le 30 janvier 1904, une nouvelle note consigne par exemple le passage à Lyon de la grande-duchesse Ker, et, début avril, celui du général Krouzine. {462}

Le 6 avril 1904, le mouchard chargé de la surveillance de Monsieur Philippe rend compte à son supérieur, qu'après l'avoir accompagné à la Poste pour adresser un télégramme au grand-duc Nicolas, « quand nous sortîmes sous allâmes jusqu'au pont Morand sans dire un mot, puis tout à coup Philippe me dit que

des rapports ignobles contre lui avaient été adressés de Lyon à Paris, et que par l'intermédiaire de quelqu'un des copies de ces rapports avaient été adressées à un souverain. Ce souverain a transmis copie des rapports à Philippe. Ce dernier m'exposait son ennui avec des larmes dans la voix, puis tout à coup, place Tolozan, il se mit à éclater en sanglots, de grosses larmes lui coulaient sur le visage. Je ne savais guère quelle contenance tenir. Il me faisait de la peine et je ne pouvais cependant le consoler. Les gens se détournèrent. Enfin la crise passa ^{463} ».

Le même jour, Monsieur Philippe annonce à son étrange confident la prochaine arrivée du grand-duc Nicolas et de sa famille, qui sont, lui dit-il, attendus à l'Arbresle. Après quoi, lui explique-t-il, ils se rendront tous ensemble à Saint-Pétersbourg où il envisage de rester un mois. Et de confier à son interlocuteur stupéfait qu'à Lyon, le grand-duc Nicolas sera rejoint incognito par la duchesse de Leuchtenberg, Marie d'Italie et Victor Emmanuel III en personne...

En cette année 1904, la tsarine Alexandra, ses filles et leur suite auraient même séjourné incognito, pendant deux semaines, à l'Hôtel Labeye, à Yenne, pour y rencontrer Monsieur Philippe. ^{464}

La nourriture de l'âme

Au moment même où la Sainte Russie célèbre dans la joie la naissance du nouveau tsarévitch tant attendu, né le 12 août 1904, confirmant la prédiction de l'homme de Lyon, la maladie emporte, à l'âge de vingt-cinq ans, la frêle Victoire Lalande, de santé si fragile depuis l'enfance, qui, le 24 août, tombe inanimée dans le parc du clos Landar. Elle mourra à l'Arbresle, cinq jours plus tard, le 29 août 1904, à 11 heures du matin.

S'inclinant, avouait-il, devant la volonté divine, Monsieur Philippe a refusé à ses proches, qui l'en suppliaient, de tenter de la sauver. Mais cette mort, confiait-il, l'avait crucifié vivant. À Lyon comme à l'Arbresle, les dépêches de condoléances

affluent, dont une signée de Nicolas II en personne, consolant de leur mieux celui qui, huit ans plus tôt, avait couché ces mots dans une note manuscrite du 13 juillet 1896 : « Mon Dieu [...] nous promettons de supporter avec résignation toutes les épreuves qu'il vous plaira de nous envoyer {465} », puisque « la souffrance est la nourriture de l'âme, comme le froment est la nourriture du corps {466} ».

Victoire sera inhumée au cimetière de Loyasse, le 1^{er} septembre 1904, après un office en l'église Saint-Paul, à Lyon. Claude Laurent témoigne : « Au cimetière, malgré toutes les précautions prises pour éviter une trop grande affluence du monde, la grande allée principale était comble.

« Le Maître, malgré sa poignante émotion parla plusieurs fois aux assistants, mais la foule énorme qui l'entourait m'empêcha d'entendre sa parole. Cependant il me fut possible, ainsi que quelques amis, de presser avec ardeur mes lèvres sur l'une de ses mains, sans qu'il nous fut possible de prononcer une seule parole à cause de notre grande douleur.

« Ce fut donc avec beaucoup de peine que le Maître put se frayer un passage pour arriver jusqu'à la porte principale, tant la foule était compacte. {467} »

Pour Monsieur Philippe comme pour son gendre, une page est désormais tournée. Souffrant en imitation du Christ, sans se plaindre, le premier qui eut tant à pâtir des persécutions policières et des calomnies médiatiques, et dont la santé commence à décliner, attendra désormais que la mort lui permette de rejoindre, par-delà le voile, cette fille tant aimée et cet Ami avec lequel, confiait-il à Papus, il eut en 1902 une heure entière de conversation.

Le second abandonne son cabinet de Lyon et se retire à l'Arbresle, alors que Monsieur Philippe vend une grande partie de son mobilier de la rue Tête d'Or, alors évalué à 600 000 francs, à un antiquaire de la rue Gasparin {468}, laissant à Jean Chapas la mission d'y poursuivre les séances quotidiennes. En février 1905, un ultime rapport de police enregistre que les

séances de l'élève sont encore largement suivies {469}. À ses amis russes qui le sollicitent, l'homme de Dieu continue cependant de dispenser ses conseils et son assistance spirituelle, et tandis que se poursuit leur échange de télégrammes, sans doute reçoit-il encore chez lui certains membres de la cour impériale.

Mais à Lyon ou à l'Arbresle, trop de monde le réclame encore et trop de souvenirs l'assaillent. Y laissant seuls sa femme et son gendre, avec lesquels loge désormais la fidèle Inès Santa Maria, il trouve la paix à Paris. Passant des semaines entières chez Massart, 18, rue Notre-Dame-de-Lorette, il en profite pour visiter ses amis, et particulièrement Papus et Sédir.

En décembre 1904, celui-ci le trouve triste et déjà bien malade, se plaignant du cœur, ayant beaucoup de difficultés à se déplacer et à monter des escaliers. Le dimanche, il rentre généralement à l'Arbresle pour passer quelques heures avec les siens, avant de repartir pour Paris par le train du soir.

La presse ne se lasse pas pour autant, qui ressasse sur l'homme de Lyon les mêmes propos maintes fois lus et entendus. Quant paraît dans *Le Temps*, le 23 novembre 1904, un article de Pierre Mille intitulé « Esquisse d'après nature. Philippe de Lyon », celui-ci adresse aux siens restés à l'Arbresle ce télégramme désabusé : « article du *Temps* m'est communiqué. Ne pas y faire attention, laisser vomir ces journalistes, cela les soulage sans doute. Vous embrasse tous bien affectueusement {470} ». *La Petite République* du 14 février 1905, sous la signature de Paul Dramas, comme *L'Express républicain* du lendemain {471} reprennent en cœur le même refrain.

Faut-il en croire ce nouveau rapport de police du mois de février 1905 ? « Il ne lui parvient plus, comme autrefois, de fréquents et longs télégrammes de Russie {472} ». Et pourtant ! Selon un journaliste tenace, qui réussit à aborder Monsieur Philippe dans un train où il l'avait suivi depuis l'Arbresle, en mars 1905, le thaumaturge, dit-il « m'apprit qu'il était encore, il y a trois semaines à la cour de Russie [...] Il ajouta même que le

but de ce voyage, à la faveur duquel je l'avais rencontré, n'était autre que la cour de Léopold II, où de hauts personnages attendaient anxieusement sa venue, et qu'il se rendrait ensuite à Rome, au Quirinal ^{473} ». Regrettons de ne pas en savoir davantage.

Peu après cependant, la santé de Monsieur Philippe, qui n'était déjà pas brillante, se dégrade, l'obligeant à cesser ses fréquents allers et retours à Paris. Il vit désormais à l'Arbresle, où il garde presque continuellement la chambre, n'admettant presque personne, hormis son gendre, auprès de lui. Sédir témoigne : « Les sept derniers mois de sa vie, il supporta des souffrances indicibles ; il y avait deux ans qu'il ne pouvait plus se coucher ; chaque fois qu'il voulait s'étendre, c'était un supplice ; il passait des nuits dans un fauteuil. En dehors de sa famille, seuls, Chapas et Golfin fixés à Lyon auprès de lui, étaient admis.

« Encausse et moi pûmes le voir quelque temps avant sa mort. Le 2 août, dans l'après-midi, il était resté seul dans sa chambre, lorsque les habitants de la maison entendirent un cri immense déchirant l'espace. On monta en hâte et on le trouva gisant à terre, rendant le sang par le nez et les oreilles ; tout était fini. ^{474} »

Dans sa maison de l'Arbresle, le 2 août 1905, à 11 h 30 du matin, M^{me} Landar, sa belle-mère, qui vient d'entendre un grand cri à l'étage, le trouve gisant au pied du fauteuil dont il a glissé. Muni des sacrements de l'Église, Monsieur Philippe vient de rendre sa belle âme au Berger, son Ami. Dès l'après-midi, Marc Haven télégraphie la triste nouvelle à Papus, qu'il charge de prévenir leurs compagnons de Paris. Celui-ci n'avait guère eu d'espoir, avouait-il peu après à Phaneg, de voir son maître recouvrer une santé physique qui chaque jour l'abandonnait davantage.

Papus se console dans la certitude qu'il vit, prie, agit désormais de l'autre côté du voile, où il est parti, dit-il, aplanir le chemin à ses élèves. Dans son numéro du mois d'août 1905, la

« direction » de *l'Initiation* annonce la « Mort du Docteur Philippe » : « Nous avons la douleur d'annoncer à ses nombreux amis le décès du docteur Philippe Nizier, survenu à l'Arbresle, près de Lyon, le 3 août 1905. Une seule chose peut consoler ses amis dans leur grande douleur, c'est que de l'autre côté le Maître est plus vivant encore que de celui-ci et qu'il n'abandonne aucun de ceux qui ont suivi ses enseignements et ses conseils paternels. Nous transmettons à toute la famille du Maître l'expression de notre douloureuse sympathie en cette terrible épreuve. {475} »

Et exprimant sans doute le sentiment commun de tous ses disciples et de la plupart de ses auditeurs, le journal de séances publié ci-après porte quant à lui, à la date du 2 août, cette note unique : « Mort du maître. Que la volonté de Dieu soit faite. {476} »

Selon Sédir, qui le tenait de Lalande, la nuit qui suivit son décès, « la maison parut entourée de voiles blancs et, la seconde, de voiles noirs {477} ». Le lendemain, alors qu'un ultime rapport de police enregistre son trépas, *La Dépêche de Lyon* consacre à « La mort du guérisseur Philippe » un article au ton inhabituel, plein de sympathie, dont la conclusion sera sans doute partagée par bien des Lyonnais : « Philippe fut un brave homme, qui, s'il ne guérit pas toujours, fit autour de lui beaucoup de bien. Sa libéralité était proverbiale, et bien des déshérités de la fortune le pleureront. {478} »

Le 5 août, peu avant dix heures, le convoi mortuaire quitte le clos Landar, à l'Arbresle, pour se rendre à l'église paroissiale, et de là son corps est transporté à Lyon où une messe est dite en l'église Saint-Paul, à trois heures, en présence d'une foule immense, avant l'inhumation au cimetière de Loyasse.

De Russie, se faisant l'interprète de la cour, la grande-duchesse Militza adresse à Marc Haven ce message attristé : « Nous sommes tous réunis et vous adressons ainsi qu'aux siens toute notre sympathie ; votre douleur est bien la nôtre. Vous savez que l'affection était et restera sans borne. C'est au nom de

tous que je vous prie instamment de nous considérer toujours comme vos amis les plus vrais, les plus dévoués. {479} » Ce ne sont point là de simples propos de circonstance.

Parti le maître, restent l'héritage et les fidèles, le message et les messagers.

LES SOLDATS DE L'AMI

« Nous sommes tous incorporés comme soldats de l'Ami ».

Papus, 30 août 1900

L'héritage et les héritiers

La mort de Monsieur Philippe a laissé orphelins ses proches habitués à sa présence paternelle, à sa prière constante. Quelques-uns, il est vrai, ont témoigné de « rencontres posthumes » avec l'homme de Lyon et ces témoignages sont plus embarrassants encore pour l'historien que maintes anecdotes singulières rapportées de son vivant. Dès 1905, Papus écrit de Monsieur Philippe qu'il « ne communique plus avec ces pauvres amis et élèves qu'à travers les voiles de l'Au-delà ^{480} ».

Le grand maître de l'Ordre martiniste a en effet noté dans son recueil ses relations, voire ses conversations posthumes avec son maître, le plus souvent en songes, de 1906 à 1912, et pour la dernière fois le 13 mai 1916, quelques mois avant sa propre mort, avec cette note terrible : « Philippe annonce cliché envoûtement. ^{481} » Philippe Encausse lui-même eut son lot de ces « rencontres », quoiqu'il restât discret sur ces communications intimes. D'autres en ont évoqué de plus étranges encore, comme Marcel Roche, qui prétend qu'un jour d'avril 1934, sur un chemin de l'Arbresle, il a rencontré Monsieur Philippe en personne.

Un autre compagnon de Philippe Encausse avec lequel il collabora dans l'Ordre martiniste restauré en 1952, Paul Corcellet, qui avait découvert Monsieur Philippe, comme tant

d'autres, dans l'entourage du fils de Papus, avait lui-même raconté à quelques intimes avoir vu Monsieur Philippe, un jour, dans la foule, à Lyon, place Bellecourt, par un après-midi des années 1960. Il s'était précipité vers cet homme, mais alors qu'il s'en approchait, celui-ci l'avait regardé en posant un doigt sur ses lèvres en signe de silence, puis il s'était retourné et avait disparu dans la foule {482}. Je consigne ces témoignages, très respectueusement.

Aujourd'hui encore, la tombe de Monsieur Philippe est toujours fleurie par des mains anonymes. Retour en 1905. Chaque jour, Berthe Mathonet se rend sur sa tombe, pour y arranger et renouveler les fleurs. Mais elle redoute de devoir quitter la rue du Bœuf, et malgré les soins de Marc Haven, elle ne tarde pas d'être à son tour frappée par la maladie. Peu après, la brave Berthe s'en ira rejoindre son maître de l'autre côté du voile.

Le 8 novembre 1905, une partie de sa succession sera vendue, notamment sa fameuse Gardner-Serpellet, adjugée pour seulement 1 200 francs, et deux uniformes d'officier russe, « avec épaulettes brodées et épée à gland {483} ».

À l'Arbresle, le clos Landar, occupé par M^{me} Landar mère (1831-1911), par la veuve de Monsieur Philippe, qui y mourra le 25 décembre 1939, et par Marc Haven, reviendra à la famille Marshall. Herbert Augustus Marshall (1860-1912) avait épousé en 1895, à Paris, une aristocrate russe, Marie-Olga Chestakoff (1877-1951), fille d'une dame d'honneur de l'impératrice Alexandra, apparentée au prince Anatole Gagarine, conseiller de Nicolas II. Celle-ci avait fait la connaissance de Monsieur Philippe, en 1898, et, à partir de 1901, elle collabora à *l'Initiation* de Papus, sous le nom de Zhora. {484}

En 1906, le couple vint donc habiter l'Arbresle. Veuve en 1912, Marie Chestakoff épousera en secondes noces Emmanuel Lalande, à Sainte-Maxime, le 1^{er} mars 1913. Mais, ruinée par la Révolution russe, elle ne fut plus en mesure d'entretenir le clos Landar et le couple se retira alors dans le Var. Après la mort de

Marc Haven, en 1926, elle revint habiter le clos Landar, et après avoir confié à *l'Astrosophie* ses « Souvenirs de Maître Philippe {485} », elle a rassemblé la même année de précieux témoignages en hommage à *Marc Haven*. Enfin, trois ans avant sa mort, elle publiera, en 1948, sa fameuse *Lumière blanche*.

En 1906, Hugues Philippe, dit Auguste, viendra lui aussi s'installer à l'Arbresle, avec son épouse et sa belle-mère, au rez-de-chaussée de l'ancien couvent des Ursulines, acquis par Inès Santa-Maria (1846-1913).

Dans les années 1890, Monsieur Philippe avait commencé à faire à Lyon quelques émules, notamment deux guérisseurs qui avaient trouvé auprès de lui leur vocation. Claude Laurent, dit Laurent-Bouthier, du nom de son épouse, qui avait précédemment exercé la charge d'huissier, et dont la fille Marguerite, atteinte de méningite tuberculeuse, avait été sauvée par Monsieur Philippe en 1890 {486}, fut secrétaire de l'École de magnétisme de Lyon.

Il devint son élève, ouvrit lui-même un cabinet, au 10 de la rue Longue, à Lyon, et a laissé de très précieux souvenirs {487}. Après la mort de Monsieur Philippe, un autre élève du nom de Jules Auguste Ravier, aujourd'hui presque oublié, conduisit à Saint-Etienne des séances de guérisons. On lui doit des *Lueurs spirituelles* {488}, que d'aucuns, parmi les disciples de l'homme de Lyon, tiennent pour pleinement fidèles à l'enseignement du maître.

Jean Chapas, « le Caporal »

La succession de son ministère, Monsieur Philippe l'a confiée de son vivant, non pas à l'un ou l'autre des guérisseurs qui s'inspiraient déjà de sa méthode, à Lyon et alentour, non pas à l'un des nombreux occultistes qu'il honorait de son amitié, non pas à ce gendre médecin qui partageait ses joies et ses peines et qu'il aimait comme un fils, mais au compagnon le plus inattendu, le plus modeste de condition, le moins savant aux

yeux des hommes, le plus humble devant Dieu : Jean Chapas. En 1905, son « caporal », qui depuis longtemps déjà assurait les séances en son absence, lui succède donc, dans le service aux malades, au 35, rue Tête d'Or.

Et l'histoire recommence. Car, sur la tête de Chapas, les difficultés ne tardent pas de s'accumuler aussi, et, en décembre 1907, il est jugé pour exercice illégal de la médecine. Aussitôt prévenus, ses amis se mobilisent et, pesant de son diplôme, Papus adresse au tribunal une note, datée du 23 décembre 1907, qui stipule que « le procédé employé par M. Chapas dérive de l'utilisation de la tension mentale et de la prière », et qu'il n'y a là, par conséquent, « aucun rapport avec l'exercice de la médecine ». {489}

Le 28 décembre 1900, un certain Hache qui témoigne au procès, adressant à Papus *l'Express* de Lyon qui rend compte de son déroulement, lui en fait le compte-rendu détaillé que voici. « Cela s'est bien passé. L'avocat a insisté sur la charité de Chapas. On a pu lui arracher quelques bons de ports et quelques lettres prouvant une charité extraordinaire. Il n'a lu que 2 lettres, 1^{re} d'un médecin ! Qui remercie Chapas de lui être venu en aide (sans nommer le nom) (sic) 2^e de vous qui lui recommandez une personne.

Les autres lettres sont au dossier et prouvent largement combien il fait du bien. Le président a insisté pour faire dire aux témoins qu'il fait des gestes. « Aucun » est la réponse unanime. Il lève l'index droit au ciel, au moment où il se recueille pour prouver qu'il prie et pour inviter les assistants à en faire autant.

« On n'a pas insisté sur les paroles qu'il dit. C'est comme vous savez du domaine spirituel et l'homme animal (matériel sceptique) ne comprend pas les choses de Dieu.

« Il dit [...] adressez-vous à votre médecin puis : adressez-vous à Dieu.

« Il dit aussi : n'ayez aucune confiance en moi, je ne fais rien, je ne peux rien, je ne suis rien.

« On le remercie. Non pas moi, remerciez Dieu, je ne fais rien.

« M^{me} M. a bien déposé : Je le considère comme un intermédiaire entre moi et Dieu.

« M^{me} S. a aussi très bien parlé. Le président : pour quelle cause êtes-vous allé chez lui ?

« Pour affaires de familles très ennuyeuses. Que vous a-t-il dit ? Priez Dieu. Et je l'ai fait et tout s'est très bien arrangé.

« Moi : enfin vous ne parlez pas des malades ? Parmi les malheureux qui y vont il y a aussi des malades. Il les envoie chez des médecins, il les invite à prier et leur a souvent dit : l'un n'empêche pas l'autre. Je n'ai pas pu ajouter ce que j'ai maintes fois entendu : le médecin est utile, Dieu l'a créé pour le soulagement des malades. Mais, répond très souvent le malade, les drogues du médecin n'ont eu aucun effet sur moi. À cela Chapas répond souvent les médecins agissent seulement longtemps après.

« Ma déposition était générale.

« Sa façon de faire le tour de la salle se penchant vers chacun vers chaque personne sans rien dire, mains sur le dos, ne regarde pas celui qui lui parle. Ou s'il dit quelque chose c'est à peu près c'est bien, ou, je demanderai pour vous, ou, allez chez un avocat ; ou, suivez le conseil que vous donne votre avoué, ou on vous aidera, ou, le Ciel n'abandonne personne, ou, faites la paix chez-vous si vous voulez que Dieu exhausse votre prière, ou, quel est le nom de votre régisseur, ou, c'est très mal cela.

Dieu défend ces choses, ou, c'est une blague, votre héritage est une mystification. Je n'ai pas pu citer tout cela mais j'ai parlé de jeunes filles enceintes abandonnées par leurs amants et prêtes à se jeter dans le Rhône.

« Après une plaidoirie [?], chaleureuse, Maître Clozel (qui a défendu dans le temps Monsieur Philippe et qui disait entre autre : moi aussi j'ai été sceptique, j'ai souri comme vous (car on riait souvent quand on parlait de prière ou de Dieu !) Mais

lorsque j'ai examiné l'affaire de plus près, j'ai compris la sincérité de cet homme, sa grandeur. [...]

« Maître Clozel a terminé par votre rapport en citant vos noms et qualités et par la phrase : permettez ce dernier mot à un sceptique : Chapas guérit sans traiter, alors que tant de médecins traitent sans guérir. Condamnez-le si vous le voulez, mais vous ne pourrez le diminuer. {490} »

Quinze jours plus tard, Jean Chapas est acquitté, et il ne sera plus inquiété. À l'exemple de Monsieur Philippe, il continuera, Dieu voulant, de soigner, de prier, rue Tête d'Or, jusqu'en 1922, puis, au cours des hivers 1924-1926, au château de Marnix, à Nattages, propriété de son ami François Galland {491}, sur les bords du Rhône. Dès 1908, Chapas avait emménagé à l'Arbresle où la veuve de Monsieur Philippe lui avait cédé la petite maison, dite « du jardinier », située à l'entrée du Clos Landar.

Lorsque Marie Olga Chestakoff acquit la demeure, en novembre 1909, Chapas s'installa dans le domaine voisin, dit clos Santa-Maria {492}, c'est-à-dire dans l'ancien couvent des Ursulines, acheté par Inès Santa-Maria et cédé ensuite à l'épouse de Chapas. Vinrent alors y rejoindre le couple Chapas : le frère de Monsieur Philippe, Auguste, son épouse et sa belle-mère, la veuve de Monsieur Philippe, et deux de ses anciens employés : M^{me} Antoinette {493} et « Mouchu Pierre {494} », tous vivant dans le souvenir de Monsieur Philippe. Pendant la Grande Guerre, le clos Santa-Maria sera transformé en un hôpital militaire pouvant accueillir jusqu'à soixante blessés, Chapas assumant frais médicaux et dépenses matérielles. {495}

Jean Chapas a rejoint son maître le 2 septembre 1932, alors qu'il était allé passer une journée à la pêche avec son ami François Galland. Ses funérailles, en l'église Saint-Paul, à Lyon, se déroulèrent, dit-on, devant plus de mille personnes, et son corps repose depuis, tout près de la tombe de Monsieur Philippe, au cimetière de Loyasse.

Chapas lui-même eut pour successeur Auguste Gauthier (1881-1947), qui reçut les malades, rue Tête d'Or, jusqu'en 1920,

avant de poursuivre l'œuvre et les séances, à son propre domicile, jusqu'à son décès, en 1947 {496}. Mais Chapas eut aussi un disciple en la personne de Benoît Grandjean, son beau-frère. {497}

Marc Haven, le fidèle

Autre disciple, autre messager : Marc Haven {498}. De tous les élèves de Monsieur Philippe, il est celui qui l'a côtoyé au plus près, au quotidien, pendant près de dix ans, et cette intimité l'a bouleversé jusqu'à ses derniers jours. « Oui mon enfant et mon ami – écrira Lalande à Philippe Encausse – j'ai eu un Maître et un Père – M. Philippe – et Papus a été, avec moi, son disciple et ami dévoué préféré. [...] »

Mais Papus venait chez nous, à Lyon, à l'Arbresle et il venait y puiser la Vie et la Lumière, lui dont l'esprit était si ouvert, si vif à comprendre et dont le cœur était comme de l'or pur. {499} » La même année, Lalande met en garde son jeune ami : « Quant à vous expliquer Maître Philippe, cher ami, il faudrait des semaines de communion mentale avant d'arriver à pouvoir vous donner une lueur. {500} »

« Il était, Lui, écrit encore Lalande à une amie, tellement différent de nous, tellement grand en connaissances, si libre, que nulles de nos mesures ne s'adaptait à Lui. Logique, morale, sentiment de la famille, tout cela n'était pas pour Lui ce que c'est pour nous, puisque la vie entière se présentait à Lui avec le passé et l'avenir liés ensemble en un seul tout spirituel dont Il savait la nature, l'essence, les raisons, les lois, dont Il possédait les rouages. {501} »

Aux yeux émerveillés d'Emmanuel Lalande, Monsieur Philippe incarne le personnage transhistorique du « Maître inconnu », dont il relève une autre manifestation, un siècle plus tôt, en la personne du comte de Cagliostro. En 1912, son magistral *Maître inconnu* {502}, dont il disait ne pas avoir rédigé une ligne sans penser à Monsieur Philippe, lui offrit le prétexte

de l'évoquer sans le nommer. « J'ai pris un personnage – Cagliostro – qui lui ressemblait pour parler de Lui. Les amis seuls auront compris ^{503} », confie-t-il en 1925 au jeune Philippe Encausse, à qui il écrit encore : « Relisez mon Maître inconnu, vous y trouverez beaucoup de traits de Lui. »

Mais gare aux interprétations hâtives ! En l'espèce, comment ne pas souscrire à la pertinente mise au point de Bruno Marty, sûr d'une longue fréquentation spirituelle de ces trois personnages : « Nous disons très haut, tenant compte des liens qui unissaient l'Homme de Lyon et Marc Haven, que ce dernier, par ces mots, a seulement signifié qu'il a relevé entre ces deux êtres une liberté identique, que cette liberté lui apparaissait comme l'incarnation de la Liberté et que ces deux hommes étaient dignes, par leurs actes totalement accordés à leurs paroles, d'être appelés hommes de bonne volonté. ^{504} »

En échos de propos de Monsieur Philippe, il avait rédigés peu de temps auparavant, une étude sur *Le corps, le cœur de l'homme et l'Esprit* ^{505} qui contient en appendice « Quelques paroles recueillies par moi-même de la bouche de Monsieur Philippe et notées presque aussitôt (de 1894 à 1904). »

« L'enseignement de M. Philippe, écrit encore Marc Haven, se résumait à peu, bien peu de choses. Un seul point d'où tout dépend ; la modification de soi-même, la forge, le modelage, la trempe du moi, jusqu'à ce qu'il ne soit plus que néant comme égoïsme, qu'amour, qu'acte de bonté pour autrui.

Parce que sans cela tout est nécessairement faux, appelé à la mort, science comme vertus, actes comme prières ou pensées, vie ou bonheur, tout ! Et qu'avec cela tout est donné, progrès, lumière, pouvoir, bonheur et possibilité de faire des heureux, et connaissance progressive de tout, du monde, des hommes et de Dieu.

« Je vous jure que c'est tout et que M. Philippe n'a enseigné, ni pratiqué rien d'autre. ^{506} »

Marc Haven le fidèle, qui avait hérité « des cahiers de notes chiffrées sur divers points de science inconnue ^{507} », est mort dans une grande solitude, à Fontenay-sous-Bois, en juillet 1926.

Les messagers martinistes

À leur façon, les martinistes compagnons de Papus, et leurs épigones jusqu'aujourd'hui ont relayé eux aussi depuis plus d'un siècle le message de Monsieur Philippe.

Le 17 juillet 1906, Papus résume ainsi dans le *Petit parisien* ses relations avec son père spirituel parti un an plus tôt : « Philippe avait été mon maître, il était devenu mon ami. » En 1912, l'un de ses derniers livres, *La Réincarnation*, rend enfin un long et dernier hommage du disciple et de l'ami : « Il est sur la terre des êtres exceptionnels qui viennent ici comme le Sauveur est descendu aux enfers, c'est-à-dire librement et sans n'avoir plus rien à payer : ce sont des envoyés [...]

« Pendant le cours de notre existence terrestre, nous avons eu le bonheur de connaître un de ces êtres et de le faire connaître à quelques-uns de nos amis. [...] Il a, hélas ! Quitté la terre il y a quelques années et ne communique plus avec ces pauvres amis et élèves qu'à travers les voiles de l'Au-delà. ^{508} »

En dépit de son goût immodéré – il disait la maladie ! – De constituer des sociétés en tous genres, Papus n'a fondé aucune organisation qui se réclamât de Monsieur Philippe. Mais l'homme de Lyon a incontestablement influencé l'Ordre martiniste, qu'il contribua notamment à enraciner dans la tradition de l'illuminisme chrétien.

Quant à Sédir – qui avait, dit-il lui-même, des raisons de parler alors que d'autres en avaient de se taire – il s'avance souvent masqué pour évoquer le maître dont il a consigné les rencontres et les paroles dans un « cahier rouge » personnel. Ses *Lettres magiques, roman d'initiations orientales* ^{509}, comme son roman à clefs écrit d'un seul jet ou presque dans son jardin de Bourg-la-Reine, dont le titre dit tout, *Initiations*, sous-

titré *Trois contes pour les petits enfants*, publié pour la première fois en 1901, mettent en scène Monsieur Philippe sous les traits des personnages d'Andréas et de Théophane, le second représentant l'aspect intérieur du premier.

La seconde édition d'*Initiations*, publiée sous la forme d'une plaquette, chez Beaudelot, en 1908, reste conforme à la première. Pourtant, Sédir ne tarda pas de transformer son texte initial en un ouvrage plus conséquent, dont il modifia à peine le sous-titre : *Histoires pour les petits enfants*, en trente-six chapitres dédiés à ses amis « pour les remercier de leur élan vers l'unique Pasteur dont l'amour rassemble nos dispersions et nous ramène à la maison du Père ».

Une troisième version enfin, dont il n'était pas plus satisfait que les précédentes (mais l'auteur rêvait d'une adaptation cinématographique) sortit en 1924, chez Legrand, pour le compte des Amitiés spirituelles, avant de faire l'objet de l'ajout de deux nouveaux chapitres, pour aboutir à la version aujourd'hui disponible. Sédir assura Emile Besson que chaque détail du livre était rigoureusement vrai et Willy Schrödter, son biographe allemand, y voit « la pierre précieuse la plus brillante du diadème que sont ses ouvrages ».

Las, selon André Savoret, les clefs de lectures de ce roman aux multiples serrures ont été perdues. En 1958, Philippe Encausse chercha à en retrouver quelques-unes auprès de Louis Marchand, Jean Bourciez et Emile Besson. ^{510}

En 1923, Sédir dépeindra le plus attachant des portraits de Monsieur Philippe, qui lui était apparu, parmi *Quelques amis de Dieu*, comme « un de ces “frères” mystérieux du Seigneur, un des plus grands, le plus grand peut-être, des hérauts de l'Absolu ^{511} ». À travers lui, il a « vu et touché les preuves expérimentales ^{512} » des promesses du Christ qui « a dit un jour qu'il donnerait à Ses Amis le pouvoir d'accomplir des miracles plus grands que les siens ; j'ai vu ces accomplissements ; le Christ a dit encore à Ses Amis qu'il demeurerait avec eux jusqu'à la fin ; j'ai vu cette présence

cachée. La vie de mon Inconnu n'est qu'une suite de telles preuves {513} ».

Le don d'ubiquité, que d'aucuns attribuent à Monsieur Philippe, serait-il à considérer comme l'un de ces dons ? Sédir consigne : « une nuit, en 1903, je rencontrai MP [sc. Monsieur Philippe] sur la place Pigalle, près du bureau des omnibus, lui serrai la main, lui parlai, et 4 ou 5 jours après reçus de Pétrograd une lettre me disant qu'on venait de voir MP dans cette ville pendant quelques jours {514} ». Pour étrange qu'il soit, ce témoignage n'est pas unique.

Quant aux épreuves de toutes natures qui accablaient son maître, elles lui ont révélé en lui « la ressemblance la plus parfaite avec le Christ, victime volontaire {515} ». Au cours de l'hiver 1920-1921, Sédir a également donné une dizaine de conférences sur « La vie inconnue de Jésus-Christ » selon l'enseignement de Monsieur Philippe {516}. Dans l'ensemble de ce récit, Sédir filigrane Monsieur Philippe à travers le Christ, comme Marc Haven l'avait fait à travers Cagliostro. Et c'est encore Sédir qui ira jusqu'à publier un étrange portrait du Christ, sous les traits mêmes de Monsieur Philippe. {517}

Dès 1910, des amis s'étaient regroupés autour de Sédir, mais le cercle de ces « laboureurs » entra en sommeil en 1933. Un autre cercle, dit des « Amis du vendredi », avait pris corps en 1905 ; il deviendra les « Amis de Sédir ». Enfin, un groupe féminin, les « Marthe et Marie », verra le jour vers 1920 {518}.

Mais c'est essentiellement l'association « chrétienne libre et charitable », dite des Amitiés spirituelles, que Sédir constitua de 1915 à 1919 – elle sera déclarée officiellement le 16 juillet 1920 – , qui aura pour objet de regrouper « toutes les personnes de bonne volonté qui reconnaissent le Christ comme le seul Maître de la vie intérieure, et l'Évangile comme la vraie loi des consciences et des peuples {519} ».

À la mort de Sédir, le plus jeune de ses compagnons, Max Camis (1890-1985), prit en main la destinée des Amitiés spirituelles, dont il dirigeait déjà le groupe parisien. Un autre

ami de Sédir, Emile Besson (1885-1975) avait, lui, rejoint Jean Chapas à l'Arbresle.

Auguste Jacquot (1873-1937) compte, parmi les compagnons de Sédir qui l'enrôla dans les Amitiés spirituelles. Alors qu'il collaborait à la librairie spiritualiste et morale, tenue par Pierre Deullin (qui avait épousé la sœur de Papus), sur le conseil de Sédir, vers 1901, il avait rencontré Monsieur Philippe, qui lui avait recommandé un remède efficace contre un gros calcul biliaire, lui évitant ainsi une opération chirurgicale. En décembre 1901, il se fixa à Lyon et, dès lors, consigna de nombreux propos de Monsieur Philippe, qu'il communiquera à Sédir en 1920.

Chez Georges Descormiers (1866-1945), dit Phaneg, qui avait rencontré Monsieur Philippe en 1901, l'homme de Lyon aura provoqué après coup et pour toujours un retour à l'Évangile dont il n'a cessé à son tour de faire bénéficier ses amis. Initié dans l'Ordre martiniste par Papus (il en deviendra même secrétaire du Suprême Conseil), enseignant à l'École hermétique, collaborateur de *l'Initiation*, il s'intéressa à maintes sciences occultes et expérimenta la psychométrie avec Sédir. En 1910, à Paris, il fonda l'Entente amicale évangélique où l'on se réunissait pour commenter l'Évangile et prier pour les malades.

{520}

« Il faisait cela en mettant les assistant le dos contre le mur de la petite salle. Ils devaient se donner la main, constituant ainsi une chaîne magnétique. Phaneg se tenait au milieu du cercle et faisait la prière, invoquant Jésus et lui présentant le mal dont chacun souffrait. Tout le monde sentait un courant frais qui circulait dans la salle, soulageant les affligés. Plusieurs étaient guéris à l'instant. » {521}

De 1910 à 1932, l'Entente organisa des « causeries » et des « séances » de guérisons, où viendront boire à la source Léopold Borredon (1887-1929), socialiste et ésotériste chrétien, André Savoret (1898-1977) {522}, poète celtisant et alchimiste chrétien, Marcel Roche (1894-1988), alias Michel de Saint-Martin, Carel

Vorstelman (1905-1986) et Jean Bourciez (1894-1969), notamment. *L'Entente* publia un bulletin, de 1926 à 1932. {523}

Phaneg lui-même a commenté les Actes des Apôtres, en 1922, dans un livre intitulé *Après le départ du Maître* {524}, qui témoigne aussi de son attachement à la personne et surtout au message de Monsieur Philippe. Trois ans plus tard, *En chemin. Lettres à des croyants* {525} est tout naturellement dédié « au Maître inconnu ». En 1933, paraît *Portes du Ciel*. Enfin, ses *Essais de biologie spirituelles*, dont le fonds Philippe Encausse conserve le manuscrit, ont été publiés par Philippe Collin sous le titre : *L'Esprit qui peut tout*. {526}

Mais comment omettre de citer ici Alfred Haehl (1862-1947), ce fils d'un industriel alsacien {527}, qui avait rencontré Monsieur Philippe, grâce à Papus, en 1899, et dont le témoignage, fruit d'une collaboration avec Daniel Nazir, fils spirituel de Marc Haven, nous a été si précieux ?

Occultiste, franc-maçon, grand maître de l'Ordre martiniste, Joanny Bricaud, dès 1917, s'était intéressé au cas singulier d'« Un thaumaturge à la cour de Russie {528} », avant de confier au *Voile d'Isis*, tout au long de l'année 1925, une série d'article sur « Le maître Philippe », qui seront réunis en une brochure, l'année suivante. {529}

Parmi les disciples posthumes de Monsieur Philippe, Marcel Roche {530}, qui avait fréquenté Jean Chapas de 1928 à 1932, a publié ses propres *Révélation*s, en 1937 {531}, dont la seconde édition sera préfacée par Philippe Encausse, en 1955 {532}. Michel de Saint-Martin a préfacé lui-même l'un des ouvrages du Dr Édouard Bertholet (1883-1965), médecin suisse dans la lignée de Marc Haven et de Papus, martiniste, rosicrucien et métapsychiste, qui a étudié *La Réincarnation d'après le Maître Philippe* {533}. Léo Costet de Mascheville (1901-1970), dit Sri Sevananda, a lui aussi publié et commenté des propos de Monsieur Philippe. {534}

Enfin, il n'a pas cessé de nous servir de guide : chez le Dr Philippe Encausse (1906-1984), fils de Papus, médecin lui aussi,

martiniste d'une lignée très pure, l'héritage familial se confond avec l'héritage initiatique {535}. Si Philippe Encausse parlait si bien et si simplement de Papus et de Monsieur Philippe, indissociables à ses yeux, c'est que leur compagnie lui était chaque jour plus familière, dans une présence du cœur vers lequel se tournait un regard presque incapable, les derniers temps, de scruter la lumière extérieure. Philippe Encausse intime, par-delà le voile, de Papus et de Monsieur Philippe, combien pourraient l'attester !

La Voie de l'Évangile

Monsieur Philippe messager, ami même à l'en croire, du Seigneur avec qui il disait s'entretenir ; Monsieur Philippe « chien du Berger », a montré la voie de l'Évangile. Il recommandait de ne pas dire de mal des absents, d'aimer son prochain comme soi-même, de supporter les souffrances en imitation du Christ, seul Maître et modèle, et exhortait à la prière, au Père, ou au Fils, particulièrement par l'intermédiaire de la Vierge Marie.

Outre la prière individuelle et collective, Monsieur Philippe usait fréquemment d'une méthode qui consistait à payer sa guérison en « monnaie du ciel », par exemple en s'abstenant de dire du mal de son prochain pendant un temps déterminé par lui, ou encore en renonçant à un procès. Dans certains cas, il demandait à l'assistance « de se cotiser » pour un malade, c'est-à-dire de renoncer collectivement à quelque chose de mal, selon le même principe, en échange de sa guérison.

Montrer la voie de l'Évangile, tel aura été, au fond, l'immense mérite à mes yeux, la tâche consciente ou demi-consciente de cet homme qui portant la paix du Christ au sein du petit monde de l'occultisme restauré, engageait les siens au grand combat. À la date du 30 août 1900, Papus a noté : « nous sommes tous incorporés comme soldats de l'Ami ». À juger l'arbre à ses fruits, l'on constate l'apport de Monsieur Philippe,

grâce à qui, chez Papus et consort, l'occultisme se sublime en théosophie. Dans cette terre bien labourée, où il vint porter le grain du semeur, fort belle aura été la moisson, mission accomplie.

Les disciples ont tous attesté la foi, ils ont constaté le charisme personnel de cet homme d'apparence ordinaire, qui se disait le plus petit des mortels et commandait aux éléments. « Vous savez bien, mon digne ami – écrivait terrible, Monsieur Philippe à Papus – que Dieu nous a remis plein pouvoir et qu'il arme notre main du vent, de la grêle, du feu, de la foudre, de la mort et de la vie. Qui peut nous faire trembler ? Rien à mon avis. ^{536} » Ils ont vu prier le « maître inconnu », sur qui, selon l'abbé Julio, reposait l'Esprit de Dieu.

Selon leur témoignage unanime, et selon Monsieur Philippe lui-même, Jésus-Christ était au cœur de sa vie, de son enseignement, de sa pratique toute spirituelle du magnétisme, car, confesse-t-il : « Quant à moi, je déclare hautement qu'il est Dieu, et je déclare à la vérité que ce que désire le Père qui est Dieu est aussi désiré par le Fils qui est Dieu, car ce que veut le Fils, le Père le veut aussi ^{537} ». Cette volonté du Christ, il la fit connaître à quelques grandes âmes chez qui il provoqua, en vrai maître spirituel, un choc salutaire.

Ne cessant de répéter qu'il n'est rien, mais que son Ami peut tout, il s'offrit lui-même comme médiateur permanent entre le Seigneur et ses frères humains dans la souffrance. Alors, les Papus, les Sédir, les Haven, les Phaneg s'engagèrent, chacun à sa mesure et à sa manière, dans une imitation de Monsieur Philippe, en vue de l'imitation de Jésus-Christ. Quant à la mission de Monsieur Philippe auprès des occultistes de la Belle époque, en voici, je crois, l'essentiel rapporté par Papus lui-même, dans une lettre à son guide, en 1904 : « Vous m'avez fait connaître et aimer le Christ. ^{538} »

« Il m'a appris à essayer d'être bon ; il m'a enseigné la tolérance envers tous et pour les défauts d'autrui ; la nécessité de ne pas dire du mal, la confiance absolue en le Père, la pitié

pour la douleur des autres ; enfin, il nous a montré qu'on ne pouvait évoluer qu'en partageant les souffrances des autres et non en s'enfermant dans une tour d'ivoire de crainte de perdre sa pureté et sa sagesse.

« Voilà pourquoi j'essaye de remuer un peu l'Humanité, de répandre autour de moi quelques idées qui ne proviennent pas de mon cerveau et de propager les deux grandes vertus qui nous viennent du Ciel : la Bonté et la Tolérance. » Cette admirable profession de foi est de Papus. {539}

Monsieur Philippe, selon Sédir, « condamnait les pratiques de l'ésotérisme – comprenez les sciences occultes – comme contraires à la loi divine, ne les employait sous aucune forme et n'en recommandait pas les théories. {540} » Il « condamnait également l'hypnotisme, la sorcellerie campagnarde ou la savante magie {541} ». Pourtant, à en croire Bricaud, il employait parfois lui-même des procédés magiques, et parmi les sciences occultes il fit exception pour la divination par les noms (l'astrologie lui paraissant peu efficace) et pour l'alchimie.

Habitué aux systèmes les plus complexes, experts dans l'étude des grands anciens remis au jour, affiliés, ou directeurs pour la plupart, de tant de sociétés initiatiques, férus de magie, de kabbale (ou de pseudo-kabbale, il n'importe ici), d'astrologie, voire d'alchimie, et de toutes sciences réputées occultes, ces restaurateurs de l'ésotérisme en Occident, pour qui le magique, le psychique, le phénoménal n'avaient plus guère de secrets, ces chercheurs de l'occulte qu'étaient Papus, Haven, Sédir, Phaneg et quelques autres dont la petite histoire seule a retenu le nom, se sont ralliés à Monsieur Philippe et convertis à la simplicité de son message.

Sur la route idéale où s'étaient engagés les occultistes de la Belle Epoque, Monsieur Philippe, qui disait n'avoir pas suivi la même voie que les hommes, s'est présenté comme un guide dont la propre route était un chemin pour aller au Christ. Il y a entraîné ces chercheurs de la bande à Papus, dont la recherche occulte avait providentiellement préparé la voie, et qui ont

entendu l'appel du Christ à travers les paroles et les actes de cet homme-médecine aux allures de bon bourgeois.

Cet appel, d'autres, bien d'autres encore, connus ou inconnus, l'ont entendu depuis, qui se sont engagés à l'imitation de Monsieur Philippe, dans la voie de l'Évangile ? Et combien doivent aujourd'hui aux écrits, aux paroles de Monsieur Philippe, rapportées par Paul Sédir, Alfred Haehl, Philippe Encausse et quelques autres, d'avoir à leur tour découvert, aimé, fréquenté par-delà le voile le maître inconnu que Papus, le premier, sortit de l'ombre ?

C'est ainsi qu'en 1976 Pierre Rispal fonda, avec les encouragements de Philippe Encausse, une association des Amis de Maître Philippe, qui, depuis, s'efforce d'honorer sa mémoire et de s'inspirer de son enseignement. Comme le firent ses disciples après sa mort, les Amis de Maître Philippe se rassemblent aujourd'hui sur sa tombe, le jour des Rameaux. D'autres groupes, plus ou moins formels, les y ont rejoints depuis.

Enfin, plusieurs ordres martinistes tiennent eux-mêmes Monsieur Philippe pour un guide très sûr, et accordent une grande place à son message et à sa personne dans leur propre enseignement. Le principal du constant message de Monsieur Philippe à tous les hommes de bonne volonté qui croisèrent son chemin, s'inscrit en effet au cœur de l'Évangile : « sa doctrine était l'Évangile seul », écrit Sédir. Elle se résume dans le commandement de l'amour parfait de Dieu et des hommes, de cet amour seul qui, selon saint Jean, chasse la crainte.

ÉPILOGUE

LE FRÈRE DU SEIGNEUR

« Par le peu que je peux vous en dire, vous reconnaîtrez en lui, je l'espère, un de ces "frères" mystérieux du Seigneur, un des plus grands, le plus grand peut-être des hérauts de l'Absolu. »

Paul Sédir

Au terme de cette esquisse biographique, et avant de lire deux témoignages essentiels, qui nous montreront, pour le premier comment l'a vu et compris Papus, et pour le second ce que pouvait percevoir et recevoir un fidèle des séances de la rue Tête d'Or, la question demeure : qui fut, qui est Monsieur Philippe ?

Dès 1906, son cas avait été réglé à jamais pour la Faculté et le Dr Paul Duhem, médecin adjoint du sanatorium de Boulogne-sur-Mer, pouvait dénoncer à ses pairs « le délire mystique causé par les pratiques du magnétiseur Philippe » et conclure par une déclaration de guerre : « Je place donc Monsieur Philippe, sa méthode de cure, et toutes les officines analogues au même rang que les séances de spiritisme, comme élément étiologique de certaines maladies mentales.

Je considère que c'est un véritable danger de les laisser subsister plus longtemps, à l'heure actuelle où les efforts continus de la science cherchent à déloger de leurs derniers repaires, pour les détruire, les superstitions d'origine religieuse ou non dont nos cerveaux ont plus ou moins été imprégnés dans notre enfance. {542} »

La thèse du Dr Louise Maniguet, sous la direction du professeur Etienne Martin {543}, en 1920, ne fait pas non plus

dans la demi-mesure, et cette mesure est celle d'un rationaliste pour qui Monsieur Philippe ne saurait être qu'un charlatan. Passons.

Ni charlatan, ni sorcier – qui peut aujourd'hui en douter ? – Et un fort brave homme, voilà qui pour nous est entendu. Un homme hors du commun, c'est entendu aussi. Mais qu'est-ce à dire ?

De l'autre côté de la rive, à jamais infranchissable, entre rationalistes et occultistes, parmi les amis de Papus à qui celui-ci fit très tôt rencontrer son maître spirituel, les opinions divergent, à moins qu'elles ne se complètent. Pour quelques-uns, tel Victor-Emile Michelet qui se souvient en 1930, « Philippe [...] ne fut certes pas un personnage ordinaire. Je ne l'ai pas connu, mais des circonstances me donnèrent l'occasion personnelle de constater l'action de ses incontestables pouvoirs {544} ».

C'était, écrit-il encore en 1937, « un excellent homme, d'un esprit fort ordinaire, mais doué d'authentiques pouvoirs de guérisseur et de visionnaire {545} ». Pour Lucien Chamuel, un autre occultiste du clan de Papus, Monsieur Philippe était un « surhomme {546} ». Pour Edmond Dace, occultiste lui aussi, Monsieur Philippe, dont la signature « se termine par un paraphe qui commence en zigzag et aboutit à une ligne fléchie {547} », était un « fils du tonnerre ». Or, on sait que la foudre – l'Écriture sainte en recèle maint exemple – est souvent associée à l'idée de paternité divine.

Dans les sociétés primitives, de tels pouvoirs relèvent du chamanisme. Monsieur Philippe apparaît aussi comme un chaman du XIX^e siècle industriel, dont la recette est une voie étroite : « pour arriver à commander aux animaux, aux plantes, et à la matière, il n'y a qu'un chemin qui est la souffrance mais, pour en arriver là, la route est longue et la souffrance à supporter immense {548} ».

Mais, aux yeux du mage Gérard Encausse, qui reprend en l'espèce un concept oriental passé en Occident, Monsieur

Philippe est un être libéré des réincarnations successives que doivent subir tous les hommes, revenu en ce monde, par sa propre volonté, pour aider ses frères humains dans la détresse. Dans « L'Incarnation de l'Élu », publiée dans sa revue *l'Initiation* en 1896, Papus place dans la bouche de son maître cette supplique : « Ô Père céleste, ô Vierge dominatrice des constellations, permets-moi maintenant que le cycle de mes personnelles douleurs est terminé, de redescendre et de souffrir pour ceux qui te méconnaissent et qui meurent en leur âme pour ne t'avoir point senti. {549} »

Pour Monsieur Philippe, nos défauts physiques et nos maladies sont des difficultés logiques attachées à nos actes précédents, et la doctrine de la réincarnation tenait dans son message, voire dans sa pédagogie, une place capitale, non pas, me disait l'un de ses disciples contemporains, comme une loi absolue, mais comme une grâce. Cependant, il distinguait les enfants de la chair, appelés à se réincarner pour évoluer, des enfants de Dieu, qui reviennent par leur propre volonté.

Pour lui, « la véritable résurrection de la chair et la seule, c'est la réincarnation {550} », et toute action commise dans une vie antérieure a des répercussions sur notre vie présente, et toute action commise dans cette vie-ci aura des conséquences sur notre vie future, parce que nous revenons avec les passions que nous n'avons pas combattues. Il y voyait la source de bien des maux, et c'est ainsi qu'il expliqua et montra un jour à Papus, dans une vision, comment une famille à qui celui-ci venait en aide, avait jadis commis des crimes dont elle payait aujourd'hui les conséquences. {551}

S'appliquant lui-même le principe du retour des âmes dans des corps, Monsieur Philippe, qui disait se souvenir de ses propres vies antérieures, dont certaines sur d'autres planètes, expliquait parfois ainsi, à la façon d'Alan Kardec, l'évolution spirituelle des hommes à l'âme contrainte, d'âge en âge, de prendre de nouveaux corps ici-bas. Considérait qu'il était un être à part, une vieille âme riche de maintes incarnations, mais

qui n'avait pas, disait-il, suivi le même chemin que les autres hommes, il confia même à plusieurs disciples qu'il devenait encore revenir ici-bas après sa vie présente.

Mais la révolution des âmes – pour reprendre ici une notion traditionnelle complexe – ne se limite pas selon lui à des passages successifs dans des corps terrestres : « Je vous dis que je ne suis pas de la terre. J'y suis venu rarement ; mais je me souviens de toutes mes existences passées. Un jour j'ai voulu revoir la planète d'où je sortais ; alors le génie de la planète s'est montré à moi et m'a dit : "Tu me reconnais donc !" ^{552} »

Pourtant, il n'est pas exclus non plus que Monsieur Philippe se soit, dans certains cas, volontairement appliqué à des fins didactiques une histoire qui n'aurait eu pour lui qu'un caractère symbolique, mais que certains auditeurs ont pu prendre à la lettre. Ne négligeons pas en l'espèce cette mise en garde de Monsieur Philippe lui-même, rapportée par Alfred Haehl : « Si je vous ai dit un jour qu'à telle date (XVII^e siècle) j'ai vu ceci ou cela, cela ne veut pas dire que je vivais alors en un tel pays de la vie matérielle, mais remarquez bien que d'ici je puis regarder la Suisse ou Paris [...]. À ce moment-là je pouvais donc regarder cette scène sans y être pour cela. ^{553} »

Des interprétations hâtives ont ainsi conduit certains à composer de Monsieur Philippe l'image d'un personnage factice, alors qu'il n'a jamais revendiqué lui-même, que je sache, d'être la réincarnation de personnages dont l'histoire, petite ou grande, aurait retenu les noms. Et pourtant !

On le prit pour un apôtre réincarné. Il s'en défendit : « Non, je ne vous ai jamais dit que j'avais été l'un quelconque des apôtres du Christ. Je suis un pauvre pécheur du temps de Notre Seigneur Jésus ; j'étais avec les apôtres, voilà tout. ^{554} »

On le prit aussi pour la réincarnation de Cagliostro, qu'il tenait en effet pour « un être de lumière ». Et il est vrai que les deux personnages se ressemblent au point que Marc Haven filigrane l'homme de Lyon à travers son *Maître inconnu*. Mais souvenons-nous de la mise en garde de Bruno Marty.

D'aucuns sont allés plus loin encore, pour qui Cagliostro réincarné en Monsieur Philippe n'était autre que le Christ lui-même, de retour parmi les hommes. Il est vrai que cette singularité d'avoir un père prénommé Joseph et une mère prénommée Marie, le plaçant sous le patronage du père adoptif et de la mère de Jésus, l'a sans doute marqué dès le plus jeune âge.

Et il dit un jour à Marie Lalande « qu'il avait dû chercher pendant six ans avant de se réincarner, un homme qui s'appelât Joseph d'un seul prénom, ainsi qu'une femme ne s'appelant également que Marie {555} ». Certains de ses disciples y ont vu le signe particulier d'une destinée hors du commun, voire la marque d'une lignée spirituelle d'élus où Monsieur Philippe serait tantôt Jésus-Christ lui-même, tantôt son égal, son frère de même nature divine.

Marie Lalande elle-même se risque à une comparaison bien audacieuse : « Il parlait alors de l'Esprit et de lui-même comme Jésus parlait de son Père qui était un avec Lui et duquel Il avait tout reçu. {556} » Or, témoigne Sédir, Monsieur Philippe « proclamait la divinité unique de Jésus, Sa souveraineté universelle et la perpétuité de Son œuvre rédemptrice {557} », et à plusieurs reprises il s'est lui-même élevé contre ces assertions fantaisistes, contre lesquelles ne manquent pas de protester aujourd'hui encore ses plus fidèles disciples. {558}

Nonobstant les interprétations tendancieuses, pour beaucoup, Monsieur Philippe était et demeure un maître. Car, s'il est vrai que Dieu, fidèle à sa promesse, est toujours parmi nous, il ne faut pas le chercher, disait Théophile Briant, là où retentissent les trompettes de la renommée, mais, comme l'inconnu de Sédir, noyé dans la foule anonyme.

Monsieur Philippe appartient à la race de ces êtres qui manifestent, selon le mot de Sédir « l'attention que Dieu porte à la terre, visitée parfois par de grands et discrets messagers que certains appellent maîtres ». Pourvu que ce soit, comme c'était le cas de Monsieur Philippe qui n'avait cessé de le rappeler, au

service du Maître unique, celui-là seul qui doit être reconnu et vénéré comme notre Maître, parce que nous sommes tous frères. {559}

Pour le savant Dr André Lalande, frère de Marc Haven, Monsieur Philippe avait la stature d'un prophète : « Monsieur Philippe n'était pas seulement un guérisseur-né, comme il s'en trouve de temps en temps ; et, qui grâce à une faculté psychophysiologique encore inexplicquée par la médecine moderne, réalisent des cures aussi réelles que surprenantes.

Il les dépassait infiniment par son profond sentiment des forces inconnues, de la présence de Dieu et de son inspiration, en même temps que par son autorité morale sur son entourage et sur les malades qui venaient le consulter en foule. Le spectacle de cette action faisait comprendre à ceux qui assistaient, fût-ce en simples observateurs, ce que purent être les Prophètes entourés de leurs disciples, il faudrait presque dire le Christ au milieu de ses Apôtres. {560} »

« Il faudrait presque... », écrit audacieusement André Lalande. Mais quelle surprise de découvrir sous la plume bouleversée de Marc Haven, et même dans des notes de Papus, s'agissant de Monsieur Philippe, des capitales initiales d'ordinaire réservées au seul Seigneur !

L'homme simple qu'était Monsieur Philippe, dont un disciple fervent me disait qu'il n'y avait pas de plus « pauvre en esprit » que lui, ainsi que l'entendent les Béatitudes, cet homme simple n'en était pas moins porteur de l'unique Esprit. Consignons en l'espèce le témoignage capital d'un connaisseur, très grand thaumaturge lui aussi, Mgr Ernest-Louis Houssay, l'abbé Julio {561} : « J'ai vu Philippe, j'ai vu l'entrée, les escaliers, les appartements encombrés de malades de tous genres, je l'ai vu humble et tranquille s'en allant à travers les rangs pressés, disant à tous un mot de consolation, je l'ai entendu prier, et je me suis courbé devant lui, reconnaissant qu'il avait l'Esprit de Dieu. {562} »

Or, selon saint Irénée qui prêchait à Lyon dix-huit siècles avant Monsieur Philippe, « ceux qui portent l'Esprit de Dieu sont conduits au Verbe, c'est-à-dire au Fils ; mais le Fils les présente au Père, et le Père leur procure l'incorruptibilité. Donc, sans l'Esprit, il n'est pas possible de voir le Fils de Dieu, et sans le Fils personne ne peut approcher du Père, car la connaissance du Père, c'est le Fils, et la connaissance du Fils de Dieu se fait par le moyen de l'Esprit-Saint ».

Monsieur Philippe – qui usait parfois lui-même des formules de Jésus, telles que « en vérité je vous le dis {563} » – a cherché à vivre, il a vécu en imitant à sa façon le Christ, non pas comme un singe conscient ou inconscient de Jésus, mais parce que tout chrétien qui doit vivre en imitation de Jésus-Christ est aussi un autre Christ, et qu'il peut ainsi faire des choses aussi grandes que Jésus lui-même, dont il devient alors, par bénédiction divine, le frère adoptif. Alors, l'esprit des fils d'adoption le fait s'écrier : « Abba, Père ! » {564}

Méditons encore ces paroles de son disciple Émile Besson : « Tous les serviteurs du Christ ne sont tels qu'en vertu de leur union avec le Christ. Cette union est plus ou moins profonde ; mais, si profonde qu'elle soit, l'individualité du serviteur, son Je, subsiste toujours distinct du Je du Christ. Il n'y a jamais identité entre Lui et le serviteur, mais ressemblance, concordance, harmonie. [...]

Le Seigneur de la terre est donc celui des serviteurs, soldats ou amis du Christ qui possède la qualité et la quantité de Lumière les plus propres à relier toute la vie terrestre directement au Verbe. Il reçoit les ordres du Christ, les exécute et Lui transmet les vœux des terrestres. Il représente seulement le Christ ; il n'est pas le Christ. {565} »

Monsieur Philippe a vécu en initié, en initié sauvage, c'est-à-dire affranchi des sociétés d'initiation dirigées par ses amis, à bonne distance – ni trop près, ni trop loin, fût-ce par leur intermédiaire – mais sans jamais s'impliquer autrement que par des conseils paternels. En initié libre, en somme, à la façon dont

Papus avait conçu primitivement et idéalement son initiation martiniste, l'initiation formelle en moins. Mais, en initié, cela ne veut pas dire en saint, ni que Monsieur Philippe eut été infaillible ou omniscient dans des domaines où il s'est aventuré à exposer des théories ou de faits qu'aucune science, de son temps ou du nôtre, n'est venue confirmer.

Robert Ambelain, jadis, s'amusait de ces singularités et il fit grief de les avoir publiées au Dr Philippe Encausse qu'elles embarrassaient au point qu'il finira par les retirer des « enseignements » consignés dans les éditions successives de son *Maître Philippe*. Ces singularités, je le concède volontiers, peuvent s'expliquer parfois par l'emploi d'un langage imagé ou symbolique. Mais pas toujours. Et le recueil de Papus qu'on lira ci-après en offre maints exemples. Ce pourquoi, d'ailleurs, un disciple très fervent et très intelligent de Monsieur Philippe, avec qui j'en discutais jadis, l'avait jugé « dangereux » et difficile à publier.

Je continue de croire, au contraire, que ces documents – et d'autres du même genre – contribuent à dresser le portrait, ô combien attachant, d'un homme qui, aussi grand fût-il, n'en restait pas moins un homme. Un homme, avec ses vertus, que nul à part quelques imbéciles ne songerait aujourd'hui à nier, avec ses charismes hors du commun et même plus encore, c'est entendu, mais faible aussi à ses heures. L'humanité de Monsieur Philippe, ses souffrances tues, ses espoirs déçus, ses colères sans violence (par exemple, lorsqu'il envisage un duel contre Ratchkovsky), parfois un brin d'orgueil – Philippe d'Arbresle m'émeut – n'entachent en rien son statut d'envoyé de la cour céleste.

Car si Monsieur Philippe, Seigneur de la terre aux yeux d'Émile Besson, ne possédait pas, pleine et entière, la vérité, la Vérité, elle, possédait Monsieur Philippe, parce que le Christ glorifié est un esprit dispensateur de vie : il compénètre chaque chrétien au point d'être avec tous les baptisés un seul corps. Alors, la vie chrétienne est, par anticipation, une vie divine dans

laquelle le chrétien – dont la personnalité reste intacte – s'approprie la nature spirituelle du Christ, pour devenir un homme nouveau capable d'accomplir des miracles.

Dans son union avec le Christ, Monsieur Philippe, qui se disait le chien du Berger et sur lequel, selon l'abbé Julio, reposait l'Esprit de Dieu, a reproduit à sa façon l'image parfaite du Fils de Dieu devenu homme, il a atteint la ressemblance avec Dieu dans la ressemblance avec le Christ dont il était l'ami. Le Christ n'a-t-il pas proclamé : « Heureux les pauvres en esprit car ils verront Dieu ? »

DEUX TÉMOIGNAGES D'IMPORTANCE

I

Outre sa correspondance avec des intimes {566}, à laquelle il faudrait ajouter quelques pages destinées à l'usage privé de rares disciples comme Jean Chapas {567}, Monsieur Philippe a laissé à Emmanuel Lalande des carnets chiffrés que celui-ci montra à Papus. Et il n'a publié aucun autre ouvrage que sa « thèse » de médecine.

Au demeurant, Monsieur Philippe, d'après Sédir, « se montrait peu prodigues de discours {568} », mais ses paroles ont été scrupuleusement notées, conservées et exploitées.

Papus avait lui-même recueilli à partir de 1900 au plus tard, des propos de son guide. Il y adjoignit quelques notes, sans doute plus tardives, sur Jean Chapas, et un chapitre intitulé « Biographie, anecdotes », dont la plus grande partie paraît avoir été rédigée peu avant la mort de Monsieur Philippe, vers 1905. Quelques corrections, quelques additions sont même vraisemblablement postérieures à cette date, et certaines précèdent sans doute de peu le rappel à Dieu de Papus, en octobre 1916.

Le répertoire de Papus revint par héritage à son fils, le Dr Philippe Encausse, à qui la Gestapo le vola, avec beaucoup d'autres documents de son père, au cours du pillage de sa bibliothèque, en 1942 {569}. Dieu voulant, il le retrouva à la Libération, en 1944, avant de le léguer avec un certain nombre d'autres pièces, à la bibliothèque municipale de Lyon, quelque quarante ans plus tard, par testament olographe du 29 juin 1984. {570}

Philippe Encausse a lui-même publié dans la seconde partie de son *Maître Philippe* une bonne part du manuscrit de son père. Mais cette édition ne respecte pas l'ordre des rubriques

imaginées par Papus, et procure un texte partiel et parfois corrigé. D'autre part, certains propos attribués à Monsieur Philippe étant peu crédibles (descriptions d'habitants de la Lune et du Soleil, être ailés au Pôle nord, etc.), Philippe Encausse, qui les avait insérés dans la première édition de son livre, jugea bon de ne pas les conserver dans les suivantes. Il y a adjoint enfin beaucoup d'autres citations patiemment recueillies par d'autres témoins.

Il serait certes très inconvenant de faire grief de ces remaniements à Philippe Encausse dont la pédagogie très papusienne visait surtout à éduquer le cœur, non point à faire œuvre d'historien. Une édition des propos recueillis par Papus et d'un autre document capital, fidèle à la lettre du texte, et intégrale il va de soi, n'en était pas moins à mes yeux nécessaire, dont la tâche me fut confiée en 1986 par Robert Amadou, exécuteur testamentaire du legs Philippe Encausse ^{574}. La voici enfin menée à bien.

Les notes de Papus réfèrent, comme acteurs ou comme auditeurs (dans ce dernier cas, le nom figure entre parenthèses à la fin des citations), à des personnages bien connus des amateurs de Papus et de Monsieur Philippe : Emmanuel Lalande, sa première épouse, Victoire Philippe, Jeanne Robert, compagne de Papus, Sédir, Jean Chapas, Jacques Comte, Raoul Sainte-Marie, le tsar Nicolas II et l'impératrice Alexandra.

D'autres sont plus inattendus : Chestakoff (dont Papus orthographie le nom Chestakow), intime des Philippe, dont la fille Marie épousera Marc Haven en secondes noces ; Ratchkovsky (que Papus désigne comme Racovitch, et dont il lui arrive même d'écourter le patronyme en Ratch.), chef de la police russe à l'étranger, en poste à Paris ; Théophile Delcassé, ministre français des Affaires étrangères de 1898 à 1905 ; Serge Iouliévitche de Witté, ministre des Finances de Nicolas II.

Le mot « séance », entre parenthèses, réfère aux anecdotes relatives à l'une des fameuses séances de la rue Tête d'Or. Le mot « fête », également entre parenthèses, réfère à la fête de

Monsieur Philippe que ses fidèles avaient pris l'habitude de lui souhaiter chaque année, le jour des Rameaux.

Les notes rassemblées sous le titre « Apparitions posthumes à Papus », selon les premiers mots couchés par celui-ci en haut de sa page, ont été reproduites en fac-similé par Philippe Encausse, qui en donne par ailleurs toutes les dates, avant de témoigner des sept manifestations posthumes de Monsieur Philippe dont il fut lui-même gratifié. Ces songes de Papus font intervenir certains de ses familiers : Jeanne, sa compagne, et le tout jeune Philippe Encausse, que ses parents avaient surnommé Lili.

Sur la couverture du volume, Philippe Encausse avait collé une feuille de papier à l'en-tête du « Groupement les Amis de Maître Philippe ». Trois médaillons, disposés en triangle sur le premier tiers de la feuille, représentent, en haut, le Christ d'après la médaille dite du « Campo dei Fiori », découverte à Rome en 1897 et chère aux disciples de Sédir, à gauche Papus, à droite Monsieur Philippe, et, en bas de page, figure la médaille pour les dignitaires de l'Ordre martiniste dessinée par Monsieur Philippe.

Sur le plat inférieur du volume, a été collé l'ex-libris de Papus représentant un sphinx sur le torse duquel sont placés différents symboles, et sur la première page figurent deux dessins de Papus que nous reproduisons en fac-similé. Enfin, le texte proprement dit s'ouvre sur une citation de Cagliostro inscrite sur une feuille volante collée sur la première page du volume.

II

Au recueil de Papus légué à la bibliothèque municipale de Lyon était joint un manuscrit dactylographié, de 27 pages, très digne d'être lui aussi publié dans son intégralité. C'est un journal anonyme, ouvert le dimanche 25 avril 1897 et fermé le mardi 19 février 1907, de notes d'un ou d'une disciple du maître, relatives à des « séances » données par Monsieur Philippe, puis par Jean Chapas, son successeur désigné, rue Tête d'Or, à Lyon. J'ignore l'origine de ce document. Peut-être faisait-il partie des quelque huit cents pages dactylographiées, provenant de Louis Marchand (1881-1965), qui les avait lui-même reçues à la mort de Sédir, et qui furent confiées en 1965 à Philippe Encausse.

Ce document a été lui aussi largement utilisé par Philippe Encausse, qui a porté en marge du manuscrit des repères et des annotations pour la préparation de son livre. Notre édition restitue naturellement à ce journal son caractère propre et son intégralité.

III

Les deux manuscrits sont reproduits *in extenso*, y compris pour le premier quelques dessins en fac-similé. Des incorrections de style, et même quelques erreurs grammaticales, ont été conservées. La division en paragraphes a elle aussi été maintenue autant que possible.

Afin de laisser à ces documents leur caractère de relevé spontané, seules quelques abréviations courantes ont été développées sans être signalées. Quelques autres mots abrégés ont été développés entre crochets droits. Quelques lettres ou quelques mots involontairement omis par l'un ou l'autre rédacteur ont également été rétablis entre crochets.

Par ailleurs, Papus utilise souvent des symboles graphiques du Soleil ou de la Lune, mais aussi des planètes pour les jours de la semaine (le Soleil pour le dimanche, la Lune pour lundi, Mars pour mardi, etc.), ou encore du Christ, qu'il écrit à l'aide d'une croix (+) et de Monsieur Philippe, souvent désigné par la lettre grecque phi. Nous n'avons pas jugé utile de conserver ces symboles, que nous avons donc remplacés par leur nom commun.

La ponctuation a été, autant que possible, respectée, à l'exception de quelques bévues évidentes. Papus fait suivre les mots en tête de chacune des rubriques tantôt d'un point, tantôt de deux points, parfois d'une virgule ; nous avons généralement respecté son choix. Par contre, il fait souvent suivre la fin de chaque paragraphe par un trait horizontal qui ne possède aucune valeur de ponctuation, et que nous avons donc régulièrement supprimé.

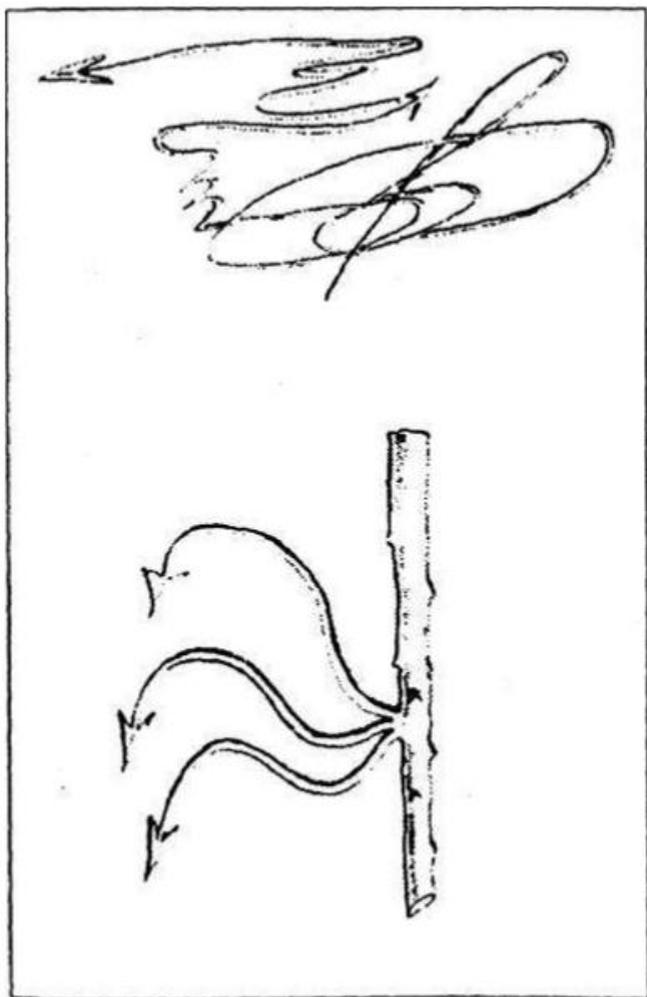
Nous avons respecté l'excès de capitales initiales, mais pour les noms propres entièrement écrits en lettres capitales, nous avons seulement conservé la capitale initiale. Nous avons transcrit en chiffre ou en lettre respectivement les nombre que l'un ou l'autre des rédacteurs avait écrits en chiffres ou en

lettres. Enfin, tous les mots soulignés, le plus souvent chez Papus en début de paragraphe, ont été imprimés en italique.

Quelques mots qui me restent malheureusement illisibles ont été indiqués par le symbole [...], et les mots ou les passages biffés ont été signalés en notes.

Des notes annonçant le présent volume ont été publiées sous les titres : « Philippe Encausse et Monsieur Philippe », *L'Initiation*, juillet-août 1988, pages 129-132, et « Papus et Monsieur Philippe », *L'Initiation*, avril-juin 1990, pages 60-67. Ce dernier article comprend aussi une prépublication des chapitres « Biographie – Anecdotes » et « Apparitions posthumes à Papus ».

Enfin, rappelant le mandat qu'il m'avait confié, Robert Amadou a lui-même publié des extraits des manuscrits conservés à la bibliothèque municipale de Lyon, sous le titre « Monsieur Philippe de Lyon, homme de bien et homme de Dieu », *L'Autre Monde*, n° 123, 1990, pages 17-19.



RECUEIL DE PAPUS

« La femme ne doit-elle pas aussi s'élever à la conception du vrai et du bien, participer à l'œuvre de régénération ? N'est-ce pas elle qui doit, la première, mettre le pied sur la tête du serpent ? N'est-ce pas dans le clair miroir de son âme que doivent se réfléchir, d'abord, les premiers rayons de la Sagesse ? »

Cagliostro

Le Fils

Baptême du fils : abandonner ses biens.

Les images de tout ce qui sera existent dans le commencement ; quand un homme rencontre une de ces images, en y pensant il la vitalise, et quand il la voit il commence à la réaliser. De même le Père a vu dans le Fils l'image du monde ; et c'est celui-ci qui en se matérialisant a créé l'homme ^{572}. Il est donc le premier né, l'Alpha.

Pilate ne s'est pas lavé les mains.

Corps [du Christ] n'est plus dans [le Soleil].

[Christ] agit et cela dure le temps qu'il veut ; Il est maître de [la terre], va revenir dans quelques années.

Les initiés étrangers savent, mais sont empêchés par l'amour-propre de reconnaître [le Christ].

Jésus-Christ

Jésus-Christ a eu deux natures. Il était homme, et Il était aussi le Fils de Dieu, fils unique, fils préféré. Comme homme, son corps était formé de tout ce qu'il y avait de plus pur dans la

matière : Il avait été formé sans le secours d'aucun homme. Il est venu dans un terrain rempli de ronces et d'épines, planter le bien, et cette belle plante a été raillée, n'a pas été comprise : Il est venu apporter la lumière à l'âme, mettre de l'huile dans la lampe. De 12 à 30 ans, Jésus-Christ a passé ses jours et ses nuits dans les entrailles de la terre, où habite un monde plus arriéré que nous, et qui doit lui aussi venir à la lumière.

Son chiffre était 3 h 12 ans, 30 ans, 33 ans, mort à la 3^e heure ; elle aurait pu avoir lieu à 3 heures 3' ou 33'. 3 clous seulement ; la croix a la forme d'un T avec une légère adjonction verticale ; Christ a été cloué sans avoir été lié auparavant ; l'opération a été faite à terre ; les deux mains ont été percées d'abord, et les clous sont entrés entre le 4^e et le 5^e métacarpien dans chaque main, on a ensuite cloué chacun des pieds séparément, mais, comme un des clous traversait des parties molles sans pouvoir être soutenu suffisamment, on a enlevé ce clou, et on a placé les pieds l'un par-dessus l'autre ; et on s'est servi d'un seul clou pour les deux pieds.

Pas de chevalet pour soutenir le milieu du corps. Coup de lance donné à la place de la rupture des os ; il fut porté à gauche et traversa la rate, le diaphragme et la partie inférieure du péricarde ; de tout cela vient le flot de sang et d'eau. Cette plaie seule suffisait à donner la mort ; qui fut accomplie dès que les paroles : « Eli ! Eli !... » furent prononcées, elles effacent les clichés ultérieurs de désespoir et de non-confiance dans le Père, générés par les hommes.

Création

Si on nous donnait la connaissance du mystère de la création, ce serait pour nous une grande imprudence, car le sachant on ne ferait plus de progrès. Les âmes ont été créées toutes en même temps ; mais elles ne sont pas descendues toutes en même temps ; la création dure toujours.

Création : est un monstre incompréhensible ; on est le roi de soi-même, mais tu ignores ce qu'est ton corps.

Nous avons été créés avant les animaux ; mais ils sont nés avant nous ; les évolutionnistes sont antichristiques. [Christ] est venu en même temps partout ; c'est Lui qui est le trait d'union fluide qui unit la prière au Père.

Dieu pour créer l'homme tel qu'il est, a comme dégrossi un bloc de marbre, les fragments qui tombaient ont formé les animaux utiles, puis les êtres inférieurs jusqu'au néant furent créés ; puis Dieu a placé l'homme au-dessous du tout pour qu'il remonte à travers jusqu'à Lui.

Lorsque tous les êtres de la création sont ramenés à Dieu, le travail étant fini, il y aura une autre création.

Quand Dieu créa le monde, Il créa aussi les esprits infernaux : Il les créa sciemment, avec connaissance de cause.

Dieu a créé des démons aussi forts que Lui, mais qui n'ont pas sa sagesse.

Lorsque tous les êtres de la création seront ramenés à Dieu, le travail étant fini, il y aura une autre création.

La création est semblable à un cliché photographique.

Le mercredi 20 juillet 1904 W.S. est apparu crucifié sur un nuage rouge à 11 heures du soir et cette apparition flottait sur Paris. {573}

[... de Philippe]

Jésus-Christ

Les anges du tombeau étaient des esprits divins qui pour se rendre visibles, utilisèrent la vie du Christ encore flottante autour du corps. Il n'est pas venu exprès pour souffrir, mais pour nous montrer le chemin.

Lorsque Jésus-Christ est venu, personne n'avait encore été jugé ; et personne n'avait vu le Père, Lui-même, peut-être ne l'avait que senti.

Vêtements du Christ : part des vêtements prises par des nations étrangères : il y a trois religions issues de l'Enseignement, qui sont éloignées de la vraie religion, formant les trois angles d'un triangle dont le centre est la vraie croyance. De 12 à 30 ans, Il a visité le monde entier, Il a été mis à mort réellement, emprisonné jugé pour politique et magie, etc. Ses os ne pouvaient être rompus, c'était écrit et de plus, ils étaient durs comme le diamant. Quelques amis, descendus avec lui au tombeau, roulèrent la pierre.

Nul ne peut aller au Ciel s'il ne mange sa chair et ne boit son sang.

Les envoyés de Dieu avant Christ étaient des hommes en qui l'étincelle divine fut [...?] et la faculté de se souvenir rendue en partie. Le Christ, le premier, vint du Ciel et paya le passage.

Sang du Christ, on le demande à la race juive.

Il y a 4 ans, [Christ] est passé à Lyon dans un nuage. Puis au mois de septembre il y est passé du sud au nord : d'une façon tangible, une soixantaine de personnes l'ont vu, quant à celles qui ne l'ont pas reconnu, il sera trop tard pour elles.

Il existe un portrait de Lui dans la bibliothèque du roi Hérode, il sera retrouvé.

[Christ] : Il a subi les outrages les plus abominables ; a été souvent en prison.

[Christ] : C'est son ami. {574}

Le Saint-Esprit

Heureusement que nous ne le connaissons pas, car nous nous révolterions et nous le blasphémerions, ce qui causerait notre mort totale.

Saint-Esprit : est venu avec [Christ] sous forme de lumière intellectuelle ; on ne tue plus comme avant ceux qui en ont plus que les autres.

Tout homme rencontrera un jour celui qui le baptisera d'Esprit ; il aura droit de pénétrer alors au Ciel purifié, et ayant tout oublié.

Baptême du Saint-Esprit : abandonner sa vie.

Christ était l'Esprit de Vérité Lui-même, depuis il n'est pas revenu sur la terre, mais il s'est manifesté plusieurs fois selon le degré des êtres auxquels Il s'adressait, par l'intermédiaire de plusieurs.

Le Père

La Providence, c'est le Père, infinie bonté, qui agit toujours par le Fils.

Baptême du Père : abandonner sa famille.

Qui ne connaît pas le Père ne connaît pas le Fils, (vendredi 27 septembre 1901).

Vierge

On doit prier la Vierge.

La Vierge prédomine sur toutes les femmes. Sainte Philomène lui demande, elle demande son tour. C'est ainsi parce qu'il y a eu un précédent.

La Vierge et Christ seront toujours incompréhensibles à l'homme : il n'aura que la connaissance de la nature. Nous la connaissons un jour.

Conduite

Toutes les parties du corps doivent travailler, sans quoi elles s'atrophient.

Lorsque trois seront réunis etc, les bons sentiments du corps, le cœur et l'esprit, les sentiments appartiennent au rapport de l'âme avec la matière. Expérience du cheveu et du papier.

Esprit, âme et corps ou vie matérielle : dans cet ordre.

La timidité : vient quelquefois d'un séjour de l'autre côté.

On verra 2001, mais il y aura eu alors de grands changements. Il sera bientôt trop tard pour bien faire (1901).

Tout homme qui agit engage en même temps dans l'action et dans ses conséquences, la série des êtres qui sont sur le chemin. Si un homme, pour un acte commis par lui, a mérité de naître avec une jambe de moins, tous les animaux qui sont avec lui naissent mutilés, les arbres auront des branches tordues, les minéraux seront impurs. S'il en est ainsi pour le châtement, il en est de même pour le bien.

Apostolat

Ne cherchez pas le repos, cherchez la guerre, cherchez les incrédules, les méchants, les ignorants, les malades et guérissez-les en donnant de vous-même, malgré tout l'ennui et toute la gêne que cela vous causera. Si vous revenez de là appauvri, fatigué, épuisée même atteint de doute par leurs arguments, renfermez-vous dans votre chambre, dans la solitude et priez ; la force avec la vigueur vous reviendront. {575}

L'Homme

Les races dont parle la mythologie existent. Il y a des hommes couverts de poils, il y a des hommes racines. Ces derniers vivent dans des pays très froids au-dessous des glaciers, ils mourraient à notre température, ils vivent d'une végétation spéciale.

Il y a en l'homme, l'esprit, l'âme et la matière comme le dit l'occultisme ; puis encore autre chose, parce que toutes les

cellules, aussi bien des matières inanimées que du corps, ont leur intelligence et leur volonté.

Êtres ailés : vivent (1901) et commencent à se multiplier aux environs du pôle Nord.

Homme : en lui les organes les plus avancés ne souffrent pas ; mais les autres souffrent pour se rattraper. Exemple : cœur et cerveau.

Homme : pour nous connaître, voyons ce dont nous chargeons le prochain.

Hommes : races mixtes : sirènes, velus, géants du Nouveau-Mexique, nains de un centimètre et demi.

Parole : il y a des mondes où l'on ne parle pas.

Race blanche : la plus nouvelle sur terre, et qui partira la première ; il viendra ensuite une race d'êtres ailés.

Chute de l'homme : il n'y en a pas eu.

Esprit d'une personne à quelque endroit qu'elle soit peut répondre à une autre personne qui lui parle, sans que la personne s'en aperçoive, sans se déranger ; ce qui prouve que l'esprit est divisible.

Le corps peut souffrir sans que l'esprit le sache, l'esprit peut souffrir aussi, sans que le corps souffre ou s'en aperçoive.

Nature : coupe les têtes qui dépassent et les met au grenier.

Conduite

Ceux qui refusent d'agir, qui ne croient pas et se séparent des voisins. Ils ne cultivent pas, se croisent les bras, dorment et ne vivent pas. Faites plutôt le mal que de ne rien faire.

Il faut faire toutes choses le mieux possible, complètement.

Ne dire du mal des gens qu'en leur présence.

Médisance : dire à celui qui la fait, vous direz cela quand la personne sera là. Donc ne dire du mal des gens qu'en leur présence.

Médisance : quand on dit par exemple qu'un homme est avare, on met le pied sur son chemin. Celui qui est dans la lumière ne voit pas le mal, il est comme le petit enfant ; il a tout oublié.

Souffrances : 3 sortes de souffrances : les uns souffrent pour eux-mêmes, d'autres pour d'autres, d'autres par mission.

Celui qui souffre le plus est celui qui s'efforce de se rendre athée.

Chacun a juste la quantité qu'il peut supporter ; c'est signe que le Ciel ne nous oublie pas.

Volonté : l'homme ne fait rien que par sa propre volonté, et sur le chemin qu'il doit suivre il faudra bientôt qu'il retourne sur ses pas.

Il faut tout savoir et tout connaître.

Il faut semer toujours.

Il ne faut pas parler aux sourds.

Que la main gauche ignore ce que fait la droite.

Faire ce qui coûte le plus.

Rire dans l'ennui est le commencement de la foi.

Trois choses sont nécessaires pour aller au Ciel : 1.) aimer son prochain comme soi-même, 2.) avoir payé sa dette, 3.) pardonner à autrui.

Mariage

Le mariage est un devoir ; la femme doit connaître, aimer et servir l'homme absolument ; mais l'homme, qui est le maître doit écouter ce que dit la femme plus qu'il ne le fait.

L'homme a le droit d'être papillon et non pas la femme.

Mariez-vous pour rendre à la nature son prêt, sans quoi vous pourriez ne pas revenir ici.

Le mariage vaut aussi de l'autre côté ; on reste ensemble, tant que l'on a à s'aider, se corriger l'un l'autre.

Purification

Travail de l'homme : il faut se connaître soi-même avant de chercher à connaître les autres ; quand on se connaît on n'a plus envie de juger les autres ; Dieu a mis devant chacun de nous une route, il faut que nous l'aplanissions jusqu'à ce que le [Christ] puisse passer après nous.

On nous demandera compte de ce que nous aurons vu et entendu.

Tout travail est utile dans un certain plan : ici on voit passer une année, ailleurs cela paraît être des fruits que l'on recueille.

Tentation : ne pas la fuir, car alors elle s'accumule dans un lieu donné et nous accable un jour d'autant plus que nous ne sommes pas exercés à la repousser.

L'Ancien Testament n'est pas utile à étudier.

Travaux : Dieu nous a donné un royaume qui est bien à nous. Nous travaillons donc pour nous-même, bien que ce soit pour Lui.

Tous les préceptes se résolvent en un seul : nul n'entrera au Ciel qu'au jour où rien ne lui coûtera. Tant qu'un acte à accomplir pourra lui occasionner quelque peine, il ne sera pas prêt.

Faire plus qu'on ne peut pour être aidé.

L'homme n'acquiert le droit de commander à son corps que lorsqu'il a acquis sa liberté : alors il peut ordonner à lui et à tout l'Univers.

Si on est attaqué dans la rue, se protéger, parer les coups, jamais on ne doit frapper ou tuer. Celui-là n'est jamais attaqué qui ne l'a pas mérité lui-même.

Pratiques religieuses : faire tout ou rien, mieux vaut rien que d'observer à moitié.

Purification, conduite de l'homme

Pénitences ou jeûnes du corps sont utiles, quoique nous ne soyons pas maître de notre corps.

Péché : tout péché sera pardonné même envers Dieu, mais non le blasphème contre le Saint-Esprit.

Sans la matière, l'esprit ne peut pécher, souffrir.

L'âme est un souffle, une parcelle de Dieu qui ne peut pécher. C'est donc l'esprit qui pêche avec ou sans l'assentiment du corps.

Punitions : si sur le chemin qui nous a été donné, on fait le mal, si on ne l'aplanit, il ne se passera pas 7 générations sans qu'on soit revenu l'aplanir.

Pouvoirs : tous ont été donnés à l'homme, (séance) il faut les exercer sans passe magnétique, sans force de volonté, par simples commandement.

Propagande : elle ne sert guerre qu'à ceux qui ont beaucoup souffert.

Peur : je ne comprends pas qu'on ait peur : que le mal advienne à toi plutôt qu'à ton voisin, qu'importe ?

Pensée : elle pénètre au cœur, y est vitalisée, puis s'élève à 1.50, 2 mètres au-dessus de la tête et forme une image perçue et analysée par le cerveau.

Physionomie : un homme qui lutte avec courage contre ses passions peut, en trois ou quatre ans, changer son visage, même s'il est vieux.

Ne jamais remettre au lendemain, car les êtres qui sont là pour nous aider peuvent être partis auprès d'autres.

Action : on ne fait pas d'effet en parlant, il vaut mieux donner le bon exemple.

Ne jamais faire d'athlétisme par orgueil, car dans ce cas cela ferait mal.

L'action : n'est pas jugée mais l'intention seule.

Antipathie : il faut la vaincre.

Activité : si nous connaissions la raison terrestre des êtres, nous ne ferions rien ; mais si nous connaissions la raison absolue, ce serait tout le contraire.

L'activité : lorsque nous laissons les êtres qui sont en nous agir librement, ils ne nous chargent pas de responsabilité ; si nous voulons les diriger, nous payons 100 fois plus, mais aussi la récompense est 100 fois supérieure.

Amour propre : il faut le mettre sous ses pieds. Ceux dont on n'a pas ri ne peuvent pas aller au Ciel.

Amour de Dieu : Il est en nous ; c'est pourquoi il faut aimer son prochain, et on aimera Dieu du fond du cœur.

Pauvres d'esprit : ceux qui ont tout appris, tout su, et qui ont tout oublié, même qu'ils souffrent.

Activité : des gens qui semblent paresseux sont au contraire actifs ailleurs.

Il faut agir même lorsqu'on est persuadé qu'on échouera, ou que l'on fait quelque chose d'inutile.

Bougies : il ne faut pas souffler brusquement pour ne pas couper le travail des êtres vivants qui font la flamme.

Si vous reculez devant un effort, il vous sera doublement difficile d'avancer.

Ne jamais manifester sa tristesse ; se cacher pour pleurer, sourire au dehors.

Aider tout le monde, sans s'occuper si celui qu'on aide est ivrogne, voleur, etc. Ne faire souffrir personne.

Ce qui se présente à faire est exactement ce qu'il faut faire.

Pour malades : demander à son Ami, qu'il assiste en esprit à la séance.

Ne jamais user de l'épée, même pour un diable ; toujours par la douceur.

Il faut faire voir ceux pour qui on prie.

Ne jamais juger personne.

Aide-toi le Ciel t'aidera. S'aider c'est faire ce qu'il y a à faire, ne pas se soucier du lendemain. À chaque jour suffit sa peine.

Apostolat : si vous avez un frère qui aille dans le mal, aimez-le, allez avec lui et si vous succombez, tant pis ; vous aurez la récompense plus tard.

Bois : si nous prenions une bûche à son origine, et la suivions jusqu'à sa disparition, nous ne connaîtrions que la bûche et rien de sa nature.

Bien : le mal est héréditaire, non le bien, à moins que l'on ait fait de grands efforts pour cela, alors le bien devient aussi héréditaire.

Le bien fait dans l'ombre est héréditaire.

Bourse : dirigée par Mammon, principalement sur ordre du prince de ce monde ; il dévore ceux qu'il élève, ses mouvements sont plus difficiles à changer que ceux d'une Nation.

Courants d'air : ne pas s'y exposer pour s'y exposer ; l'ouvrier qui s'y expose en travaillant n'en a rien à craindre.

Pardon

Dans la vie on progresse sans cesse, et au fur et à mesure de ses progrès, on change de guide ; d'où la nécessité de faire la paix immédiatement avec ses ennemis, car en offensant ses ennemis, on offense son guide et la paix ne peut être faite qu'entre les [...] ^{576}. Sinon il faudrait attendre que dans la série des réincarnations, la même période se produise et que le pardon soit accordé ; il faut même que l'offensé prie pour l'offenseur.

Pardon des péchés : tout péché sera pardonné, même envers Dieu, mais non le blasphème contre l'Esprit-Saint.

Pardonnez à qui vous nuit, c'est semer en lui le germe qui un jour produira le remords et le retour au bien.

Oubli : sorte de pardon, le plus facile. Quand nos organes oublient le mal, c'est le commencement de toute guérison.

Les épreuves apparaissent comme des champs de ronces dans l'invisible.

Conduite

Communication : nous avons tout en nous, quand on nous répond c'est une des parties de nous même qui vibre en harmonie avec l'objet de notre question.

Communications : si un esprit quel qu'il soit, vient auprès de vous, vous donner un renseignement, soyez poli, remerciez-le en lui disant que vous ne lui avez rien demandé, et quand même il vous dirait la vérité ne le faites pas.

Charité : envers la nature (aliments, animaux), envers les hommes, envers les lois justes ou paraissant injustes, parce que nous les avons méritées.

Croix : signifie souffrance et travail ; à son pied se trouve la science.

Connaissances humaines : sont plus vraies dans l'antiquité.

Dons : Dieu a mis sur notre route ici-bas, tout ce que nous pouvons désirer et tout ce dont nous avons besoin pour lutter, c'est-à-dire, pour nous dépouiller nous-mêmes de ce boulet que nous traînons depuis le commencement.

Devoirs : il faut commencer par apprendre à connaître ce qu'on ne connaît pas du tout, c'est-à-dire ce qu'on a à faire, son devoir quotidien. Il faut le faire à fond, y consacrer toutes ses forces, se surveiller et juger soi-même avant de chercher à pénétrer des choses difficiles, dont le seul résultat serait de nous procurer un nouveau moyen de porter des jugements sur autrui, c'est-à-dire des condamnations.

Divorcer : n'est pas inscrit dans ce que vous appelez l'astral.

Dégoût : quand on ne sème que de bonnes graines, on ne récolte que de bons fruits, mais quand on en sème de bonnes et de mauvaises mélangées, la récolte est mêlée et il y vient du dégoût.

Prière

Ce qui fait que Dieu n'entend pas la prière de tous ceux qui prient, ce n'est pas qu'il soit loin d'eux, mais c'est qu'eux sont loin de Lui. Car Il est partout.

Il faut veiller et prier.

Pour que le Ciel nous entende il faut que nous ne détestions pas nos parents.

Si la prière est entendue, vous le sentirez à un état spécial d'extériorisation, d'inspiration, de lumière intérieure, mais pas de souffles, ni de tremblements matériels. Les souffles de la séance on les sent rarement.

Si nous ne pouvons prier, c'est que nous avons négligé de le faire en temps opportun, quand tout allait bien.

Une prière qui n'est pas entendue de Dieu peut cependant être entendue d'autres êtres qui alors nous aident.

Pour qu'elle soit entendue, d'abord pardonner aux ennemis, puis remercier le Ciel.

Répéter [la] prière, parce que nous sommes inattentifs et souvent une seule syllabe est entendue ; il y a des êtres dont la prière est le pain, comme l'air pour nous. Ne pas s'occuper de nos sensations intérieures pendant la prière.

Il faut pour cela être dans le chemin du calme et ne pas se faire de mauvais sang. Il faut s'enfermer à clef ; que le corps, l'âme et l'esprit soient un : tenir 24 heures s'il le faut pour atteindre cela. Les cellules de nos lèvres sont responsables ; c'est quelque chose de très grand ; quand on promet à quelqu'un de prier pour lui, on est lié, il faut le faire, prendre sur le sommeil même ; inutile de prier pour les morts : nous ne savons pas où ils sont, il est permis de demander pour le matériel quand on a confiance.

Dans la prière on ne remercie pas assez.

Que la vie matérielle, l'âme et l'esprit soient unis, dans l'harmonie, en parfait accord.

La prière inattentive est pour les êtres invisibles qui l'entendent, un sujet de moquerie, et nous en rend la risée.

Prier chez soi, toujours.

Le Ciel nous dit de demander, et a promis que nous recevrons notre pain quotidien. Si la demande est utile ; si la prière part du fond du cœur, elle sera exaucée.

Prier en se réveillant de ne pas se mettre en colère.

Corps : si on prend la plus petite parcelle de notre corps et qu'on la divise en 10000, chacune de ces parties a son esprit. Les êtres qui sont en nous ont besoin d'aller au temple, dans notre cœur, entendre des prières.

Une mauvaise pensée nous empêche de prier ; c'est un scandale pour ces êtres ; c'est dans ce cœur spirituel qu'est déposée l'étincelle de Dieu qu'il nous faut faire grandir.

Écoles : deux ; où on ne prie pas ; où on prie ; le premier venu qui récite les patenôtres, est encore dans la voie parce qu'il montre un geste d'humilité... la matière.

Humilité : nécessaire pour que la prière soit entendue.

Prières : les prières des hommes sont entendues et dépassent l'appartement de matière, depuis que le (sic) Jésus-Christ s'est fait chair (vendredi 27 septembre 1901).

Conduite

Devoir du contremaître : garder l'ouvrier peu habile, et payer les pertes qu'il cause, ou intéresser le patron au sort du pauvre inhabile.

Duel : défendu pour des questions d'amour-propre, ordonné pour des questions de principes.

Décoration : si un prince vous donne une décoration, portez-la pour ne pas lui faire de peine ; c'est un hochet que l'on déposera une fois chez soi.

Décorations : il n'en faut pas, ni de sociétés secrètes ; tout doit être mis dans la lumière.

Dépenses : faire celles dont on a le moyen.

Documents antiques, gardés par leurs auteurs comme les trésors par l'avare qui reste là pour eux. Lorsque nous seront respectueux des documents et que nous les soignerons, la nature nous les montrera, sans effort de notre part.

Développement spirituel : même quand les choses viennent à leur temps, il faut les payer : à plus forte raison faut-il payer très cher si l'on veut qu'elles viennent avant le temps. Mais qu'il laisse donc les choses se faire à leur heure. Cela vaut mieux.

Église : il faut y aller toutes les fois qu'on scandaliserait quelqu'un en s'y refusant.

Enseignement : parler trop tôt ou enseigner à un être des vérités prématurées, c'est l'étioler, lui faire du mal, l'étioler de l'autre côté, ce qui est plus grave que de ce côté-ci. Car c'est de l'autre côté qu'on acquiert vraiment la lumière. Ici nous n'avons qu'à faire des efforts pour nous améliorer le cœur. Le reste nous sera donné.

Enterrer et non cramer ; dans un cercueil de bois et dans la terre ; ni dans cercueil de [zinc] ni dans sépulcre.

Souffrance : le but est non pas de souffrir, mais de surmonter la souffrance.

Épreuves : celles que l'on subit en se révoltant ne sont pas comptées.

Évolutions : sans la grâce il faudrait que l'homme passe absolument ; alors il ne souffrirait pas, mais son travail serait [inf ?] indéfini. La grâce du Ciel nous tient grand compte de nos souffrances.

Écrits : les bons sont ceux qui apprennent la patience.

Entêtements : il y en a 2, celui du recul, et celui qui reste en place.

Il faut de l'âge pour œuvrer.

Il faut tout savoir et tout connaître.

Il ne faut pas parler aux sourds.

Rire dans l'ennui est le commencement de la foi.

Nous serons unis avec Monsieur Philippe si nous nous aidons les uns les autres, prévenant même les demandes de ceux qui n'oseraient pas nous en faire.

Alimentation : on est obligé de manger de la viande ; mais manger du gibier le moins possible. Boire du vin coupé d'eau, ou de l'eau pure et un peu de vin pur à la fin du repas. On réussit rarement à rétamé un cœur ici (séances).

Quand les charges glisseront sur notre dos, la Nature ne nous en donnera plus.

Enseignements : on ne peut enseigner que ce qu'on sait ; on est responsable même du temps que l'on fait perdre à ceux qui nous écoutent.

La femme : a plus d'appréhension et de perspicacité.

Le féminisme est faux.

Orgueil : 3 : grand cou ; s'il tombe, il se casse.

grand torse ; s'il tombe, il se fait mal,

grandes jambes ; s'il tombe, il se tue.

Oraison dominicale

– Que votre Nom soit sanctifié : c'est une politesse que nous rendons à Dieu dès le début de notre prière. (Il n'y a pas d'autre sens).

– Ne nous induisez pas en tentation : le Pater a été donné pour certains êtres, ceux à qui l'on parlait et pour les encourager. Il est encore la prière de la plupart, et cela parce qu'il y a autour des hommes, des êtres que nous ne voyons pas, qui sont là, et que cette parole fait réfléchir. Ce sont ceux qui nous induisent en tentation.

Au moment où nous prions et prononçons cette phrase ; ceux qui nous tourmentaient, comme nous, nous taquinerions un enfant, se ressaisissent et se disent : « mais pourquoi nous amusons-nous à faire du mal à ce petit ? » Mais le véritable

soldat qui veut marcher de l'avant ne doit pas dire : « Ne nous induisez pas en épreuves ». Cette prière qui nous vient du Ciel par le Fil ne peut se prononcer sans que celui qui la dit du fond du cœur soit uni d'intention avec Notre Seigneur. Lorsque nous prononçons :

– Donnez-nous aujourd'hui notre pain, cela veut dire : Père donnez-nous le pain de l'âme qui est la souffrance. La souffrance est la nourriture de l'âme, comme le froment est la nourriture du corps. Si nous nous nourrissons c'est pour vivre et la vie de l'âme, c'est la communion avec Notre Seigneur. Comment communier avec Lui ? En donnant pour nos frères une part de notre bonheur, comme le Christ a donné sa vie pour nous faire participer à la vie éternelle, jusqu'à ce que le plus petit d'entre nous soit parvenu au Royaume des Cieux dans lequel la souffrance est transmuée en divine allégresse.

Les intérêts matériels ne doivent pas entrer en jeu dans le Pater, puisque Dieu pourvoit à tous nos besoins matériels. Le petit oiseau qui ne dit pas le Pater, ne reçoit-il pas la vie ! « Ne nous induisez pas en tentation » ces paroles n'ont jamais été données, mais celles-ci que beaucoup de personnes prononcent : « Ne nous laissez pas succomber à la tentation », Dieu ne peut pas être l'auteur de nos tentations, mais Il permet que Satan nous tente afin que nous reconnaissions que sans Lui nous ne sommes rien.

La tentation à laquelle on résiste est le meilleur moyen de travail, mais il ne faut pas s'y exposer pour avancer. Celui qui veut sauver son âme la perd. Tout homme travaille forcément puisqu'il a en lui en même temps que les sept péchés capitaux les vertus qui leurs sont opposées.

Conduite

Les enfants à l'école doivent travailler quand le maître est là ; en son absence, ils ont leurs devoirs à faire quoiqu'ils se croient libres.

Objets usuels : ne pas jeter le vieux, quand on le remplace par du neuf, pour pouvoir conserver ce dernier.

Objets reçus en cadeau : ne jamais s'en défaire.

Orgueil : lorsqu'on y vit, on avance peu, quoique l'on fasse on marche sur une ligne horizontale ou descendante.

Occultisme : peut s'apprendre en 3 semaines ; mais ce n'est pas la voie. C'est d'observer les 3 grands commandements et le reste sera donné par surcroît.

Orgueil : c'est l'homme même ; il est impossible de le vaincre ; aussi le Ciel ne nous demande-t-il que d'aimer notre prochain.

Orgueil : est sur notre tête, mettons le sous nos pieds.

Occultisme : le mystère de l'existence ; puis celui du rapport de l'âme avec la matière.

Procès : les éviter, ils nourrissent les pieuvres.

Réintégration : nul n'entrera au ciel s'il n'a but le sang et mangé le corps de Jésus-Christ. Supportez les souffrances et aimez votre prochain comme vous-même.

Récompenses : 1 000 fois plus grandes que notre mérite, mais les punitions de même, quoique le Ciel récompense plus qu'il ne punit.

Il arrive un moment court dans la vie de l'homme, aux environs de 27 ans, où quoi qu'il fasse cela ne lui est pas compté.

Responsabilité : de nos écrits reste après nous tant qu'ils durent.

Apôtres

Ils étaient d'anciens prophètes, mais ils ne le savaient pas.

Judas, était le plus avancé des apôtres ; il est tombé par orgueil. Son crime n'est pas encore pardonné.

Les apôtres sont partis en 1856 du lieu où ils étaient pour descendre s'incarner sur la terre.

Enfants de Dieu : nés de la volonté de Dieu, sans le secours de la chair, c'est-à-dire, sans qu'aucun jardinier n'ait besoin de les faire sortir de terre. Tandis que d'autres sont nés de la chair et sont les enfants de la terre. Il y a même deux catégories dans les enfants de Dieu : ceux qui sont les soldats et ceux qui sont les officiers. Les enfants de la chair reviennent fatalement, les enfants de Dieu reviennent par leur propre volonté.

L'être pur peut tout connaître. Si on lui demande ce qui existe à un point, quelque éloigné qu'il soit, il répond sans faute.

Enfants de Dieu : peut lire l'inscription que porte la matière ; il peut aussi lui commander ; elle lui obéit et le sert.

Grâce : Dieu donne à celui qui a. Il reprend à celui qui n'a pas.

Génie : les hommes de génie naissent dans le sein d'une femme, sans le secours d'aucun homme. Napoléon, Hugo, Jeanne d'Arc.

Guide : ce n'est pas son esprit qui guide l'homme, c'est une autre main.

Évangile

Paroles de Jésus à ses disciples : Il leur dit : Je parle ainsi pour que vous ne compreniez pas.

Jésus n'a pas tout dit à ses disciples et ils ne comprenaient pas sa parole entièrement. Toutefois, les Évangiles se sont transmis avec quelques modifications peu importantes, sans que le sens en soit altéré. Dieu ne l'aurait pas permis.

Quand Jésus donna à ses disciples le don des langues, alors ils commencèrent à comprendre le sens des mots de leur Maître et le sens des signatures naturelles. Ils virent les vertus des plantes, des animaux, à travers leur forme ; les enseignements du Maître en partie à travers les mots.

Si en effet tout était révélé à tous, personne ne ferait plus rien, ou plutôt chacun chercherait et ^{577} saurait trouver les

chemins de traverse, pour se sauver quand on aurait besoin de quelqu'un. Ce serait comme à la caserne où l'on se cache pour ne rien faire.

Les Évangiles : plus vous avancerez, plus ils vous donneront.

On peut y étudier toute sa vie sans l'épuiser, quoique tout n'y soit pas.

Il est écrit : un champ qui n'aura pas produit de bons grains, sera expurgé et travaillé lui-même. Mais cela ne peut s'expliquer à tous de crainte de scandale.

Évangile : n'a qu'un sens, les anciens livres sacrés en ont plusieurs.

Saint

Il est inutile de les prier (l'un de nous a peut-être été saint autrefois) ; parce qu'on s'engage envers eux.

Avoir une confiance très limitée ; ne pas demander à saint Antoine pour retrouver sa clé.

Catholicisme : c'est un grand bonheur que d'être catholique.

Sacrements : ce sont des portes.

Sacrements : depuis plusieurs siècles, les prêtres n'auraient plus la capacité d'en transmettre la vertu.

Clergé : société.

Prêtres : la plupart diables incarnés, qu'on met là pour qu'ils ne se marient pas et n'aient pas d'enfants.

Société : un état actuel, pervertie même et surtout dans le clergé, tient à ce que depuis 50 ans, les esprits infernaux sont déchaînés sur la terre.

Prophètes : Moïse, Elie, Jean-Baptiste.

Pilate : ne s'est pas lavé les mains.

Cœur : là où il est placé, là sera le royaume (vendredi 27 septembre 1901). L'avenir est là où est le cœur, le riche est donc avec sa richesse (jeudi 22 novembre 1900).

Soldats

Il est des âmes pour qui le Paradis n'existe pas. Ce sont les âmes des soldats et de leurs chefs. Qu'est-il en effet besoin de Paradis pour eux qui ont la conscience de combattre pour leur empereur et père. Ils ne s'arrêtent jamais : toujours il y a des combattants, mais il n'y a de chefs ayant pouvoir de choisir et de grouper les combattants, qu'à de certaines époques. Christ était un de ces chefs et des plus grands.

Quant aux combattants, ils appartiennent à leurs chefs ; ils ne sauraient désertier. S'ils le font, cela dure à peine quelques siècles, un millier d'années ; puis leur remord est si grand qu'ils reviennent d'eux-mêmes et demandent leur pardon. Les combattants ont plein droit sur le butin, sur les ennemis vaincus : cela leur appartient absolument quoiqu'ils combattent pour leur empereur. Ceux qu'ils prennent sont leurs esclaves.

Combat : comme nous sommes soldats d'un maître juste et bon nous n'avons pas besoin de nous inquiéter, ni même d'espérer. Il suffit de marcher droit devant nous.

Imprudence : pas comptée dans le seul cas du soldat.

Initiation : il faut d'abord combattre Dieu, puis être vaincu. On devient alors soldat et on combat pour Lui, puis chef et libre de ses actes. Alors on a le droit de se reposer, mais on revient en général combattre.

Incarnations : tout ce que l'âme a acquis de lumière dans une incarnation, elle le garde à l'incarnation suivante ; il n'y a que l'erreur, les fausses opinions qui disparaissent. Car la vérité ou la lumière est le pain de l'âme, elle s'en nourrit et ce qu'elle a acquis ne peut lui être enlevé.

(Le 30 août 1900) : nous sommes tous incorporés comme soldats de l'Ami.

Âmes

Dans les races humaines, comme dans l'Univers, des êtres peuvent venir jouer le rôle de comètes et apporter un espoir ou un exemple.

Leur nombre est limité : une naissance demande une mort ; il est bien des êtres considérés comme vivants, qui sont déjà morts, des vieillards en enfance par exemple ; leur âme est déjà employée ailleurs.

Âme : souffle de Dieu, et nous ne pouvons savoir ce qu'elle est, car les anges mêmes l'ignorent.

Âme : son jugement se fait devant un accusateur, notre mauvais ange, et un défenseur, notre ange gardien, qui est l'ami dont parle Saint-Martin.

Le corps : tourne autour de l'âme, comme [la terre] autour du [soleil].

Âme : son vêtement a aussi besoin de repos à un moment donné, et il reste 33 000 ans inactif.

Avant que l'âme ne s'incarne, si elle est très courageuse, on lui montre pendant 3 ans tous les événements par lesquels elle doit repasser dans la vie qu'elle doit avoir (d'où les paramnésies). Mais si elle est poltronne, on ne lui montre rien, car bien souvent, elle refuserait de vivre. Bien des avortements viennent de cette conscience perçue des douleurs à venir et du refus de l'âme de venir en ce monde.

Au reste, c'est un calcul mauvais, car il faut, tôt ou tard, que cela soit, et remettre au lendemain les ennuis est une méthode illusoire, quelquefois même maladroite. Ceux qui ont ainsi entrevu leur existence sont déjà des âmes d'élite et près d'être marqués sur le livre de vie. Ce voyage de 3 jours au travers de la vie, et un signe de cette initiation.

L'âme, 5 ou 6 ans avant son incarnation sait déjà le lieu où elle habitera et le temps qu'elle aura à passer sur la terre.

La mort

Les morts qui ont fait le mal consciemment, sentent leur cerveau gonfler, briser le crâne, couler par les yeux et le nez.

Lorsque nous mourons, il n'y a pas de phénomène intermédiaire entre notre départ d'ici et notre arrivée ailleurs, nous nous trouvons chez nos amis spirituels immédiatement.

À la mort l'esprit ne demeure communément que deux ou trois jours ; chez certains il y demeure des siècles.

L'esprit n'abandonne le corps que quand toutes ses fibres sont brisées.

Quand on meurt, trois choses meurent : un végétal, un animal, et un minéral.

Nous ne reviendrons pas tous. Ceux qui nient l'âme et Dieu, passeront la seconde mort et ne reviendront pas.

La mort n'est effrayante que pour ceux qui entourent le mourant.

Après la mort, on possède un corps objectif, on naît, on vit, on a une famille, on meurt, comme en rêve, on n'évolue pas ; on reste attaché là où le cœur était pendant la vie, on y reste encore quand on naît de nouveau ; là commence le travail.

Il vaut mieux rester dans cette existence-ci le plus longtemps possible.

Les morts qui ont pu prier sur terre continuent à le pouvoir après ; ils peuvent se manifester en prenant la forme de morts récents.

Il y en a qui se reposent 10 ans, d'autres 50 et 600 ans : mais le temps est autre ; un siècle peut paraître un jour.

N'ayez pas peur de la mort.

Mort : ceux qui ont suivi le bon chemin, ont une agonie courte, quittent rapidement le corps qui, réduit à l'état chaotique, attend le retour de l'âme. Ils se trouvent de suite, sans trajet un rideau tiré chez eux et chez leurs parents ; là ils peuvent assister au repas de la famille, assister et guider les vivants et en quelques cas rares prier pour eux.

Les autres ont une longue agonie, se tiennent accrochés au cadavre (fantômes, vampires), doivent payer de l'autre côté jusqu'à ce que les dettes soient purgées puis sont forcés d'accepter une nouvelle destinée et se réincarnent.

Pour d'autres que pour nous, elle est le commencement de la douleur.

Seconde mort : plus des 3/4 des hommes la subiront, la séparation va commencer et les retardataires seront fortement poussés par les soldats du Ciel qui auront une rude besogne.

Quelques vieux peuvent aller au Ciel tout droit à la mort ; mais pour cela il faut être pareil à l'être qui vient pour la première fois (nouveau né).

Il vaut mieux laisser les morts tranquilles, il ne faut pas les prier ; mais si on est très bon, les parents viennent d'eux-mêmes.

Suicide

Les suicidés souffrent le temps qu'aurait duré leur vie normale.

Beaucoup de suicides ne sont que le châtiment fatal d'êtres qui ont commis un assassinat et à qui il est ainsi donné de payer leur dette.

Enfants : morts en bas âge : suicidé, enfants d'un médecin qui en a laissé mourir par sa faute.

Assassin

Si au moment de commettre un crime, il a un mouvement de compassion qui l'arrête, son crime lui est pardonné et la victime n'a plus besoin d'être assassinée.

Antéchrist

Les disciplines qui tendent vers l'inertie, seront enfermés après le jugement, dans leur idéal pour 1 500 ans.

Antichristiques : spirites, savants, théosophes, magistes, hypnotiseurs, mages.

Anté-Christ : il va bientôt (1902) y avoir des faiseurs de miracles partout à Paris, à l'étranger. Ils apprendront le rapport de l'âme avec la matière, ils feront des choses très attrayantes. Donc veillez et priez, non pas le corps, mais l'esprit.

Théosophie : le Ciel lui permettra peut-être un jour de montrer au public la différence du procédé théosophique et du don du Ciel. Tasse et coupe remplies de liqueur de vie : ceux qui en boiront...

Théosophie : dites aux amis de s'en garder et des entraînements volontaires. Dans 2-3 ans, comme l'âme à soif et faim ne mangez pas les fruits beaux à voir, que l'on vous présentera ; c'est la mort (1902).

Maladies

Il faut guérir ses maladies sur la terre ; on revient jusqu'à ce qu'on les ait guéries.

Les maladies ne sont pas des punitions ; Dieu ne punit pas ; ce que nous appelons châtiments ou punition, n'est qu'une difficulté logiquement attachée à nos actes précédents.

Médicamentations utiles : il y en a trois ; la purgation, le vermifuge, le sudorifique. Ce dernier peut seul guérir le refroidissement.

Le médicament : pour faire tout son effet, doit être désiré et demandé par l'organe malade.

Médecine spirituelle : elle n'agit pas dans les cas où nulle œuvre méritoire n'a été faite. Alors la médecine matérielle peut encore agir.

Médicaments : il y a une planète voisine de nous où l'on ne soigne les malades que par la sudation, la purgation et le sel.

Médecin : ne guérit qu'en priant.

Nécessité : il y a réellement des choses nécessaires et des maux qu'il faut que le Ciel atténue ou guérisse.

Diphthérie : eau sucrée en lavages ou en boisson.

Chirurgie : le médecin qui fait une opération, commet un acte mauvais pour lui et pour le malade. Car l'opéré doit revenir pour retrouver ses membres. L'opération n'a jamais guéri personne.

Syphilis : disparaîtra dans 2 à 3 ans.

Son remède doit se trouver dans le règne animal, c'est dans la chèvre qu'il faut chercher.

Syphilis secondaire : cutanée et muqueuse, fumigations répétées avec de la cire et du miel dans un vase de verre.

Magnétisme

Magnétisme simple pour calmer un mal : il n'y a qu'une seule méthode qui comprend 3 temps : 1· avec la main douce non contractée, on met du fluide sympathique au mal, qui se joint à lui et le pénètre. 2· avec la main raide, les doigts durs, on met du fluide antipathique qui doit chasser le mal, aidé en cela par le fluide sympathique déjà mis, et qui agit doucement, en camarade, sur le mal, et qui l'engage à obéir, en lui disant : allons viens-t-en ; le mal l'écoute ; 3· les mains jointes par les doigts, on les écartent en entraînant son fluide et plaçant alors l'organe entre ses mains, on leur imprime un mouvement de va et vient pour (rincer) l'organe. C'est la méthode générale ; elle ne guérit pas, mais elle soulage toujours.

Massage : le massage remontant vers le cœur est dangereux parce qu'il peut y faire monter la maladie ; nul homme n'en sait assez pour opérer ainsi. Après un massage magnétique, brûler du parfum pour chasser ou purifier les être dégagés. Aucun masseur opérant seul ne peut traiter plus de 2 à 3 malades par jour sans s'épuiser ; il faut recevoir de l'aide d'ailleurs.

Amour sexuel : agir magnétiquement en pôle +, aimer en pôle -, se faire aimer.

Maladies, remèdes

Tuberculose, syphilis et cancer sont des maladies voisines les unes des autres ; dans ces trois maladies, des microbes prennent de la chair et viennent l'apporter, la condenser en un endroit anormal.

Le cerf et surtout le chameau contiennent les principes nécessaires à la guérison de ces maladies : sel en injections intraveineuses, en applications, en boissons, a une grande vertu médicamenteuse ; le sel dans un corps infecté, neutralise et entraîne les produits morbides, calme la fièvre.

Sommeil : ne pas dormir avec lumière sur la tête (migraine).

Phtisie : si on savait ce qu'est la phtisie on en aurait une peur énorme, bien que nous soyons courageux.

Amputation : lorsqu'elle a lieu comme un suicide (service militaire, etc.), les cellules amputées se réincarnent plus tôt que les autres, et elles vont donner deux organes à un autre individu, tandis qu'à la prochaine incarnation du sujet, il en sera privé.

Les bromures : sont des congestionnants.

Cors : se l'entourer d'un morceau de toile, l'y laisser jusqu'à ce quelle tombe toute seule.

Double d'un membre manquant reste et peut servir à reconstituer la matière disparue : exemple radius repoussé en 3 jours. De cette guérison dépendait la condamnation de M. Philippe dans le procès médical de 1893. S'il ne l'avait pas fait, il aurait été acquitté.

Double : il peut être sain et le corps malade.

Double reste en terre jusqu'à la réincarnation.

Eau distillée : privée de sels, avide d'en recueillir.

Enfants : ne jamais les emmailloter.

Médecine, maladies : exercice de la médecine : selon la tournure que prendront les lois, nous nous arrangerons pour tourner la difficulté de défense du magnétisme, et quelques-uns recevront un enseignement pour agir, puis nous ferons répandre des livres sur la constitution de l'homme en langage clair ; les temps sont proches ; il faut que cela soit connu.

Estomac : à la mort, ses lésions se referment et l'autopsie ne peut les discerner.

Guérison : toute guérison se fait par soi-même, ou volontairement par autrui se substituant à nous.

Guérison peut se faire : 1^{er} en faisant promettre quelque chose au malade ; 2^e en donnant l'absolution complète par qui de droit.

Un homme ayant un kyste s'est guéri en le mouillant de salive.

Héliosine : sans doute l'ange qui luttera contre les grandes maladies qui vont venir.

Hydropisie : traité pile magnétisme, la main de l'opérateur devient moite.

Homéopathie : bonne médecine, mais les préparations ne sont pas assez bien faites.

Rage : nous avons en nous le germe de toutes les maladies plus particulièrement celui de la rage, et il suffit que notre organisme ait peur, soit mal disposé pour qu'il se développe.

Soulagement : le nombre de personnes que chacun peut soulager dans la vie est de 13. La 13^e vous fera autant de mal que vous lui aurez fait de bien, et la 12^e rendra à votre prochain le bien que vous lui aurez fait. Les autres ne feront rien ou presque rien.

Veau : le périoste traité par Nell donne un remède à l'ostéomalacie ; la corne de veau dissoute dans l'eau sans acide est un remède à l'alopecie.

Vénériennes (maladies) : l'épiderme au bout de 3 ou 4 fois s'habitue aux antiseptiques qui deviennent inutiles.

Vers : il faut que nous en ayons dans le corps.

Hommes

Initiation : quant à l'acquisition des lumières et des connaissances, Dieu donne tout à ses enfants, au fur et à mesure qu'ils s'efforcent de vivre selon sa loi. Le jour où du fond du cœur on fait ce qu'enseigne l'Écriture, le Ciel met dans notre tête tout ce qui nous est utile. Cela depuis la venue du Christ qui a voulu que désormais le Ciel paye ceux qui travaillent pour lui.

Jumeaux : amoureux qui se sont juré fidélité et qu'on a séparés, ils se retrouvent.

Jeu de hasard et de bourse : le laisser aux Juifs.

Jeûne : le véritable, est la privation.

Journalistes : le Ciel ne leur est pas favorable.

Juifs : vont être mis dans un endroit où ils souffriront toutes sortes de peines ; après ils pourront se faire catholiques. Ceux qui ont dit du Christ, il est peut-être innocent, ont été prêcher l'Évangile, ensuite ont été martyrisés.

Ne pas rechercher le mystère de la Création.

Immortalité physique (pas de pièces neuves à un vieux vêtement) un des sens : quand un homme âgé prend un enfant de 6 à 8 ans, et chasse son esprit. Cela s'est fait surtout en Inde, mais cela ne se fera plus.

Influence mauvaise qu'un homme prend sur vous parce qu'il y a sans doute eu un temps où on a cherché cet homme. La prière seule peut nous en débarrasser.

Matière : entre dans notre corps par-derrrière. C'est comme un tamis ; plus ou moins fin suivant les jours.

Magie : les écrits qui en traitent sont criminels.

Œil : s'il te fait broncher, jette-le ; maintenant c'est trop tard : les temps vont finir.

Parole : autrefois les hommes étaient plus fermes dans leurs paroles, ils tenaient leurs promesses, et un mot dit était chose faite. C'était mieux, mais aussi, ils étaient plus égoïstes.

Hommes : aujourd'hui les hommes ont plus le sentiment de la fraternité. Ils diffusent la lumière qu'ils reçoivent, mais en revanche ils sont moins de parole.

Paroles inutiles : pas de paroles inutiles, responsabilité de la parole. Il y a des êtres qui nous entendent et ne nous voient point ; ils nous écoutent comme des dieux.

Rêves : interprétation varie pour chaque personne. Observer l'heure : ceux du matin sont les plus vrais ; si le même se représente c'est imminent.

Je puis laisser mon imagination travailler et observer, j'y trouverai toujours un bénéfice. Mais des observations générales : pluie, coups de fusil, soleil, monter, descendre pour les événements de la vie.

Archives (?) : ne les enfouissez pas dans des coffres, mais servez-vous en à faire vivre des hommes, des enfants, où si vous ne le pouvez pas, des animaux, chiens, chats, oiseaux etc. (heureux les débonnaires).

Réintégration : ceux qui vivent dans le Ciel ne savent plus rien ; mais à leur demande, la Voix qui est attachée à chaque chose leur dit la vérité.

Réincarnation : nous revenons avec les passions que nous n'avons pas combattues.

Rêves : on ne sait pas si on fait du mal pendant le sommeil ; il est dangereux de s'occuper de ce qui se passe pendant le sommeil.

Lorsqu'un homme qui a la vie du Père passe, tout renaît à son contact ; s'il marche sur un arbre desséché, l'arbre reverdit.

Partis les uns après les autres pour le travail, nous arriverons tous en même temps au but.

Dans 2 500 ans nous aurons à aider ceux qui reviendront et qui gémiront dans les ténèbres.

Réincarnation : ceux qui voudront revenir dans 15 ou vingt-cinq siècles, auront du mal à trouver de la place ; ils devront attendre dans les ténèbres le temps de leur tour.

Le corps se souvient des travaux et des crimes ; pour entrer au Ciel, il doit être nettoyé du souvenir ; cela demande longtemps. Le baptême doit aussi opérer ce lavage.

Rose-Croix : orgueil.

Rancune : nous en avons plus ou moins contre un être suivant qu'il nous a fait plus ou moins de mal que ce qui était écrit. Le souvenir des incarnations précédentes peut aussi influencer nos antipathies.

Regard : ne pas se laisser fixer ; fixer à son tour, parce qu'il va y avoir des gens très forts qui peuvent vous influencer.

Réincarnation : Dieu ne punit jamais ; on n'a pas besoin de savoir pourquoi on souffre ; nous sommes tous frères ; les petits enfants paient pour les grands-parents.

Réincarnation : lorsqu'on interroge Jean-Baptiste, il dit n'être pas Élie, etc, et plus loin [Christ] dit qu'il l'est. Il l'était en effet, mais il ne le disait pas par modestie ; d'ailleurs il ne s'en rappelait pas.

Réintégration : une fois arrivés au but, on ne redescendra plus, continuant à travailler, mais ne souffrant plus.

Séances : tous ceux qui y ont été participeront, même lorsqu'ils sont éloignés, aux effets des séances.

Science : celui qui arriverait à aimer son prochain comme lui-même saurait tout.

Séances : tous ceux qui y auront été seront sauvés. La mort ne sera pour eux qu'une formalité vaine, un ange viendra, leur couvrira la face, et les conduira ; on prendra soin d'eux dans le tombeau.

Pour mieux y assister, faire de son mieux et penser à celui qui y est passé, il y a 2000 ans.

Science : nous en sommes à la lettre C.

Hommes, conduite

Sens nouveau : se forme au sommet de la tête.

Souffrance : celui qui souffre le plus est celui qui s'efforce de se rendre athée.

Spiritisme : depuis 1^{er} janv. 1902, la terre aurait changé de plan, les communications avec les parents vont cesser.

Secrets : si le ciel vous met en possession d'un secret curatif ou autre, vous avez le droit d'en user pour le bien d'autrui, même si le possesseur vivant avait voulu vous le vendre très cher.

Secrets : il ne doit point y en avoir ; un homme qui trouve quelque chose et qui le garde est fautif ; la Nature le punit ; le seul secret doit être les fautes du prochain, pour lesquelles notre cœur doit être un tombeau.

Tabac : fait pour être fumé ; il faut fumer parce qu'on doit tout connaître.

Tentations : quant les cellules d'un membre sont tentées et qu'elles succombent, plus tard, quand elles seront passées dans le cerveau, nous serons presque obligés de faire le mal, parce qu'alors elles commanderont. Voilà pourquoi l'Évangile dit qu'il vaut mieux arracher son œil s'il nous fait pécher ; celui qui ferait cela, serait un « violant » et il n'aurait plus besoin de revenir une autre fois pour entrer dans le Ciel.

Vie : la bonté de l'homme peut aller jusqu'à donner sa vie pour son semblable, mais sa méchanceté peut aller aussi jusqu'à tuer son et même ses semblables.

Vie : c'est un contact universel ; tout en l'air et plein d'esprits.

Vie : il y a plusieurs moyens de la prolonger, par réincarnation immédiate ; ou en reculant ; mais alors tous les êtres de la même famille reculent et ceux qui sont morts ressuscitent.

Vie : son secret est connu de Christ seul, qui la dit à un de ses amis.

Visions vraies : si un être ne mange de la viande qu'une fois par jour, s'abstenant des graisses et des nerfs ; s'il prie toute la journée, s'il fait tout son possible, au bout de 8 à 10 jours, il pourra avoir deux secondes de vision vraie. S'il continue longtemps, il pourra avoir ces deux secondes plus souvent. De plus, le Père en donne quand et à qui Il veut.

Visions : si vous communiquez avec l'invisible n'en soyez pas orgueilleux.

Voie : on aime d'abord toutes les femmes ; puis tous comme des frères ; puis on a pitié de tout le monde (humanité souffrante) ; alors on commence, après 10 ou 15 incarnations, à être sur la voie du Père.

Vision : si vous le demandez, le Ciel vous montrera tout, même le grand enfer.

Voie : ne regardez que le pas suivant ; ne pas s'embarrasser des horizons plus lointains.

Vie présente : nous sommes venus ici pour faire la volonté du Ciel.

Voies : il y en a deux : la voie mentale et la voie du Père. Ainsi le comte de Saint-Germain qui est mort maintenant, a certainement vécu très longtemps. Ce n'est pas par la magie. Il faut manger très peu de viandes, ne pas boire d'alcool, s'abstenir des femmes, ne jamais se mettre en colère. Alors on peut prendre le corps d'un jeune homme plusieurs fois de suite ; mais la nature vous repince et vous fait regagner le temps perdu.

Péché : nous faisons tous comme Judas ; chaque fois que nous péchons, nous trahissons le Père. Une main lave l'autre.

Femme : a l'esprit plus aigu que l'homme ; elle souffre plus, elle est par conséquent plus près du Père.

Noms : ceux qui se terminent par as sont mauvais, en az, bons ; en our également.

Rêves : quant on en a un de juste par mois c'est beaucoup.

Enfants : ceux qui n'ont pas d'enfants peuvent ne pas revenir sur cette terre.

Paresse : n'entre pas au Ciel. (23.1.1901)

Séance : pour la faire il faut vivre sur deux plans, (dimanche 12 mai 1901, l'h [...]).

Cellules : de l'homme vont s'illuminer dans le cerveau et retournent dans le corps porter la lumière ; après 3 voyages elles évoluent et vont préparer le prochain appartement. Ceux qui ne pensent qu'à la terre n'ont rien de près de l'autre côté. Nécessité du travail pour que toutes les cellules de l'homme soient actives (26 juin 1900).

Lucidité magnétique : plus ou moins grande suivant l'évolution des cellules.

Plantes de champs et plantes de serres.

Le corps spirituel de l'homme est en dehors de lui.

Corps physique – Rapport âme corps.

Les trois magnétismes + – ∞

Action du son sur l'homme.

Planètes

Les savants ne savent pas ce que sont les planètes. Le Soleil et la Lune sont les deux plus voisines de la terre. La Lune a une atmosphère, des habitants. Tous les hommes de la terre ou presque tous viennent de la [Lune]. Il y a quelques 3000 ans, est venue une race spéciale.

La première race humaine venue de la [Lune] sur la Terre a été celle des Cyclopes. Sur la [Lune] les habitants ont le front fuyant, le menton proéminent, une sorte de mufle de chien, et si des êtres venus récemment de la [Lune]^{578} présentent sur

[Terre] une physionomie inverse, un large développement frontal et un angle facial droit ou obtus, cela tient à cette loi générale de réaction, qui fait que privés de ces organes, et de ces formes jusque-là, ils ont à leur venue sur terre, pris ces formes et ces organes.

C'est ainsi qu'un corps plongé dans un milieu différent en température, une bouteille d'eau chaude plongée dans un puits à 5° ou 6°, perd d'abord sa chaleur, mais encore passe immédiatement après par une température inférieure à celle du puits, et il faut quelques oscillations pour arriver à l'équilibre.

Dans d'autres planètes le temps est différent du nôtre. Le temps ni l'espace ne sont absolus : ils diffèrent suivant les mondes. C'est ainsi que dans certaines planètes, où j'ai passé, la nuit dure un siècle de notre temps terrestre. Tout y est plus long : la vie des hommes, la durée de la respiration, etc.

Les bois y sont de sapins, ou d'une sorte de bois voisine du sapin ; mais maisons isolées dans les bois ; il n'y a pas de villes. Trois bûches font une nuit ou un siècle. Les êtres de ces planètes peuvent aussi dans certains cas venir à une existence humaine terrestre pendant leur sommeil. Si le sommeil est court, si le temps ailleurs est plus bref, cela explique les vies tranchées brusquement, les enfants rappelés hâtivement de chez nous.

Partout ailleurs il y a des êtres bons mélangés à de mauvais, partout on reconnaît un Être unique, créateur de toutes choses.

Il y en a une sur laquelle les êtres naissent par condensation fluïdique d'un nuage.

Lune

Mère de la [Terre], elle est donc bien loin d'en être le cancer (exp. de Louis Michel).

Lune : ceux qui en viennent directement sont très égoïstes, yeux très rapprochés, il s'y trouve des êtres ailés, d'autres avec membranes, os médullaire très mince et résistant.

[Lune] : son nombre est 7. Il y a 7 jours où elle n'est pas mauvaise ; 7 heures où elle est mortelle.

[Lune] : nous envoie en ce moment des aéroolithes, dans 6000 ans elle rejoindra la Terre (1900).

Comètes

Dieu a donné au grand tout des règles et des lois : lorsque quelqu'une de ces lois est enfreinte dans l'Univers, lorsqu'une planète subit une inflexion sur son axe, un régulateur, un justicier, vient alors, et c'est une comète. Mais ce n'est pas l'unique fonction de ces êtres : les comètes établissent encore la circulation entre différents points déterminés. C'est ainsi qu'un voyageur peut aller de Lyon à Saint-Etienne et de Saint-Étienne à Paris, tandis qu'au même moment un autre part de Paris pour Genève et un autre de Genève pour ailleurs.

Le circuit est complet et régulier lui-même, et ce circuit était déterminé dès le principe pour les œuvres de justice et de régénération.

Quand une comète a vieilli, elle peut se fixer et disparaître.

Mais son chemin, comme tous les chemins, reste immuable. Ce sont des policières, elles ne s'attaquent qu'aux astres inhabités ; leur atmosphère se voit derrière elles sous forme courbe ; car la nature ne produit pas de droite.

Elles ont encore un autre rôle : il faut bien savoir que la Terre elle aussi est intelligente : si rien ne changeait jamais dans le ciel, si le Soleil, les étoiles étaient toujours identiques à eux-mêmes, ce serait d'une monotonie désespérante.

Les comètes, les éclipses, les grands phénomènes de ce genre, ont une valeur de décor : elles sont chargées de donner de la distraction, ou pour mieux dire encore, de l'espoir à la terre. C'est une espérance qui passe.

Une comète ne repasse jamais par où elle a passé en allant.

Monde

Le monde matériel où nous sommes est limité. Ce cercle constitue le royaume : une ceinture étroite, mais large encore, de millions de lieues le sépare du monde des ténèbres, où il n'y plus de dieux : il n'est accordé à nul, sinon aux élus qui sont très près de Dieu de pénétrer dans cette zone de séparation : car s'il était donné à une âme quelconque de contempler l'abîme de l'au-delà, elle reculerait avec une terreur mortelle. Le royaume est d'ailleurs immense et avec la vitesse de l'éclair il faudrait des siècles pour en atteindre la limite.

Mais elle est son nombre et un multiple de 72.

Il y a une infinité de mondes, en dehors du nôtre où les créatures se présentent sous les formes animales de notre monde, mais ces animaux sont biens plus élevés, biens plus intelligents que la majeure partie des hommes actuels : ils ont une âme identique à la nôtre et sont faits comme nous en âme, esprit et corps à l'image de Dieu. Ils savent des choses que nous ignorons nous, et nous savons des choses qu'ils ignorent.

Toutefois si on peut les dire plus élevés que nous dans l'échelle des êtres, il faut bien remarquer que nous, nous sommes très bien proportionnés (peut-être les mieux proportionnés). Si un homme pouvait converser avec ces êtres, il aurait à apprendre et à enseigner. Notre âme peut passer en eux et la leur en nous, mais en général c'est dans le monde où l'on a contracté des dettes, qu'on vient les payer, et seules, les âmes libres peuvent aller à leur gré dans ce monde (comme dans le notre) passer une incarnation pour y accomplir une mission, ou y donner un exemple.

Le monde a eu un commencement et aura une fin.

Étoile polaire : les deux étoiles polaires, sont les deux moitiés d'une même sphère. C'est ainsi qu'un géomètre quand il veut marquer un champ, prend un (sic) borne et la divise en deux ; il place une des moitiés d'une (sic) côté et l'autre de l'autre.

Aimant universel : l'aimant universel à ses deux pôles à l'étoile polaire, visible et à une autre étoile invisible pour nous et opposée à celle que nous voyons. Ce grand aimant se réalise sur terre par des montagnes et des pierres. Les pierres d'aimant sont des pierres où le métal est très condensé.

Roches : plus particulièrement sous l'influence de la [Lune].

Soleils

Soleils : 7 couleurs ; Soleil noir dont les métaux sont noirs ; rouge donne les formes. Alphabets sympathiques.

Taches du Soleil, cavernes, avec matière incandescente et lumière.

Il est habité. Il n'est pas éclatant et brûlant comme nous nous le figurons : au fur et à mesure que nous nous élevons dans l'atmosphère, nous nous apercevons que l'éclat et la chaleur du soleil diminuent. Sa couleur devient rouge et plus obscure. Il n'est en effet que le reflet d'une autre source lumineuse placée au-delà ; un voile seul, nous empêche de le voir tel qu'il est et d'y être même.

De même un voile nous sépare du monde lunaire : il suffirait de lever ces voiles pour que nous fussions conscients de la vie et de la nature solaire ou lunaire.

Quelques êtres sont venus sur Terre par le [Soleil] ; ceux-là sont maîtres de tous ceux qui viennent de la [Lune]. Ils ont laissé leur corps sur le [Soleil].

Le Soleil peut-être comparé à une lentille dont le foyer principal serait pour notre terre près de l'équateur, mais dans la mer, pas sur Terre.

Soleil des morts : il y a un soleil qui a des rayons invisibles et qui traversent toutes choses. Ce [soleil] n'est pas noir quoiqu'en disent les Hindous, il est lumineux comme l'autre. Le soleil que nous voyons n'est pas éclatant ni chaud par lui-même. Lumière éblouissante et chaleur ne sont dues qu'à l'action condensante de notre atmosphère qui opère à la façon d'une cuvette.

Vu du S. même, le [Soleil] a une teinte pâle et blanche, il n'est que le reflet lui-même d'un autre [soleil]. Lumière et chaleur sont le produit pour toutes les planètes de leur propre nature (pôles, magnétisme propre, attraction).

La chaleur sur notre terre se modifie : Valence se réchauffe, le midi se refroidit ; c'est ainsi continuellement. Les pôles et les zones de la terre changent ; les mers et les terres se remplacent. Les terres arides du Sahara deviendront fertiles et tempérées. L'aridité et la chaleur du Sahara sont dues à la double réflexion de chaleur qui s'y fait, 1^{er} la chaleur du [soleil] direct ; 2^e la réflexion de cette chaleur sur la mer.

[Soleil] noir : c'est le courant noir qui les traverse qui fait craquer les bois ; ce [soleil] a une influence sur la forme des objets ; il éclaire les morts ; les morts ne nous voient pas, et nous pouvons les voir ; il est inutile de prier pour eux. L'inclinaison de ce soleil est d'environ 35° ; il deviendra visible à mesure que l'actuel disparaîtra ; il a sept 7 couleurs.

[Soleil] blanc : est moins chaud que la Terre. Ses habitants vivent à l'intérieur de cavernes ; la lumière et la chaleur terrestre sont dues à l'action magnétique du soleil blanc sur l'atmosphère [terrestre], (Ainsi un fil devient incandescent par suite de la résistance qu'il oppose au courant).

Soleil noir : dans 7 ans quelques-uns commenceront à le voir. Les deux existeront ensemble, puis le blanc diminuera : c'est la Terre qui change.

Le Soleil envoie sur la Terre un métal qui sera découvert ; il est brillant comme le [soleil] ; on trouvera encore bien d'autres corps existant actuellement ou en formation.

Le [soleil] à de 30° à 50° de chaleur ; elle augmente lorsque le vent souffle avec violence.

Le soleil des morts se lève de 2 à 5 heures et se couche à 6 heures.

Tâches solaires : elles diminuent sans cesse (actuellement 1902), non parce qu'elles sont détruites, mais parce qu'on les cache aux savants qui avaient fait une théorie.

Étoiles : elles sont comme nous, par villages ou par villes, il y en a de solitaires. Toutes les étoiles jaunes dépendent de notre [soleil] ; les rouges, bleus, vertes, etc., appartiennent à d'autres [soleils].

Terre

Décrit un mouvement, une révolution complète, pôles pour pôles en 24 000 ans et dans ce temps, il n'est pas un point qui ne soit à un certain moment couvert par les eaux, à un autre émergeant. On trouve partout des coquilles et des pierres fourrées de coquillages et de la crasse des poissons, preuves certaines du passage et du séjour de l'eau en ces endroits.

Tremblements de terre : il y en a de deux sortes : ceux qui viennent après 3 jours de frayeur et de trouble chez les animaux ; ceux-là sont d'origine terre et n'ont pas de signification.

Ceux qui viennent comme présages et sans être annoncés, ceux-là annoncent quelque chose.

Au jour de mon mariage il y a eu un tremblement de terre chez moi et un à l'Arbresles. On m'avait prévenu 15 ans avant de cela.

Terre vierge : CaOCO_2 Chauffé à 700° se décompose, son acide va dans l'air, et à la place de cet acide, la chaux reçoit un certain calorique qui la rend voisine de la terre primitive ; elle est alors pour la terre ce que la moelle est pour l'os. Sa matière première la chaux est alors apte à prendre toutes sortes de propriétés, à absorber tout ce qui se décompose ailleurs. C'est pourquoi la chaux est aussi la terre primitive (vierge, terre des rochers et de la mousse), absorbent les produits morbides et de décomposition. Le sel en cristaux pilé et l'eau chaude ont aussi une grande propriété d'absorption. L'eau bouillie, l'eau distillée

l'ont à leur maximum. Mais cette propriété est relative seulement à la force vitale (fièvre, congestion).

Terre : Seigneur de ce monde. Esprit de la Nature, Prince de ce monde.

Tremblements de terre et orages à son mariage, à la naissance et au mariage de sa fille.

Tremblements de terre éruptions : causés, non par un feu central, mais par des résistances aux courants électromagnétiques de la terre.

La terre : ne pèse rien ; l'atmosphère est colorée.

Pôles : dans 50 et quelques années, leur renversement à 90° amènera le chaud à la place du froid et vice versa.

Feu central : la couche de feu existe au centre de la Terre, mais elle est très faible et ne ressemble en rien à ce que disent les savants, le feu est dû à l'action des deux pôles de la Terre qui agit ainsi sur la lumière.

Fin des temps : nos enfants la verront sans doute. Mais il est possible que les clichés qui indiquent effusion de sang, soient changés parce que comme la fin est proche le Ciel préfère épargner le sang.

Temps derniers : l'axe de la Terre se renverse par saccades, l'écorce se plisse. D'où volcans, tremblements de terre.

Il doit venir une race de 1000 ans dont les membres auront plus d'esprit et moins de matière ([jeudi] 22 nov. 1900).

Chemins

Les chemins sont ce qu'il y a de fixe dans l'Univers. Chaque classe, chaque famille d'êtres a son chemin et tous les membres de la famille suivent le même chemin, mais l'un peut remplacer l'autre dans ce chemin. Sur un même chemin sont les ancêtres, soi-même, puis par ordre les animaux, les végétaux et les minéraux (métaux et pierres) de la même famille. Chacun se

croit libre et est {579} maître de ce qui le suit, mais chacun est aussi mené par celui et ceux qui le précèdent.

Il y a des chemins où il ne passe des êtres que tous les 2 000 ans. Ces chemins ne sont pas comme ceux des autres : ils y sont seuls.

Quelques-uns qui auront pris des chemins de traverse, le connaîtront avant la fin du XX^e siècle.

Voie lactée : système génital.

Zodiaque

Il y a 24 et non 12 signes. Tout se renouvelle tous les 24 000 ans et à ce point de vue l'astrologie est vraie. La terre met aussi 4 ans à tourner sur elle-même. Les révolutions de 24 000 ans sont d'ailleurs un peu différentes par suite du développement régulier de l'Univers, mais sont analogues.

Astrologie

Il y a bien une certaine conformité entre {580} l'état du Ciel et des planètes, au moment de la naissance, et la lumière, le destin de celui qui naît. Si tous les astres sont bien en harmonie, au moment de la naissance, il est probable que la vie de l'homme né sera calme et harmonieuse, mais on ne saurait en tirer de pronostics. Jadis les 7 planètes avaient plus d'action, visitaient plus souvent la Terre ; avant le Christ les hommes pouvaient tirer des horoscopes et de l'interprétation des songes des vérités, et savoir ainsi leur destin futur.

Aujourd'hui il n'en est plus de même car le Christ a jeté de la lumière dans les ténèbres, et il a fait marcher dans un sens ce qui marchait dans l'autre. Aujourd'hui il n'y a plus qu'une chose qui permette la divination : c'est la divination par les noms. D'après le nom d'une personne, celui de ses parents, de sa ville natale et des principaux lieux où sa vie s'est passée (événements

graves) on peut beaucoup mieux qu'autrefois calculer le présent. Le reste ne donne pas grand chose.

Astrologie : actuellement perdue. Les correspondances des jours sont exactes. Ce serait utile à connaître pour la métallothérapie.

Familles (demeures)

Les hommes ont tous des familles : et tous ceux qui sont d'une même famille portent les mêmes traits, au point que si un tel, de telle forme a commis un crime et est mort sur l'échafaud, on peut dire que, fatalement tel autre, de la même forme finira de même. Nous suivons en effet des sentiers, des chemins tout tracés ici-bas : et une âme d'un appartement entre dans un de ces chemins, sur sa propre demande à heure fixe. D'où *l'astrologie*.

La grande difficulté pour celui qui peut parcourir les appartements, est de ne pas confondre ceux d'un même appartement : ils sont identiques pour lui (en tant que causes) et il ne peut trouver la véritable qu'il cherche qu'en faisant passer devant lui tous de cette chambre.

Astrologie

Tous les êtres sont en rapport avec les planètes, et des secousses viennent leur apprendre les cataclysmes qui se passent dans leur planète. Une fibre est composée de la même manière qu'une planète.

Nombres : calcul de la mort d'un jeune homme de 23 ans. Calculateur de Rothschild pour le pronostic des faillites.

Salon

Il est un appartement plus élevé que tous les autres. Celui-ci, je ne puis même pas dire s'il nous sera donné d'y aller ; c'est pour ainsi dire le *salon de Dieu*. Dieu élargira peut-être son

salon, pour nous recevoir, mais Il ne l'a encore jamais modifié, ni rétréci, ni élargi.

Il y a quelques siècles, il a bien rétréci une portion de ses appartements, mais le salon jamais.

Il y a différents dieux suivant les différents appartements (jeudi 22 novembre 1900).

Clichés

Le cliché est intelligent ; la pensée est partout ; mais un cliché n'entend pas la voie de l'homme, parce qu'ils ne sont pas dans le même appartement. Jamais un cliché ne s'arrête ; il vient derrière la tête d'un individu, près de son cervelet, une première fois, et l'homme cherche, est inquiet, souvent il ne trouve pas. Le cliché part alors, et vient le cliché de découragement. Si l'homme le repousse, le cliché initial revient et l'homme trouve : quelquefois il faut plusieurs existences pour cela.

Je n'ai jamais vu qu'une fois un cliché s'arrêter ; il est resté près de trois quarts d'heure près d'un individu, parce qu'il fallait que l'être qui figurait dans ce cliché (assassin) subit encore la peine d'assister aux paroles prononcées par l'homme. Mais il sera permis à quelques uns d'arriver dans le monde où leur voix sera entendue des clichés ; pour cela il faut du temps, de l'amour du prochain, et cela se résume en un mot : le Ciel demande seulement qu'on ait confiance en Lui.

Clichés : ne meurent pas ; ils vivent, se modifient, sont créés pour plusieurs individus, plusieurs peuples, et plusieurs mondes. S'il nous est donné de les voir et de les entendre, il faut payer, et payer plus qu'on ne peut.

Clichés : formés dès l'origine du monde. Ils repassent modifiés après 24 000 ans. Celui de Waterloo existait depuis 400 000 ans.

Paradis

Est sur Terre ; c'est la pleine connaissance, avec la puissance. Celui-là est en Paradis qui a atteint sa pleine liberté.

Purgatoire : l'Église enseigne que l'âme passe un moment par le Purgatoire et de là va au Paradis. Il y a des âmes, en effet qui se trouvent bien quelque part, se contentent de ce qu'elles ont et veulent rester là. D'autres plus ambitieuses vont plus loin. D'autres ne s'arrêtent jamais, insatiables et donnent leur récompense à d'autres qui sont dans les ténèbres et n'en peuvent sortir.

Ciel : il n'y a que les faibles qui y entreront.

Anges : chérubins, séraphins etc, créés au début, avant l'homme, existent et bien d'autres encore.

Chute : Dieu a créé d'abord les anges ; Il a mis en l'être le sentiment de l'intérêt personnel, le 1^{er} qui a chuté l'a fait par cupidité ; un 2^e fut jaloux du premier. C'est ainsi qu'il y a des hommes et des femmes. Tous les anges passeront par là. Le plus crétin des hommes en sait plus que les anges, parce qu'il a la connaissance.

Enfer : aucun être ne reste éternellement dans les ténèbres.

Dieux : entre l'homme et les anges il y a Dieu, car Dieu est partout ; mais il y a aussi les dieux, et parmi les dieux il y en a qui se croient très grands et qui cependant ne sont rien. Saint Paul a dit : vous jugerez les Anges ; ceci il n'a pu le voir, mais le Maître a pu le lui dire ; du reste cela ne se rapporte pas à nous mais aux 1^{ers} disciples.

Animaux

Il ne faut pas les maltraiter ; car après la mort, tout ce qui est vivant de l'animal viendrait nous en faire le reproche.

Les parents qui laissent les enfants les maltraiter n'auront un jour, même plus de quoi élever un animal. De même pour les enfants qui maltraitent les animaux.

Un chien : a en lui tous les vices et tous les crimes ; les naïfs en le voyant souffrir et être malade disent : qu'a donc fait ce pauvre animal innocent pour mériter un pareil sort. Et cependant sa souffrance est précieuse et lui acquiert pour l'avenir les plus grands avancements.

Crottin de cheval : lavé et filtré, donne un fixateur puissant pour la photographie.

Crapaud : il est patient, ne bouge pas et désire seulement qu'une mouche à charbon vienne à lui pour la manger : il attend et par une sorte de magnétisme attire tout ce qui est autour de lui ; les mauvaises influences, les maladies, les poisons surtout, mais la mouche aussi. En conséquence il renferme toutes les impuretés et poisons possibles. Il mange tout ce qu'il y a de plus venimeux ; la *vipère* le mange et son poison est ainsi formé.

Le *crapaud* peut servir à bien des choses ; son huile guérit l'*eczéma* ; il doit aussi guérir la syphilis. Mais peau, graisse, foie, fiel, sang doivent avoir des propriétés spéciales. Il ne pourrait attirer les bonnes influences, l'organe lui manque, cela n'est pas dans sa nature. *L'homme* psychiquement fait de même ; il a cet organe récepteur, et ce désir actif, de même que le crapaud, il doit attirer le mal. Ce qu'il faut connaître : c'est cet organe dans l'homme pour pouvoir guérir et purifier.

Centaures : il y a eu sur cette terre des monstres de toute espèce. Les monstres sont dans la Nature. Mais les variétés comme les centaures, n'ont pas existé matériellement sur notre terre, leur image astrale seule a été perçue par les voyants.

Poissons : il y a dans la race des poissons de toutes les formes, de forme humaine, de singes, des poissons volants ; il y a enfin des poissons dont vous me parlez (Goffarel) et qui portent sur leurs écailles des caractères. Ces caractères ne sont pas une écriture interprétable. Ce sont seulement des signes indiquant des poissons d'une même famille. C'est analogue aux signes héréditaires, que l'on trouve sur la peau de personnes de {581} certaines familles.

Parmi tous les êtres certains ont disparu après une existence plus ou moins longue. Le type persiste, mais la taille des êtres diminue ; la race s'étiole, se ratatine, devient microscopique, ne laissant que des traces vagues. C'est ainsi qu'il y a eu des écrevisses monstrueuses, de taille à emporter des hommes, des serpents à deux oreilles, à bec à gueule de dragon, dont la salive formait des diamants.

Reptiles : qualités : patience, lenteur (police).

Toiles d'araignées : étant jeune, il en avait ramassé 10 kilogrammes et en avait extrait un métal très volatil, qui dans l'eau est bon contre certaines fièvres tierces ou quartes.

Pyramides

Les pyramides ont été faites par les architectes égyptiens pour se protéger contre les chutes de pierres menaçantes qui venaient de la Lune. On trouve dans les Alpes des endroits où ces pierres sont encore plantées en terre toutes suivant la même inclinaison. Il est tombé à la suite de ces plaintes justifiées, tant de matière sur la Terre, qu'à certains endroits cela s'est élevé à 600 mètres.

Elles ont été construites comme refuge, lors du dernier cataclysme, elles sont enterrées des 2/3 dans la masse tombée, il y avait à leur pied un canal pour amener les matériaux. Lorsque la [Lune] descendra sur la Terre, peut-être ferons-nous de même.

Arbres, plantes

Racines profondes : belles fleurs.

Dans tout arbre il y a du bois de tous les autres arbres. De même dans toute pierre et dans tout métal : les métaux croissent, se perfectionnent ; ils se forment des sortes de verres qui tendent à leur donner des formes cristallines. L'homme peut intervenir et hâter cette formation : mais alors c'est au dépend

même de la racine réelle : de même qu'un arbre poussé en serre, et dont les fruits sont mûrs avant le temps, s'étiole. Il faut un temps à chaque chose.

Champ : si l'on voulait bâtir un temple dans un champ, il faudrait retourner ce champ et s'il pouvait nous parler, il dirait : tu me fais mal en me travaillant.

Les plantes même au fond de la mer s'inquiètent du lendemain.

Mousse : contient en elle un (sic) puissance vivifiante : mettez de la mousse dans l'eau, elle deviendra plus active ; mettez-en dans une terre aride, cette terre deviendra capable, au bout de peu de temps, de nourrir de la vigne, la mousse est une véritable terre vierge. Celle qui naît au pied des rochers est plus spécialement active ; elle reçoit en effet la poussière de la roche à sa formation même et permet la naissance de la terre véritablement vierge.

Plantes : il est à remarquer que la nature a toujours mis le remède à côté du mal. La plante qui doit guérir est au voisinage même de l'endroit d'où peut naître la maladie où l'accident ; les plantes qui poussent sur les rochers escarpés sont propres à guérir les chutes et les contusions.

La préparation de végétaux doit se faire dans l'eau salée chaude (macération dans un bocal bouché) les portions végétales doivent être très écrasées. Le sel (minéral) est en effet beaucoup plus désireux de se charger de principes végétaux et animaux que l'alcool qui est actif par lui-même. Il ne doit s'employer qu'extérieurement.

Alchimie

Azote : corps composé de cuivre 9:0, mais d'une complexité plus grande que celui-ci.

Charbon de terre : les produits qui en sont extraits sont nuisibles.

Eau distillée en plusieurs endroits est de différentes couleurs.

Teinture : le meilleur mode de préparation d'une teinture est le suivant : la plante cueillie fraîche, le soleil étant levé, à peine rincée et mise à macérer dans l'eau froide distillée 24 heures. L'eau de macération est mise de côté ; la plante est alors traitée à l'eau distillée bouillante en décoction, cette eau mise à part. Si l'on distille alors ces deux eaux et qu'on les mêle, on a la meilleure teinture de la plante. Toutes les huiles essentielles ont été retirées et ont passé.

Diamants : le diamant se différencie des autres pierres analogues en ce qu'il a reçu quelque chose d'en haut.

Ne sont que des objets, sorte de concrétions qui se formaient dans la salive de ces dragons, dont on trouve encore le squelette 8,20 mètres de long. Eux disparus les diamants ont demeuré, mais ils mourront aussi ; la durée totale de l'existence du diamant ne dépasse pas 15 ou 16 000 ans. Il y a déjà des diamants vieux et sur le point de mourir, ils se ramollissent : ce sont les jaunes.

On trouvera encore de gros diamants, mais très peu ; il n'en existe pas de mines, puisque le diamant est individuel ; c'est un insecte. Ce qui a fait croire à l'existence de mines de diamants, c'est que si dans une terre il y a plusieurs diamants, ils tendent à se réunir petit à petit. On arrivera à la fabrication artificielle du diamant, mais il faudra que l'on retrouve d'abord cette vérité ; que le diamant vient du serpent.

C'est avec Lachesis qu'on fabriquera le diamant, ou plutôt Lachesis est une des vertus dont le diamant est le pôle opposé.

Or : pris à l'intérieur (chlorure d'or), enlevé l'excès de mercure que ce soit calomel, iodure ou sublimé : car au bout de peu de temps le Hg₁ redevient métallique ; mais ce qui enlève mieux encore, est un bain électrique dans une baignoire de platine, un pôle sur le baigné l'autre sur la baignoire.

Or : par des réactifs spéciaux on peut en faire une résine, de même que la toile d'araignée peut être ramenée à l'état liquide qu'elle avait dans le ventre de l'araignée. L'or a en effet été liquide (à l'état de sang) avant d'être solide et on pourrait le ramener ainsi. Tout corps est vivant, mobile.

Or : l'homme ne peut pas en faire, pas plus qu'un poirier d'un pommier, qu'un sanglier d'un chien ; il peut avec de l'argent vierge et de l'or vierge, par certaines machinations, changer de couleur et quelques autres propriétés de l'argent ; mais il n'aura jamais le même poids que l'or bien qu'il résistera à la pierre de touche.

Diabes, démons

Diable appelé prince de l'air, parce qu'il va partout, c'est d'ailleurs Belzébuth qu'on invoquait ainsi ou Lucifer qui ont un pouvoir spécial sur les tempêtes.

Il est très puissant, et il exauce ceux qui sont dans sa route, alors que Dieu ne les exaucerait pas ; mais il fait toujours payer ses dons.

Démon : existe et nous (ne) devons pas nier l'existence des esprits infernaux ; ce serait nier les esprits bienfaisants. Ce qui fait tressaillir à la vue d'un démon, même à quelques pas, c'est ce qu'il y a de mauvais en nous, car le mal est sous son empire, comme un saint fait tressaillir en nous, ce qu'il y a de bon et nous améliore ainsi.

Il y a des démons en nous tous, nous ne sommes ni hommes ni démons, mais mixtes, la rédemption du démon se fait en nous et il devient nous-même en se développant, mais il faut qu'il grandisse [donc ?], leur nombre est limité. Nous sommes et avons été des démons. Ces démons sont en nous et au fur et à mesure que nous évoluons, ils changent et deviennent autres, quittant le monde des démons. Un homme en retard est un démon ; finalement il s'améliore et disparaît le démon qui était en lui, pour que lui soit plus grand. Il y a tant d'êtres en nous !

Je ne connais pas les élémentals. Il y a des démons attachés à la matière, d'autres à l'air, qui sont déjà assez méchants ; ils produisent des orages, etc., et d'autres dans le mental, qui attaquent les hommes déjà forts, les saints, par les tentations.

Mammon (faites-vous des amis avec les trésors de l'injuste). Le texte doit être faussé, car il ne faut pas frustrer un maître même injuste de son bien.

C'est prendre avec soi les maux d'autrui.

Invisibles

Nous sommes entourés d'êtres qui n'ont pas encore involué, ils ont une musique de 9 notes.

Monstres

Êtres incomplets pour que nous apprenions et puissions arriver à la connaissance.

Il y a, de par le monde, une foule d'organes isolés, manquant à des individus ; ils apparaissent dans leur plan ; l'homme incomplet sent l'organe manquant, comme s'il était en place.

Pays

France : si quelqu'un n'est pas venu vers le printemps de 1902, les nations déclareront la guerre à la France parce qu'elle sera un foyer d'anarchie ; la Russie s'interposera et nous imposera ses lois.

France : est la mère et devra payer plus car elle est plus avancée.

Russie : êtres poilus, mangent racines entre pierres dans sein des montagnes ; ils adorent le soleil, vivent jusqu'à 180 ans, ont 2 mètres de haut.

Russie : peuple actuellement préféré, parce qu'ils sont croyants.

Lyon : l'endroit où nous sommes et jusqu'à la Tour-du-Pin, en Isère, sont sur une nappe d'eau qui n'est pas à 3 000 mètres et s'effondrera avant peu. Vous verrez ce cataclysme. La maison de l'Arbresles demeurera.

Guerre

Condition nécessaire de l'état humain ; si, artificiellement les frontières venaient à être supprimées, la guerre renaîtrait entre familles. La paix générale ne peut exister qu'au jour où après une guerre universelle, il resterait une poignée d'hommes seulement sur terre. 100 000 en Europe par exemple. Les hommes loin de guerroyer s'uniraient alors mais lutteraient même contre les animaux.

Guerre du Transwall 1899-1900. Une nation ne peut plus vivre à l'état patriarcal ; la Nature ne le permet plus : c'est pourquoi elle a fait surgir cette guerre pour remuer les Boers.

Jaunes : avant 20 ans (cela commencera dans 10), ils feront un exode, nous en verrons ; le massacre sera horrible et ne cessera que devant l'horreur du sang, du feu du ciel et de l'eau montante. L'Amérique protégée par la mer recevra les coups de l'Apocalypse.

Plantes, végétaux (suite)

Plantes, portent sur leur tronc, leurs feuilles, et leurs fleurs, leurs vertus écrites pour qui sait lire.

Vigne : elle s'épuise dit le vigneron. Cela tient à ce qu'autrefois le vigneron semait des pépins et avait une pépinière pour ses vignes : la terre alors était traitée normalement et la vigne sauvage qu'elle donnait était forte, ayant poussé normalement. Aujourd'hui on plante en terre un cep coupé, déjà poussé, sans racines ; la terre, en bonne nourrice, fait bien tout ce qu'elle peut, pour réparer cela et entre la bouture et les

racines, il vient quelque chose qu'elle donne, mais elle s'y épuise et l'arbuste aussi.

Le moissonneur récolte tous les épis, même ceux qui ne sont pas mûrs, pour être sûr que la grêle ne viendra pas lui détruire sa récolte. {582}

BIOGRAPHIE – ANECDOTES

Voici quelques-uns des renseignements qu'il a donnés sur lui-même, le plus souvent à son gendre, le Dr Lalande.

« Lorsque j'étais enfant, je criais comme un perdu, et personne ne me comprenait ; je me battais contre le diable et on m'avait emmailloté : il ne faut jamais emmailloter les enfants. Jusqu'à 6 ans environ j'ai dormi les yeux ouverts ; je suis d'ailleurs sujet à la mort léthargique, et c'est sans doute comme cela que je finirai. »

Il est l'aîné de deux frères, d'une famille de paysans savoisiens. Son père est mort, il y a longtemps, et sa mère vers 1900.^{583}

Enfant, on l'envoyait garder les troupeaux : il traçait un cercle autour des bêtes, et elles ne pouvaient le passer en paissant (Comte).

Son père, dit-il, a vu semer le premier grain sur terre.

Un jour, âgé de 10 à 12 ans, avec son frère, il avait vu sur un rocher, à quelque distance, deux hommes de mauvaise conduite. Il employa une certaine force et ces hommes furent dépouillés de leurs vêtements ; et ils s'amendèrent (raconté en présence des Chestakow, en mai 1899).

Entre autres particularités physique [s], il dort très peu, 3 heures au plus ; il craint le froid ; il fume beaucoup ; très sobre.

Voici quelques déclarations faites soit en particulier, soit en séance :

« Dieu m'est témoin que vous n'entrerez pas au Ciel sans m'avoir revu. »

« Je serai toujours avec vous, non pas devant, mais avec nous » (le jour de sa fête 1900).

« Nous le reconnâtrons matériellement la prochaine fois que nous viendrons ici. »

« J'étais là à la création, je serais là à la fin. » (Lalande).

« Je n'ai pas suivi la même voie que les hommes ; c'est pourquoi je n'ai aucun mérite ; je suis tout petit, le plus petit. »

« Je suis le plus vieux de vous tous. » (Séance).

« Il sera encore avec nous, au moins pendant mille ans. » (Séance).

« Si nous nous perdons, il ira nous chercher, n'importe où nous serons. » (Fête 1900).

« Jusqu'en juillet 1902, il n'avait eu avec son Ami que des entretiens de quelques minutes : récemment, il a eu avec Lui une heure entière de conversation. » (Comte).

Il semble y avoir autour de lui des puissances qui le gardent, sans qu'il s'en occupe.

Sa voix ne prend pas dans le phonographe, parce que, dit-il à Papus, il parle dans un autre appartement, et cela lui prendrait du temps d'en changer.

Bou Amama disait de lui, qu'il y a trois maîtres sur la terre, et qu'il en est le premier (1901).

Il doit être né vers 1844 ou 1845.

Le 5 mars 1902, un mardi ^{584}, il y a eu une séance où, pour la première fois, il n'entendit rien des demandes ; tout fut fait sans intermédiaire, sans suivre l'ordre hiérarchique (d'après ses propres paroles).

Lorsque nous le voyons la nuit, ce n'est pas toujours lui ; on peut emprunter sa forme ; quant à lui, il fait toujours son possible pour se présenter convenablement habillé et tête nue ; trois fois seulement, son Ami l'a fait se couvrir ; il se peut que notre Ange gardien prenne sa forme. Si nous le voyons en officier, ou avec de longs cheveux traînant à terre, c'est un signe certain que c'est lui. (Comte).

Son Ami est le Christ.

Dans sa jeunesse, il a commencé des études de médecine, que la Faculté l'empêcha de continuer, à cause de ses guérisons.

C'est à ce moment-là qu'il fut employé quelques temps chez un boucher. Cette circonstance est le point de départ de beaucoup de médisances.

Il a demeuré vers 1880 boulevard des Brotteaux, ou boulevard du Nord.

S'est toujours occupé, de mécanique, de médecine, de chimie. De 1898 à 1901, a inventé l'Héliosine, serum-kératine qu'il a donné à Lalande ; très adroit et très soigneux dans tous les arts manuels.

[...]{585}

Guérisons

Parmi la multitude de guérisons, j'ai vu, en séance, l'appendice xiphoïde d'une petite fille, qui était tourné en dedans, revenir à sa position normale.

Un enfant de quatre ans, mourant d'une méningite tuberculeuse, et d'une phtisie intestinale, guéri en un quart d'heure, s'en allant en courant.

Une jeune fille de 12 ans, dont la jambe droite était desséchée, vu sa jambe reprendre son volume normal en une séance.

Il a trois laboratoires : à l'Arbresle, à Lyon 6 rue du Bœuf et dans le quartier de la Croix-Rousse.

Il possède une connaissance complète de la chimie, de l'alchimie, de toutes leurs applications, et de toutes les sciences naturelles.

Une nuit, il travaillait avec Baptiste, dans son laboratoire, à la fabrication des pilules d'Héliosine, destinées à redonner un an de vie, c'est-à-dire, à rajeunir d'une année la force vitale d'un malade ; lorsque tout à coup, l'électricité s'éteignit, et les pilules en cours de fabrication tombèrent dans le feu, pendant que des

coups frappés à la porte avaient détourné l'attention de son collaborateur.

Un jour, en faisant faire à Madame Encausse une promenade dans sa Bollée (Chestakow), le vent était très violent : les automobilistes ne le sentirent aucunement, tandis qu'il soufflait sur la route tout autour d'eux.

À déjeuner, en 1900, avec Lalande et Sédir, il leur raconta combien la végétation était magnifique dans le Soleil ; mais la route du Soleil à la Terre était déserte et fermée ; – il espère néanmoins qu'avant de partir, son Ami lui permettra de cueillir un fruit dans cet astre et de le rapporter à son gendre, qu'il appelle « Dac » dans l'intimité.

Pendant l'hiver de 1901-1902, il alla en Russie avec sa fille et son gendre. Il fut reçu docteur de la Faculté de Saint-Pétersbourg, avec le grade de général. Il fit plusieurs guérisons de malades de l'hôpital, lui étant à la Faculté, et les examinateurs lui ayant désigné les numéros des malades à guérir.^{586}

À son mariage, à la naissance de sa fille Victoire, et au mariage de celle-ci avec Lalande, en 1898, je crois, il y a eu tremblements de terre et orages. À ce dernier événement, il y eut au moment de la sortie de l'église et du restaurant, une trombe qui s'abattit sur Lyon, et plus de soixante coups de tonnerre. Lalande lui avait demandé de ne pas avoir de curieux importuns. Voir les journaux de l'époque.

Il est depuis quelques années en relations avec les familles régnantes d'Italie, de Monténégro et de Russie. C'est pendant son voyage de 1901-1902, qu'un jour, le tzar étant allé faire une promenade en yacht, une tempête s'éleva tout-à-coup et sur terre et sur mer. On accourut le prévenir, et le Dr Lalande présent dit avoir vu le vent s'arrêter instantanément et les arbres rester penchés une seconde.

À la même époque, à Tsarskoïe-Selo, un grand vent allait ^{587} gâter une revue ; il répondit à une demande que le vent ne

pouvait être supprimé, mais on remarqua qu'il ne touchait pas le sol, de sorte qu'il n'y eut pas de poussière (Dr Lalande).

À une autre revue, il était dans la voiture de la tzarine, lorsque, à trois cents mètres, un grand-duc voit un homme en costume de ville assis à côté de la tzarine ; il arrive au galop, étonné de cette anomalie, et arrivé près de la calèche, la tzarine était seule ; et ainsi plusieurs fois de suite.

En 1902, le tzar en venant à Compiègne, où il le vit 2 heures, demanda à Delcassé de le faire nommer docteur ; Delcassé refusa d'après le rapport du baron ^{588} Ratchkowsky, ex-chef de la police russe à Paris, qui ^{589} avait ^{590} donné de mauvais renseignements. Il y eut, à ce moment une campagne de presse à Berlin, Vienne, Rome, Paris et Lyon, contre Lui, par le parti de Witte de Saint-Pétersbourg (1902-1903). (1903-1904), Ratch, cassé et exilé : Witte déplacé = inquisition de la Come [... ?]. Désastre de la guerre japonaise à la suite.

Il apprit un jour qu'un marchand de vin débitait du vin dangereux, il l'alla trouver et lui dit confidentiellement qu'une descente de police allait avoir lieu chez lui. Le marchand, prit de peur jeta au ruisseau 8 ou 10 tonneaux de mauvais vin (vérifié).

Deux agents emmenaient un homme ; il s'approche d'eux ; Chapas était là ; et leur demande de laisser aller cet homme ; ils refusent ; alors, sortant un journal de sa poche, il le met dans les mains des agents en leur disant : « Tenez, voilà votre prisonnier » ; – et les agents emmènent le journal au poste.

Il était avec Chapas sur les quais lorsque passent deux gendarmes emmenant un déserteur ; il leur demande de le laisser ; et ils lui répondent grossièrement. Alors, il les mène vers un arbre, en leur disant : mais voilà votre prisonnier, tenez-le donc. Les gendarmes saisissent l'arbre ; le déserteur part, lui aussi ; et ils se réveillent une heure après devant une foule ; ils furent révoqués, parce qu'ils lui avaient répondu impoliment (vérifié).

Un agent de police secrète fut envoyé à la séance pour faire un rapport ; il y entra sans se découvrir, et alluma une cigarette.

Le lendemain, il mourut subitement. Il dit plus tard avoir vu un ange descendre et toucher la lèvre de cet agent.

Une après-midi, il y avait de l'orage ; Papus était avec lui, dans la cour de la rue Tête d'Or ; tout en fumant sa pipe, il lui demande s'il a jamais vu tomber la foudre, et sur la réponse négative, ils sont tous deux enveloppés dans les éclairs et le tonnerre éclate.

Le phylloxéra avait attaqué toutes les vignes de l'Arbresle sauf les siennes.

À l'Arbresle, sa belle-mère montrait de l'incrédulité, dans une discussion. Alors il fait sortir dans le jardin tous les meubles du salon ; la pluie se met à tomber avec violence ; on rentre les meubles ensuite : ils n'avaient pas reçu une goutte d'eau.

En séance, pour montrer ce que c'est que la mort pour ceux qui fréquentent ces réunions, il prend un homme, lui arrête le cœur ; l'homme tombe mort ; au bout de quelques minutes, il rend le mouvement au cœur, l'homme se relève et interrogé, dit avoir rêvé qu'il prenait le train (Papus).

En séance, Sainte-Marie et deux autres personnes, sont priés de mettre leurs mains sur leurs têtes : instantanément, les mains sont collées aux têtes, tous les efforts faits par des hommes vigoureux pour les détacher sont inutiles. Pour démontrer l'emploi du quatrième pôle du magnétisme (Sédir).

Un jour, le parquet l'assigne, et le procureur de la République l'accuse d'attirer à ses séances les enfants et les femmes et de les dépouiller de leurs bijoux ; – deux jours après, le fils du procureur gagne le croup ; le père affolé, vient le supplier de guérir son enfant. Il a demandé la guérison à son Ami, et l'a obtenue. C'est à ce moment que le Palais de Justice faillit s'effondrer sous le sable. (Raconté par lui-même à un déjeuner chez Maderni été de 1898).

Par deux fois, à table, il a recommandé, aux membres de sa famille de ne jamais oublier que c'est au Dr Encausse qu'étaient dus le mariage de sa fille, et les relations avec les grands-ducs.

Il est né en Savoie, au temps où elle n'était pas encore française ; il est donc Piémontais.

À l'âge de cinq ans, son père faisait la campagne d'Italie, il lui a fait détourner la tête au moment où passait un obus.

En 1870, il donnait ses séances du côté de Perrache ; on l'incorpora comme mobile ; il alla à la caserne ; mais le lendemain 500 personnes allaient le réclamer au préfet. Celui-ci le fit venir, et lui demanda un exemple du ^{591} pouvoir qu'on lui attribuait. Un conseiller de préfecture présent à l'entrevue, homme grand et fort, le défia de le rendre malade ; il lui répond : Je m'en vais demander au Ciel ; et le conseiller tombe raide sur le parquet (raconté par lui-même).

Vers 1880, des médecins le défièrent de prouver son pouvoir ; ils lui proposèrent l'expérience suivante : ils mirent cinq ou six chiens dans différentes chambres de diverses maisons de Lyon ; et ils lui demandèrent de les tuer à distance, à heure dite. Ce qui fut fait, non sans avoir remarqué qu'il était dommage de supprimer des créatures (d'après] le Dr Galavardin et Eug. Ledos).

(Séances du mercredi 27 juin 1900). Les fautes ont été remises à l'assistance. (Le 30 août 1900) blessé au doigt dans un engrenage de sa Bollée.

[...]

Le 23 août 1904 Victoire Philippe (M^{me} Lalande) est morte presque subitement à l'Arbresle : (Philippe avait perdu un fils âgé de trois mois environ). (Voir tombeau à Loyasse). Par cette mort les « événements » ont été reculés de 250 ans ([...] à CTE).

Le procureur qui avait requis contre Philippe à Lyon était Alexandre Bérard, devenu ministre des Postes ^{592} (1904) Ministère Combes et dont l'esprit est *très inquiet* de tout ce qui

à rapport à Philippe (conversation personnelle de Papus avec lui).

Efforts faits à l'Elysée en faveur de Philippe par le Commandant LCST. (8 9 1904).

Après une affection cardiaque datant de plusieurs années, Philippe tombe très malade en janvier 1905. Il est forcé de s'aliter à l'Arbresle.

Avant son départ, nous avait prévenu fin prochaine. Avons pas voulu (le ?) croire.

Meurt brusquement le 2 août 1905 à l'Arbresle : apoplexie cérébrale. Il a 56 ans.

Apparitions *matérialisées* après sa mort. Ses conversations à ce [moment ?] « J'ai été Philippe jusqu'au bout ».

APPARITIONS POSTHUMES À PAPUS

(Carnet de poche) Par date des mois.

2 à 3 avril 1907. Mardi à mercredi.

St Sébastien : causerie avec Philippe.

2 septembre 1909. Ordre imp. donné pour la 3^e fois.
Intervention dans logement particulier.

6 septembre 1907. Rien. Vu Philippe tué cambrioleur. Fusil.

9 au 10 juillet 1909. Vu Philippe matérialisé. Il passe sans rien dire.

14 au 15 novembre 1906. Conversation avec Philippe :
Pratique des clichés astraux. [...] et [...] com.

22 au 23 février 1910. [...] Vu Philippe. Sauve Lili. Tombe
frappé de l'autre côté, d'une vitre [...].

Li. le 23 Fév 1910. Tom. K. Q. (Lili. Sauve Lili. Tombe frappé de l'autre côté de la vitre)
int. (1909-1910) ② | ④ ⑤ | ⑥
J'ai vu Lili, par derrière l'autre appartement et voir de dans
effrayé à l'angoisse qui jurement se hâter par 4. M. Lili. 5 ans
un grand naturel...

Je brise verrière, passe dans l'autre appartement et vais à
son secours. Apparition de 2 anges qui promettent vie heureuse

pour Philippe. Me remercient [...] nous nous consolons mutuellement.

30 septembre au 1^{er} octobre 1908. Embrassé Philippe. Me met les deux mains sur les reins. Causé avec lui.

30 au 31 octobre 1906. Lettre de Philippe à Lalande.

VISITES PERSONNELLES APRÈS LA MORT DE PHILIPPE

1906 : août en Suisse = Vu Philippe après ascension de montagne. Il est entouré de bandelettes. Sort du feu me dit [...]

18 au 18 septembre 1906 [...] Philippe vient à minuit : m'embrasse et me dit [...]

Je me réveille et entend sonner minuit. [...] avec lui.

Jour du Mois 2

Nuit du 1^{er} au 2 janvier 1912. Vu Lili mourant. Vu Philippe. Je pleure dans ses bras. Il dit : « Le ciel t'avait donné un beau jouet. Il le reprend ».

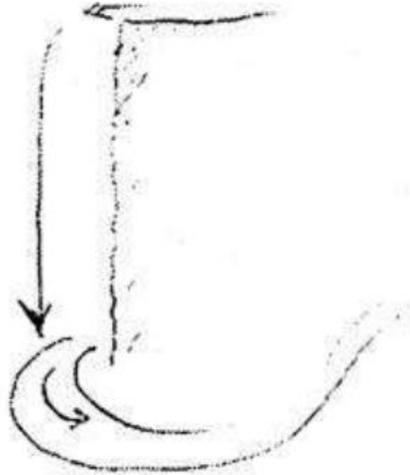
Pauvre enfant ; Philippe secourt Lili et le place dans le lit à côté de sa mère malade.

Jour du Mois 17

Nuit du 16 au 17 janvier 1912. 3 h 50 le réveil de Philippe a sonné.

Jour du Mois 1

Nuit du 31 décembre 1912 au 1^{er} janvier 1913. Descend (?) auto avec Jeanne et Lili. Brusque [...] de 150 m. env.



Reprise normale de la route en bas *sans secousse*.

Jour du Mois 13

13 mai 1916. 6h30 du matin.

Tué par injection strychnine sensation de froid.

Philippe annonce cliché *envoûtement*.

JEAN CHAPAS

Doit être né vers 1861 ou 1862.

Il fut assez longtemps capitaine de bateaux-mouches, sur le Saône.

Il s'est marié vers 1890.

Il a eu une fille, baptisée Martine, par le Maître, en 1899. Mars.

Cette fille mourut en bas âge ; son père avait demandé une âme sans défauts, c'est pourquoi elle ne put rester sur terre.

Comme elle était gravement malade, son père alla à la séance demander sa guérison : on lui répondit que si elle vivait, une mère de famille laisserait ses enfants orphelins ; alors Chapas répondit : « s'il faut qu'il y ait des larmes, je préfère qu'elles soient chez moi ».

Il a eu une seconde fille en 1902.

Sa femme, entrant une nuit dans sa chambre, pendant qu'il était en prières, vit à côté de son mari, un soleil brillant.

Un jour, un homme vint demander à Chapas, de l'argent pour payer une traite : Chapas lui donna de suite ce qu'il gardait pour son loyer.

Ce qu'il faut remarquer chez lui, c'est la discrétion, la surveillance de la parole, l'humilité, l'impersonnalité, l'absence complète de médisances.

Après la mort de Philippe, a repris le bail du 35 rue Tête d'Or où il continue les séances et les guérisons.

En 1909, on lui fait un procès [...] Sur demande [...] j'envoie un rapport. Acquittement de Chapas.

JOURNAL DE SÉANCES

Dimanche 25 avril 1897

Je vous donne beaucoup plus de force pour soulager les malades. Le magnétisme cataleptique se divise en trois classes : la magie rouge, la magie blanche et la magie noire. Mais vu votre esprit subversif, je ne veux pas en donner l'explication, car il y a des maladies que jamais la science ne connaîtra, par conséquent ne pourra pas guérir. Ainsi une personne peut être bien malade sans pouvoir dire dans quelle partie du corps, c'est ce que le médecin appelle la « névrose », mot bien vague.

C'est pourtant une lésion dans le cervelet. (Un sujet mis dans cet état sent de véritables révolutions se produire dans les os, les nerfs, les muscles, état constaté par les médecins Jeanton et Lalande présents à la séance). Un autre sujet est mis couché à terre. Les médecins l'examinent, ne savent que dire, le sujet devant eux devient rigide, dur comme de la pierre.

En cet état il est placé comme une planche sur deux chaises, l'une sous la tête, l'autre sous les pieds. Un second catalepsié debout est mis sur le corps du premier, puis un troisième. Ces corps mis à terre, plusieurs personnes sont priées de pratiquer des passes magnétiques sur eux pour les réveiller, mais sans résultat. La liberté leur est rendue par le Maître. D'autres expériences suivent par lesquelles beaucoup de malades sont guéris.

Dimanche 2 mai 1897

Après une conférence d'anatomie par le docteur Lalande, le Maître demande un cheveu qu'il noue et dit en même temps à l'assistance d'ouvrir les mains. Chacun a senti comme une révolution dans cette main. Puis il ajoute « Si vous devenez

sages, je vous donnerais l'explication de ce fait ». À partir de ce jour, ne plus dire « quand on est mort, tout est mort ».

Les personnes malades qui ne guérissent pas, c'est qu'il y a une cause à cela. Il faut demander à Dieu. Je vous certifie que ceux qui sont partis de l'autre côté reviendront avec une figure rayonnante et ceux qui sont ici partiront et seront tous reconnus puisqu'ils sont inscrits sur le livre de la vie. Pour cela il faut faire des efforts pour aimer son prochain comme soi-même.

Lundi 10 mai 1897

(À un obsédé). Vous n'avez pas fait ce que je vous avais commandé ? – Je l'ai fait comme il m'a été possible. J'élève souvent mon âme vers Dieu et mon esprit au-dessus de l'humanité. – Oui, mais il faudrait d'abord savoir ce que c'est que l'humanité. Il faut prier pour éloigner l'obsession qui n'est pas loin de devenir possession, car des personnes anémiques peuvent avoir souvent des visions, mais certaines visions doivent être éloignées.

L'orgueilleux n'a pas de vision. Il y a à se méprendre dans les visions. Un génie peut se présenter et donner l'illusion. Si c'est un génie envoyé du ciel, il sera sûrement pour commander des efforts extraordinaires à faire. Il faut absolument en tenir compte et se mettre à l'œuvre sans tarder. Il faut prier Dieu de nous délivrer du mal.

Il y a eu de nombreuses victimes à l'incendie du bazar de la Charité, le 4 mai à Paris, personne n'a même pensé à faire une prière à leur intention, mais mortes en faisant leur devoir elles sont bienheureuses. Désirez de mourir comme elles. Il faut prier, mais comme nous sommes trop matière, Dieu ne nous entend pas, mais il a mis des êtres intermédiaires entre Lui et nous.

Une petite fille de 5 ans, amenée par sa mère, ayant une tête hydrocéphale a été miraculeusement guérie ; aussi plusieurs autres cures et enfin la main d'un homme dont deux os

commençaient à être cariés par suite d'une chute mal reconnue. Après avoir été examinée par les médecins, cette main leur fut montrée en trois fois différentes, ainsi qu'à l'assemblée. Il fut constaté d'abord le mieux, puis la presque guérison. Avant d'arriver à ce résultat, il a été demandé au malade s'il est riche ? – Non. – Que ferez-vous si vous ne pouvez pas payer ? – Et bien, je resterai comme je suis. – Puisque vous n'avez pas, toutes les personnes qui sont ici vont s'engager à payer pour vous. – Joignant l'action à la parole, demande à chacun, en particulier s'il veut contribuer à ce paiement (Réponses affirmatives).

Que faut-il donner ? – Plus que vous ne pouvez. Comme je vous connais, en ne vous demandant que ce que vous pouvez donner, rien, il faut absolument n'avoir de rancune pour personne. Si vous avez des difficultés au procès, les arrêter de suite, faire de grands efforts pour aimer son prochain comme soi-même. (Au malade) vous voyez que tout ce monde s'est solidarisé avec vous. Il faut donc, pour vous, ne plus vous mettre en colère et ne point faire le procès à personne. – Comprenant alors de quel paiement il s'agissait, le malade a promis. – Que pouvez-vous donner puisque vous n'avez rien ? Ce qui veut dire point de bonnes œuvres à l'actif.

(À une dame) nous sommes condamnés aux travaux forcés à perpétuité. (Son serviteur) entendez-vous par là que nous avons été, sommes et serons toujours les mêmes bêtes, c'est-à-dire éternellement dans la même situation ? – Seulement où nous sommes en ce qu'il faut non seulement travailler pour soi mais aussi pour les autres.

Vendredi 21 mai 1897

Une petite fille de 10 ans {593} amenée de très loin par sa mère, tellement affligée qu'elle se traînait sur les fesses, ne pouvant faire aucun mouvement de ses jambes, la colonne vertébrale déviée d'une manière effrayante. L'état lamentable de

cet enfant est examiné par plusieurs personnes de l'assemblée. (À la mère) n'avez-vous que cet enfant ? – J'en ai quatre autres qui sont tous très bien, celle-là est l'aînée, elle est dans cet état depuis 7 ans, malgré tous les remèdes qu'on a pu faire. – Voulez-vous payer ce qu'on va vous demander. (La dame pleure croyant qu'on allait lui demander une grosse somme d'argent).

Ce n'est pas de la fortune que je demande mais seulement promettre de ne jamais médire de personne jusqu'à ce que votre fille ait 20 ans ; à partir de cet âge, c'est votre fille qui prendra la suite de votre promesse jusqu'à sa mort, le promettez-vous ? – Oui. – Les mêmes personnes sont invitées à aller dans une salle voisine examiner de nouveau l'état de l'enfant. Revenant dans l'assemblée, des personnes étaient dans l'admiration, disant que le mal avait disparu. Faisant mettre l'enfant à terre, dit à la mère : « Venez examiner s'il y a amélioration {594} ». Très émotionnée (sic) la maman dit oui. Le Maître dit à l'enfant : « Lève-toi {595} ». Après quelques efforts l'enfant s'est levée devant l'assemblée émue et ne pouvant se retenir de crier « Miracle ».

Dimanche 23 mai 1897

Dans ce cours, différentes expériences sont faites devant les médecins Royat et Lalande et un nombreux auditoire, avec des barres aimantées et autres objets. Le Maître parlant de son école dit : « Je veux que mes élèves soient au-dessus de tous ceux des autres écoles à la seule condition que plus ils seront petits plus ils seront forts et grands, ils ne pourront que descendre » (l'humilité opposée à l'orgueil).

Plusieurs guérisons de personnes très affligées requises de payer en promettant d'aimer le prochain comme soi-même et de ne jamais médire de personne. Le Ciel a mis en nous la connaissance de ces choses. On ne peut faire de plantations dans un terrain inculte. Il faut auparavant que ce terrain soit travaillé, préparé. De même pour notre cœur qui doit aussi être

travaillé pour recevoir la bonne semence. Il n'y a que l'amour du prochain et la souffrance qui puissent accomplir cette œuvre.

(Réponse à une question) le divorce ne doit avoir lieu sous aucun prétexte en ce que Dieu mettant dans le mariage un être plus avancé que l'autre, ils doivent accomplir leur pèlerinage. Rien ne peut casser cette union. Le Maître pourrait donner son consentement, mais il ne le donne pas, alors rien ne peut être défait.

Dimanche 13 juin 1897

Comme les têtes humaines ne sont pas faites toutes de même, le Maître (celui qui les a faites) avait donc plusieurs moules.

Dimanche 18 juillet 1897

Un sujet est pris d'une maladie grave et incurable représentant les mondes en général. Il a été démontré qu'il avait encore trois mois à vivre, temps à passer avant le feu. Trois autres sujets ont eu des frayeurs de vipères, de serpents et de requins. Quatre autres sujets figurant des femmes sont assis à terre, se parlant amicalement. Le Maître prend la méchanceté dans l'assemblée, la verse sur ces femmes, lesquelles commencent à s'insulter, puis se battent d'une façon horrible. Cette scène arrêtée, un froid glacial est ressenti par ces femmes qui se serrent les unes contre les autres. Rendues libres, l'une d'elles s'écrie : « C'est du propre ».

Un enfant qui ne peut grandir, c'est qu'il y a une cause. Cette cause a aussi d'autres causes. On peut arriver à connaître la cause physique, mais plus difficile est de connaître la cause de l'esprit. Le fluide dégagé de la matière passe par 7 lumières.

Dimanche 29 août 1897

Séance en présence de sommités médicales, professeurs de l'École de magnétisme de Paris et des docteurs Encausse et Lalande.

Au départ de la vie, un ange est là qui vient pour nous conduire comme dans une voiture, car la mort n'existant pas, nous ne devons pas nous effrayer, ce qui n'a pas lieu pour tous.

Un sujet présente un malade atteint de phtysie au 3^e degré, n'ayant plus que neuf mois à vivre. Nommant les mois jusqu'à 9, le sujet à ce n^o tombe mort dans les bras des personnes appelées pour le soutenir, exprimant toutes les phases du cours de cette maladie, ce que les médecins ont fort examiné et furent déconcertés au point que le docteur Durville n'a pu s'empêcher de s'écrier : « Je n'ai jamais vu chose pareille, je ne puis comprendre ». Les autres médecins dirent de même.

Allégories des événements qui vont se produire sur notre planète. Sans aucune parole ni signe, le Maître fait venir à lui 5 jeunes gens du fond de la salle, les rend sourds et aveugles, puis prenant une pièce d'or, leur dit : « vous devez sentir un certain contentement ». Puis faisant passer le fluide de cette matière dans l'organisme des sujets, ceux-ci croient posséder beaucoup d'or, sont défiants, avarés. Pour montrer ce qu'est notre nature, laissant le souvenir aux sujets en leur rendant leur liberté, ceux-ci se croient très riches, les uns sont orgueilleux, d'autres avarés craignant d'être volés, cachent leur fortune, allant jusqu'à accuser le voisin de les avoir volés.

Il y a en nous trois vies, la vie de l'âme, celle du corps et celle de l'esprit. Personne ne connaît l'âme. L'esprit demeure plus ou moins longtemps dans la terre avec le corps. À ce moment les sujets dont l'âme a été sortie sont transformés en chiens, aboient, se disputent, font tous les gestes des chiens, montrant encore l'orgueil humain. Deux des sujets sont transformés, l'un en fort magnétiseur, fier de son savoir, l'autre en médecin tout aussi fier de sa science, se disputant sur le traitement du malade. Ce dernier, las de cette dissension les apostrophe en leur disant qu'ils sont des farceurs, des attrape-sous.

Parlant pour des personnes de l'assemblée qui veulent trop approfondir les choses et sont arrivées à douter de tout : il ne faut pas se fatiguer la tête à chercher, car on ne peut que s'embrouiller au point de tomber même dans le désespoir, en ce que rien ne retient plus l'esprit humain.

L'âme des ivrognes qui sont déjà mal vus en ce monde, ne va pas avec les autres dans l'autre monde. Rendant les sujets ivres par le vin, ceux-ci dansant et chantant, mais les rendant ivres par l'absinthe, ils hurlent, se battent et tombent à terre. Disant à la terre de ne pas les supporter, ceux-ci sautent en l'air comme des poissons. Par des courants froids et chauds, le Maître nous montre les peuples d'Amérique et d'Espagne aux prises. À ce moment les sujets sont transformés en soldats, les uns américains, les autres espagnols, se prennent à différentes reprises d'une [une] lutte acharnée qui finit à l'avantage de l'Espagne.

Tous ces hommes rendus libres s'embrassent. L'un des mêmes sujets est rendu enragé, ses compagnons cherchent à le calmer, il tombe à terre, reste enragé, entouré de ses collègues. La rage est un fléau terrible dont nous serons préservés. Montrant ensuite le temps qui va suivre, c'est d'abord une très grande chaleur que les sujets ne peuvent supporter, puis un froid tellement rigoureux que non seulement ils se couvrent, mais cherchent à se cacher.

Après avoir montré par allégorie les fléaux de tous genres que nous aurons à subir : guerre, inondation, incendies, famines, pestes, etc., le Maître réunit ses sujets en un cœur, les fait chanter à l'unisson, dirigeant lui-même cette exécution, les arrête, les fait reprendre sur la même note et la même parole où ils s'étaient arrêtés. C'était la félicité harmonieuse après les tribulations.

Mardi 30 mai 1898

(À une question de ton serviteur) depuis ta plus tendre enfance, tu cherches à connaître le mystère de la création. En supposant que tu trouves et que tu arrives à cette connaissance, tu en serais dépouillé en revenant et n'en saurais pas davantage à ton retour, car il n'est donné à personne sur cette planète de connaître le mystère de la création.

Guérison d'une femme sortant de couches à l'hospice de la Charité restée infirme d'une jambe, souffrant, ne pouvant marcher. Un appareil avait été placé à cette jambe pour la soutenir. Le Maître lui dit qu'elle ira mieux, qu'elle pourra revenir sans son appareil si elle veut. Le docteur Encausse de la Faculté de médecine de Paris est invité à vouloir bien passer dans une chambre voisine avec la malade pour examiner sa jambe. Le Docteur est revenu avec cette femme lui ayant enlevé son appareil. La malade déclare moins souffrir et avoir plus de force.

Puis la guérison d'un petit garçon de 5 ans apporté par sa mère. L'enfant est examiné par plusieurs personnes de l'assemblée s'occupant des malades avec le Docteur Encausse, lesquelles ont reconnu le mal de la tuberculose à tel point qu'il n'y avait plus de remède. À ce moment, le Maître parlant du magnétisme ordinaire, dit : « Pour faire ce genre de magnétisme il faut être très fort, tandis que pratiquer le mien, il ne faut pas être fort, au contraire, très faible, c'est-à-dire charitable et humble de cœur. Celui qui serait très petit pourrait dire il me plaît que cet enfant soit guéri et il serait guéri ».

Les mêmes personnes furent invitées à examiner l'enfant de nouveau. Après examen, ils (sic) revinrent dans la salle rayonnantes de joie, ramenant l'enfant qui alors marchait tout seul en venant vers le Maître pour le remercier. La mère pleurait de joie.

Jeudi 7 juin 1899

Un petit enfant d'environ 2 ou 3 ans apporté de très loin par sa mère est atteint du tænia. Le tænia ou ver solitaire vient de plusieurs manières, peut produire des crises épileptiques, mais dans le cas présent, le tænia vient du cerveau. Prenant un morceau de papier, le déchire par le milieu dans sa longueur et dit : « Vous voyez cette déchirure, le ver qu'a cet enfant doit disparaître par fraction comme cette déchirure ».

La mère toute heureuse est revenue remercier le Maître avec son enfant guéri. Un homme recommandé par un assistant et qui habite à 10 km de là est atteint d'hémorragie que personne n'a pu arrêter. Cet assistant est prié de partir en regardant l'heure parce qu'à ce moment le malade devait être guéri. Demande à tous comme paiement de faire des efforts pour aimer son prochain comme soi-même, ajoutant que pour l'humilité, il était toujours possible de faire quelque chose, mais non pour l'orgueil car se serait enfreindre les lois du Ciel.

Un bouquet de fleurs de différentes couleurs vives et répandant un grand parfum est remis au Maître par une dame. « Savez-vous ce qui donne à ces fleurs ces couleurs et ces odeurs ? Et bien c'est que ces plantes sont sous l'influence d'un soleil que vous ne connaissez pas et ne pouvons voir, qui donne à toutes les plantes, leurs formes, leurs couleurs, leurs senteurs, leurs grosseurs. Je vous prouverai un jour que dans l'espace d'une heure, un arbuste poussera, grandira et fleurira devant vous. »

Séance très intéressante sous tous les rapports. Il a été annoncé également de très grandes chaleurs occasionnant des épidémies de plusieurs sortes. Suivra de très grands froids, mais la consolation à été donnée à tous d'être préservés de dangers graves.

Mercredi 21 juin 1899

Guérisons en grand nombre, de maladies diverses toujours avec promesses de paiement. Faire des efforts pour aimer son

prochain comme soi-même ; ne jamais [dire du] mal de personne, surtout des absents. Que les célibataires se marient et achètent des enfants ou en prennent à leur charge. Que les jeunes ménages augmentent leur famille. Un jeune ménage présentant un enfant infirme des deux jambes, ce dernier est guéri sous la promesse que les parents achèteront encore trois enfants.

L'esprit est attaché au corps, toutes les fibres se tiennent. Celui qui pourrait délier l'esprit pourrait aussi délier toutes les fibres de ce même corps. Tout ce que nous pouvons faire pour éviter un malheur est impuissant, rien ne peut l'empêcher. Celui qui se suicide pour mettre fin à ses malheurs se trompe car il lui faudra revenir expier sa faute, remplacer le temps abrégé.

Mais il ne faut pas lui jeter la pierre, ce serait une lâcheté, et celui qui le ferait pourrait bien se donner la mort lui-même en ce qu'il ne sait pas ce que sait que souffrir et n'a pas d'adversité.

Les femmes souffrent plus de l'estomac que les hommes pour des raisons que je ne veux pas dire. Je place en ce moment vos estomac dans un autre pays, il me plaît qu'ils aillent mieux, que vous soyez moins affectées de l'estomac. Que les personnes qui ne sont jamais venues ici, que tous les vôtres ainsi que vos descendants y participent.

Vendredi 19 janvier 1900

Le chien et l'homme furent les derniers êtres qui vinrent sur cette planète quand tout fut préparé, d'abord les petits, puis les grands quadrupèdes de chaque espèce, ensuite les bipèdes grands et petits de chaque espèce, puis les singes grands et petits de chaque espèce, dont une espèce de très grande taille, puis l'orang-outang, grands et petits. Enfin l'homme y fut mis venant d'autres planètes. Les premiers hommes de taille immense étaient rouges, il en reste encore de rares vestiges.

Après un grand nombre de siècles, cette race disparut pour faire place à une autre, mais jaune et de très petite taille. Ainsi

les habitants de la Chine n'ont pas été mis de même sur la terre, mais la Chine dans son étendue avec une autre partie qui a disparu, provient d'un satellite qui avait été joint à la terre tel quel avec ses habitants. Après la race jaune qui avait succédé à la race rouge, vint la race noire, très grande, très laide, grosse tête, large front, puis vint la race blanche laquelle était à l'origine de très grande taille.

D'autres explications seront données sur la venue de cette race sur la terre. La légende du premier homme sur la terre depuis 6 000 ans n'est qu'une fable, car la planète est bien plus ancienne. Il n'y a qu'un rideau cachant à nos yeux une autre planète touchant la nôtre. C'est par là que les êtres y sont venus dont un grand nombre ont disparu depuis longtemps.

(À son serviteur en tristesse) l'égoïsme et l'immortalité règnent ! Si tu avais une vigne, quand vendangerais-tu ? – Quand les raisins seraient mûrs, – Si un seul cep était mûr, tu ne le vendangerais pas, non, mais quand ta vendange serait mûre, il te faudrait bien des cuves toutes prêtes. Il faut donc que les raisins soient mûrs pour être cueillis et que la vie soit taillée pour son renouvellement. Ainsi de toutes choses.

Lundi 29 janvier 1900

(Une personne d'un âge avancé) malgré mon âge, je voudrais vivre encore au moins cinq ans ? – Personne n'a été plus jeune que vous. De l'autre côté on n'est pas plus vieux qu'ici puisqu'on renaît. La religion nous dit bien que si l'on a bien fait, on passe un moment au purgatoire et de là au Paradis, surtout si l'on a fait une bonne confession et versé quelques larmes. Il n'en est rien. Il faut absolument mettre son soi-même sous les pieds et aimer son prochain comme soi-même.

Il est écrit : « De ton cœur j'en ferai un temple, orne ce temple pour que j'en fasse ma demeure ». Il faut cultiver le terrain, y planter des arbres d'espérance pour y cueillir les fruits de la foi. Nous croyons posséder la foi, mais dès qu'arrivent les

adversités, il ne reste plus rien. Il est écrit aussi : « Aplani le chemin, car le Seigneur va passer par là. »

(Son serviteur) pourquoi le doute nous domine-t-il ? – Beaucoup de choses nous dominent, la misère, les souffrances, l'orgueil, etc. Prends pour allégorie un homme qui fait à la Pieuvre (le Gouvernement) une demande de concession de terrain d'une certaine étendue, laquelle lui est accordée. Cet homme pour vivre dans ce terrain est obligé d'en extraire les pierres, les ronces, assainir, travailler pour faire des plantations et conserver ces plantations. Il travaille sans relâche afin d'empêcher les ronces et les mauvaises herbes de repousser ; c'est donc une lutte et un travail continuel.

Doit-on demander du secours pour une personne dans la souffrance mais qui s'y refuse ? – Je l'ai déjà dit souvent, ne vous inquiétez pas du refus ou de l'acceptation, mais faites pour les autres ce que vous voudriez que l'on fasse pour vous. Les bonnes œuvres ne sont jamais perdues. Celui qui aurait un grain de foi transporterait des montagnes.

Mardi 30 janvier 1900

Notre planète a environ 260 000 ans d'existence. Après l'arrivée des divers végétaux et animaux qui y furent mis à l'état de vibrions pathologiques, l'homme y fut mis venant d'une planète très près de nous dont nous ignorons l'existence, en ce que nos yeux n'ont pas été faits pour pouvoir percer le rideau qui nous sépare de cette planète.

Dans quarante ou cinquante ans, la race jaune ou chinoise envahira la planète pendant environ 1 500 ans. Quoique sœur cette race est en retard au point de vue de l'esprit des races noires et blanches qui finiront par la dominer.

« Femme qu'y a-t-il de commun entre vous et moi » a dit Jésus à sa mère aux noces de Cana (son serviteur). Rien, sa mère ne croyait pas en lui. En effet il n'y avait rien et il ne pouvait rien y avoir de commun entre eux, et elle ne croyait pas

en lui. Des miracles faits par son fils tout petit ne lui avait pas ouvert les yeux, pas plus que ceux qu'il faisait étant grand. Néanmoins la mère de Jésus n'en doit pas moins être regardée comme un des êtres privilégiés de la création.

L'homme est composé de trois principaux êtres : l'âme, l'esprit et la matière, puis d'une infinité d'êtres qui tous ont leur vie propre et qui tous ont une liberté relative, comme tous les êtres, car la liberté n'existe pas. Conséquemment on peut avoir son libre arbitre, mais dépendant d'une force centrifuge qui fait tout mouvoir selon des lois établies, ce qui fait que souvent nous faisons ce que nous ne voudrions pas faire et réciproquement.

Qu'est-ce que le bien, qu'est-ce que le mal ? Pour avoir cette connaissance, il n'y a qu'un livre au monde pour nous l'enseigner. Ce livre s'appelle « La Croix ». La rue ou le chemin à prendre pour aller chercher ce livre se nomme « Voie du Calvaire ».

Mardi 2 octobre 1900

Bientôt le torrent dévastateur viendra, il y aura confusion générale, soyez fermes, priez. Et qu'à ce moment vous sachiez vous trouver, un flambeau d'une main avec, dans l'autre l'épée de la charité.

Jeudi 22 novembre 1900

Nul ne peut aller au Ciel sans rendre ce qu'il en a reçu, tu as reçu les soins d'un enfant, tu dois les rendre. Le visage beau ou laid est ainsi fait selon la mission à remplir par l'esprit qui l'habite. Si nous sommes fiers de nous-mêmes, nous sommes comme de grands enfants qui sont fiers d'eux-mêmes. Tous les êtres sont plus ou moins intelligents. Une personne qui comprend mal, parle mal des autres, elle est semblable à un demi-sourd. L'impression est pour l'esprit, non pour l'âme.

Le travail est créé pour le Ciel, il est une distraction pour nous. Rien n'est caché, toute connaissance sera donnée quand nous serons arrivés à aimer notre prochain comme nous-même. Personne n'est propriétaire de rien, car rien ne lui appartient. Au reste la matière par elle-même n'existe pas. Les personnes venant ici meurent avec le sourire sur les lèvres, ceux qui souffrent sont ceux qui nient l'existence de Dieu, leur esprit demeure très longtemps où leur cœur est attaché.

Un petit enfant apporté par sa mère a les yeux fermés. Examiné par le Docteur Encausse et par les personnes du cours de massage magnétique. La Maître veut que les yeux de cet enfant s'ouvrent ce qui a lieu et met tous les examinateurs et l'assemblée dans une grande admiration.

(Son serviteur) pourquoi la vue des souffrances nous est-elle donnée ? – Si l'on voit les souffrances et les iniquités, c'est que cela dépend du point de vue auquel Dieu nous a mis. Tu es bien heureux d'être à ce degré. Tous les êtres ne souffrent pas pour la même cause puisqu'il y en a qui sont venus souffrir pour d'autres. Ainsi deux plantes, l'une dans une terre qui n'a rien à craindre des intempéries, tandis que l'autre en plein champ souffrant en automne et en hiver, soupire de voir arriver le printemps et l'été.

Il y a 65 siècles, les natures étant plus grossières, s'étaient laissé aller à vénérer des êtres influents et à en faire des fétiches, des idoles, mais tout cela disparaîtra par la suite des temps. Les races futures arriveront à adorer Dieu seul. La vérité est une, mais elle a plusieurs faces et plusieurs formes.

(À son serviteur) si tu veux la foi non factice, mais véritable, chasse de ton cœur la colère sourde qui y gronde et voudrait réduire à néant le monde d'iniquités pour y planter l'arbre d'espérance afin d'y cueillir les fruits de la foi. Si tu fais dans les ténèbres quelque action devant être faite au grand jour, il te faudra aller chercher cette action dans les ténèbres pour l'apporter à la lumière, car tout ce qui se fait à la lumière ne peut être ténèbres.

Mardi 5 février 1901

L'âme est le soi-même de l'être. Nous n'avons notre libre arbitre qu'en apparence. Le Ciel nous prête ce que nous avons, mais il nous faut acquérir les connaissances car il faut tout connaître. Aussi le temps ne nous est pas marchandé, c'est l'orgueil qui nous empêche d'avancer. Depuis 1856 les temps ont été arrêtés et les esprits infernaux déchaînés sur la terre, c'est pourquoi il a été dit que ceux qui ont fait le bien continuent car à partir de ce moment il sera trop tard, ce sera le règne de l'Antéchrist sur la terre. Mais le signe que l'été est proche, que le Maître de la maison est venu en son champ séparer les bons grains de l'ivraie est apparu.

(À son serviteur) tu es enrhumé ? – Oui, il me faudrait l'éclat du beau soleil qui doit vivifier le monde ! – Prends patience, cela est proche. Au reste tu apprendras quelque chose sans que je le dise.

Suivent plusieurs guérisons.

Jeudi 14 février 1901

Il existe dans l'air ambiant ce qu'il y a en nous et en vous ce qu'il y a dans la terre. Des molécules ou globules dans l'eau qui n'ont pas eu d'air ont conservé la chaleur.

Un malade, un homme venant pour la première fois est atteint d'une maladie incurable, et pour ce, abandonné des médecins. Le Maître demande à un pharmacien présent quelle plante on pourrait donner comme médicament à cet homme. Le pharmacien ne sachant que répondre, il est demandé de nommer une plante quelconque. Le nom de menthe est prononcé. Il y a trois sortes de menthe, je prends la menthe dite poivrée.

Un homme est prié de prendre un morceau de papier et de le rouler en forme de cornet récipient. Le Maître fait comme verser ce cornet sur la tête du malade en disant à l'assemblée qu'en ce moment elle doit sentir un bien-être dans l'estomac.

L'assemblée répond affirmativement. À partir de ce moment, il est donné à la menthe dite poivrée, une propriété en plus de celle qu'elle a déjà ; on pourra s'en servir comme boisson. Le malade fut guéri ainsi que beaucoup d'autres.

(Son serviteur) que le Bon Dieu fasse éclater au plus tôt sa gloire ?

Si tu étais invité à un festin avec d'autres personnes à un temps fixé, te mettrais-tu à table avant l'arrivée des autres convives ? Attends un peu que tous les invités soient présents, ce qui n'est pas très éloigné. Il faut faire son possible pour aimer son prochain comme soi-même.

Sachant un lieu où un trésor est caché, il ne faut pas le prendre, en ce que celui qui l'aurait caché serait obligé de revenir lui-même le déterrer et le prendre, puisque là où est le trésor, là aussi est notre cœur. Tout dans la nature est lié ; toutes nos pensées se répercutent en bien comme en mal. De là vient que nous avons des joies ou des lassitudes que nous ne pouvons nous expliquer.

Dimanche 31 mars 1901

L'habitude étant prise par les disciples du Maître de lui souhaiter sa fête pour la saint Nizier, le 2 avril, il manifeste son désir d'être fêté le dimanche des Rameaux, lequel cette année se trouve le 31 mars. À cette occasion beaucoup de personnes ont apporté des fleurs. Il les fait distribuer par M^{mes} Chapas et Condamin, surnommé par le Maître Savarin. Mais comme rien n'est fait au hasard, chacun reçoit des branches de fleurs de couleurs et espèces différentes symbolisant les goûts et caractère de celui qui les reçoit. Son serviteur reçoit pour sa part une branche de lilas blancs et une branche portant de petits boutons de myosotis.

Mercredi 8 mai 1901

Réunissant son serviteur et une dame dans l'assemblée qu'il appelle les deux compagnons, le Maître annonce qu'il va faire la comparaison entre ces deux personnes. Appelant tous ses élèves, il les introduit dans une pièce voisine, fait mettre les deux personnes devant cet auditoire et dit que le caractère de chacune est identique au caractère de l'autre, mais inversement, c'est-à-dire que son serviteur a un caractère à tout dire tout de suite tandis que la dame a celui de tout garder, l'un faisant explosion instantanément, l'autre refoulant au fond du cœur.

L'auditoire croit voir certaines similitudes dans la physionomie des deux personnes, mais pourtant une dame fait observer sur la figure de l'une des traits batteurs. Oui, car mettez une épée dans ses mains, même un canon, il saura s'en servir, son intelligence est hors ligne ; ceci n'est point dit pour le flatter. Après ces explications, le Maître donne à toutes les personnes présentes, plus de perspicacité pour connaître les physionomies, car Dieu a mis dans le cerveau de chaque être ce qu'il doit faire, ce qu'il a fait, ce qu'il fera.

En conséquence il n'est pas difficile au Père de savoir ce qu'est un individu. Cette scène n'est qu'une opération comme beaucoup d'autres, relatives aux événements qui se déroulent sur notre planète, dont tous ces figurants sont inconscients et ignorants.

Mercredi 21 mai 1902 (sic pour 1901)

L'espace n'est pas vide mais plein. Les plans des élémentaux sont en nous. Le Ciel aussi est en nous, c'est nous qui ne sommes pas dans le Ciel. Tous est en nous. Nous sommes comme à l'état embryonnaire.

Les visions de Catherine Emmerich sont-elles vraies ? – Oui, car il est donné à des êtres selon le plan où ils se trouvent de pouvoir voir non seulement le passé, mais encore l'avenir quoiqu'ils ne voient pas précisément comme cela est, car temps

et dates ne sont pas comme les nôtres, ce qui trompe, en ce que nous ne pouvons le comprendre.

À chacun selon ses œuvres. Selon le monde, celui qui vient après l'heure n'a rien. Dieu tient compte de la bonne volonté, c'est pourquoi Il donne aux derniers comme aux premiers. Il ne fait pas de partialité. Quand tu supporteras ton fardeau sans gêne, tu en auras un plus lourd, et quand tu pourras supporter le fardeau des autres, le monde t'écrasera. De l'autre côté, nous aurons un corps, mais pas fait comme celui que nous avons.

En fixant par l'esprit le visage d'une personne, elle en reçoit une commotion. On peut insulter quelqu'un à quelque distance que ce soit et même toucher. Prenant un cheveu et roulant dans une feuille de papier à cigarette, le Maître fait toucher à une femme son enfant qui est à Clermont, avec les doigts, ce qu'elle a bien senti. On peut aussi faire répondre une personne sans qu'elle s'en aperçoive, ni qu'elle soit dérangée dans ses occupations.

Lundi 30 décembre 1901

Les molécules saines partant du cœur (le cerveau) vont à la périphérie chercher les molécules morbides qui viennent à leur place s'améliorer. Lorsqu'en nous les molécules saines dominent par leur nombre, nous ressentons une sensation de bien-être, une paix intérieure, jusqu'à ce que les molécules morbides viennent rejeter notre esprit dans le mal.

22 ?... janvier 1902

L'étincelle divine qui est en l'homme reflète sur l'animal ; l'animal projette une partie de cette étincelle sur les végétaux. Ainsi un homme bon, pacifique, aura des animaux doux, obéissants. L'endroit où les bestiaux auront l'habitude d'aller améliorera le terrain ; les plantes seront vigoureuses et bonnes. Lorsque vous n'aurez plus d'orgueil et que vous saurez que vous

n'êtes rien, vous obtiendrez par le magnétisme d'aussi bons résultats sur vous que sur les autres malades.

Notre esprit a déjà des milliers et des milliers d'existences successives. Si les peines, les souffrances que nous avons sont des dettes que nous avons contractées dans des existences antérieures, nous pouvons obtenir, soit par la prière, soit en devenant meilleurs, du soulagement, mais pour obtenir la rémission de notre dette, n'y comptez pas, car il est dit : « L'enfant paiera les dettes du grand-père ». Vous n'irez pas au Ciel sans avoir payé toutes vos dettes. Bientôt viendront des hommes qui sèmeront une graine de raisin, aussitôt elle germera, puis il poussera une vigne qui donnera des fruits, le tout en quelques heures. Ne suivez pas ces gens-là, ce seront les faux prophètes qui viendront pour vous séduire.

Pour acquérir les sept dons du Saint-Esprit, il faut vous purifier des sept péchés capitaux. Si nous avons la foi, nous prierons avec tant d'ardeur que nous obtiendrons tout du Ciel. C'est bienheureux que nous ne l'ayons pas, parce que les fautes que nous commettrions nous paraîtraient trop graves. Les sept dons du Saint-Esprit sont : la sagesse, l'intelligence, le conseil, la force, la science, la piété et la crainte de Dieu.

Doit-on faire des remèdes ? – Il y en a plus d'un ici qui verra que c'est un feu qui dévore, il faut se brûler pour savoir le danger de la flamme. Il n'y a que le Ciel qui puisse accorder du soulagement. Tout soulagement obtenu par un autre moyen que le Ciel se paiera soit par la maladie, soit par la souffrance, soit par la désorganisation.

(Monsieur Chapas) le ciel ne nous tiendra pas compte des tentations, vous serez jugés sur vos paroles, vos actes, vos intentions. Lorsque les journaux auront fini de s'occuper de nous, nous mettrons au jour une nouvelle science. Pour vous, elle vous permettra de savoir ce qu'est le démon, après vous n'en aurez plus peur. La fin des temps est proche, les journaux parleront bien davantage d'ici trois ou quatre ans, mais j'espère

pour vous qu'avant cette date vous serez initiés à cette nouvelle science.

L'esprit comprend toujours aussi bien chez le petit enfant que chez le vieillard, mais chez l'enfant, les organes ne sont pas encore assez forts pour pouvoir en garder la souvenance.

[Mardi] 11 février 1902

Le temps est venu où il n'y a plus de tièdes esprits. Les uns font le mal, les autres le bien. Voilà pourquoi nous sommes persécutés par le mal. Quand nous partirons nous oublierons tout, parce qu'une famille nous attend aussi de l'autre côté. Un jour on sentira du doigt ce qu'est le bien et le mal, mais alors nous aurons moins de mérite parce que nous comprendrons et alors nous souffrirons moins. Après la souffrance et la résignation, nous aurons une grande joie.

Mercredi 23 avril 1902

Plus d'un de vous ne verra pas la mort. Tous les 4 à 5 000 ans des cataclysmes épouvantables bouleversent la Terre. Tout est ravagé, plus rien n'existe. C'est le moment où Dieu fait la moisson. Les bons sont mis à part, ils sont arrivés au but, c'est-à-dire à la perfection. Les autres sont précipités sur la Terre où tout recommence à l'état primitif, aussi bien le règne minéral, le règne végétal ou le règne animal. Faisons des efforts sans cesse, pour qu'à ce moment nous soyons parmi les bons, car ce siècle ne passera point sans que tout ceci arrive.

Lundi 5 mai 1902

Notre cœur est comme une petite chaumière sur un mauvais terrain. Nous devons par des transformations, par des embellissements successifs, en faire un palais. Nous devons améliorer le terrain qui est autour afin qu'il soit digne des matériaux qui servent à édifier ce palais dans lequel le Seigneur

viendra habiter. Dieu a dit : « Lorsque vous serez tous réunis en mon non, je serai au milieu de vous. » Cela veut dire que lorsque le cœur, le cerveau et l'esprit sont d'accord pour prier, Dieu est avec nous pour nous donner ce dont nous avons besoin.

Vous reconnaissez que vous êtes inscrit sur le livre de vie, quand par exemple, vous aller parler en mal de quelqu'un, vous vous reprenez et pensez que cela est défendu par la loi divine. Et après y avoir succombé, vous en demandiez humblement pardon à Dieu. De même pour vos autres fautes, veillez et priez. Veillons pour que nous ne succombions pas à la tentation du démon qui nous pousse sans cesse au mal. Prions du fond du cœur, car il est en nous des êtres insatiables qui s'abreuvent de la prière.

Le corps astral qui nous entoure est formé de molécules saines et malsaines. Lorsque nous commettons une mauvaise action, elles deviennent malsaines. Ces molécules vont dans notre astral se réunir à un flocon déjà existant de molécules de mêmes actions. Lorsque ce bloc est suffisamment gros, il s'en détache des molécules malsaines qui viennent en nous et nous font commettre un même péché. Mais si au moment de succomber à la tentation, nous élevons notre âme à Dieu et que nous lui demandions la force d'y résister, cette molécule devient saine. C'est autant de gagné vers le bien.

Mardi 13 mai 1902

On ne doit se marier qu'une fois. L'homme ne se marie qu'avec la femme qui lui a été accordée d'avance, et qu'il a déjà eue dans des existences antérieures. En divorçant on commet une double faute : d'abord par le scandale que l'on cause et puis en repoussant votre femme, vous l'exposez à se remarier, ce qui lui fait commettre une grosse faute grave par le préjudice qu'elle porterait à quelqu'un car on ne doit épouser qu'une fois dans une même existence.

Nous n'avons besoin de personne pour nous instruire car nous avons en nous tout ce qu'il faut pour faire croître la petite plante qui est dans notre cœur. Ce n'est que l'orgueil, l'égoïsme, la méchanceté qui l'étouffent et l'empêchent de s'épanouir. Notre souffrance n'est rien, car elle est divisée est portée sur le tout. Jésus a souffert de toute la souffrance qui existe, car elle était toute concentrée sur Lui. Nous ne devons pas juger ceux qui l'ont crucifié car nous le faisons souffrir bien davantage tous les jours. Jésus a souffert depuis le commencement des temps et souffrira jusqu'à la fin des temps.

Jeudi 22 mai 1902

Moïse, Jacob et Abraham, et tous ceux qui ont eu des entretiens avec le Seigneur entendaient sa voix mais ne le voyaient pas ou du moins ne le voyaient qu'à travers les dernières ténèbres, mais leur grande foi leur permettait de se contenter de ces visions fugitives. Les envoyés de la cour céleste ne viennent que dans des familles pauvres. Vous prenez la richesse pour un grand bien, et souvent Dieu ne l'envoie que comme épreuve.

[Samedi] 24 mai 1902

(Sur une question de son serviteur) le chant des oiseaux est toujours bon. Ils annoncent la lumière et de grandes choses. Ils chantent les louanges de Dieu Tout-Puissant. Quand tu montais à Fourvière, tu as dû les entendre. Ces oiseaux qui t'ont été présentés te donneront force et courage pour accomplir le rôle qui t'est dévolu, pour que tu puisses arriver au but qui t'est réservé pour plus tard. Le rôle qui t'est réservé est grand, il est princier. Estime-toi heureux de les avoir entendus. Si c'étaient d'autres oiseaux ce serait horrible. Ces oiseaux rouleront autour de nous comme nous autour du divin Maître.

(Visions d'une dame) 1°. Un champ dans lequel il y avait des marguerites par bouquets, comme en paquets : – c'est un

champ de douleurs, chacun prendra un morceau aux bouquets. 2°. Sur la place des Cordeliers, toutes les personnes, chevaux, voitures sont enlacées dans un immense réseau de fils de soie, chacun avait de l’embarras pour s’en débrouiller. – La soie que tu as vue, c’est l’embrassement d’un peuple, vous vous tiendrez tous les uns les autres. Par là le divin Maître t’a montré sa toute-puissance en vous liant de soie douce. Si au lieu d’un cordon de soie, c’eût été une corde, tous auraient été étranglés.

Mercredi 28 mai 1902

L’esprit du mensonge, de vantardise agit sur le cerveau, sur le milieu de la moelle épinière et envenime une partie du cœur. Lorsque vous succombez à ce péché, ces différentes parties sont frappées trois minutes avant que la mort vienne, que nous ne succombions après une longue maladie ou que ce soit la mort subite, que ce soit un accident ou même un coup de poignard.

La terre vient chercher ce qui lui appartient, c’est-à-dire la vie matérielle. Quand la mort frappe une grande quantité de personnes tout d’un coup, toutes les personnes qui sont sur le même plan ressentent alors à ce moment des secousses nerveuses.

Dieu a mis tout ce dont nous avons besoin à côté de nous pour la vie matérielle, mais ne gaspillons rien. Dans les grandes maisons, quand les domestiques gaspillent la marchandise sous prétexte que les maîtres sont assez riches ils ont tort car un jour ils auront faim eux-mêmes, mais ils n’auront rien à manger. Les maîtres sont aussi punis pour ne pas avoir fait attention à ce qui se faisait chez eux et pour ne pas avoir employé le surplus de ce qu’il leur fallait en charité.

La jeune fille en se mariant épouse en même temps les défauts et les qualités de son mari, et un jour Dieu en demandera compte comme de ses propres fautes. Il en est de même pour l’homme. Le temps de la plaisanterie est passé. Ne

vous plaisantez pas les uns les autres, car vous serez jugés sur de vaines paroles.

Et surtout ne plaisantez jamais avec une femme dans une position intéressante, car vous scandaliseriez l'enfant qui est en elle et vous mettriez par vos propos dans l'ambiance de cet enfant, ce qu'il faudrait pour que lorsqu'il serait grand il tombe dans le même péché, sans qu'il vous ait demandé raison de votre grande faute.

Le Ciel ou livre de vie a été fermé en 1856, puis quelques années après il fut rouvert. En 1885 il fut refermé, mais bientôt il se rouvrira.

Après la mort, quelque chose survit en nous qui reste avec notre corps plus ou moins longtemps, parfois deux ou trois ans. Une personne sensitive pourrait, étendant les mains dans un cimetière, sentir par le toucher où une personne est enterrée.

J'estime autant un voleur qu'un honnête homme, car personne parmi vous ne peut crier au voleur. Il n'en est pas un qui n'ait pas fait plus ou moins tort à un autre, ni absolument personne qui n'ait vraiment jamais rien fait à autrui. Bientôt je choisirais des adeptes qui prieront ensemble une heure par semaine pour les malades. Il est des êtres qui prient pour nous, c'est donc une dette. Nous devons prier pour les autres.

Vendredi 5 décembre 1902

Lorsque notre Seigneur guérissait les malades, parfois deux ou trois jours après, la maladie revenait et ils revenaient le trouver. Il leur disait : « Ô gens de peu de foi ». Vous êtes la même chose. Lorsque le Ciel vous accorde une guérison, vous avez encore peur que la maladie revienne. Apprenez que votre manque de foi paralyse toutes les bontés du Ciel.

Lundi 8 décembre 1902

Ne vivez pas avec les morts, ne parlez pas toujours des morts car ce sont des absents qui ne peuvent pas se défendre. Vous travaillez plus pour le Ciel en vous corrigeant de vos défauts qu'en priant pour les morts. On n'oublie rien. Lorsque vous serez de l'autre côté vous verrez ce que vous avez fait, ce que vous auriez pu faire et ce que vous auriez dû faire en bien comme en mal. Promettez-moi de ne parler à vos parents qu'avec le plus grand respect et remercier tous les jours le Ciel de vous les conserver, sinon un jour vous serrez enfant orphelin, obligé de tout devoir à des étrangers.

Pour avoir des rêves purs et avoir quelquefois des communications avec votre ange gardien, il ne faut jamais se mettre en colère, être modéré en tout, en boisson, en nourriture, en travail, en veilles et n'avoir que de bonnes pensées.

Dieu permet quelques fois qu'on paie de grandes dettes par les rêves et alors on souffre ce que l'on a fait souffrir à d'autres. Nous sommes sur la terre pour travailler et être travaillés par les ennuis, par les adversités. Il faut que nous laissions sur la terre l'orgueil, l'envie et l'égoïsme. Toutes les molécules de notre corps doivent se purifier par la souffrance.

Dieu créa des clichés de tout ce qui devait exister. Tout vient petit à petit. C'est pour cela que la création fut lente et qu'elle se poursuit encore. Nous avons pu vous donner une idée des clichés par la bataille de Waterloo. Lorsque la bataille fut terminée, le cliché alla sur une autre planète où une autre guerre éclata avec les mêmes coups de canon. Les mêmes armes firent les mêmes blessures. Les mêmes cris de douleurs furent poussés.

Vous faites vos Pâques, vous faites bien je n'ai jamais dit le contraire, c'est même votre devoir. Vous allez me promettre que lorsque vous les ferez en l'honneur de ce grand jour vous n'aurez de rancune contre personne et que vous aimerez ceux qui vous auraient fait du mal, comme ceux qui vous auraient fait du bien. Nous devons suivre les lois de notre pays, car si Dieu

permet que nous ayons des lois injustes, c'est parce que nous sommes injustes nous-mêmes.

Quelle que soit votre religion, vous devez aussi en suivre les lois. La confession est un grand acte d'humiliation. Si vous avez quelques doutes sur la valeur de l'absolution que le prêtre vous donne, c'est parce que vous avez de l'atavisme dans le cœur. Mais passez outre. En pratiquant, Dieu vous donnera la foi qui lèvera tous les doutes.

Des écoles du Gouvernement, il ne peut sortir que des égoïstes, de la bassesse, de la révolte, la désolation. Dans les écoles congréganistes, il ne sort que des esprits lourds, ignorants, abrutis qui n'oseront jamais rien par eux-mêmes de peur de faire du tort à la religion. Bref, je crois que les deux écoles sont nécessaires pour se stimuler l'une l'autre. Celui qui sera un bon sujet, qu'il aille dans l'une ou dans l'autre école, fera un bon sujet.

Bientôt vous saurez pourquoi je ne puis plus rester aux séances, mais le Ciel ne vous abandonnera pas. Priez et vous serez exaucés. Avant la fin du mois, vous ne me verrez plus. C'est aux vents de la montagne et de la mer que croissent les fleurs les plus robustes et parmi les épines des buissons se trouvent les fleurs délicates. Je crois qu'il faut aussi l'air des adversités et les ronces du chemin de la vie pour pétrir le cœur de force et de sensibilité.

Nous aimons inconsciemment une femme que nous ne connaissons pas et que nous n'aurons jamais rencontrée, jamais vue. Nous naissons avec son image dans un coin de notre imagination, avec sa pensée dans un coin de notre cœur. L'une et l'autre sans s'altérer grandissent en nous et lorsque nous sommes homme et que nous rencontrons devant nos yeux à la portée d'une caresse, d'un baiser, la femme qui jusqu'alors a vécu dans nous, nos sentiments éclatent, spontanés, vibrants, impétueux. Voilà pourquoi l'on ne doit se marier qu'une seule fois, car si l'homme a, en naissant, le souvenir d'une femme, c'est qu'il l'a déjà eue.

Lundi 23 mars et
Dimanche 29 mars 1903

Si vous voulez que le Ciel entende vos prières, aimez votre prochain comme vous-même, n'ayez de rancune contre personne, ne parlez jamais des absents. Les personnes altérées sont celles qui dans ce temps ou dans un autre ont bu quand elles n'avaient pas soif. Lorsque vous faites l'aumône, faites-la dans l'ombre et sans en attendre une récompense du Ciel, car si vous avez cette pensée, vous vous payez vous-même. Mais faites l'aumône avec bonté comme une chose due à un frère.

Mardi 2 avril 1903

Les vivants ont besoin de plus de prières que les morts, mais si vous avez promis de dire ou de faire des prières, tenez votre promesse, et si vous promettez quelque chose à Dieu, le Ciel ne vous exaucera que quand vous aurez tenu votre promesse. Quand un enfant meurt après le baptême, on dit qu'il va au Ciel. Eh bien non, il vaudrait mieux qu'il vive jusqu'à 80 ans, car il aurait le temps de souffrir, d'avoir des ennuis, des tribulations et alors il paierait ses dettes.

Lorsqu'une jeune fille a un enfant, si elle n'en épouse pas le père elle sera sévèrement punie, 1° pour s'être servie du bien d'autrui ; 2° pour avoir causé du scandale. Elle ne pourra avoir son pardon qu'en élevant son enfant avec peine, ennuis et misères de toutes sortes. Toutes les personnes qui l'auront critiquée, si elles ne sont plus en âge d'avoir des enfants dans de mêmes conditions et de payer leurs dettes ainsi ici-bas, il faudra qu'elles reviennent sur cette terre pour passer par la même route que cette jeune fille et avoir les mêmes tribulations. Voilà pourquoi votre route est tortueuse et semée d'obstacles. Vous vous en créez chaque jour de nouveaux. (M. Chapas) les ennuis éclaircissent la vue.

[Mardi] 14 avril 1903

Si vous restiez seulement une demi-journée sans avoir de mauvaises pensées, de mauvaises paroles, sans parler des absents, sans juger personnes, la prière que vous feriez après, serait entendue du Ciel. J'ai dit souvent : « Il vaut mieux ne pas prier que de prier mal car si vous priez après avoir fait du mal à quelqu'un et que vous disiez « j'aime mon prochain » vous dites un mensonge, et les mensonges sont formellement interdits par la loi du Ciel ».

Mais priez, même ne seriez-vous pas entendus si vous venez de vous emporter ou de commettre un autre péché, car par la prière vous améliorez le mal que vous venez de faire. Toutes vos mauvaises pensées, toutes vos paroles inutiles seront autant d'obstacles que vous trouverez un jour sur la route du Ciel. Soyez complètement désintéressés. Si vous êtes malade et que vous demandiez la guérison dans vos prières, que ce ne soit pas pour en retirer un profit ou une satisfaction personnelle, mais bien pour que d'autres que vous en profitent.

Mardi 26 mai 1903

Vous me demandez ma protection, mais je ne peux pas plus que vous protéger personne. Vous venez ici, vous êtes soulagés. Les uns viennent pour maladie, les autres pour des peines morales, mais tous vous demandez du soulagement. Vous restez quelques heures dans de bons sentiments avec l'esprit vers le bien.

Dieu a dit : « Lorsque vous serez plusieurs réunis en mon Nom, il vous sera accordé ce que vous demanderez. » Dieu a dit aussi : « Aidez-vous les uns les autres » soit par la prière, soit par tout autre moyen. Vous allez me promettre d'aider cette dame, à payer pour son enfant, vous ferez des efforts pour rester 24 heures sans parler des absents. Et cette dame pour vous remercier demandera au Ciel pour vous tous, du soulagement.

Jeudi 28 mai 1903

Pour être charitable, il n'est pas nécessaire de se dépouiller de tous ses biens, mais ce qu'il faut avant tout, c'est aimer son prochain et ne juger personne, ne pas critiquer et ne jamais parler des absents.

Mercredi 10 juin 1903

La colère dégrade l'homme, l'avilit et le met au rang des inférieurs. Il existe dans les profondeurs des mers, ou de la Terre, des monstres inconnus. Il vient parfois sur la Terre des animaux ayant du corps de l'homme, soit un bras, une jambe ou la tête. Il était dit dans l'ancienne loi : « Main pour main, pied pour pied, œil pour œil, dent pour dent. »

Dieu a ajouté : « Tu n'arracheras pas un cheveu de la tête de ton frère, sans que cela ne te soit rendu. » Dieu a dit aussi : « La septième génération de la famille ne passera pas sans que toutes les dettes [ne] soient payées. » Faites des efforts pour vous libérez de vos dettes, sinon le Ciel se chargera bien de vous faire payer jusqu'au dernier iota. Ne vous avilissez pas, sinon vous serez avec des êtres avilis.

Dimanche 5 juillet 1903

Ce qui nous empêche de marcher, c'est l'orgueil, l'égoïsme, le doute. Nous n'avons pour le moment qu'à faire des efforts pour aimer notre prochain comme nous-mêmes. Si nous pouvions y arriver, nous avancerions à pas de géant.

Pour avoir des visions il faut être si pur que cela n'existe pas sur la Terre. Quant à s'arrêter aux voix que quelques-uns prétendent entendre, soit le jour, soit la nuit. Non ! Et même si ces personnes le disent ou en tirent vanité, elles deviendront sourdes. Ne chercher pas à approfondir ces choses ou les rêves, vous surmèneriez votre esprit. C'est ainsi que commence la possession pour finir par la folie.

Si vous avez des enfants qui ont un mauvais caractère, ne les frappez pas pour les corriger, car les coups aigrissent le caractère.

Après leur avoir expliqué où les conduira leur conduite et leur avoir montré les dangers de la voie dans laquelle ils s'engagent, dites leur « Marche » et alors commencez par vous améliorer vous-même, car en vous améliorant, vous améliorez ceux qui sont autour. Un jour ils vous rendront ce que vous aurez fait pour eux.

Lundi 20 juillet 1903

Ne faites jamais de spiritisme, car avec cette science on peut faire trop de mal. Quant à faire du magnétisme, il faut être d'une telle pureté qui je crois n'existe pas sur terre. Un magnétiseur ne peut avoir de la force que pour trois maladies par jour. S'il veut en faire plus, il devient malade ou il rend malade. Mais lorsque vous avez quelque chose à demander, adressez-vous à Dieu qui est la source intarissable de tout soulagement et de tout bien.

Lorsqu'on est altéré, il faut lutter contre la soif, boire très peu. L'ivresse est une gourmandise. Les personnes qui se livrent à la boisson, aux alcools commettent un homicide. Ces personnes seront punies comme tel. Dieu nous a donné un corps, nous devons en avoir soin et ne pas le détériorer par notre gourmandise ou tout autre défaut.

Dans deux ans, on vous dira que le blé à une maladie comme à présent la vigne mais n'ayez pas peur car si vous faites la volonté du Ciel, Dieu vous donnera tout ce dont vous aurez besoin.

Vendredi 24 juillet 1903

(M. Chapas) l'indulgence est un sentiment qui ne se partage pas. Si on l'a pour soi, on ne peut l'avoir pour les autres. Il faut

être plein d'indulgence pour les fautes des autres et du tout pour soi.

On ne s'emportera plus, on ne sera plus méchant quand on n'aura plus de molécules de sauvages pour lesquels la force et la ruse sont tout. Quand nous serons tous civilisés, nous serons bons et calmes. Quand même on abuserait de vous, il faut toujours répondre par le bien. Comment progresserait le mal, s'il n'allait chez personne, car le mal ne doit pas être détruit mais transmué en bien. Si nous rencontrons un malheureux, nous devons être sa Providence, l'aider selon nos moyens, car c'est un frère. Lorsque nous en aurons besoin, le Ciel sera le nôtre et tout ce que nous demanderons nous sera accordé.

Vendredi 14 août 1903

Le spiritisme est une science qui s'appeler (sic) une consolation. Je vous ai toujours dit de ne pas faire de spiritisme et je vous le défends, n'en faites jamais, car si une personne croyait avoir une communication ou si une autre croyait avoir vu un fantôme, elles s'empresseraient de le dire par vanité, par orgueil. Personne ne peut être assez pur ici-bas pour avoir ces choses-là venant du Ciel.

Il est inutile de chercher à savoir par ces moyens, car lorsque vous arriverez à aimer votre prochain comme vous-même, il vous sera donné de tout savoir. Commencez petit à petit à ne pas parler des absents, il viendra un moment où vous n'en aurez plus l'occasion et où vous ne jugerez plus personne, car vous saurez que c'est un péché. Lorsque nous serons au bout de notre route, nous aurons la même physionomie que lorsque nous sommes partis, mais nous saurons tout, tandis que ceux qui seront restés ne sauront rien.

Il n'est pas utile de passer partout pour tout savoir car nous avons des attaches de tous côtés avec ce monde-ci comme avec bien d'autres, puisque nous faisons partie du Grand Tout. Si l'on

ne croit pas à la réincarnation, il est impossible d'expliquer ces deux paraboles du Christ :

« La septième génération ne passera pas sans que tu payes tes dettes jusqu'à un dernier iota » – « Tu n'arracheras pas un cheveu de la tête de ton frère, sans que cela te soit rendu ». On reproche à l'Église de mettre la lumière sous le boisseau et cela depuis le commencement des temps jusqu'à le fin. Notre Seigneur nous juge indignes de tout connaître car si nous connaissions certaines choses au lieu de nous en servir pour le bien, nous nous en servirions pour le mal.

Mardi 18 août 1903

(M. Chapas) les mamans doivent apprendre à leurs enfants à prier dès le bas âge et à mettre toute leur confiance en Dieu seul. Il faut semer le bon grain dans ces jeunes cœurs pour que la récolte se fasse bonne.

(Le Maître) pour aimer son prochain, il faut surtout oublier son passé. Les temps ne sont pas éloignés où celui qui ne croit pas en Dieu sera forcé de prier, car alors la terre ne pourra plus rien produire et tous devront prier pour demander au Ciel leur nourriture. Dieu a dit : « L'homme sera un jour ce qu'il se sera fait lui-même ».

Mercredi 19 août 1903

Si lorsque nous étions plus jeunes, nous ne nous étions pas mis en colère, soit pour obtenir quelque chose, soit pour nous faire craindre et prendre de l'autorité par orgueil ou amour-propre, si au contraire nous avions tout fait pour chasser les mauvais instincts, maintenant nous ne serions pas poussés à la colère, à des accès de rage folle, souvent pour des motifs futiles.

Je vais entreprendre un voyage qui durera peut-être un mois, peut-être davantage. Malgré mon absence apparente, je serais toujours parmi vous. Promettez-moi de mettre en

pratique ce que je vous ai toujours dit. Si vous voulez obtenir du Ciel quoique ce soit, suivez toujours bien ses lois.

Aimez votre prochain comme vous-mêmes et Dieu par-dessus toutes choses. Vivez en paix les uns avec les autres, priez, car par la prière on obtient tout du Ciel, c'est une arme dans les tentations, un soutien dans les passages difficiles et le seul moyen pour obtenir miséricorde de Dieu. Mais avant de vous quitter, nous allons vous distribuer à tous un sou percé, il sera pour vous non seulement un souvenir mais aussi un soutien.

Samedi 19 novembre 1904 (dernière séance du Maître)

Ce n'est qu'en persévérant que l'on arrive au but. Cela peut être long et difficile, mais le Ciel peut l'accorder parfois tout d'un coup. Dans quelques temps Dieu accordera la guérison à ceux qui auront persévéré dans la prière. Plus qu'un peu de patience, avec l'espérance, malgré tout, et une grande confiance.

Mardi 22 novembre 1904

(Monsieur Chapas) ce qui perd l'homme c'est la boisson. L'homme qui boit se met au niveau de la brute. Ses enfants en porteront la marque. Malheur à lui, car un jour Dieu lui demandera compte du mal qu'il aura causé.

Les maladies et les adversités sont utiles. Tout ce que nous devons au Ciel c'est la patience, la force et le courage nécessaires pour les supporter et attendre que Dieu nous délivre de ces maux qui ne sont que passagers. Faire des efforts pour aimer son prochain en tout et partout est la seule condition pour être exaucé dans la prière.

Mercredi 24 mai 1905

Nous devons faire des abnégations, les uns de leur âme, les autres d'un lapin, de leur chat ou d'un projet qui leur serait

doux. Souvent nous devons faire avec plaisir abnégation pour Dieu de ce qui nous coûte le plus, car nous ne pouvons pas savoir si nos désirs sont agréables à Dieu.

Samedi 27 mai 1905

Le Ciel a fait dire il y a quelques années : « Matez-vous si vous ne voulez pas que le Ciel vous mate ». Je crois en effet qu'il vaut mieux se corriger soi-même que d'attendre que Dieu nous force par la souffrance, les tribulations, les ennuis, à revenir dans le droit chemin. Pour le moment, on ne vous demande qu'une chose, faire des efforts pour mieux faire.

Le moment est venu où les hommes au-dessus de 30 ans qui ne sont pas enrégimentés dans le mariage, ne pourront pas être exaucés, car leurs mérites seront jugés d'après le nombre de leurs enfants et les tribulations, les peines, les luttes qu'ils auront eues pour les élever.

Revenez à la simplicité en tout et les remèdes des simples nous suffiront, car c'est nous qui faisons la valeur des remèdes. La meilleure des confessions, c'est, lorsqu'on a offensé quelqu'un, d'aller franchement à lui sans arrière-pensée, lui demander pardon. Pour qu'une autre personne nous donne le pardon, il faut qu'elle prenne vos fautes à sa charge.

Samedi 3 juin 1905

Il n'y a pas de tranquillité en ce monde. Si l'on est tranquille quelques heures et encore d'une tranquillité relative, on les paie par des jours et des jours de tribulations et de peines. Il ne faut jamais dire que Dieu envoie le mal, car si nous avons le mal, c'est parce que nous n'avons pas su mettre en pratique le bon qui était en nous. Bientôt, il sera beaucoup accordé ici à la prière.

Vendredi 9 juin 1905

Si nous savions ce qu'est la prière, nous mettrions beaucoup plus d'attention pour prier. Je ne connais personne qui sache prier car pour savoir prier il faut mettre notre attention et nos actes d'accord avec nos paroles. Vous priez beaucoup et vous n'êtes pas exaucés. Lorsque vous priez sans être distraits, si tout en vous est d'accord avec vos paroles, je vous promets que vous serez exaucés.

Pour cela il faut faire de l'exercice. Quand vous êtes distraits il faut redoubler, persévérer, toujours demander l'esprit de prière, la cessation de ces troubles, devriez-vous prier pendant 24 heures sans boire ni manger. Continuez jusqu'à ce que le calme se rétablisse et que vos pensées ne soient plus qu'à Dieu et pour Dieu. Je vous le dis, c'est le seul moyen de prier Dieu et d'être exaucé.

(Une dame) il me semble que j'en sais moins que les autres fois ?

C'est preuve que l'orgueil domine encore en vous.

Mercredi 14 juin 1905

La guigne va d'un côté et d'un autre, mais ne reste pas toujours à la même place. Elle resterait bien 50 ans chez-vous, cela n'est rien sur l'éternité du temps. Et puis si l'on savait ce qu'est la guigne ! Elle est si jolie que tout le monde la voudrait, tandis qu'on la fuit. On voudrait qu'elle aille chez le voisin, et cela toujours par charité. Que ceux qui ont bien fait continuent à bien faire et que ceux qui font mal continuent car il n'est plus permis de revenir sur ses pas. Pourtant, grâce aux prières et aux supplications Dieu permettra à quelques-uns de revenir au bien, et à d'autres de reconnaître eux-mêmes leurs erreurs, c'est beaucoup.

– Monsieur Chapas, parlez-nous ainsi quelquefois, cela fait tant de bien ! Il semble que c'est une poussée vers la bonne route !

– Je ne peux pas, je ne peux pas, mais bientôt. Je parlerai quand le temps sera venu.

Samedi 17 juin 1905

Si vous voulez que Dieu vous exauce, que la paix soit dans la maison, d'abord par la prière, ensuite par l'exemple. Ainsi cette personne est un peu vive, emportée ! Qu'elle ne manque aucune occasion de mettre un frein à ses vivacités, qu'elle devienne patiente, et petit à petit ceux qui l'entourent, malgré eux, deviendront patients. Il est toujours permis de donner des conseils à plus jeune que soi, c'est même un devoir et cela quand même on saurait qu'ils ne sont pas suivis.

L'enfant auquel on défend de toucher le feu, le touchera quand même et il n'y a que quand il se sera brûlé qu'il ne le touchera plus car il saura par expérience que la flamme brûle. C'est pourquoi il est très utile d'avoir des adversités et des peines, car il n'y a que ce que nous avons appris par nous-mêmes en payant tout par la souffrance que l'on n'oublie pas, et alors une autre fois on fait mieux. On a jamais assez de peines, de souffrances de toutes sortes, car c'est à ce moment que l'on est le plus près de Dieu.

Mardi 1^{er} août 1905

(À une personne) vous avez prié et fait prié pour votre enfant et vous croyez n'avoir rien obtenu, et pourtant le Ciel à présent ne refuse rien. Dieu à ce moment accorde tout ce qu'on lui demande.

Mercredi 2 août 1905

MORT DU MAÎTRE QUE LA VOLONTÉ DE DIEU SOIT FAITE

Dimanche 6 août 1905

(À une dame) vous vous plaignez que la mort fut trop brusque et pourtant n'avez-vous pas été préparée à la séparation par deux ans d'absence. Le Maître ne vous a-t-il pas toujours dit que quand il s'en irait, il serait toujours parmi nous. Il n'y a rien de changé. Quand vous aurez besoin de quelque chose, demandez à Dieu et vous recevrez. Je pense pouvoir vous distribuer d'ici quelques jours à tous un petit souvenir.

Tout ce qui nous arrive de bien, de bon, comme santé, joie, bonheur, nous vient de Dieu. Nous devons donc l'en remercier en faisant des efforts pour observer avec plus de zèle, ses lois et mettre en pratique ce qu'il nous demande. Mais tout ce qu'il nous arrive de fâcheux, maladies, déboires, nous vient par notre faute, par nos péchés, nos fautes journalières, nous ne devrions pas nous plaindre.

Vendredi 25 août 1905

Il n'y a pas de maladies qui ne puissent être soulagées ou guéries, c'est Dieu qui est le médecin-chef et qui peut tout, mais il faut payer très cher.

- Peut-on payer par la prière, en priant ou faisant prier ?
- Non, la prière sert à demander au Ciel ce dont nous avons besoin, mais le paiement c'est de s'examiner soigneusement, puis lorsqu'on a trouvé le défaut qui cause la maladie ou autre chose, faire des efforts pour le supprimer et enfin arriver à l'anéantir complètement.

Vendredi 1^{er} septembre 1905

Vous vous plaignez de n'être plus bons à rien ! Qu'en savez-vous ? On ne doit jamais dire ceci. Vous feriez mieux de faire

beaucoup d'efforts pour être bientôt bons pour le service. La mort ne délivre pas des souffrances, la preuve c'est que si l'on meurt avant d'avoir fini ce que l'on doit souffrir, lorsque l'on revient au monde on commence à souffrir dès la première heure de la naissance.

Jésus a dit : « Faites le bien et mon Père vous le rendra au centuple », et si vous faites le mal il vous sera rendu de même. Ainsi si vous faites le bien, tout ce qu'il y a autour de vous grandit et s'améliore, mais si vous faites un pas en arrière, tout ce qui vous entoure retombe et devient mauvais. Ainsi, une mère de famille dont le devoir est de s'occuper de son mari et de ses enfants voudrait étudier les sciences occultes ; le temps qu'elle y mettrait serait dérobé à sa famille et cela par curiosité. Elle ferait une grande faute, car la curiosité est un péché qui n'entre pas dans le Ciel.

Mercredi 13 septembre 1905

Lorsque vous serez bien sages, tout ce que vous demanderez dans vos prières vous sera exaucé, mais vous voudriez bien savoir ce qu'il faut faire pour être sage : « Aimer son prochain comme soi-même, ne pas parler en mal des absents ». Cela est très difficile, mais il n'y a que le premier pas qui coûte. Il vous manque encore une chose, c'est l'indulgence envers les autres. Demandez à être indulgent pour les autres et sans pitié pour soi-même.

Mardi 19 septembre 1905

Tout ce que je regrette, c'est que nous ayons fait si peu d'efforts pour mettre en pratique ce que la Maison s'est tant donné de mal à nous enseigner. Ne nous a-t-il pas toujours été dit : « Si une personne nous fait des misères, remerciez le Ciel, car c'est ce qui vous fait connaître votre faiblesse », puis pardonnez-lui et enfin priez pour elle. Dans les cours qui nous ont été faites (sic), il nous a bien été montré que nous sommes

tous des frères, puisque nous descendons du même Père qui est Dieu.

Lorsque vous étiez enfants, si vous aviez des frères ou des sœurs qui vous fassent des misères, vous n'alliez pas chercher le commissaire, vous vous plaigniez à votre père, eh bien faites de même, ne vous plaignez qu'à Lui de ce qui vous arrive. Le temps n'est pas éloigné où les méchants se mangeront les uns les autres.

Jeudi 21 septembre 1905

Il faut absolument n'avoir point de volonté avec ses égaux et ses supérieurs. La volonté est permise et même c'est un devoir avec ses inférieurs, avec ses enfants, car Dieu nous les donne pour que nous les menions dans le droit chemin avec autorité, mais ne jamais oublier la patience et la douceur.

Mardi 9 octobre 1905

Serons-nous tous punis la même chose pour la même faute commise ? – Non. Ainsi permettez-moi de vous faire cette comparaison : une personne aura commis un faute grande comme un mètre, elle sera punie comme si sa faute était de un centimètre et une autre sera punie d'une faute de un centimètre comme si elle était d'un mètre et même de cent mètres.

Et pourtant la justice de Dieu est juste ? – Il est tenu compte des dispositions dans lesquelles on se trouve.

Une personne instruite des lois de Dieu paiera beaucoup plus, elle a plus de responsabilité, car elle ne pêche pas par ignorance, quoique nous ayons toujours notre libre arbitre. Mais celui qui est petit, faible, ignorant aura moins à payer, car il lui sera tenu compte de sa faiblesse. C'est pourquoi nous serons beaucoup plus fautifs, nous qui avons si souvent été instruits par la Maison et il nous sera beaucoup plus demandé.

Le temps des projets est dépassé. Nous ne devons plus compter que sur le temps présent et faire des efforts pour bien l'employer.

Si comme je le crois, nos maladies, nos peines sont des châtiments, Dieu n'aurait-il pas pu nous éviter de tomber dans le mal, pour après, ne pas avoir à nous punir ? – Non, Dieu est trop bon pour punir, c'est nous qui créons nos punitions en faisant le mal. Dieu nous a confié le bien et le mal. À nous de faire triompher le bien, nous n'aurons rien à craindre.

Quant à la maladie et aux tribulations elles sont absolument nécessaires à la matière. Il n'y a que cela qui fasse avancer. Nous devons même en demander lorsque nous n'en avons pas, rien n'est plus utile. Lorsque vous rendez des services à quelqu'un, ne vous attendez jamais à des remerciements, mais plutôt à des reproches.

Vendredi 20 octobre 1905

(À une seule personne) vous aviez un animal qui était devenu vieux, vous trouviez qu'il ne vous rapportait plus assez, vous l'avez vendu pour en acheter un autre qui vous rapporte encore moins. À la Maison, on vous a toujours dit : « lorsqu'un animal a vieilli dans une maison, qu'il a usé sa santé et ses forces au service de son maître, si celui-ci s'en débarrasse, il commet une mauvaise action », car c'est une grande responsabilité que Dieu vous donne en vous confiant des animaux.

On doit les bien nourrir et ne jamais les frapper. Souvent, en frappant un animal de sa main par cupidité on en bannit toute prospérité. Si je parlais j'aurais peut-être des choses bien intéressantes à dire, mais mon maître ne m'en a pas encore donné la permission. Patience, cela sera bientôt.

Ces dames m'ont prié de vous distribuer ces quelques fleurs comme souvenir. Elles ont été sur le cercueil de notre cher Maître. Elles possèdent beaucoup de vertus. Par exemple, si

vous partez en voyage et que vous les ayez sur vous, elles vous préserveront d'accident. Dans les moments de gêne, d'ennuis, de tristesse, tenez-les dans votre main, elles ramèneront le calme et la joie dans votre cœur. Dans les temps d'épidémies, elles vous préserveront. Gardez-les toujours sur vous, d'ici quelque temps, vous en aurez beaucoup besoin.

Mardi 21 novembre 1905

Vous verrez d'ici quelque temps comme les clients de la Maison auront du bonheur. Le Maître nous a promis qu'il serait toujours avec nous, et si vous en êtes dignes, bientôt sa promesse se réalisera. Le Ciel ne nous demande pour cela qu'une chose : faire des efforts pour aimer son prochain et mieux faire que nous ne faisons.

Vendredi 24 novembre 1905

(À un seul) voulez-vous que je vous dise ce qu'il faut faire pour ramener la tranquillité chez-vous et la paix du cœur ? Laissez les morts où ils sont et ne cherchez jamais à les déranger, car l'Évangile dit : « laissez les morts enterrer les morts ». Ne vous tourmentez donc pas l'esprit pour savoir ce qu'un mort est devenu, car nul ne sait d'où il vient ni où il va. Laissez donc ces questions aux forts, aux grands savants, mais nous qui ne sommes que des ignorants et des faibles, contentons-nous de suivre les lois de l'Évangile et à la fin, quand même nous aurons vécu en ignorants, si nous avons bien suivi les lois du Ciel, il nous sera donné de tout connaître, car Dieu n'a rien à refuser à ses enfants.

Jeudi 30 novembre 1905

Nous devons tout supporter avec calme et résignation, non pas une résignation passive, mais avec la résignation que donne la foi en Celui qui peut tout.

Moi, je déciderais la solitude et la tranquillité ? – C'est cela, quand on veut la solitude, on n'est jamais seul : mais ma petite amie, la lutte, c'est la vie. Nous devons chercher à être d'accord avec tout le monde. Et que peut nous faire qu'on réponde par le mal au bien que vous faites.

Ce que je peux vous assurer c'est que le peu de bien que nous faisons n'est jamais perdu. Dieu nous dit d'aimer notre prochain et dans le prochain, il y a plus de mérite à aimer son ennemi que son ami. Patience et persévérance dans la prière. Dieu connaît la force de chacun de ses enfants et n'envoie pas plus de peines qu'on ne peut porter.

Samedi 9 décembre 1905

La liberté des autres est une chose sacrée : sous aucun prétexte nous ne devons y attenter. Comment oser supprimer la liberté de quelqu'un en quoi que ce soit. Nous qui ne sommes pas libres, car tant que nous aurons le démon en nous, nous serons des esclaves. Il ne faut jamais chercher à fouiller la vie, le passé ou le proche de quelqu'un ; il ne faut jamais chercher à avoir ou à savoir ce qui nous est caché, car à ce jeu on se brûle les yeux, on attire le malheur sur soi et sur les siens, puis on se demande ce que l'on a bien pu faire pour avoir ces adversités. À quoi bon vouloir gagner tant d'argent, pourvu que l'on ait son petit nécessaire. Tout le superflu doit être employé aux bonnes œuvres.

Tout ce qui nous semble si utile passera. Il n'y a que le bien qui se retrouvera un jour. Plus nous nous attachons aux futilités qui nous entravent, plus nous aurons de peine pour nous en défaire et si nous ne nous en détachons pas nous-mêmes, Dieu nous en détachera de force et nous en aurons d'autant plus de peine.

Samedi 7 avril 1906

Je ne connais qu'un médecin, c'est Dieu. Il peut nous soulager et nous guérir. Il ne refuserait pas à nos prières si nous étions charitables. Il faut procurer les moyens de gagner sa vie à celui qui ne l'a pas ; donner du travail à celui qui en cherche ; aller dans les familles pauvres pour donner à ceux qui n'ont pas de pain. Vous vous plaigniez que les impôts augmentent, bientôt on forcera les propriétaires à vendre leurs maisons pour payer les impôts.

Samedi 14 avril 1906

Lorsque vous nous rendez la vie et qu'on devait partir, qui paye la dette ? – Quand ceci arrive, la Maison endosse une grande responsabilité, et si le malade a promis de s'améliorer et qu'il ne le fasse pas, le Ciel le force à tenir sa promesse, soit d'une manière, soit d'une autre, mais nous ne pouvons plus rien faire pour lui, il a promis, il doit tenir. Tout ce que je puis vous dire, c'est que la moisson est commencée et que bientôt les blés seront mûrs.

Jeudi 19 avril 1906

Ne nous a-t-on pas dit à la Maison que plus nous irons, plus les choses iraient mal. Il n'y a plus à compter sur rien. Bientôt nous ne mangerons pas à notre faim, mais il y aura du pain ici. Que celui qui a bien fait continue à bien faire et que celui qui a mal fait continue à mal faire. Il est trop tard pour rien changer.

Mercredi 23 mai 1906

Nous ne devons laisser passer aucune occasion d'être charitable, surtout dans nos pensées, nos paroles et nos jugements. Nous devons obéissance à nos parents quel que soit leur âge, car si le Ciel nous donne des parents, c'est pour nous diriger, nous ne saurions pas toujours discerner le bien du mal.

Samedi 26 mai 1906

Dieu a bien défendu le travail le jour du repos. Lorsque nous ne le faisons pas, lorsqu'il arrive quelque chose, maladies ou tribulations, n'est-on pas les premiers à dire : « Mais qu'est-ce que j'ai bien pu faire pour qu'il m'arrive tant de malheurs ? ». Suivez la loi de Dieu et vous serez à l'abri de bien des choses.

Mardi 29 mai 1906

(À un seul) dans quelques mois, non seulement on vous parlera en particulier, mais aussi en général et alors vous apprendrez des choses que vous êtes loin de savoir. Jusque-là l'esprit aura un voile et croyez-moi c'est même très utile afin qu'il se fortifie. Priez, et un peu de patience.

Non, nous ne savons pas ce qu'il nous faut et nous ne savons pas même ce que nous désirons. Si nous savions ce que nous sommes, nous saurions que nous n'avons rien à demander et rien à désirer. Nous sommes de tout petits enfants dans la main de Dieu et comme tels, nous devons nous laisser conduire en tout et partout. Ce qui fait notre malheur, c'est notre orgueil qui nous pousse à croire que nous sommes quelque chose, et alors nous voulons que nos désirs s'accomplissent. Mais Dieu seul peut vouloir.

[?] Novembre 1906

Puisqu'on chasse Dieu de la France, c'est à nous de redoubler de prières. Prions, prions beaucoup.

[Vendredi] 21 décembre 1906

Le chemin des roses est passé, il ne reste plus que les épines. Que celui qui a un petit commerce, un emploi s'en contente. Le chemin de la réussite est fermé. Celui qui se monte le cou verra que celui qui est sur un piédestal en descendra de lui-même, où

bientôt le Ciel se chargera de le faire descendre. Si vous ne voulez pas écouter ce que je vous dis, retournez dans les églises.

Lundi 31 décembre 1906

On vous souhaite pour l'année 1907, de la santé et de la force pour supporter les adversités.

Jeudi 3 janvier 1907

À présent, tous les procès que vous intenterez, vous les perdrez et tous ceux qu'on vous intentera, vous les gagnerez.

Mardi 19 février 1907

Enrichissons-nous avec ce que les autres ne veulent pas : la misère. Que ceux qui demandent conseil aux hommes, attendent des conseils d'hommes ; ceux qui demandent des conseils à Dieu recevront des conseils de Dieu.

MONSIEUR PHILIPPE DEVANT L'ASTROLOGIE

I

Le destin singulier de Maître Philippe selon les astres par Gilles Verneret

Nizier Anthelme Philippe, dit « Maître Philippe », naît le mercredi 25 avril 1849 près de la commune de Loisieux avec un Soleil dans le signe du Taureau et un Ascendant Poissons où culmine la planète Neptune.

Cette planète Neptune qui signe les dons exceptionnels de guérison que Philippe commencera à manifester dès l'âge de six ans. Mais il importe ici, non pas de suivre la biographie du guérisseur et de la faire correspondre ou non aux événements de sa vie réelle ; mais de chercher avant tout si la « science astrologique » peut rendre compte des capacités de guérison spirituelle de son auteur et la réponse est « oui », sans ambages.

Il suffit de se pencher sur les degrés monomères existentiels du Maître et de regarder à cet effet le degré du Soleil qui trône au 5° Taureau, il indique « Un postulant à la guérison spirituelle ».

Ce Soleil dans la maison 2 qui octroie en général des dons par la parole ou par la main et avec l'énergie Taureau, un fort magnétisme, comme si le don de guérison de Maître Philippe s'enracinait dans ses origines paysannes. Il commence d'ailleurs par travailler en boucherie à Lyon, où il s'installera dès 1869.

Sa première guérison miraculeuse s'effectue en 1866. Son « Soleil » d'évolution transite alors un degré, le 22° Taureau qui annonce : « Un homme déclare : j'annoncerai Dieu par l'amour et par mes actes et non par le prêche ou la dernière chance qui réussit et donne une rémission totale à un malade réputé incurable. »

Comme toutes les personnalités spirituelles profondes, les éléments biographiques marquants sont peu nombreux, le plus important se déroulant toujours au fond du cœur, mais on peut noter à propos de « lui » que Maître Philippe se marie en 1877, son « Soleil » d'évolution à 2° Gémeaux indique : « Une muse réveille la passion assoupie chez un créateur. » Il aura une fille de ce mariage, enfant qu'il adorera.

Neptune la planète et donc l'énergie dominante du thème semble contrecarrer ce côté solide du Taureau comme cet ascendant Poissons, où culmine l'astre qui est gouverneur de son propre signe et par là-même extrêmement puissant. D'autant qu'il s'allie à Mars entourant le point ascendant et le Nœud sud de la Lune, confirmant pour certains que « ces dons » lui viennent de l'antériorité, soit d'autres vies comme lui-même plus tard le pensera, soit de ses ancêtres, comme nous inclinons à le penser mais qui ne change pas grand-chose à l'affaire.

Un Neptunien du Poisson voici bien une signature astrale qui rapproche le petit maître de l'Ain du Seigneur Ieschoua de Nazareth, dont il s'est d'ailleurs immédiatement réclamé et pour cause... divine oblige !

Maître Philippe guérit les malades par la grâce du Seigneur Jésus-Christ, et son corps n'est que le support, le Canal à une énergie supérieure qui « réinforme » ou « reprogramme » le corps malade des patients, dans le sens de la guérison.

Neptune est sur un degré qui indique : « Un homme aux abois : dans le meilleur des cas : suspecté et dans le pire : rejeté. »

Son don n'a jamais été compris de ses contemporains et les médecins ont toujours cherché à lui nuire, en sont témoins les multiples procès qui lui ont été intentés tout au long de sa vie. Lire à ce propos les éléments de biographie de Serge Caillet où Maître Philippe répond à ses détracteurs : « Ce que je fais, je le referai encore, car je n'ai jamais fait le mal, j'ai été inculpé, c'est très vrai mais j'ai la grande satisfaction d'avoir toujours rendu le

bien pour le mal. Si le tribunal me condamne, le Tribunal céleste me graciera. L'heure a sonné et donne le signal de mes épreuves, et je ne céderai pas un pouce de mon territoire confié par mon Père. »

Mais Neptune étant maître chez lui, Maître Philippe est toujours passé outre pour continuer son chemin, tracé par des instances subtiles et inaliénables.

Cette énergie neptunienne se manifeste par Mars dans son corps même (l'ascendant) qui distille cette capacité de DISSOUDRE le mal, il indique au 13° Poissons (entre autres) : « Rita la patronne des causes désespérées. » Et il est vrai que l'on venait le plus souvent consulter Maître Philippe, à l'orée de la mort et dans les affres de la souffrance la plus extrême.

Le nœud sud qui indique le point où la personnalité du sujet se construit trône au 11° Poissons, degré de grande spiritualité qui nous parle « d'une liturgie orthodoxe et d'une fatigue nerveuse qui pompe l'énergie » ; dans cet axe Vierge Poissons qui est celui du service à des causes plus grandes que soi, et c'est de sa personne que Maître Philippe a payé le prix, en s'épuisant nerveusement et en s'usant prématurément (il est mort à l'âge de 57 ans).

Maître Philippe fut en effet le conseiller, l'ami et le médecin de l'âme du tsar de toutes les Russies, ce qui lui attira là encore beaucoup de jalousies, des procès d'intention et des calomnies de toutes sortes comme celle de trahison.

Jupiter planète qui maîtrise à la fois sa carrière et ses voyages, est placée dans la maison VI : celle du SOIN, dans le signe du Lion : qui dénote des patients puissants et influents. Le degré de Jupiter décrit au 15° Lion : « Un clown malade, de mauvaises nouvelles pour la santé ou Saint Michel terrassant le dragon. »

Ce degré à lui seul nous aurait fait comprendre et entrevoir le destin professionnel de Maître Philippe, car il définit bien la possibilité de guérison du mal sur le plan collectif et individuel.

On vint bientôt dans son cabinet de la « Tête d'Or », du monde entier, pour être soulagé de ses maux.

La conjonction des planètes Lune et Vénus en Gémeaux, complète le tableau du personnage en décrivant un homme gentil et affable avec son entourage, ainsi qu'un homme de grande curiosité intellectuelle, ouvert à toute forme de connaissance. Vénus 30° du Taureau : « l'école de la providence », image qui décrit on ne peut mieux le destin de Nizier Philippe, si l'on sait que cette « Vénus » dirige l'énergie solaire du Taureau.

La Lune : « Une garden party et la mafia exerce des représailles », métaphores qui nous renseignent à la fois sur les constantes difficultés qui ont surgies sur la route de Maître Philippe, car de tels dons authentiques sont insupportables aux hommes de raison du siècle d'Auguste Comte !

En août 1904, la mort de sa fille bien-aimée Victoire l'affecte énormément, il ne s'en remettra pas devenant selon ses propres termes un « crucifié vivant », mais ne suit-il pas ardemment « l'imitation de Jésus-Christ ? » Et il faut aller jusqu'au bout, ce bout qu'il atteindra l'année suivante. Maître Philippe meurt le 2 août 1905, son Soleil d'évolution au 28° Gémeaux indique : « Face à une situation sans issue, un homme cherche une réponse et dans le silence pesant de la nuit, un homme prie et doute ou La légende de la statue du Christ qui penche la tête ».

La sienne est tombée sur le côté et il a rejoint le « Bien-Aimé », ne pouvant guérir chez lui-même la souffrance qu'il apaisait chez autrui...

*Gilles Verneret,
avril 1999*

II

Philippe de Lyon (1849-1905)

par Dominique Dubois

Nizier Anthelme Philippe dit « Maître Philippe de Lyon », né le 25 avril 1849, à 3 h 03 du matin, dans la commune de Loisieux, près de Yenne, marqua incontestablement les annales de l'occultisme ou de l'ésotérisme en France. Il fut perçu comme un prodigieux guérisseur ou selon le qualificatif employé par certains auteurs un « thaumaturge ».

Papus, Sédir ou encore Marc Haven, pour ne citer qu'eux, ne tarissaient pas d'éloges envers cet énigmatique personnage qu'ils adoptèrent pour « Maître ». Pour Hector Durville, célèbre magnétiseur et guérisseur de la « belle époque », comme pour d'autres au demeurant, les séances de guérisons spectaculaires de Philippe de Lyon relevaient du miracle.

Philippe de Lyon fut Ascendant Poissons qui est situé dans son 6^e degré : C'est un degré de Difficultés.

La planète Neptune superbement placée dans les Poissons, donc en domicile et en conjonction avec l'Ascendant, est particulièrement bénéfique sur le plan religieux ou spirituel. Cet astre culminant qui est situé dans le 4^e degré de ce signe est un degré de Méditation. Son image symbolique est imagé par : *Un ermitage dans une clairière ; dans l'intérieur, au fond, un petit sanctuaire : missel, croix, encensoir, lampe allumée... Sur une table rustique des herbes bienfaisantes.* Sa signification particulière dans ce degré nous renvoie à une retraite, à une religion, à une philosophie ou une thérapeutique inspirée de la nature.

On relèvera par ailleurs Mars conjoint à Neptune, qui se caractérise dans sa signification propre à une énergie. L'interaction des deux planètes par leur conjonction influe mutuellement sur le Soleil (en sextil) placé dans le Taureau,

signe matériel qui sous-tend par l'action énergétique et combinée de Mars et Neptune un subtil et invisible pouvoir sur la matière. Pour compléter ce tableau étonnant, il est significatif de rappeler que ce thaumaturge avait coutume de dire lors de ses guérisons surnaturelles qu'il n'avait aucun contrôle personnel sur son action et que ce pouvoir ne venait pas de lui, mais du « Père ».

Sur ce propos on notera ce pertinent parallèle avec l'axe lunaire NN/NS : Nœud Sud (les acquis ou le passé pour certains) en conjonction à Mars et Neptune dans le 10^e degré des Poissons qui est un degré de Libre action : *Plus le sujet de ce degré pourra donner libre cours à sa nature fougueuse et intrépide, plus il lui sera possible d'accomplir de grandes choses, ou de dire des paroles justes, belles et émouvantes, quelquefois emphatiques, mais toujours pleines de conscience et de jugement, selon le but qu'il aura embrassé et qui peut être fort diverse : sacerdoce, magistrature,... dans son pays ou à l'étranger.*

D'une façon générale ce degré indique un caractère libre et une énergie qui ne peut être assujettie à aucune contrainte. Son image symbolique se passe, nous le pensons, de commentaires : « Un homme monté sur un cheval blanc qui est lancé à toute vitesse. Il a le bras levé et son index est pointé vers le haut ou vers le ciel, comme pour indiquer qu'il est sous le commandement du Père céleste ».

Soleil entre le quatrième et cinquième degré du Taureau est un degré de Contentement. Caractère doux, pacifique, le sujet est conscient de sa force qu'il emploie à des buts utiles. Même si sa jeunesse a été pauvre et pénible, les ambitions modestes et confortables se réalisent et trouvent leur contentement dans le travail et les avantages. En conjonction avec Pluton dans le 28^e degré du Bélier, ce degré de Faveur imagé par une femme richement vêtue et faisant un geste d'accueil indique tout bonnement qu'une femme aisée jouera un rôle dans sa vie. Nous

savons que son mariage d'amour avec Jeanne Landar lui procura de l'aisance matérielle.

Les ennemis ou les détracteurs de Philippe furent nombreux. Le carré de Neptune à Vénus et la Lune le démontre sans coup férir. À l'instar d'une Vénus dans le 29^e degré du Taureau qui est un degré de Despotisme. Sa Lune conjointe à Vénus dans le 5^e degré des Gémeaux est un degré de Haute Dignité. Cette conjonction est à bien des égards de première importance dans l'attitude de M. Philippe, surtout dans ce degré qui indique que : *Le sujet pratiquera le pardon des ennemis, l'oubli des injures, ainsi que l'aide morale ou matérielle aux faibles.*

Jupiter dans le 13^e degré du Lion est un degré de Volonté opiniâtre : L'image nous montre un taureau immobile solidement planté sur ses pieds. Sa caractéristique symbolique se traduit par une force mentale dans la forme opiniâtre que le sujet peut donner à ses opinions, ses principes et ses croyances idéologiques ou spirituelles (Jupiter), auxquels il est passionnément attaché, et qu'il défend avec feu ou flammes, même à l'encontre de ses intérêts.

Terminons sur l'emplacement stupéfiant de Chiron dans le thème natal de « Maître Philippe de Lyon », corps céleste associé dans sa symbolique et en astrologie à l'instructeur, au maître et à l'initiation par la « sagesse-amour ». Chiron dans le 25^e degré du Scorpion est un degré d'Abnégation ; celui-ci est une sorte d'altruiste, un dévoué par nécessité vitale, un illuminé, un chien de Terre-Neuve qui se jette dans le danger pour les autres...

Heureusement qu'il a la force pour s'en tirer sans trop de dommages, en dépit d'une adversité et d'une vie tourmentée (Lune conjonction Vénus, *op. cit.* en opposition avec Chiron)... Rien ne lui appartient en propre, mais son esprit de bonté et de sacrifice sera tellement grand et évident qu'il sera toujours entouré d'estime et de respect par l'opinion.

Le 2 août 1905, Philippe de Lyon décède. Son Mars natal qui joua un rôle si étrange et stupéfiant dans sa vie de guérisseur se situait à ce moment précis dans le 20^e degré du Scorpion qui est un degré d'illumination.

*Dominique Dubois,
septembre 2012*

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Cet index comprend naturellement tous les noms propres des personnes cités dans le cours de cet ouvrage, y compris dans les documents.

Sous le nom de leurs auteurs respectifs, nous avons indiqué non seulement les références des livres et des articles qui y sont explicitement allégués, mais aussi leur contribution majeure à la littérature du sujet.

A

A. R. (Dr) 93

ABRAHAM 305

AGAFONOV (M.) 142

ALBERT (Dr) 21, 58, 109

ALEXANDRA, impératrice de Russie 17, 86, 119, 126, 130-131, 135, 167, 177, 209

ALEXANDRE III 118, 121, 138-139

ALEXIS, tsarévitch 133

ALONSO-MIER 190

« In memoriam : André Savoret », *L'Initiation*, n° 2, avril-juin 2001, p. 97-110.

AL-SADÛQ (Muhammad), bey de Tunis 66, 115

AMADOU (Robert) 4, 24, 55, 59, 85, 98, 106, 176, 179, 192, 204, 209, 212 « Raspoutine en appel », *L'Initiation*, n° 3, juillet-septembre 1979, p. 144-149.

« L'Occultisme à la Belle Époque. Paroles retrouvées de Papus, Victor Blanchard, Phaneg, Synésius, Joseph Heibling », *L'Autre Monde*, n° 100, novembre 1985, p. 32-37 et 57.

« L'anatomie philosophique », *L'Autre Monde*, n° 116, p. 18-23.

« Échos autour de Monsieur Philippe : Cagliostro, Marc Haven, Sédir », *L'Initiation*, n° 1, janvier-mars 1990, p. 11-23 ; repris in *Cagliostro et le rituel de la maçonnerie égyptienne...*, Paris, SEPP, 1996, p. 93-113. « Monsieur Philippe de Lyon, homme de bien et homme de Dieu », *L'Autre Monde*, n° 123, 4-trimestre 1990, p. 17-19.

« Sédir et les Amitiés spirituelles », *L'Autre Monde*, n° 130, juillet 1992, p. 40-45.

La thèse de Monsieur Philippe, remise au jour par Robert Amadou, Gérigny, CIREM, 1995.

À deux amis de Dieu, Papus et Philippe Encausse. Hommage de réparation, Gérigny, CIREM, 1995.

AMBELAIN (Robert) 89, 204-205

L'Alchimie spirituelle. Technique de la voie intérieure, Paris, La Diffusion scientifique, 1961.

AMPERE (Anaïs) 77

ANASTASIA (grande-duchesse) 118, 122, 124-125, 147-148, 161, 167

ANDREAS 186

ANDRÉ (Marie-Sophie) 85, 121

Papus. Biographie. La Belle époque de l'occultisme, Paris, Berg international, 1995 (en coll. avec Christophe Beaufils).

ANTOINETTE (M^{me}) 181

ARC (Jeanne d') 234

ARMAND (Rose) 50, 54

B

BACQUÉ (M^{me}) 76

BALMONT (M^{me}) 165

BARDY (Pierre) 108, 125, 153

BEAUFILS (Christophe) 85, 121

Papus. Biographie. La Belle époque de l'occultisme, Paris, Berg international, 1995 (en coll. avec Marie-Sophie André).

BENOÎT (Raphaël) 63

BERARD (Alexandre)

BERBEROVA (Nina) 120

Les Francs-maçons russes, Arles, Actes-sud, 1990.

BERTHOLET (Édouard) 178, 192

La Réincarnation d'après le Maître Philippe, Lausanne, Éditions rosicruciennes, 1960 ; nouv. éd., Lausanne, Pierre Genillard, 1969, avec une préface de Michel de Saint-Martin.

Mystère et ministère des anges, Lausanne, Éditions rosicruciennes, 1963, p. 256-268.

Voir Renée-Paule Guillot, « Centenaire du docteur Édouard Bertholet. Maître des vieilles sagesses et pionnier des médecines modernes », *L'Initiation*, n° 1, janvier-mars 1984, p. 17-20 ; et, du même auteur, « Un savant doublé d'un sage... Édouard Bertholet : médecin, humaniste et rose-croix », *Historia*, n° 439, juillet 1983, p. 108-114.

BESSON (Émile) 106, 187, 205-206

« La plus belle rencontre », *Les Amitiés spirituelles*, n° 9, janvier 1952, p. 7-10.

Sédir, vie et œuvre, suivies de textes et d'une bibliographie, Paris, Les Amitiés spirituelles, 1971 ; nouv. éd., id., 1981 (en coll. avec Max Camis).

« Les étapes de « Initiations », *Les Amitiés spirituelles*, n° 144, octobre 1985, p. 31-34.

BESSON (M^{me}) 96

BIÈRE (Yolande) 69

BLANCHARD (N.) 96

BLAVATSKY (Helena-Petrovna) 89

BOIZE (Jules) 103

BOLLIER (Dr) 21

BONNAMOUR (Bernard) 23, 111
Maître Philippe de Lyon, le chien du Berger, 2006 ;
Grenoble, Le Mercure dauphinois.

BORREDON (Léopold) 190

BOUAMAMA 270

BOUDAREL (M^{me}) 96

BOURCIEZ (Jean) 187, 190
« Georges Descormiers (« Phaneg » (1866-1945)) »,
L'Initiation, n° 2, juillet-décembre 1957, p. 112-114 ; id., n° 1,
janvier-juillet 1959, p. 42-49.

BOUDON (Abel) 41, 49, 117

BOURCARD (Jean-Jacques) 88

BOUETIER (Laurent) : Voir LAURENT (Claude)

BRACHET (Marie) 103

BRANCHE (Dr) 79

BRANCIEUX (Petrus) 42

BRET (Félix) 36

BRET-MOREL (M^{me}) 75

BRIANT (Théophile) 202

« Un pur mystique breton, Sédir », *Le Goéland*, juin 1943.

BRICAUD (Jean, dit Joanny) 21, 26-27, 35, 40, 44, 48, 64, 71, 94, 97, 110, 113-114, 116, 121, 130, 135, 137, 139, 145-147, 169, 191, 195.

« Un thaumaturge à la Cour de Russie », *La Revue*, 1^{er} octobre 1917.

« Le mysticisme à la Cour de Russie », *Le Voile d'Isis*, n° 6-7, juillet-août 1920 ; repris en volume : *Le mysticisme à la cour de Russie*, Paris, Chacornac, 1921.

« Papus et la Russie », *Les Annales initiatiques*, juillet-septembre 1923, p. 174-176.

Le Maître Philippe, Paris, Chacornac frères, 1926 ; nouv. éd. en fac-similé, Paris, Le Monde inconnu, 1989.

BROUARDEL (Paul) 129-130

L'Exercice de la médecine et le charlatanisme, 1899.

Voir L. Thoinot, « La vie et l'œuvre de Paul Brouardel (1837-1906) », *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, tome VI, 1906, n° 3, p. 193-235 ; V. Cornil, « Paul Brouardel. Souvenirs d'autrefois », *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, tome VI, 1906, n° 3, p. 235-245.

BUISSON (N.) 96

C

C. (B.)

« Schlatter, Vignes et Philippe. Les envoyés du Père », *L'Initiation*, janvier 1909.

CACHARD (N.) 154, 164

CAGLIOSTRO (Guiseppe BALSAMO, dit le comte de -) 19-21, 41, 184, 188, 201, 210, 215

CAILLET (Serge)

« Philippe Encausse et Monsieur Philippe », *L'Initiation*, n° 3, juillet-septembre 1988, p. 129-132.

« Papus et Monsieur Philippe », *L'Initiation*, n° 2, avril-juin 1990, p. 60-67.

« Le fonds Philippe Encausse à la bibliothèque municipale de Lyon », *Renaissance Traditionnelle*, n° 163-164, juillet-octobre 2011, p. 314-332.

« Des médicaments attribués à tort à Monsieur Philippe », *L'Initiation*, n° 2, avril-juin 2002, p. 107.

« À propos des médicaments de Monsieur Philippe », *L'Initiation*, n° 1, 2003, p. 56 (en coll. avec Bruno Marty).

CAMIS (Max) 69, 106, 181, 189, 191

« Monsieur G. H. », *Les Amitiés spirituelles*, n° 56, octobre 1963 p. 6-9.

« Deux hommes, deux vertus », *Les Amitiés spirituelles*, n° 88, octobre 1971, p. 7-11.

« Sur l'eau », *Les Amitiés spirituelles*, n° 90, avril 1972, p. 7-10.

« Les deux collines », *Les Amitiés spirituelles*, n° 102, avril 1975, p. 3-6.

« La grande inquiétude », *Les Amitiés spirituelles*, n° 106, avril 1976, p. 8-11.

« Réminiscences », *Les Amitiés spirituelles*, n° 107, juillet 1976, p. 7-10.

« Antoinette », *Les Amitiés spirituelles*, n° 111, juillet 1977, p. 3-6. Repris in *L'Initiation*, n° 3, juillet-septembre 1977, p. 137-139.

« Santa Maria », *Les Amitiés spirituelles*, n° 113, janvier 1978, p. 5-8.

« Jean Chapas, le “caporal” », *Les Amitiés spirituelles*, n° 115, juillet 1978, p. 3-8.

« Le départ d'un ami », *Les Amitiés spirituelles*, n° 116, octobre 1978, p. 4-7.

« Simples gestes parfaits aux nourritures terrestres », *Les Amitiés spirituelles*, n° 118, avril 1979, p. 4-7.

« Sédit, vie et œuvre, suivies de textes et d'une bibliographie », *Les Amitiés spirituelles*, 1981 (en coll. avec Emile Besson).

« Auguste Jacquot (1873-1937) », *Les Amitiés spirituelles*, n° 131, juillet 1982, p. 6-10.

CARRÈRE (Jean) 141

Niet, *La Russie d'aujourd'hui*, Paris, Félix Juven, s. d. (en coll. avec Papyrus)

CARRY (Dr) 21

CHABERT (Christel) 23, 111

L'Enigme Philippe... co-production CLC/France 3 Rhône-Alpes-Auvergne.

CHAMBOLART (Pierrette) 103

CHAMBON (N.) 152

CHAMPOLLION (N.) 163, 165

CHAMUEL (Lucien) 33, 83, 98, 102, 105, 112, 183, 198-199
« Quelques souvenirs », in *Marc Haven (le Dr Emmanuel Lalande)*, Paris, Editions Pythagore, 1934.

CHAPAS (Jean) 28, 33, 36, 51, 66, 69-70, 72-73, 82, 92-93, 96, 164, 167, 169, 178, 181-182, 189, 191, 207, 209-210, 281.

Voir Philippe Collin, *Vie et enseignement de Jean Chapas*, Grenoble, Le Mercure dauphinois, 2006.

CHAPAS (Jeanne)

CHAPAS (Martine)

CHARLATTE (Jeanne, épouse ROBERT) 87

CHESTAKOFF (Marie-Olga) voir LALANDE (Marie) 122, 165, 177, 181, 209

CHESTAKOFF (Colonel) 165

CHEVALIER (abbé François) 43

CHEVALIER (abbé Toussaint) 43

CHIGNIN (Anthelme de, Évêque de Belley) 35

CHRIST 15, 34, 45, 70, 106, 169, 187-189, 193-194, 196, 201, 203-206, 210-211, 215-219, 223, 232, 236, 244, 246, 248, 258, 271, 314, 334

CLAIR (maître) 77, 159

CLERC (Auguste) 96

CLERC (Marie) 96

CLOZEL (J.) 21, 74, 180

COLLIN (Philippe) 23, 29-31, 33-34, 37-38, 51, 60, 62, 69-70, 82, 93, 106, 112, 114, 128, 167, 181-182, 188, 190-191.

« Entre passé et présent : le Clos Landar 1905-2005 », *L'Initiation*, n° 4, octobre-décembre 2005, p. 293-299.

Introduction à : Auguste Jacquot et Auguste Philippe, *Les Réponses de Maître Philippe. Suivies des enseignements recueillis par son frère Auguste*, Grenoble, Le Mercure dauphinois, 2004.

Monsieur Philippe de Lyon. Album souvenir 1905-2005, Grenoble, Le Mercure dauphinois, 2005.

Vie et enseignement de Jean Chapas. Le disciple de Maître Philippe de Lyon, Grenoble, Le Mercure dauphinois, 2006.

Introduction : « Sédire, par et pour le Christ », à Sédire, *La vie inconnue de Jésus-Christ...*, op. cit.

« L'héliosine de Monsieur Philippe », *L'Initiation*, n° 1, janvier-mars 2003, p. 57-65.

« Michel de Saint-Martin », *L'Initiation*, n° 3, juillet-septembre 2000, p. 180-187 ; n° 4, octobre-décembre 2000, p. 280-292.

COMBARIEU (Abel) 128

Sept ans à l'Élysée avec le Président Emile Loubet, Paris, Hachette, 1932.

CONDAMIN (M^{me}) 96

CONDAMIN (N., dit SAVARIN) 299

COMMANDEUR (Dr) 21, 146

COMTE (Jacques) 33, 38, 209, 269-271, 334

CONSTANTIN (abbé) 43

CORCELLET (Paul) 176

Voir Robert Amadou, « Paul Corcellet », *L'Initiation*, n° 4, octobre-décembre 1993, p. 148-151.

CORNIL (V.) 129

« Paul Brouardel. Souvenirs d'autrefois ». *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, tome VI, 1906, n° 3, p. 235-245.

COSTET DE MACHEVILLE (Léo) voir Sri SEVANANDA

COTTAREL (Anthelmette) 35

COULOUVRAT (Jean-Baptiste) 96

COURTOIS (M.) 78, 80

COURTOIS (M^{me}) 78, 80

COZONA (Claude Marie) 62, 103

CRONSTADT (Jean de) 132

CROS (Dr) 21

CUSSET (Dr) 21

D

DACE (Edmond) 199

DARAGON (N.) 50

DAVID (maréchal des logis) 146

DELAUVAUD (Louis) 120

DELCASSÉ (Théophile) 128, 141, 209, 273

DENAERT (N.) 154

DEPARIS (Robert) 202

« L'application de l'Évangile en l'Homme : le Maître Philippe », L'Initiation, n° 4, octobre-décembre 1985, p. 174-180. DESCORMIERS (Georges) Voir PHANEG DES GARETS 53.

DÉTRÉ (Charles, pseudo : TÉDER) 209

DEULLIN (Pierre) 189

DEVEZE (M^{mc}) 96

DEVIJE (M^{me}) 108

DRAMAS (Paul) 170

« Le mysticisme de Nicolas II », *La Petite République*, 14 février 1905.

DUBOIS (Dominique) 34, 90, 335

« Hector Durville (1849-1923) », *L'Initiation*, n° 3, juillet-septembre 2001, p. 197-211.

Être et destinées par les degrés monomères, Les Cahiers de Tailleurs, à paraître en 2013.

DUHEM (Paul) 197

« Délire mystique causé par les pratiques du magnétiseur Philippe », *Annales médico-psychologiques*, 1906, n° 4, p. 79-84.

DUPERRAY (N.) 96

DURAND (J.) 33, 183

M^{me} Emmanuel Lalande, André Lalande, L. Chamuel, Jules Legras, J. Durand, Justin Maumus, *Marc Haven (le docteur Emmanuel Lalande)*, Paris, Editions Pythagore, 1934.

DURVILLE (André) 90

DURVILLE (Gaston) 90

DURVILLE (Hector) 90-91, 96, 98, 335

Théorie et procédés du magnétisme. Cours professé à l'École pratique de magnétisme, Paris, Editions Henri Durville, 1956.

Magnétisme personnel ou psychique. Éducation de la pensée, développement de la volonté..., Paris, Éditions Henri Durville, 1967.

DURVILLE (Henri) 90, 199

« Fils du tonnerre », *L'Initiation*, n° 1, janvier-mars 1954, p. 2-11.

E

ECO (Umberto) 158

ÉDOUARD VII, roi d'Angleterre 116, 149

ELIE 236

EMMERICH (Catherine) 300

ENCAUSSE (Gérard) Voir PAPUS

ENCAUSSE (Jacqueline) 93, 192

Un « serviteur inconnu », Philippe Encausse, fils de Papus, préface de Robert Amadou, Paris, Cariscript, 1991.

ENCAUSSE (M^{me}) 108, 114, 272

ENCAUSSE (Dr Philippe) 18, 20, 22-24, 26-28, 30-31, 33-34, 51, 59-60, 66, 69-70, 85-90, 92-93, 99, 101, 106, 115-116, 120-122, 125-127, 132, 140, 142, 168, 176, 179, 183-184, 187, 190-194, 196, 198-199, 204-205, 207-212, 275, 296.

Papus, sa vie, son œuvre, Paris, Éditions Pythagore, 1932.

Sciences occultes ou vingt-cinq années d'occultisme occidental, Papus, sa vie, son œuvre, Paris, Ocia, 1949.

Le Maître Philippe, de Lyon, thaumaturge et « Homme de Dieu », ses prodiges, ses guérisons, ses enseignements, Paris, La Diffusion scientifique, 1954 ; nouv. éd., id., 1955, 1958 ; nouv. éd. revues, corrigées et augmentées, Paris, Éditions Traditionnelles, 1966, 1970, 1973, 1974, 1977, 1982, 1985, 2003.

« De quelques prédictions de Papus et du Maître Philippe », *L'Initiation*, n° 3-4, juillet-décembre 1956, p. 167-170.

« Le Maître Philippe, de Lyon », *Le Lotus bleu*, mai-juin 1959, p. 65-89.

Papus, le « Balzac de l'occultisme », préface de Robert Amadou, Paris, Belfont, 1979.

« Le Maître Philippe, de Lyon », *Le Monde inconnu*, n° 9, août 1980, p. 29-39.

« Le Maître Philippe, de Lyon. Quelques pensées du Maître », *Le Monde inconnu*, n° 10, septembre 1980, p. 39-41.

« À propos du Maître Philippe, de Lyon, un document inédit », *L'Initiation*, n° 4, octobre-décembre 1983, p. 196-197.

Voir Jacqueline Encausse, *Un « serviteur inconnu », Philippe Encausse, fils de Papus*, Paris, Cariscript, 1991 ; Robert Amadou, *À deux amis de Dieu, Papus & Philippe Encausse. Hommage de réparation* offert par Robert Amadou, Guérigny, CIREM, 1995.

ENDEN (Michel de) 18, 134

Raspoutine et le crépuscule de la monarchie en Russie, Paris, Fayard, 1976, p. 141-148 ; id., 1991.

F

FAIVRE (commissaire) 166

FAUGIER (maître) 78, 80

FAURE (Félix) 118-119

FÉRARD (N.) 125

FERRÉOL (N.) 50

FILLIOL (N.) 125

FLASSEUR (M^{lle}) 96

FLEURY-BILLET (N.) 62

FLEURY-RAVARIN (Henri) 21, 82

FRANÇOIS-JOSEPH 1^{er} (empereur d'autriche) 116

FÜLOP-MILLER (René) 139

Raspoutine et la fin des tsars, Paris, Payot, 1953 ; nouv. éd.,
Paris, J'ai Lu, 1969.

G

GACHE (Claudine) 42

GAGARINE (Anatole) 177

GAILLETON (Antoine) 74

GALAVARDIN (Dr) 276

GALLAND (François) 181-182

GAUTHIER (Auguste) 96, 182

Voir Gabrielle Lillamand, « Monsieur Auguste Gauthier », *Les Amitiés spirituelles*, n° 94, avril 1973.

GELAY (M^{me}) 78, 81

GENTON (N.) 152

GEORGES MIKHAILOVITCH, grand-duc 120

GEORGES MAXIMILIANOVITCH, prince 132

GERSPACH (N.) 76-77

GIRAUD (N.) 53-54

GLÉNARD (Alexandre) 56

GOLFIN Y MURCIA (François) 65, 154

GRANDJEAN (Benoît) 93, 96, 182

Voir Christiane Jouffroy Grandjean, *L'Héritage spirituel de Jean Chapas, disciple de Maître Philippe de Lyon*, Grenoble, Le Mercure dauphinois, 2011.

GUILLAUME (N.) 61

GUILLAUME II, roi de Prusse et empereur d'Allemagne 116, 149, 150

GUILLOT (Renée-Paule) 23, 48, 192

Raspoutine et les devins du Tsar, Paris, Robert Laffont, 1979. « Philippe, de Lyon : voyant, thaumaturge et pionnier d'une médecine sacrée », *Historia*, 1991, p. 49-54.

Philippe de Lyon. Médecin, thaumaturge et conseiller du tsar, Paris, Les deux océans, 1994.

H

HACHE (N.) 179

HAEHL (Alfred) 22-23, 28, 30-32, 34-37, 41, 43, 49, 51-52, 54, 57-58, 64, 66-68, 70-71, 82, 117-118, 123, 125, 129-131, 191, 196, 201, 207.

Vie et paroles du Maître Philippe. Témoignage d'Alfred Haehl, Lyon, Paul Derain, 1959 ; nouv. éd., Paris, Dervy-Livres, 1980, 1985, 1990 ; nouv. éd. en fac-similé, Paris, Dervy, 1997.

Voir Max Camis, « Monsieur G. H. », *Les Amitiés spirituelles*, n° 56, octobre 1963 ; « Deux hommes, deux vertus », *Les Amitiés spirituelles*, n° 88, octobre 1971.

HAVEN (Marc, pseudo de : LALANDE, Emmanuel) 17, 19-22, 28, 33, 41, 82, 84, 88, 91, 95-96, 101-103, 105, 107-109, 111, 113, 121, 131-132, 134, 139, 156, 162, 164-165, 171-172, 176-177, 183-185, 188, 191-192, 194-195, 199, 201, 203, 207, 209, 335.

La Vie et les œuvres de maître Arnaud de Villeneuve, Paris, Chamuel, 1896 ; nouv. éd., Genève, Statkine, 1972.

Le Maître inconnu Cagliostro. Étude historique et critique sur la haute magie, Paris, Dorbon aîné, s. d. (1913) ; nouv. éd. revue et corrigée, Paris, Editions Pythagore, 1932 ; nouv. éd.,

Lyon, Derain, 1964 (puis Paris, Dervy-Livres, 1966) ; nouv. éd. préfacée par Bruno Marty, Paris, Dervy, 1995.

« Deux vrais amis de Papus : Tidianeuf et Marc Haven, Nice, juin 1922 », *Le Voile d'Isis*, octobre 1922 (cette lettre a été commodément reproduite par Philippe Encausse, *Sciences occultes ou 25 années d'occultisme occidental. Papus, sa vie, son œuvre*, Paris, OCIA, 1949, p. 287-288).

Nouveau Traitement de la syphilis : l'héliosine, serum-keratine, Paris, Chamuel, 1899, commodément reproduit par Philippe Collin, « L'héliosine de Monsieur Philippe », *L'Initiation*, n° 1, janvier-mars 2003, p. 57-65.

« Le corps, le cœur de l'homme et l'Esprit », *Psychée*, mars 1927 ; nouv. éd. ap. Marie Emmanuel Laland, Marc Haven, op. cit., p. 121-171, reprise sous la forme d'une plaquette, Lyon, Paul Derain, 1961.

Voir aussi : M^{me} Emmanuel Lalande, André Lalande, L. Chamuel, Jules Legras, J. Durand, Justin Maumus, Marc Haven (*le docteur Emmanuel Lalande*), Paris, Editions Pythagore, 1934.

HÉLÈNE DE MONTÉNÉGRO, reine d'Italie 117

HESSE (général) 141, 165

HITLER (Adolf) 159

HOUSSAY (Mgr Ernest-Louis) Voir JULIO (abbé)

HUART (Adolphe) 67

HUGO (Victor) 234

HUMBERT I^{er}, roi d'Italie 117

I

INARD (dite INARD d'ARGENCE, Mathilde, Épouse THEURIET) 87

INARD (Maurice) 87

IRÉNÉE (saint) 204

J

JACOB 305

JACQUOT (Auguste) 27, 36, 73, 116, 123, 131-132, 144, 151, 153, 157, 189.

Auguste Jacquot et Auguste Philippe, *Les Réponses de Maître Philippe. Suivies des enseignements recueillis par son frère Auguste*, Grenoble, Le Mercure dauphinois, 2004.

JANIN (M^{re}) 96

JEAN-BAPTISTE (saint) 236

JEANTIN (père) 39

JOLLIVET-CASTELOT (François) 109

JOLY (Maurice) 159

JOUFFROY GRANDJEAN (Christiane) 182

L'Héritage spirituel de Jean Chapas, disciple de Maître Philippe de Lyon, Grenoble, Le Mercure dauphinois, 2011.

JULIEN (Jean-Baptiste) 42

JULIO (abbé – Mgr Ernest-Louis HOUSSAY) 194, 203-204, 206.

« Courage, mon frère Philippe », *L'Étincelle*, 1^{er} mai 1901, p. 5-6 ; repris avec une introduction et des commentaires par Robert Amadou, *L'Initiation*, n° 3, juillet-septembre 1988, p. 121-123.

Voir Robert Amadou, « Le magnétisme spirituel et l'abbé Julio », *L'Autre Monde*, n° 54, novembre 1981, p. 49-50.

K

K. (Colonel) 146

KARDEC (Alan) 200

KER (duchesse) 167

KOMOPATCHINE (général) 132

KOMSTADINS (N.) 147, 160, 162, 164

KOTZEBUE (Othon) 155, 161, 163

KRAVIER (Dr) 96

KROUZINE VRORAWAIOW 156

L

LABOURÉ (Denis) 204

LACASSAGNE (Alexandre) 198

LAFONT (Laurent) 67, 68

Pouvoirs et occultisme à Lyon à la fin du XIX^e siècle. Contribution à une histoire culturelle de l'occultisme (mémoire de maîtrise d'Histoire contemporaine, Université Jean-Monnet, Saint-Étienne, année universitaire 2001-2002).

LAGRÈZE (Georges) 89

LALANDE (André) 33, 88, 103, 183, 203.

« Famille, enfance & jeunesse », in *Marc Haven (le docteur Emmanuel Lalande)*, Paris, Éditions Pythagore, 1934.

LALANDE (Emmanuel) Voir HAVEN (Marc)

LALANDE (Marie Emmanuel, née Olga CHESTAKOW, épouse MARSHALL, puis épouse LALANDE, Emmanuel) 19, 21, 27, 30, 32-33, 37-39, 57-58, 60-61, 64, 68, 76, 88, 95, 97-99, 103, 111, 113, 122, 125, 130, 135, 183-185, 194, 199.

« Mes souvenirs du Maître Philipe », *Astrosophie*, n° 4, octobre 1935, p. 165-171.

Lumière blanche. Evocation d'un passé, Lyon, imprimerie Audin, 1948 ; nouv. éd., Grenoble, Le Mercure dauphinois, 2010.

En collaboration avec André Lalande, L. Chamuel, Jules Legras, J. Durand, Justin Maumus, *Marc Haven (le docteur Emmanuel Lalande)*, Paris, Éditions Pythagore, 1934.

LAMBERT (A.) 41
« Pour copie conforme (réponse à Papus) », *Le Temps*,
8 décembre 1904.

LANDAR (Jean) 60-61

LANDAR (Jeanne Julie, épouse PHILIPPE) 61-62, 103, 336

LANDAR (Jeanne, belle-mère de Monsieur Philippe) 61-62,
171

LANDAR (Pierrette) 60-61

LANGLADE (Vincent de) 192

LARCHEVÊQUE OLPHAND (Émilienne) 192
Introduction à *Nizier Anthelme Philippe. Le Maître Philippe
de Lyon*. Propos commentés par Sri Sevananda..., Paris,
Cariscript, 1984.

LAURENT (Claude, dit LAURENT-BOUTHIER) 57-58, 66,
68, 70, 83, 93-96, 117, 168, 177-178.

*Mes souvenirs. Guérisons et enseignement de Maître
Philippe*, Grenoble, Le Mercure dauphinois, 2003.

LCST (LACOSTE ?) (commandant) 276

LE LOUP (Alice) 107

LE LOUP (Yvon) Voir SÉDIR (Paul)

LEDOS (Eugène) 276

LEGRAND (Louis) 19, 187-188

LEGRAS (Jules) 33, 183

M^{me} Emmanuel Lalande, André Lalande, L. Chamuel, Jules Legras, J. Durand, Justin Maumus, *Marc Haven (le docteur Emmanuel Lalande)*, Paris, Éditions Pythagore, 1934.

LENGLADE (Vincent de) 192

« Interview du 28 juin 1983 de Philippe Encausse par Vincent de Langlade », *L'Initiation*, octobre-décembre 1988, p. 177-183.

LÉON XIII, pape 116

LÉOPOLD II, roi des Belges 170

LEPAGE (Marius) 34

« Notice astrologique », *Le Symbolisme*, n° 285, octobre 1949, p. 26.

LEUCHTENBERG (duc de) 122, 132, 135, 137

LEUCHTENBERG (duchesse de) Voir ANASTASIA

LÉVI (Eliphas, Alphonse-Louis Constant, dit) 86

LÉVY-SCHNEIDER (professeur) 21

LILLAMAND (Gabrielle) 182

« Monsieur Auguste Gauthier », *Les Amitiés spirituelles*, n° 94, avril 1973, p. 25-27.

LOCARD (Dr) 21, 116

LOUBET (... mile) 126, 128

M

MANCINI (Jules) 128

MANIGUET (Louis) 21, 37, 40, 44, 54, 57-58, 64, 69-70, 76, 116, 134, 169, 176, 198.

Contribution à l'étude de l'influence des empiriques sur les malades. Etude médico-sociale. Un empirique lyonnais : Philippe, thèse pour obtenir le grade de docteur en médecine, soutenue devant la Faculté de médecine et de pharmacie de Lyon, le 11 février 1920, sous le n° 18, Lons-le-Saunier, impr. de L. Declume, 1920.

MANOUILOV (Ivan Manassévitch) 124, 127

MARCHAND (Louis) 87, 187, 210

MARIA FEODOROVNA, impératrice douairière de Russie
141

MARIA, grande-duchesse 165, 169, 181

MARIE, reine d'Italie 41, 202

MARIE (Vierge) 193

MARINA 151, 162

MARSHALL (Herbert Augustus) 165, 177

MARSHALL (Marie Olga, née CHESTAKOFF) Voir
LALANDE (Marie)

MARTIN (Étienne) 21, 198

MARTY (Bruno) 20, 65, 184, 201

Préface à Marc Haven, *Le Maître inconnu Cagliostro. Étude historique et critique sur la haute magie*, nouv. éd., Paris, Dervy, 1995.

« À propos des médicaments de Monsieur Philippe », *L'Initiation*, n° 1, 2003, p. 56 (en coll. avec Serge Caillet).

MASSART (N.) 150, 153, 157, 159, 163, 169

MASSON (Dr) 21

MATHONNET (Josette, dite Berthe) 111, 163-164

MAUMUS (Justin) 33, 183

M^{me} Emmanuel Lalande, André Lalande, L. Chamuel, Jules Legras, J. Durand, Justin Maumus, *Marc Haven (le docteur Emmanuel Lalande)*, Paris, Editions Pythagore, 1934.

MÉRENBERG (comtesse de) 158

MESMER (Franz) 54

MICHEL (Dr) 21

MICHEL MIKHAILOVITCH, grand-duc 158

MICHELET (Victor-Émile) 106, 183, 198

Victor-Émile Michelet, *Les Compagnons de la hiérophanie*, Paris, Dorbon-Aîné, 1937 ; nouv. éd., Nice, Belisane, 1977.

MILITZA NICOLAIEVNA, grande-duchesse 115, 118, 122-127, 133-135, 139, 141, 157, 172.

MILLE (Pierre) 41, 83, 170

« Esquisse d'après nature. Philippe de Lyon », *Le Temps*, 23 novembre 1904.

« Pour copie conforme (réponse à Papus) », *Le Temps*, 8 décembre 1904.

MIOMANDRE (Christian de) 69

« Jean Chapas, ami de Dieu », *L'Initiation*, n° 3, septembre-octobre 1953, p. 227-237.

« Le souvenir de Maître Philippe », *L'Initiation*, n° 4, octobre-décembre 1955, p. 161-163.

MOÏSE 236

MOLLARD (N.) 96

MOND (M^{me} veuve Louis) 67

MONET (Hyacinthe Marie, curé de Loisieux) 35, 39

MONTAT (Éric) 75

MONTEBELLO (comte de) 127

MOURAVIEV-ARMOURSKI (Valérien) 119-120, 127

MOUSSINE-POUCHKINE (Olga) 119, 122, 133

MOUTIN (Louis) 95

MOYSE (Guy) 23

Philippe, le mystère de Lyon, Lyon, Éditions lyonnaises d'art et d'histoire, 2005.

N

NAPOLEON I^{er}, empereur 234 NATHALIE, reine de Serbie 165

NAZIR (Daniel, pseudo. de : BOUDON Daniel) 22, 49, 191

NICOLAS I^{er}, roi de Monténégro 117, 122

NICOLAS II, tsar de Russie 17-18, 22, 118, 120, 126, 128, 130-131, 135, 138-139, 146, 148, 151, 170, 177, 209.

NIET voir PAPUS 140

La Russie d'aujourd'hui, Paris, Félix Juven, 1901 (en coll. avec Jean Carrère).

NIZIER, Évêque de Lyon 35

NOVET (N.) 96

O

OLGA, grande-duchesse 126, 161

OTT (Dr) 138

P

PALÉOLOGUE (Maurice) 48, 69, 82, 121, 124, 127-128, 139, 141

La Russie des tsars pendant la Grande Guerre, 3 tomes, Paris, Pion, 1922.

L'Écroulement du tsarisme, Paris, Flammarion, 1939.

PALIZYNE (général) 156

PAPI (Marc-André) 67

PAPUS (pseudo de : ENCAUSSE, Gérard) 5, 17-18, 20, 22, 24-25, 32, 35, 37-41, 47, 52, 60, 62, 65, 69-70, 72, 82-93, 95-103, 105-109, 111-115, 117-123, 127-128, 131-134, 136, 138-142, 144, 146, 153, 158, 168-169, 171, 175-177, 179, 181, 183, 185-186, 189, 191-200, 203, 205, 207-212, 215, 217, 226, 269-270, 274-276, 335

L'Anatomie philosophique et ses divisions, précédée d'un essai de classification méthodique des sciences anatomiques, Paris, Chamuel, 1894. Voir Robert Amadou, « L'anatomie philosophique » *L'Autre Monde*, n° 116, p. 18-23.

« L'incarnation de l'Élu », *L'Initiation*, mars 1896.

La Magie et l'hypnose. Recueil de faits et d'expériences justifiant et prouvant les enseignements de l'occultisme, Paris, Chamuel 1897.

L'Âme humaine avant la naissance et après la mort, Paris, Chamuel 1898.

La Thérapeutique de la tuberculose, à propos d'une expérience récente Paris, Chamuel, 1899.

Traité élémentaire de science occulte, nouv éd., Paris, 1903 ; nouv. éd. en fac-similé, Saint-Jean-de-Braye, Dangles, 1982, p. 464-466.

« Le Maître Philippe », *Le Petit Parisien*, 17 juillet 1906.

Conférences ésotériques, Paris, Durville, 1908 ; repris par C. B., « Les envoyés du Père », *L'Initiation*, janvier 1909, p. 39-41.

« Le Maître », *L'Initiation*, juillet-septembre 1912.

La Réincarnation, Paris, Dorbon, 1912 ; nouv. éd., Saint-Jean-de-Braye, Dangles, 1982.

« En plein mysticisme, le Maître inconnu », *L'Initiation*, n° 1, janvier-mars 1956, p. 52-56.

PARISSE (M^{me}) 96

PASTEUR (Louis) 129, 187

PELTIER (Louis) 133

« Philippe le Sorcier lyonnais », *Le Gil Blas*, 25 novembre 1904.

PERRONET (M^{me}) 96

PHANEG (pseudo de DESCORMIER Georges) 171, 189-190, 194-195

Le Docteur Papus, Paris, Librairie Hermétique, 1909.

« Le Docteur Encausse », *Le Sphinx*, mai 1920 ; repris in *L'Initiation*, n° 3, juillet-septembre 1981, p. 131-135.

Après le départ du Maître, Paris, Beaudelot, 1922.

En chemin. Lettres à des croyants, Paris, Beaudelot, 1925.

« Le Docteur Marc Haven », *Le Voile d'Isis*, n° 83, novembre 1926 ; repris in *L'Initiation*, n° 1, janvier-mars 1985, p. 34-35.

« Entente Amicale Évangélique : les séances », *Psyché*, n° 376-377, 1927, p. 235.

« Le Maître », *Psyché*, juin 1927, p. 164 ; repris in *L'Initiation*, n 3, juillet-septembre 1982, p. 112-115.

« Le Saint Esprit », *Psyché*, n° 407, septembre 1930, p 267-274.

Portes du Ciel, suivi de Avis Spirituels, Paris, Heugel, 1933.

« Notes sur le Jugement », *L'Initiation*, n° 2, juillet-décembre 1959, p. 126-129.

« Avis Spirituels », *L'Initiation*, n° 4, octobre-décembre 1961, p. 143-158.

L'Esprit qui peut tout. L'action de l'esprit sur la matière selon l'Évangile et Maître Philippe de Lyon, Grenoble, Le Mercure dauphinois, 2004.

Voir Jean Bourciez, « Georges Descormiers (« Phaneg » (1866-1945)) », *L'Initiation*, juillet-décembre 1957, p. 112-114 et l'introduction de Philippe Collin, « Phaneg, ou la reprise du christianisme primitif », à G. Phaneg, *L'Esprit qui peut tout*, op. cit., p. 7-37.

PHILIPON (René) 108

PHILIPPE (Albert Benoît, fils de M. Philippe) 36, 63, 66

PHILIPPE (Hugues, dit Auguste) 36, 38

Auguste Jacquot et Auguste Philippe, Les Réponses de Maître Philippe. Suivies des enseignements recueillis par son frère Auguste, Grenoble, Le Mercure dauphinois, 2004

PHILIPPE (Benoît Anthelme, frère de Monsieur Philippe)
36

PHILIPPE (Clotilde) 36

PHILIPPE (Clotilde, nièce de Monsieur Philippe) 103

PHILIPPE (Dr H.) 65

Médication nouvelle Kératinisée, exposée en une thèse présentée à la Faculté de médecine de Lyon le 20 mai 1902, Maçon, Protat Frères, 1903.

PHILIPPE (Jeanne) 64

PHILIPPE (Joseph) 35, 53

PHILIPPE (Joseph Félicité, dite Joséphine) 48

PHILIPPE (Marie) Voir VACHOD (Marie)

PHILIPPE (Victoire) 32, 37, 62-63, 209, 276

Les Carnets de Victoire Philippe, Grenoble, Le Mercure dauphinois, 2006.

PIERRE, grand-duc 122, 124-125, 128, 134, 136, 151, 155, 161-162

PLÉVÉ (Vyacheslav Konstantinovich) 158

POISSON (Albert) 109, 332

POLICARD (professeur) 21

POMMET (N.) 96

POTET (Denis, Jules DUPOTET, dit baron du) 91

PRIEUR (Jean) 88

« Un homme de Dieu : Monsieur Philippe », *L'Initiation*, n° 3, juillet-septembre 1988, p. 103-120.

Q

QUENAIDIT (L., pseudo de TIDIANEUQ) 121

« Deux vrais amis de Papus : Tidianeug et Marc Haven, Nice, juin 1922 », *Le Voile d'Isis*, octobre 1922 (cette lettre a été commodément reproduite par Philippe Encausse, *Sciences occultes ou 25 années d'occultisme occidental. Papus, sa vie, son œuvre*, Paris, OClA, 1949, p. 287-288).

R

R. (M^{me}) 121

RADIER (fils) 55

RADIER (Léonard) 55-56, 62-63

RASPOUTINE (Grigori) 18, 39, 134, 139

RATCHKOVSKY (Pierre) 140-142, 157-158, 160, 206

RAVIER (Jean-Baptiste) 51-52

RAVIER (Jules) 93

Lueurs spirituelles. Notes de mystique pratique, tome 1, Paris, Beaudelot, 1913 ; tome 2, id., 1921 ; tome 3, id. 1935.

Confirmation de l'Évangile selon les actes et paroles de Maître Philippe, Grenoble, Le Mercure dauphinois, 2005.

REYNAUD (N.) 49

RISPAL (Pierre) 65, 196

« Simples propos sur une guérison du Maître Philippe », *L'Initiation*, n° 1, janvier-mars 1973, p. 29-30.

« Pèlerinage à la tombe du Maître Philippe », *L'Initiation*, n° 2, avril-juin 1982, p. 79-80.

{Réponse de Pierre Rispal}, *L'Initiation*, n° 4, octobre-décembre 2002, p. 292-293.

ROBERT (André) 87

ROBERT (commissaire) 152

ROBERT (Jeanne) 209

ROCHE (Marcel) Voir SAINT-MARTIN (Michel de)

ROCHAS 53

ROLLIN (Henri) 128, 141-142

Apocalypse de notre temps, les dessous de la propagande allemande d'après les documents inédits, Paris, Gallimard, 1939.

ROSTOWITZOF 159

ROULLET (Maître) 80, 145

ROYAT (Dr) 96, 287

ROZIER (Fernand) 4, 209

S

SAHUC (Dr) 21

SAINTE-MARIE (Raoul) 209

SAINT-DENIS (Mgr Jean de, Eugraph KOVALESVSKY) 132

SAINT-MARTIN (Louis-Claude de) 90, 105

SAINT-MARTIN (Michel de, pseudo de ROCHE) 178, 190-191

Révélations, Paris, Heugel, 1938 ; 2^e éd., *Révélations, entretiens spirituels sur Monsieur Philippe*, avec une préface du Dr Philippe Encausse, Paris, Dangles, 1955 ; 3^e éd., où une préface de « trois inconnus » se substitue à celle du Dr Philippe Encausse, Ateliers de l'Athantor, Montréal, 1974.

Préface au Dr Édouard Bertholet, *La Réincarnation d'après le Maître Philippe*, Lausanne, Editions rosicruciennes, 1960.

Voir Philippe Collin, « Michel de Saint-Martin », *L'Initiation*, n° 3, juillet-septembre 2000, p. 180-187 ; n° 4, octobre-décembre 2000, p. 280-292.

SAINT-YVES D'ALVEYDRE (Alexandre) 86, 102, 119-120

SAKHAROW (général) 156

SANTA MARIA (Inès) 111, 163

SARDIN (Jacques) 190

« Rencontres », *Les Amitiés spirituelles*, n° 143, juillet 1985, p. 7-14.

SAVARIN (pseudo de CONDAMIN) 299

SAVORET (André) 178, 187, 190

Médecins, guérisseurs et charlatans, *Psyché*, 1940.

« Lettre ouverte à M. Volguine », *Les Cahiers astrologiques*, n° 86, mai-juin 1960, p. 157-158.

Voir Gil Alonso-Mier, « In memoriam : André Savoret », *L'Initiation*, n° 2, avril-juin 2001, p. 97-110 (importante bibliographie).

SCHEWAEBEL (Joseph) 39

« Un précurseur de Raspoutine, le mage Philippe », *Le Mercure de France*, n° 480, 16 juin 1918, p. 637-647.

SCHRODTER (Willy)

« Paul Sédir, une biographie », *Der Spiegel*, février 1939.

SÉDIR (Paul – pseudo de : LE LOUP, Yvon) 15, 19, 21, 25-30, 35, 38, 40, 42, 45, 52, 54, 58, 62, 66, 74, 82-83, 87, 88-89, 93, 103, 105-107, 109-110, 116, 123, 125, 128, 131-132, 161, 169, 171-172, 185-189, 194-197, 202, 205, 207, 209-211, 272, 275, 335.

Lettres magiques, roman d'initiations orientales, Paris, Ollendorff, 1901 ; 2^e éd., Paris, Chacomac ; 3^e éd., Paris, La Table d'Émeraude, 1986.

Initiations. Trois contes pour les petits enfants, Paris, Beaudelot, 1908 ; 2^e éd. augmentée, Rouen, 1917 ; 3^e éd. revue et augmentée, Rouen, 1924 ; nouv. éd., Paris, Amitiés spirituelles, 1949, 1964, 1976, 1984.

Bréviaire mystique, Paris, Chacornac, 1910.

Les Forces mystiques et la conduite de la vie, Paris, Beaudelot, 1912 ; nouv. éd. id., 1914, Rouen, 1916, 1923 ; nouv. éd., Paris, Amitiés spirituelles, 1956, id., 1977.

Quelques amis de Dieu, Bihorel-lez-Rouen, A.L. Legrand, 1923 ; nouv. éd., Paris, Les Amitiés spirituelles, 1954 ; id., 1993.

Histoire et Doctrines des Rose-Croix, Paris, Bibliothèque des Amitiés spirituelles, 1932, p. 109-110 ; nouv. éd. abrégée, sous le titre : *Les Rose-Croix*, Paris, Les Amitiés spirituelles, 1972.

La dispute de Shiva contre Jésus, Bihorel-lès-Rouen, A.L. Legrand, s. d [1935].

La Vie inconnue de Jésus-Christ selon l'enseignement de Maître Philippe. Précédée d'une biographie de Sédir par Philippe Collin, Grenoble, Le Mercure dauphinois, 2003.

« Notes biographiques sur MP [sc. Monsieur Philippe] par Sédir », in Auguste Jacquot et Auguste Philippe, *Les Réponses de Maître Philippe. Suivies des enseignements recueillis par son frère Auguste*, Grenoble, Le Mercure dauphinois, 2004, p. 9-37.

Voir Emile Besson et Max Camis, *Sédir, vie et œuvre, suivies de textes et d'une bibliographie*, Les Amitiés spirituelles,

1981, et l'introduction de Philippe Collin, « Sédir, par et pour le Christ », à *La vie inconnue de Jésus-Christ*, op. cit.

SERGE, grand-duc 165

SEVANANDA (Sri, pseudo de COSTET DE MACHEVILLE, Léo) 192

Nizier Anthelme Philippe. Le Maître Philippe de Lyon. Propos commentés par Sri Sevananda suivis d'une biographie et d'anecdotes par le Docteur Philippe Encausse. Commentaires traduits du portugais par Emilienne Larchevêque Olphand, Paris, Cariscript, 1984.

SOYER (Roland) 49, 93

SPIRIDOVITCH (Alexandre) 120-121, 123-125, 127, 132, 136, 141

Les Dernières Années de la cour à Tsarskoïe-Sélo, traduit du russe par J. Jeanson, Paris, Payot, 1928.

STAËL (baron) 120

STINTZY (Henri Germain) 69

T

TALLON (Maître) 74

TATIANA, grande-duchesse 126

TEISSIER (Benoît-Marie-François, dit Bénédict) 21, 57

Voir *Le professeur B. Teissier, sa vie, son œuvre, sa mort et ses funérailles*, Lyon, Association typographique, 1889.

THÉOPHANE 21

THÉOPHANE (Mgr) 136, 186

THEURIET (Émile) 87

THOINOT (L.) 129

« La vie et l'œuvre de Paul Brouardel (1837-1906) », *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, tome VI, 1906, n° 3, p. 193-235.

TIBIKOFF (Serge) 162

TROJANI (François) 36, 39-40

« Le Maître Philippe de Lyon », *L'Originel*, n° 2, 3^e trimestre 1995, p. 66-68.

TROYAT (Henri) 18

Nicolas II. Le dernier tsar, Paris, Flammarion, 1994.

Raspoutine, Paris, Flammarion, 1995 ; nouv. éd., Paris, J'ai Lu, 1998.

V

VACHAUD (Françoise) 30, 36

VACHOD (Hugues) 41, 43, 62

VACHOD (Joseph) 36

VACHOD, VACHAUD, VACHOD-PILLAT (Marie) 31-32, 35

VACHOD (Nizier) 30, 35-37, 41

VELLUT (N.) 96

VERCHERAND (M^{re}) 96

VERNERET (Gilles) 34

« Le destin singulier de maître Philippe selon les astres »,
supra, p. 331

VEYRET (François) 49

VIANNEY (Jean-Marie, dit le curé d'Ars) 31

VICTOR EMMANUEL III, roi d'Italie 117, 167

VILLENEUVE (Arnaud de) 84, 102

VIRAVELLE (Louis) 62-64, 103

VORSTELMAN (Carel) 190

W

WALDECK-ROUSSEAU (Pierre) 130

WEBER-BAULER (Dr Léon) 22

Philippe, guérisseur de Lyon, à la cour de Nicolas II,
Baudry-Neuchatel, La Baconnière, 1944.

WITTE (Serge Iouliévitch) 209, 273

X

XÉNIA 118, 164

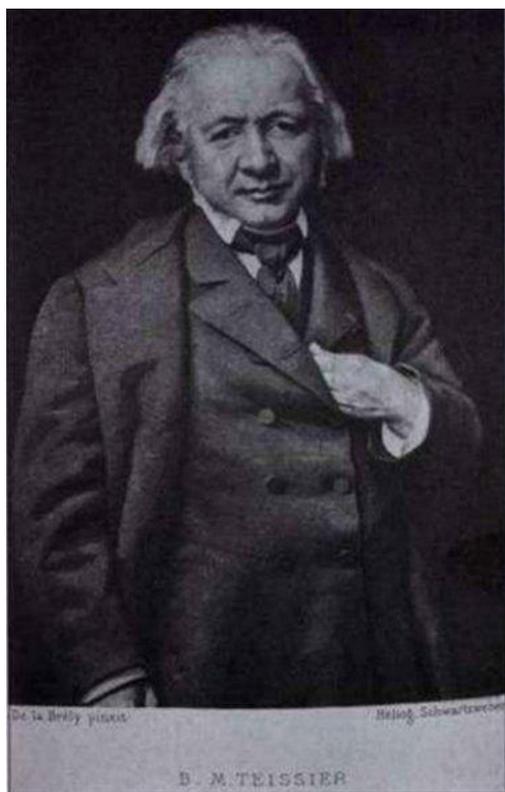
Y

YARKER (John) 209

Z

ZNAMENSKY (N.) 156, 160, 162, 166

PHOTOS



Le professeur
Bénédict Teissier,
dont Monsieur
Philippe suivit
les cours
à l'Hôtel-Dieu,
en 1874.



L'Hôtel-Dieu, à Lyon.

18/12/70



Je soussigné Grand employé de
commerce Demourant aux Lanternes 45 au
55 à Lyon déclare que ma fille a
été guérie sans remède ni touchement
par Monsieur Philippe par le moyen
de ses séances. Du voir téna et d'un
battement de cœur qui la laissait
beaucoup souffrir depuis de longues
années

Elle avoit eu en auparavant
plusieurs battements de cœur elle n'a pu
obtenir aucun soulagement jusqu'à ce
qu'elle a obtenu de Monsieur Philippe
lui-même qu'elle a obtenu sa guérison
et son parfait rétablissement

En foi de quoi je lui délivre le
présent certificat pour lui témoigner
ma satisfaction et ma reconnaissance

Fait à Lyon le Dix huit
décembre mil huit cent soixante dix

Geraud

Lieutenant de la garde nationale
Département de la Loire



PAR LE GRAND EMPLOYÉ DE
COMMERCE DEMOURANT AUX
LANTERNES 45 AU 55
LE 18 DÉCEMBRE 1870

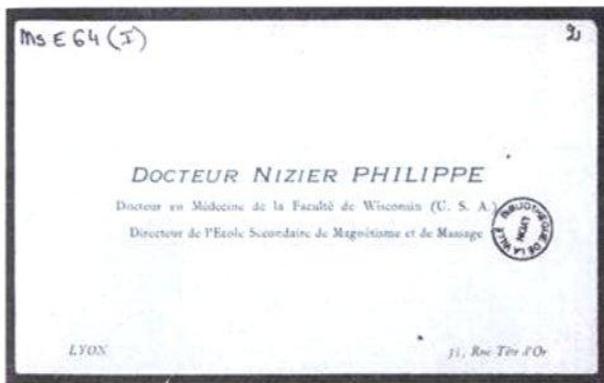
Une des nombreuses attestations de guérison délivrées
à Monsieur Philippe par un malade reconnaissant, en 1870
(archives privées).



Le professeur Paul Brouardel, qui enquêta sur Monsieur Philippe, à Lyon, en 1901.



Portrait du Christ sous les traits de Monsieur Philippe, par Sédir (*La Dispute de Shiva contre Jésus*).



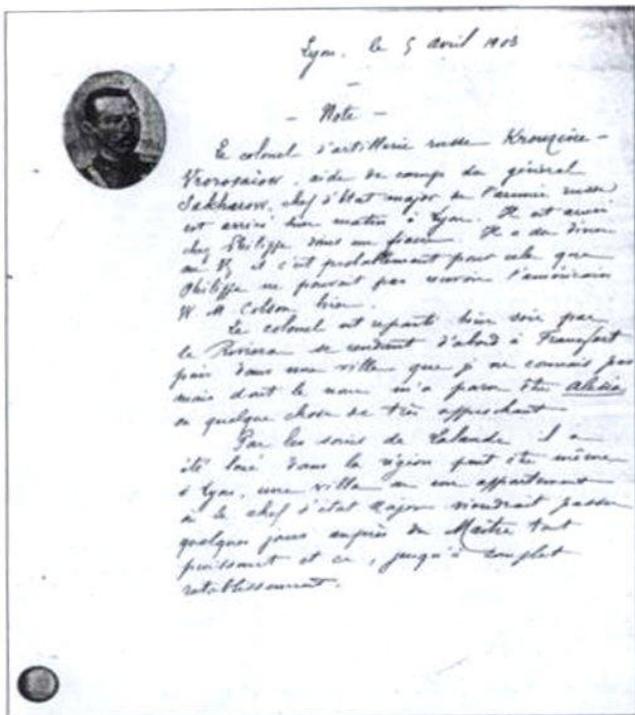
Carte de visite au nom du « Dr Nizier Philippe »
(Bibliothèque municipale de Lyon,
fonds Philippe Encausse, ms. E 64).



Le tsar Nicolas II, la tsarine Alexandra et leurs enfants.



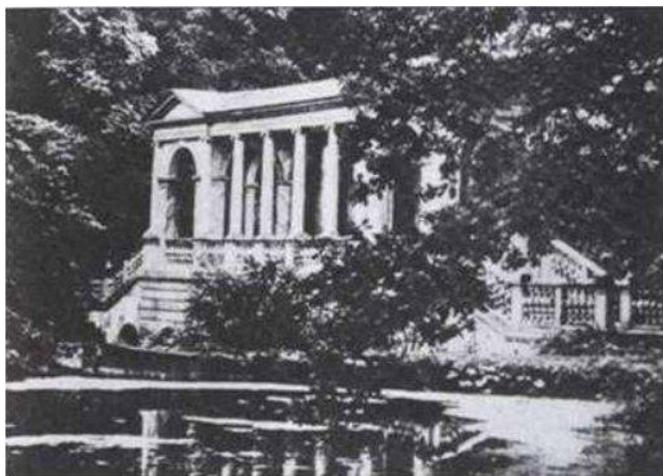
Nicolas II et le grand-duc Nicolas.



Note de police
 sur la venue
 chez Monsieur Philippe
 du colonel Krouzine,
 5 avril 1903 (Archives
 Départementales
 du Rhône, 4 M 361).

Pierre Ratchkovski,
 responsable
 de la police secrète
 russe à Paris.





Les jardins du palais impérial de Tsarskoïe-Selo,
où fut reçu Monsieur Philippe.



Monsieur Philippe au volant de sa Bollée, en 1904 (archives privées).



Sédir vers 1920 (archives: Roland Soyler).

Reçus à Lyon :		Télégrammes		expédiés de Lyon :	
1902 21/12	El. Bouché de Bouchard, rue Bouché, 11, 1011, Valence. Un petit Chate' au cas futur... ... K... ..				
1903 1/Janv 1903	El. Bouché de Bouchard, rue Bouché, 11, 1011, Valence. Un petit Chate' au cas futur... ... K... ..				
1903 1/Janv 1903	El. Bouché de Bouchard, rue Bouché, 11, 1011, Valence. Un petit Chate' au cas futur... ... K... ..				
				1902 21/12	El. Bouché de Bouchard, rue Bouché, 11, 1011, Valence. Un petit Chate' au cas futur... ... K... ..
				1903 1/Janv 1903	El. Bouché de Bouchard, rue Bouché, 11, 1011, Valence. Un petit Chate' au cas futur... ... K... ..
				1903 1/Janv 1903	El. Bouché de Bouchard, rue Bouché, 11, 1011, Valence. Un petit Chate' au cas futur... ... K... ..

Rapport de police: liste
de télégrammes reçus et
expédiés par Monsieur
Philippe, à Lyon, fin
décembre 1902
début janvier 1903
(Archives
Départementales
du Rhône, 4 M 361).



Monsieur Philippe
(archives: Roland
Soyer).

8882 - 2276 - 8811 - 6259 - 9869 -
1662 - 2683 - 2530 - 6468 - 2372 -
5766 - 1481 - 9175 - 1797 - 2684 -
7076 - 8421 -

Traduction :

Mari malade. Douleurs
partout - Rhume - Toux - Température
élevée - Supplie Demander réponse par
le télégraphe - à moi - Salutations toute
famille - Joséphine -

à la traduction le 8 groupe (2276) donne un mot
qui ne s'accorde pas avec le précédent ni avec le suivant.
Il doit y avoir une erreur dans le chiffrement ou bien
dans la transmission par le télégraphe -

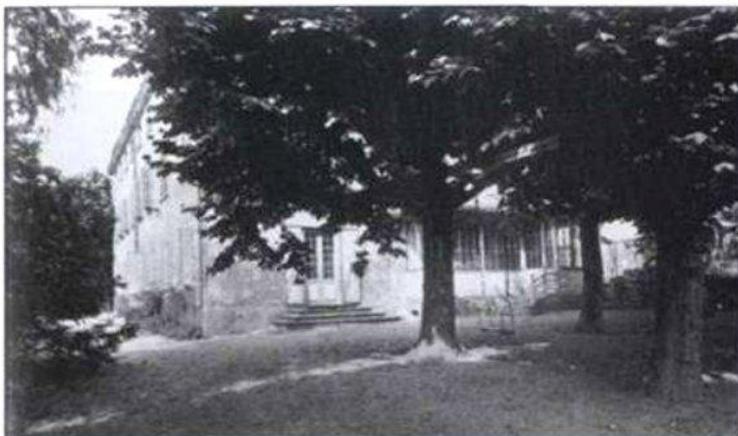
Rapport de police: traduction d'un télégramme chiffré reçu par
Monsieur Philippe (Archives Départementales du Rhône, 4 M 361).



La gare de l'Arbresle au début du xx^e siècle. On aperçoit au fond, au centre, le Clos Landar, et à droite, le clos Santa Maria (archives privées).



Le Clos Santa Maria au début du xx^e siècle, demeure de Jean Chapas (archives privées).



Une vue du Clos Landar, côté jardin, au début du xx^e siècle
(archives: Roland Soyer).



De gauche à droite: Albert Legrand, Émile Besson et Max Camis
en septembre 1931 (archives privées).



Derrière Monsieur Philippe, Jean Chapas, Papus et Marc Haven
au Clos Landar vers 1900 (archives: Roland Soyer).



Jean Chapas. Fusain de J. Delsaure daté d'avril 1924
(archives: Roland Soyer).



Papus

*Achévé d'imprimer en mars 2013
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery
58 500 Clamecy*

Dépôt légal : mars 2013

Numéro d'impression : 303251

Imprimé en France

*La Nouvelle Imprimerie Laballery est
titulaire de la marque Imprim Vert*

^{1} *Parce que c'est bien de cette façon que l'ont souvent désigné en leur temps Marc Haven, Papus et nombre de ses amis ; parce que ce titre-là prévient les déviations idolâtres et que, d'ailleurs, l'Évangile condamne l'usage abusif de l'adjectif « maître » appliqué à tout homme (Matthieu, XXIII, 8-10), je ne le nommerai pas moi-même ici autrement que « Monsieur Philippe ».*

^{2} *« École de magnétisme de Lyon », L'Initiation, n^o, 1895, p. 279.*

^{3} *Comment ne pas regretter, par exemple, que le Nicolas II de l'académicien Henri Troyat colporte sur M. Philippe les pires bêtises, en forgeant de surcroît un personnage hybride, moitié Papus moitié Philippe, nommé... Philippe Encausse ! Le Raspoutine du même auteur (Paris, Flammarion, 1995 ; J'ai Lu, 1998, p. 33), tout en dressant un portrait attachant du starez sibérien, range malheureusement M. Philippe aux côtés « d'innocents à demi idiots » qui précéderent Raspoutine à la cour, tous imposteurs à ses yeux. Seul ou presque, Michel de Enden (Raspoutine et le crépuscule de la*

monarchie en Russie, Paris, Fayard, 1976 ; id., 1991, p. 141-148) examine sérieusement le rôle tenu à la cour par le thaumaturge lyonnais dont on doit le remercier de camper un portrait fidèle.

^{4} Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche. Évocation d'un passé*, Lyon, imprimerie Audin, 1948 ; nouv. éd., Grenoble, *Le Mercure dauphinois*, 2010, p. 10.

^{5} Paul Sédir, *Quelques Amis de Dieu, Bihorel-lès-Rouen*, A. L. Legrand, 1923 ; nouv. éd., Paris, *Les Amitiés spirituelles*, 1954 ; id., 1993, p. 112.

^{6} Marc Haven, *Le Maître inconnu Cagliostro. Étude historique et critique sur la haute magie*, Paris, Dorbon aîné, s. d. (1913) ; nouv. éd. revue et corrigée, Paris, Éditions Pythagore, 1932 ; nouv. éd., Lyon, Derain, 1964 (puis Paris, Dervy-Livres, 1966) ; nouv. éd. préfacée par Bruno Marty, Paris, Dervy, 1995, p. 7.

^{7} Ce texte manuscrit retrouvé par le Dr Philippe Encausse a été publié par celui-ci dans son *Maître Philippe* (voir infra, p. 22 note 2), p. 105-111.

^{8} Contribution à l'étude de l'influence des empiriques sur les malades. Étude médico-sociale. Un empirique lyonnais : Philippe, thèse pour obtenir le grade de docteur en médecine, soutenue devant la Faculté de médecine et de pharmacie de Lyon, le 11 février 1920, sous le n° 18, Lons-le-Saunier, impr. de L. Declume, 1920. Un exemplaire en est conservé à la bibliothèque municipale de Lyon, un autre aux archives de la ville de Lyon, un autre encore à la Bibliothèque nationale de France. Cette thèse de 84 pages avait été inspirée à l'auteur par Etienne Martin, professeur de médecine légale à la Faculté de Lyon.

^{9} La documentation en est due à un certain nombre de témoins qui avaient personnellement connu M. Philippe : les professeurs Bénédict Teissier, Léon Lévy-Schneider et Albert Policard, les docteurs Cusset, Sahuc, Albert, Michel, Commandeur, Bollier, Masson, Carry, Cros, Locard, maîtres Fleury-Ravarin et Clozel, et Joanny Bricaud.

^{10} Joanny Bricaud, *Le Maître Philippe*, Paris, Chacornac frères, 1926 ; nouv. éd. en fac-similé, Paris, *Le Monde inconnu*, 1989.

^{11} Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche. Evocation d'un passé*, op.

^{12} Dr Weber-Bauler, *Philippe, guérisseur de Lyon, à la cour de Nicolas II*, Baudry-Neuchatel, La Baconnière, 1944.

^{13} Philippe Encausse, *Le Maître Philippe, de Lyon, thaumaturge et « Homme de Dieu », ses prodiges, ses guérisons, ses enseignements*, Paris, La Diffusion scientifique, 1954 ; nombreuses rééditions revues et augmentées de documents inédits, dont la neuvième, Paris, Éditions Traditionnelles, 1982. La toute dernière édition, Paris, Éditions Traditionnelles, 2003, reste fidèle au texte de 1982 auquel ont été ajoutées quelques illustrations inédites. Les références de nos citations renvoient à cette dernière édition.

^{14} *Vie et paroles du Maître Philippe. Témoignage d'Alfred Haehl*, Lyon, Paul Derain, 1959 ; Paris, Dervy-Livres, 1980, 1985, 1990 ; nouv. éd. en fac-similé, Paris, Dervy, 1997.

{15} Les livres de Renée-Paule Guillot (*Philippe de Lyon. Médecin, thaumaturge et conseiller du tsar*, Paris, Les deux océans, 1994) et de Guy Moyse (*Philippe, le mystère de Lyon*, Lyon, Éditions lyonnaises d'art et d'histoire, 2005) ne constituent pas non plus des biographies en règle.

{16} Avec la collaboration de Serge Caillet, Philippe Collin et Renée-Paule Guillot. Disponible auprès des éditions du Mercure dauphinois.

{17} Avec la collaboration de Serge Caillet, Philippe Collin et Guy Moyse. Ce documentaire a été diffusé pour la première fois à la télévision le 16 août 2008.

{18} « Philippe le mage : un thaumaturge lyonnais confident des rois et conseiller du tsar. Une interview dans un train », *La Dépêche de Lyon*, 13 mars 1905.

{19} Paul Sédir, *Quelques amis de Dieu*, op. cit., p. 128-129.

{20} Idem, p. 129.

{21} Joanny Bricaud, *Le Maître Philippe*, op. cit., p. 12.

{22} Rapport confidentiel du 12 novembre 1902, Archives Départementales du Rhône, dossier « suspects », 4M 361.

{23} Cité par le Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 167.

{24} Ibid.

{25} Joanny Bricaud, *Le Maître Philippe*, op. cit., p. 12.

{26} « Notes biographiques sur MP [sc. Monsieur Philippe] par Sédir », in Auguste Jacquot et Auguste Philippe, *Les Réponses de Maître Philippe. Suivies des enseignements recueillis par son frère Auguste*, Grenoble, Le Mercure dauphinois, 2004, p. 18.

{27} Ce portrait publié par Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche*, op. cit., a été reproduit ensuite par plusieurs auteurs, dont le Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 216.

{28} Voir par exemple la photo publiée par le Dr Philippe Encausse (*Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 215), où l'on voit M. Philippe fumant la pipe, imité par Jean Chapas et Emmanuel Lalande.

{29} Rapport confidentiel du 12 novembre 1902, A.D. du Rhône, 4M 361.

{30} Alfred Haehl, *Vie et paroles...*, op. cit. p. 14.

{31} Paul Sédir, « Notes biographiques... », in *Les Réponses de Maître Philippe...*, op. cit., p. 19.

{32} Une photo du hameau, prise en 1905, a été publiée par Philippe Collin, *Monsieur Philippe de Lyon. Album souvenir 1905-2005*, Grenoble, Le Mercure dauphinois, 2005, p. 36.

{33} Rappelons que la Savoie a été annexée à la France par le traité franco-italien du 24 mars 1860, ratifié par un vote à peu près unanime des habitants.

{34} Recensement de la population de 1848, commune de Loiseaux, Archives Départementales de la Savoie, 1FS667.

{35} Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche*, op. cit., p. 11. Deux photographies de cette maison ont été publiées, l'une par le Dr Philippe

Encausse (*Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 114), l'autre par Alfred Haehl (*Vie et paroles...*, op. cit.) ; d'autres ont été reproduites par Philippe Collin, *Monsieur Philippe de Lyon. Album souvenirs...*, op. cit., p. 36-37.

^{36} Alfred Haehl, *Vie et paroles...*, op. cit., p. 19.

^{37} Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche*, op. cit., p. 12.

^{38} Alfred Haehl, *Vie et paroles...*, op. cit., p. 13. Un plan de la maison, dessiné par Sédir, a été reproduit par Philippe Collin, *Monsieur Philippe de Lyon. Album souvenir...*, op. cit., p. 38.

^{39} Né à Loisieux, le 25 octobre 1819, y décède le 22 mars 1898, à cinq heures du soir (Archives Municipales de Loisieux). Voir la photographie publiée par Philippe Collin, *Monsieur Philippe de Lyon. Album souvenir...*, op. cit., p. 32-33.

^{40} Née à Traize (Savoie), le 10 juin 1823, décédée à Loisieux le 2 décembre 1899, à onze heures du matin (Archives Municipales de Loisieux). Voir la photographie reproduite par Philippe Colin (*Monsieur Philippe de Lyon. Album souvenir...*, op. cit., p. 32-33) avec l'arbre généalogique du couple (ibid., p. 31). Joseph et Marie Philippe reposent au cimetière de Loisieux.

^{41} Acte de mariage, A.M. de Loisieux. Contrairement à ce qu'écrivent Philippe Encausse et Alfred Haehl, Joseph et Marie Philippe ne se sont donc pas mariés en juin 1848.

^{42} Alfred Haehl, *Vie et paroles...*, op. cit., p. 19. Malheureusement, Alfred Haehl ne dit pas qui lui a confié ce témoignage. Sur Jean-Marie Vianney, béatifié en 1905 et canonisé en 1925, M. Philippe, qui le considérait comme « un pasteur envoyé pour protéger les brebis », a lui-même raconté l'anecdote suivante, que sa fille a consignée dans un carnet personnel : « Un jour vint à lui une mère avec son enfant atteint depuis longtemps de paralysie infantile double. Il ne marchait que sur des béquilles. Le curé d'Ars le vit, l'examina, et lui dit :

« Pour nous, nous ne pouvons rien faire que d'empêcher le mal d'augmenter, mais, dans quelque temps, vous trouverez un jeune homme qui le guérira ». La femme partit et, plus tard, à Lyon, elle vint par hasard me trouver. L'enfant était assis sur une chaise. Moi, je voyais qu'il était guéri. Je dis alors à la femme de monter avec son fils à Fourvière, et d'y suspendre les béquilles de son fils en ex-voto, puis de redescendre, et, comme la femme me répondait qu'il ne pouvait pas, je dis à l'enfant de se lever et de marcher, et il le fit aussitôt. » (Les Carnets de Victoire Philippe, Grenoble, Le Mercure dauphinois, 2006, p. 70).

^{43} Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche*, op. cit., p. 9. Mais quel crédit accorder à ces souvenirs, qui ne sont pas à proprement parler des témoignages ?

^{44} Alfred Haehl, *Vie et paroles...*, op. cit., p. 19.

^{45} Ibid.

^{46} Voir le carnet de Papus, *infra*, p. 274. Marie Emmanuel Lalande, à qui Papus avait conté l'anecdote, la rapporte elle-même ainsi : « Un jour, dans la

cour de l'immeuble que le Maître occupait à Lyon, 35, rue Tête d'Or, il appela la foudre qui vint tomber à ses pieds. Cela se produisit devant le Dr Encausse ; je n'ai pas encore oublié l'expression de son visage lorsqu'il me raconta ce fait ». (*Lumière blanche*, op. cit., p. 18). Philippe Collin date l'événement du 26 mai 1898 et y fait assister Auguste Philippe (*Vie et enseignement de Jean Chapas. Le disciple de Maître Philippe de Lyon, Grenoble, Le Mercure dauphinois*, 2006, p. 45).

^{47} Mme Emmanuel Lalande, André Lalande, L. Chamuel, Jules Legras, J. Durand, Justin Maumus, Marc Haven (le docteur Emmanuel Lalande), Paris, Éditions Pythagore, 1934, p. 82.

^{48} Selon Philippe Collin, *Vie et enseignements de Jean Chapas...*, op. cit., p. 45.

^{49} Voir le fac-similé de cette lettre in Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 40.

^{50} Alfred Haehl, *Vie et paroles...*, op. cit., p. 19 ; Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 187-188.

^{51} *Matthieu*, II, 2-10.

^{52} Marius Lepage a publié jadis les éléments de l'horoscope de M. Philippe (« *Notice astrologique* », *Le Symbolisme*, octobre 1949, p. 26), et, en 2000, Gilles Verneret a bien voulu à ma demande les compléter et les commenter. Depuis, Dominique Dubois a lui aussi analysé ce thème sous l'angle des monomères : *Être et destinées par les degrés monomères, Les Cahiers de Tailleurs*, à paraître en 2013. Ces deux études sont reproduites *infra*, p. 331-337.

^{53} Alfred Haehl, *Vie et paroles...*, op. cit., p. 13. Voir le plan de la maison publié par Philippe Collin, *Monsieur Philippe de Lyon. Album souvenir...*, op. cit., p. 38.

^{54} M. Philippe avait montré cette église à son disciple Alfred Haehl, qui y fut quelques années plus tard marié en sa présence (*Vie et paroles...*, op. cit., p. 13).

^{55} *Acte de naissance et baptême, A.M. de Loisieux.*

^{56} Joanny Bricaud ne mentionne que deux frères (*Le Maître Philippe*, op. cit., p. 7), comme d'ailleurs Papus. Sédire le dit aîné de cinq enfants (*Quelques Amis de Dieu*, op. cit., p. 114), et Alfred Haehl les nomme (*Vie et paroles*, op. cit., p. 20). Marie Lalande se contente d'écrire que les autres enfants du couple « restèrent pour la plupart à Loisieux » (*Lumière blanche*, op. cit., p. 9).

^{57} *Acte de naissance et baptême, Archives Municipales de Loisieux.* Josephite (que plusieurs auteurs appellent Joséphine) Philippe fut, selon le même acte, baptisée à Loisieux dès le lendemain, 16 décembre 1850, et elle eut pour parrain Félix Bret, cultivateur de la commune, et pour marraine Josephite Vachod, cultivatrice à Traize.

^{58} *Acte de naissance et baptême, A.M. de Loisieux.* Benoît Philippe fut, selon le même acte, baptisé à Loisieux le jour-même, 25 avril 1855, à cinq heures

du soir, et il eut pour parrain Benoît Philippe, cultivateur à Loisieux. Il mourra selon certains en 1881.

^{59} Acte de naissance et baptême, A.M. de Loisieux. Hugues Philippe fut, selon le même acte, baptisé à Loisieux, le jour même à six heures du soir, et il eut pour parrain Hugues Vachaud ou Vachod, boucher demeurant à Lyon, que nous rencontrerons, et pour marraine Françoise Vachaud, ouvrière en soie demeurant elle aussi à Lyon, son épouse vraisemblablement, tous deux absents et représentés.

^{60} Acte de naissance, A.M. de Loisieux. Elle mourra en 1943.

^{61} Recensement de la population de Loisieux, 1876, A.D. de Savoie, 6 M 1836.

^{62} Propos publiés in Auguste Jacquot et Auguste Philippe, *Les Réponses de Maître Philippe*. Suivies des enseignements recueillis par son frère Auguste, Grenoble, *Le Mercure dauphinois*, 2004, p. 127-139, avec une introduction de Philippe Collin, qui reproduit également une photo de « Monsieur Auguste », prise en 1928.

^{63} Alfred Haehl, *Vie et paroles...*, op. cit., p. 20.

^{64} Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche*, op. cit., p. 13-14.

^{65} Contribution à l'étude de l'influence des empiriques..., op. cit., p. 27.

^{66} Alfred Haehl, *Vie et paroles...*, op. cit., p. 20.

^{67} Recueil de Papus, *infra*, p. 269. Voir aussi *Les Carnets de Victoire Philippe*, op. cit., p. 23-24. Papus aurait-il copié ici le carnet de Victoire ?

^{68} Recueil de Papus, *infra*, p. 275.

^{69} Cette campagne d'Italie correspond vraisemblablement en effet à l'invasion autrichienne du Piémont, qui eut lieu en avril 1859, cessa avec le traité de Zurich, en novembre de la même année, et fut suivie par l'annexion de la Savoie à la France, l'année suivante.

^{70} « Notes biographiques... », in *Les Réponses de Maître Philippe...*, op. cit., p. 10.

^{71} Recueil de Papus, *infra*, p. 212, qui réfère au témoignage de Jacques Comte.

^{72} Philippe Collin, *Monsieur Philippe de Lyon*. Album souvenir..., op. cit., p. 39.

^{73} Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche*, op. cit., p. 11.

^{74} « Philippe le mage : un thaumaturge lyonnais confident des rois et conseiller du tsar. Une interview dans un train », *La Dépêche de Lyon*, 13 mars 1905, que reprendra Joseph Schewaebel, « Un précurseur de Raspoutine, le mage Philippe », *Le Mercure de France*, 16 juin 1918, p. 637-638.

^{75} Ce curé, originaire de Chambéry, avait pour nom Hyacinthe Marie Monet. Il servira la paroisse de Loisieux jusqu'en octobre 1858. Le mois suivant, c'est le père Jeantin qui apparaît sur les registres paroissiaux.

^{76} Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche*, op. cit., p. 12.

^{77} François Trojani, « Le Maître Philippe de Lyon », *L'Originel*, n° 2, 3^e trimestre 1995, p. 66-67.

{78} Recueil de Papus, *infra.*, p. 269.

{79} « Notes biographiques... », in *Les Réponses de Maître Philippe*, op. cit., p. 9-10.

{80} *La Dépêche*, 13 mars 1905. François Trojani a pu récolter de nos jours le souvenir toujours vivace des phénomènes singuliers qui l'entouraient, comme la guérison de maux de tête qu'il aurait opéré par sa seule présence (« *Le Maître Philippe de Lyon* », art. cit., p. 66-67).

{81} Joanny-Bricaud, *Le Maître Philippe*, op. cit., p. 9, qui reprend Louis Maniquet, *Contribution à l'étude de l'influence des empiriques sur les malades...*, op. cit., p. 20.

{82} Selon Alfred Haehl, « avant son départ, il avait gravé, au-dessus de la porte de la maison familiale, une étoile qui subsiste encore » (*Vie et Paroles...*, op. cit., p. 20). Pour d'autres, ce ne serait qu'une légende. Mais il est vrai que Marc Haven lui-même fit graver cette étoile, avec d'autres symboles, sur la reliure cuir de son exemplaire personnel du Maître inconnu Cagliostro que j'eus le plaisir de tenir en main, lors d'une visite à M. Abel Boudon, à Lyon, en 1998.

{83} *Lettre à Pierre Mille citée par celui-ci in « Pour copie conforme (réponse à Papus) », Le Temps*, 8 décembre 1904.

{84} En tout cas, ce n'est certainement pas « dans le courant de l'année 1870 », comme l'affirme un rapport de police du 12 novembre 1902 (A.D. du Rhône, 4 M 361).

{85} *Acte de baptême d'Hugues Vachot, registres paroissiaux de Traize, A.D. de Savoie*, 3 E 857.

{86} *Acte de naissance et baptême d'Hugues Philippe, registres paroissiaux de Loisieux, A.D. de Savoie*, 3 E 1357.

{87} Aucune trace d'une famille Vachot dans cette rue, dans le recensement de la population de 1861.

{88} *Recensement de la population de la rue d'Austerlitz, 1866, A.D. du Rhône*, 6 MP 217.

{89} *Recensement de la population de 1872, A.D. du Rhône*, 6 MP 251.

{90} *Idem*, 6 MP 285.

{91} *Recensement de la population de 1881, A.D. du Rhône*, 6 MP 319.

{92} « Notes biographiques... », in *Les Réponses de Maître Philippe*, op. cit., p. 18.

{93} Alfred Haehl, *Vie et paroles...* op. cit., p. 20.

{94} *Ibid.*

{95} *Annuaire du département du Rhône... pour 1866, Lyon, P. Mougins-Rusand*, 1866, p. 282-283.

{96} Un rapport de police en déduit aussi que « c'est là qu'il dut recevoir quelques notions de chimie » (A.D. du Rhône, 4 M 361). Rien n'est moins sûr.

{97} *Rapport de police du 12 novembre 1902, A.D. du Rhône*, 4 M 361.

{98} « Philippe le mage. Un thaumaturge lyonnais. Confident des rois et conseiller du tsar. Une interview dans un train », *La Dépêche de Lyon*, 13 mars 1905.

{99} Joanny Bricaud, *Le Maître Philippe*, op. cit., p. 9. Voir aussi Louis Maniquet, *Contribution à l'étude de l'influence des empiriques...*, op. cit., p. 21.

{100} Paul Sédir, *Quelques Amis de Dieu*, op. cit., p. 114.

{101} « Philippe le mage... », *La Dépêche de Lyon*, 13 mars 1905.

{102} Maurice Paléologue, *La Russie des tsars pendant la Grande Guerre*, Paris, Plon, 1922, que reprend Joanny Bricaud, *Le Maître Philippe*, op. cit., p. 9.

{103} Renée-Paule Guillot, *Philippe de Lyon. Médecin, thaumaturge et conseiller du tsar*, op. cit., p. 26-27.

{104} Actuellement, la rue Vendôme, située dans le III^e arrondissement de Lyon, débute en travers de l'avenue de Grande-Bretagne, près du Rhône, tout au nord du VI^e arrondissement. Cette très longue rue, parallèle au Rhône, se termine place Basch, sur le cour Gambetta.

{105} Au 43 de cette rue, habite, en 1872, un menuisier nommé Renaud Gaspard, qui héberge une certaine Joséphine Philippe, sans profession, née en Savoie, âgée de vingt et un ans (Recensement de la population, A.D. du Rhône, 6 MP 254). Mais nulle trace du jeune Nizier cette année-là, ni, évidemment, sur le recensement précédent, en 1861, ni sur le recensement suivant, en 1876, où Joséphine elle-même a disparue.

{106} Recensement de la population, A.D. du Rhône, 6 MP 243.

{107} Toutes les attestations citées ou signalées ci-après m'ont été généreusement communiquées par M. Roland Soyer, fervent admirateur de Monsieur Philippe, rappelé à Dieu le 1^{er} juin 2011. Par ailleurs, en 1998, lors d'une visite à M. Abel Boudon, fils de Daniel Nazir, j'ai pu consulter un dossier contenant soixante-huit attestations de ce genre, couvrant la période 1869-1871, dont certaines sont alléguées par Alfred Haehl (*Vie et paroles...*, op. cit., p. 73-75).

{108} Philippe Encausse situe l'épisode en 1866 (*Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 191). Alfred Haehl rapporte lui aussi et avec force détails, une « résurrection » semblable d'un enfant qui venait, dit-il, de mourir de la diphtérie (*Vie et paroles...*, op. cit., p. 85). Le cas similaire de l'enfant d'un épicier est rapporté par Philippe Collin (*Vie et enseignements de Jean Chapas...*, op. cit., p. 47).

{109} Philippe Collin, *Vie et enseignement de Jean Chapas...*, op. cit., p. 9-10.

{110} Jean-Baptiste Ravier, *Confirmation de l'Évangile selon les actes et paroles de Maître Philippe*, Grenoble, *Le Mercure dauphinois*, 2005, p. 17-18.

{111} Voir le Recueil de Papus, *infra*, p. 275 ; Alfred Haehl, *Vie et paroles...*, op. cit., p. 21, et Sédir, « Notes biographiques... », in *Les Réponses de Maître Philippe...*, op. cit., p. 10-11.

{112} Alfred Haehl, *Vie et paroles...*, op. cit., p. 21. Sédire situe cette incorporation en 1871, ce qui semble peu probable (voir « Notes biographiques... », in *Les Réponses de Maître Philippe*, op. cit., p. 10). Le terme « légion de marche » évoque une formation de la Garde nationale mobile, dont les archives, contrairement à celles de l'Armée régulière française, ne sont pas conservées dans les Archives de l'Armée de terre, à Vincennes. Nos recherches aux Archives Départementales du Rhône sont restées infructueuses, notamment dans le tableau de recensement de 1869 où il aurait vraisemblablement dû être inscrit.

{113} Recensement de la population de Lyon, A.D. du Rhône, 6 MP 254. Au recensement suivant, en 1876, plus de Philippe à cette adresse.

{114} « Notes biographiques... », in *Les Réponses de Maître Philippe...*, op. cit., 11. Mais, sauf erreur, cette rue n'existe pas à Lyon !

{115} Alfred Haehl, *Vie et paroles...*, op. cit., p. 21, qui précise que cette maison, devenu le numéro 8 du boulevard des Belges, a depuis cette époque été surélevée. Pour Louis Maniquet (*Contribution à l'étude de l'influence des empiriques...*, op. cit., p. 21), ce cabinet était situé au n° 4 du boulevard. Philippe en était-il propriétaire depuis 1867, comme le dit Maniquet (op. cit., p. 21) qui se réfère à un Indicateur Labaume de cette année ?

{116} Rapport confidentiel du 12 novembre 1902, A.D. du Rhône, 4 M 361.

{117} « J'en ai visité plusieurs », se souvient Alfred Haehl (*Vie et paroles...*, op. cit., p. 21).

{118} Rapport de police du 12 novembre 1902, A.D. du Rhône, 4 M 361.

{119} Idem. Sur le Dr Léonard Radier, le même rapport précise : « Actuellement il est séparé de sa femme et de son fils, il vit péniblement, dans un état voisin de la misère, en vendant des onguents, etc. et habite aux Brotteaux, près du parc de la Tête d'Or [...] Son fils, médecin, habite cour du Midi, 13, à Lyon, avec la mère ».

{120} Voir le *Journal général de l'Instruction publique* du 30 octobre 1861, vol. 30, n° 87, p. 701-702.

{121} Médecin et chimiste lyonnais (1818-1894), professeur de chimie et de pharmacie (1849-1854) puis de pharmacie et de toxicologie (1854-1877) de l'École de médecine de Lyon. Directeur de l'École préparatoire de médecine et de pharmacie de 1865 à 1877, puis professeur de chimie médicale, de 1877 à 1889, il dirigea également le Conseil d'hygiène et de salubrité de la ville de Lyon.

{122} Après avoir passé sa thèse à Paris en 1841, il avait été nommé médecin-chef de l'Hôtel-Dieu, à Lyon. A partir de 1854, il exerça comme professeur de clinique médicale, puis comme titulaire de la deuxième chaire de clinique à la faculté de médecine, de 1877 à 1884, et présida par deux fois l'Académie de Lyon. Une place de la ville porte aujourd'hui son nom. Voir *Le Professeur B. Teissier, sa vie, son œuvre, sa mort et ses funérailles*, Lyon, Association typographique, 1889.

{123} Quelques rares documents de cette école sont aujourd'hui conservés aux Archives Départementales du Rhône, sous la cote T 273. Nous n'y avons trouvé aucune trace de l'élève Philippe. Mais notons que, pour la section médecine de l'année 1877, les officiers de santé étaient au nombre de 13, contre 226 doctorants. J'ignore où se trouve aujourd'hui le registre des inscriptions de cette période, que semblent avoir consulté Alfred Haehl et Louis Maniquet. Ce dernier s'y réfère notamment dans sa bibliographie (*Contribution à l'étude de l'influence des empiriques...*, op. cit., p. 83), et précise que, selon ce registre, Monsieur Philippe habitait alors place Croix-Paquet (op. cit., p. 21).

{124} Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche*, op. cit., p. 13.

{125} Alfred Haehl, *Vie et paroles...*, op. cit., p. 21-22. Sédir consigne la même anecdote (« Notes biographiques... », in *Les Réponses de Maître Philippe...*, op. cit., p. 10). Sur le passage de M. Philippe à l'Hôtel-Dieu, voir aussi Claude Laurent, *Mes souvenirs. Guérisons et enseignement de Maître Philippe*, Grenoble, *Le Mercure dauphinois*, 2003, p. 115-118.

{126} Louis Maniquet, *Contribution à l'étude de l'influence des empiriques. ...*, op. cit., p. 22.

{127} Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche*, op. cit., p. 13.

{128} Alfred Haehl, *Vie et paroles...*, op. cit., p. 22. Voir aussi Sédir, « Notes biographiques... », in *Les Réponses de Maître Philippe...*, op. cit., p. 10.

{129} Recensement de la population, 1876, A.D. du Rhône, 6 MP 288.

{130} Toulouse, imprimerie Jules Pailhes (s.d.) ; nouv. éd. : *La thèse de Monsieur Philippe, remise au jour par Robert Amadou, Gérigny, CIREM, 1995. Marie Lalande en avait elle-même publié un fac-similé de la page de titre, ainsi qu'un extrait de l'introduction.*

{131} Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 37. Cette pièce, que nous reproduisons ici, est aujourd'hui conservée dans le fonds Philippe Encausse à la BML, sous la cote : ms Encausse, 64-1 (voir Serge Caillet, « Le fonds Philippe Encausse à la bibliothèque municipale de Lyon », *Renaissance traditionnelle*, n° 163-164, juillet-octobre 2011, p. 314-332).

{132} Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche*, op. cit., p. 14.

{133} Rapport de police du 12 novembre 1902, A.D. du Rhône, 4 M 361.

{134} *Idem.*

{135} Sur l'origine et l'histoire de cette propriété, voir la note publiée par Philippe Collin, *Monsieur Philippe de Lyon. Album souvenirs*, op. cit., p. 44.

{136} Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche*, op. cit., p. 14.

{137} Rapport de police du 12 novembre 1902, A.D. du Rhône, 4 M 361.

{138} *Idem.*

{139} Un rapport de police se fait l'écho de ragots selon lesquels Monsieur Philippe était d'abord devenu l'amant de Mme Pierrette Landar, avec laquelle il aurait cherché à empoisonner Mme Landar mère, et, après la mort de celle-ci, en 1876, aurait même acheté 10 000 francs le silence de la bonne. Puis il aurait épousé contre son gré Jeanne Landar, qui aurait été demandée

en mariage par un riche négociant lyonnais, Guillaume, qu'elle aurait aimé. J'ignore l'origine de ces calomnies qui montrent en tout cas combien Monsieur Philippe pouvait être aimé des uns et détesté des autres.

^{140} « Notes biographiques... », in *Les Réponses de Maître Philippe...*, op. cit., p. 11.

^{141} *Les Carnets de Victoire Philippe*, op. cit., p. 7.

^{142} Je n'ai trouvé aucune trace de Monsieur Philippe à cette adresse dans les recensements de la population de 1872 et de 1876.

^{143} Ce contrat a été entre les mains de Marie Lalande, qui en cite un très court extrait selon lequel le mariage devait être célébré « conformément aux lois de l'Église et de l'État ».

^{144} Acte de mariage, registre d'état civil de l'Arbresle.

^{145} C'est ce que consignent Papus, Sédir et Victoire, cette dernière rapportant en ces termes les propos de son père : « Au jour de mon mariage, il y a eu un tremblement de terre chez moi et un à l'Arbresle. On m'en avait prévenu 15 ans avant » (*Les Carnets de Victoire Philippe*, op. cit., p. 29).

^{146} Rapport de police du 12 novembre 1902, A.D. du Rhône, cote 4 M 361.

^{147} Il est en effet mentionné dans cette rue sur les indicateurs de 1878 (ce qui signifie qu'il occupait cette adresse l'année précédente) et il le sera encore dans les éditions de 1879, 1880 et 1881. Grand merci à mon ami Raphaël Benoit.

^{148} L'enfant est déclarée le lendemain en mairie du II^e arrondissement de Lyon par « le sieur Nizier Anthelme Philippe, âgé de vingt-neuf ans, chimiste, rue du Plat, 12, lequel a présenté un enfant du sexe féminin, né hier à cinq heures et demie du soir dans son domicile, de lui comparant et de Jeanne Julie Landar, dix-neuf ans, sans profession, son épouse, auquel enfant on a donné les prénoms Jeanne Marie Victoire ; présents les sieurs Léonard Radier, âgé de cinquante ans, médecin, rue de la Charité, 48, et Louis Viravelle, trente-cinq ans, pharmacien, rue Bourbon, 37 ». (A.M. de Lyon, registres paroissiaux et d'état civil, Lyon, II^e arrondissement, cote 2 E770).

^{149} Selon l'acte de naissance, A.D. du Rhône, 4 E 7268.

^{150} Selon l'acte de décès, A.M. de Lyon, Registres paroissiaux et d'état civil, Lyon, II^e arrondissement, 2 E 1312. La déclaration a été faite par Monsieur Philippe lui-même, et elle porte sa signature, ce qui contredit les auteurs selon lesquels l'enfant serait mort alors que son père se trouvait en voyage en Tunisie.

^{151} Recensement de la population de Lyon, rue Tête d'Or, 1896, A.D. du Rhône, 6 MP 426.

^{152} Dépôt légal du 21 juillet 1879, sous le n° 1197 (voir Alfred Haehl, *Vie et paroles...*, op. cit., p. 87).

^{153} D'après Louis Maniguet, *Contribution à l'étude de l'influence des empiriques...*, op. cit., p. 22. Cf. aussi *Monsieur Philippe de Lyon. Album souvenirs...*, op. cit., p. 70.

^{154} Dépôt légal du 1^{er} septembre 1879, sous le n° 1209. Maniguet (*Contribution à l'étude de l'influence des empiriques...*, op. cit., p. 23) donne 1882 comme date de diffusion.

^{155} Alfred Haehl, *Vie et paroles...*, op. cit., p. 88.

^{156} Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche*, op. cit., p. 13 ; Joanny Bricaud, *Le Maître Philippe*, op. cit., p. 10.

^{157} *En revanche, M. Philippe n'est pas l'inventeur des médicaments à base de kératine, conçus par un médecin lyonnais, nommé H. Philippe, contre l'artériosclérose, l'asthme, l'anémie, la constipation, la dyspepsie, le lymphatisme, la neurasthénie, le paludisme, la syphilis, l'obésité, la tuberculose, allégués dans un Formulaire de thérapeutique spéciale à l'usage des praticiens (Paris, 6, rue de la Condamine, publié vers 1900, où figurent les références de médicaments réalisés et vendus à Lyon, par Monvenoux, 28, rue Grenette. La paternité de ces médicaments revient en effet à un homonyme de M. Philippe, pharmacien de première classe, docteur en médecine, chimiste de l'École appliquée de Lyon, auteur d'une plaquette intitulée Médication nouvelle Kératinisée, exposée en une thèse présentée à la Faculté de médecine de Lyon le 20 mai 1902 (Maçon, Protat Frères, 1903, dont un exemplaire est conservé à la bibliothèque de l'École de médecine de Paris, cote 59308). Voir à ce sujet mon rectificatif: « Des médicaments attribués à tort à Monsieur Philippe », *L'Initiation*, n° 2, avril-juin 2002, p. 107, et la mise au point, par Bruno Marty et moi-même, « À propos des médicaments de Monsieur Philippe », *L'Initiation*, n° 1, 2003, p. 56, qu'avait motivée un « droit de réponse » de Pierre Rispal, reposant sur une méprise, paru dans le numéro précédent de la même revue, p. 292-293.*

^{158} Il aurait confié ce « fluide bleu pour l'entretien de la chevelure, fluide jaune pour l'entretien du visage », à François Golfin y Murcia (voir *Monsieur Philippe de Lyon. Album souvenirs...*, op. cit., p. XI).

^{159} Déposé à la pharmacie Doublet, rue Bernard Palissy, à Tours, le fief de Papus.

^{160} *Monsieur Philippe de Lyon. Album souvenirs*, op. cit., p. XI.

^{161} Alfred Haehl, *Vie et paroles...*, op. cit., p. 79, et Claude Laurent, *Mes Souvenirs*, op. cit., p. 50-51.

^{162} Sédit enregistre quant à lui un « voyage en Afrique » (« Notes biographiques... », in *Les Réponses de Maître Philippe...*, op. cit., p. 12).

^{163} Pour plusieurs auteurs, Benoît Philippe, frère de Nizier, venu s'installer avec lui à l'Arbresle, aurait aussi été emporté lui aussi par cette épidémie. Faute d'avoir retrouvé son acte de décès, à l'Arbresle, Lyon, Loisieux et même Albens où il aurait exercé comme instituteur, je ne sais.

^{164} Voir supra, p. 63, note 5.

^{165} *Le Magicien*, n° 25, 10 juillet 1884. Ce journal a été étudié par Laurent Lafont, *Pouvoirs et occultisme à Lyon à la fin du XIX^e siècle, mémoire de maîtrise d'histoire contemporaine, soutenu à l'Université Jean-Monnet, à Saint-Étienne, 2001-2002.*

{166} Alfred Haehl, *Vie et paroles...*, op. cit., p. 24. Cette Académie poétique publiait un bulletin : *Les Échos de Mont-Réal*.

{167} Une œuvre de la dotation des enfants, fondée en 1870 par un certain Adolphe Huart.

{168} Fondée en 1880, à l'initiative du chevalier Marc-André Papi, l'Académie Christophe-Colomb s'était donné pour objectif « d'encourager par des récompenses ceux qui, cultivant avec succès les sciences, les belles-lettres, les arts, l'industrie, etc., concourent au progrès des connaissances humaines [...], ceux qui, par leurs travaux et leur dévouement rendent des services à l'humanité ».

{169} Alfred Haehl, *Vie et paroles...*, op. cit., p. 24.

{170} Voir Claude Laurent, *Mes Souvenirs...*, op. cit., p. 51.

{171} Alfred Haehl, *Vie et paroles...*, op. cit., p. 23.

{172} Rapport de police du 12 novembre 1902, A. D. du Rhône, 4 M 361.

{173} Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche*, op. cit., p. 18.

{174} Voir Laurent Lafont, *Pouvoirs et occultisme à Lyon à la fin du XIX^e siècle. Contribution à une histoire culturelle de l'occultisme*, op. cit.

{175} Rapport de police du 12 novembre 1902, A.D. du Rhône, 4 M 361. Né le 28 mai 1831 à Mutzig, dans le Bas-Rhin, Stintzy, dont d'aucuns orthographient le nom Statzzy ou Steintzy, n'était donc pas, comme le croit Maurice Paléologue, un homéopathe polonais.

{176} Contribution à l'étude de l'influence des empiriques..., op. cit, p. 21.

{177} Voir supra, p. 51-52.

{178} Voir : *Vie et enseignements de Jean Chapas*, op. cit., p. 17-18.

{179} Sur Jean Chapas, voir Christian de Miomandre, « Jean Chapas, ami de Dieu », *L'Initiation*, septembre-octobre 1953, p. 227-237 ; Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 174-184 ; Max Camis, « Jean Chapas le Caporal », *Les Amitiés spirituelles*, n° 115, juillet 1978, p. 3-8, et surtout Philippe Collin, *Vie et enseignement de Jean Chapas*, Grenoble, *Le Mercure dauphinois*, 2006.

Papus lui-même a pris sur Jean Chapas quelques notes à la fin de son recueil, que nous avons reproduites, *infra*, p. 281. Des lettres de Chapas à la famille Bière, datées de 1929 à 1937, avaient été remises à Philippe Encausse par Yolande Bière, en 1980. Elles sont aujourd'hui conservées dans le fonds Philippe Encausse, à la bibliothèque municipale de Lyon, ms. 61 (voir « *Le fonds Philippe Encausse à la bibliothèque municipale de Lyon* », *Renaissance Traditionnelle*, n° 163-164, p. 326).

{180} Lettre du 15 février 1902, publiée par Philippe Collin, *Vie et enseignements de Jean Chapas*, op. cit., p. 67-68.

{181} Selon le témoignage de Claude Laurent, *Mes Souvenirs...*, op. cit., p. 10, mais on ne le trouve pas à cette adresse sur les recensements de 1881 et 1886.

{182} La date de 1886 est donnée par Alfred Haehl (*Vie et paroles...*, op. cit., p. 24) et Louis Maniguet (*Contribution à l'étude de l'influence des empiriques...*,

op. cit., p. 23), celle de 1885 est donnée par le Dr Philippe Encausse (*Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 32).

{183} Rapport de police du 12 novembre 1902, A.D. du Rhône, 4 M 361.

{184} Alfred Haehl, *Vie et paroles...*, op. cit., p. 8.

{185} Joanny Bricaud, *Le Maître Philippe*, op. cit., p. 14.

{186} *Ibid.*, p. 13-14.

{187} Cité par le Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 43.

{188} « Une séance chez Philippe », dossier suspect, A.D. du Rhône, 4 M 361. Mais comment le texte de ce rapport se retrouve-t-il aussi, souvent mot pour mot, dans le journal d'Auguste Jacquot (*Les Réponses de Maître Philippe*, op. cit., p. 59), qui passe pour un fervent disciple ? Le mouchard aurait-il copié Jacquot ? Ou sont-ils... une seule et même personne ?

{189} « Notes biographiques... », in *Les Réponses de Maître Philippe...*, op. cit., p. 20.

{190} D'après la pièce citée ci-après, faute d'avoir pu, à ce jour, retrouver ce jugement.

{191} Sportif averti, il présidait par ailleurs le Bicycle et l'Automobile-Club de Lyon. Voir le petit article que lui consacre le journal *Lyon-Sport*, le 25 mars 1899.

{192} Cour d'appel de Lyon, jugement du 3 novembre 1887, A.D. du Rhône, UCA 16. Grand merci à Éric Montât, adjoint au chef du service du classement, sans le dévouement et la compétence duquel la recherche de ce jugement et des autres pièces judiciaires référées infra n'eut pas été possible.

{193} Lettre publiée par Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche*, op. cit., p. 29-30.

{194} Louis Maniguet, *Contribution à l'étude de l'influence des empiriques...*, op. cit., p. 23.

{195} Nous n'avons pas trouvé trace d'un jugement de juillet 1889, à soixante-six amendes de 5 francs, allégué par la chronique judiciaire du *Petit Lyonnais* du 4 février 1892.

{196} Cour d'appel de Lyon, jugement du 1^{er} juillet 1890, A.D. du Rhône, UCA 22.

{197} *Mes Souvenirs...*, op. cit., p. 23-24.

{198} Cour d'appel de Lyon, jugement du 1^{er} juillet 1890, A.D. du Rhône, UCA 22.

{199} « Tribunal correctionnel de Lyon », *Le Petit Lyonnais*, 4 février 1892.

{200} *Idem.*

{201} *Idem.*

{202} *Idem.*

{203} D'aucuns prétendent qu'après avoir été lui-même témoin de certaines guérisons, ce Rouillet, qui sera nommé procureur de la République, à Lyon, en 1894, aurait protégé M. Philippe pendant plusieurs années. De 1895 à 1897, il en coûtera à ce magistrat une violente campagne de presse, infâme à tous égards, conduite par un journal de Lyon : *La Comédie politique*.

- {204} Cour d'appel de Lyon, jugement du 4 avril 1890, A.D. du Rhône, UCA 22.
- {205} *Mes souvenirs...*, op. cit., p. 125-126.
- {206} Rapport de police du 12 novembre 1902, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {207} Maurice Paléologue, *La Russie des tsars pendant la Grande Guerre*, op. cit.
- {208} Alfred Haehl, *Vie et paroles.*, op. cit., p. 79-80. Pour d'autres, il s'agissait de sa fille de dix-sept ans (voir Philippe Collin, *Vie et enseignement de Jean Chapas*, op. cit., p. 46).
- {209} Voir le *Recueil de Papus*, infra, p. 276. C'est encore Papus qui publie une singulière expérience rapportée par ce magistrat (*La magie et l'hypnose, recueil de faits et d'expériences justifiant et prouvant les enseignements de l'occultisme*, Paris, Chamuel, 1897, p. 327-332).
- {210} « Notes biographiques... », in *Les Réponses de Maître Philippe...*, op. cit., p. 20.
- {211} Lettre à Pierre Mille reproduite dans *Le Temps*, 8 décembre 1904.
- {212} Voir Claude Laurent, *Mes souvenirs...*, op. cit., p. 10-11. Papus a également publié une version légèrement remaniée de cette lettre, dans *La Magie et l'hypnose. Recueil de faits et d'expériences justifiant et prouvant les enseignements de l'occultisme*, op. cit., 1897, p. 50-51.
- {213} Sur Papus, renvoyons sans attendre au seul livre très recommandable : Dr Philippe Encausse, *Papus. Le « Balzac de l'occultisme »*, Paris, Belfond, 1979. L'ouvrage de Marie-Sophie André et Christophe Beaufils, *Papus. Biographie*, Paris, Berg international, 1995, pêche par suffisance et, en dépit de sa documentation remarquable, montre souvent une méconnaissance fâcheuse du milieu occultiste et de l'occultisme même. Mieux vaut donc ne pas négliger la mise en garde de Robert Amadou, *À deux amis de Dieu, Papus et Philippe Encausse. Hommage de réparation*, Gérigny, CIREM, 1995.
- {214} Lettre de Papus à M. Philippe, reproduite par le Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 20.
- {215} Dr Philippe Encausse, *Papus*, op. cit., p. 110-111 ; *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 14, qui reproduit également le fac-similé (p. 15) d'une lettre de M. Philippe à la veuve d'André Robert, Jeanne Charlatte, au lendemain du décès de celui-ci, survenu en 1895.
- {216} Lettre de Louis Marchand à Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 16 et 19.
- {217} Jean Prieur, « Un homme de Dieu : Monsieur Philippe », *L'Initiation*, juillet-septembre 1988, p. 104.
- {218} Marie Emmanuel Lalande, « Second mariage & dernières années », in Marc Haven..., op. cit., p. 99.
- {219} André Lalande, « Famille, enfance & jeunesse », in Marc Haven..., op. cit., p. 31.
- {220} Sur ce personnage, voir l'hommage rendu par Papus à « Un initié : Jean-Jacques Bourcart », *Mystéria*, janvier 1914, p. 3-11. Vingt-et-une lettres

de Bourcat à Papus sont conservées dans le fonds Papus de la bibliothèque municipale de Lyon (dossiers Allemagne et Suisse, cote 5.486).

{221} Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 172.

{222} Robert Ambelain a cru jadis que M. Philippe avait pu connaître la méthode et l'initiation dite des « rose-croix d'Orient » (*L'Alchimie spirituelle. Technique de la voie intérieure*, Paris, La Diffusion scientifique, 1961, p. 14.), mais ce n'était, m'avouait-il en 1994, qu'une simple extrapolation faite à partir d'une confidence de Georges Lagrèze, selon lequel « un mystique français », lié à l'Ordre martiniste, était comme lui dépositaire de cette filiation (lettre de R.A. à S.C., 18 novembre 1994). Sur la question de rose-croix d'orient, voir mon introduction à la nouvelle éd. de Robert Ambelain, *Templiers et rose-croix*, Montélimar, Signatura, 2010, p. 7-23.

{223} « Notes biographiques... », in *Les réponses de Maître Philippe*, op. cit., p.

14.

{224} *Idem.*

{225} Voir Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 164-166.

{226} Sur ce personnage, qu'il convient de ne pas confondre avec ses trois fils, Gaston (1887-1971), André (1896-1979) et Henri (1887-1963), voir l'article de Dominique Dubois, « Hector Durville (1849-1923) », *L'Initiation*, n° 3, juillet-septembre 2001, p. 197-211. Sur la théorie et la pratique du magnétisme, telles que les concevait et les enseignait Hector Durville, voir notamment ses ouvrages *Théorie et procédés du magnétisme. Cours professé à l'École pratique de magnétisme*, Paris, Éditions Henri Durville, 1956 ; *Magnétisme personnel ou psychique. Éducation de la pensée, développement de la volonté...*, Paris, Éditions Henri Durville, 1967.

{227} Papus, *Traité élémentaire d'occultisme*, 5^e éd., Paris, La Diffusion scientifique, 1988, p. 264.

{228} L'allocution complète a été reproduite par le Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 63-66.

{229} *L'Initiation*, n° 2, 1896.

{230} *L'Initiation*, décembre 1895.

{231} Un fac-similé du compte-rendu des cours des 14 novembre et 1^{er} décembre 1895 a été publié par Jacqueline Encausse, *Un « serviteur inconnu »*, Philippe Encausse, fils de Papus, Paris, Cariscript, 1991, p. 58-61.

{232} Voir par exemple : « École pratique de magnétisme et de massage de Lyon », octobre 1895 ; « École de magnétisme de Lyon », décembre 1895, p. 182-186 ; « École secondaire de magnétisme de Lyon », avril 1896, p. 95-96 ; « Une séance de l'École secondaire de magnétisme de Lyon », mars 1897, p. 264-265. Par ailleurs, de nombreux comptes rendus ont été consignés par Claude Laurent dans ses *Souvenirs...*, op. cit., p. 62-92.

{233} *Journal artistique, politique, indépendant, hebdomadaire, rédaction et administration, rue Saint-Côme, 10, à Lyon. Ma gratitude va au regretté Roland Soyer pour m'avoir le premier signalé et communiqué jadis ces précieux articles.*

{234} C'est en tout cas l'hypothèse formulée par Philippe Collin. Membre des Amis de Sédîr, Ravier est l'auteur des *Lueurs spirituelles*. Notes de mystique pratique, Paris, Beaudelot, 3 vol., 1913-1935.

{235} *Le Tintamarre lyonnais*.

{236} *Le Tintamarre lyonnais*. Un compte rendu de cette séance a également été publié dans *L'Initiation*, par Laurent Bouttier, secrétaire adjoint, sous le titre : « École de magnétisme de Lyon », 1895, p. 279-284. Joanny Bricaud a lui aussi rendu compte de cette séance à laquelle il semble avoir assisté (*Le Maître Philippe*, op. cit., p. 18-22).

{237} *Le Tintamarre lyonnais*, op. cit.

{238} *Mes Souvenirs...*, op. cit.

{239} Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche*, op. cit., p. 50.

{240} *Ibid.*, p. 51.

{241} *Ibid.*, p. 52.

{242} *Ibid.*

{243} *Ibid.*, p. 53.

{244} Claude Laurent, *Mes Souvenirs...*, op. cit., p. 93-34. Claude Laurent a raconté aussi dans quelles circonstances singulières il avait passé son propre examen (*ibid.*, p. 98).

{245} « Faculté des sciences magnétiques », *L'Initiation*, septembre 1897, p. 281.

{246} Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche*, op. cit., p. 54.

{247} Gérard Encausse, *L'Anatomie philosophique et ses divisions, précédée d'un essai de classification méthodique des sciences anatomiques*, Paris, Chamuel, 1894. Voir Robert Amadou, « L'anatomie philosophique », *L'Autre Monde*, n° 116, p. 18-23.

{248} Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche*, op. cit., p. 49.

{249} Ce qui ne l'empêche pas d'intervenir pour la défense de ses « confrères » que la médecine officielle inquiète régulièrement : « Le Fermier [sc. M. Philippe] a envoyé une dépêche à la cour de cassation au sujet du procès des magnétiseurs. Il y a une grande main sur le Tribunal » (lettre non datée de Lalande à Papus, fonds Papus, bibliothèque municipale de Lyon, ms. 5.488).

{250} Propos rapportés par Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche*, op. cit., p. 37.

{251} *Recueil de Papus*, *infra*, p. 271.

{252} Papus, *Conférences ésotériques*, Paris, Durville, 1908, repris par C. B., « Les envoyés du Père », *L'Initiation*, janvier 1909, p. 39-41.

{253} Cet article a été commodément reproduit par Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 53-55.

{254} Papus, *Traité élémentaire de science occulte*, nouv. éd., Paris, 1903 ; nouv. éd. en fac-similé, Saint-Jean-de-Braye, Dangles, 1982, p. 464-466.

{255} Papus, *L'Âme humaine avant la naissance et après la mort*, Paris, Chamuel, 1898.

- {256} Sa thèse sur Arnaud de Villeneuve, médecin et alchimiste du XIII^e siècle, qui lui valut une médaille de la Faculté de médecine, a été publiée sous le titre : *La Vie et les œuvres de maître Arnaud de Villeneuve*, Paris, Chamuel, 1896 ; nouv. éd., Genève, Statkine, 1972.
- {257} L'autorisation de la préfecture lui est délivrée le 27 septembre 1896, sous le numéro d'inscription 3051.
- {258} Marie Emmanuel Lalande, Marc Haven..., op. cit., p. 34.
- {259} Recensement de la population de Lyon, rue Tête d'Or, 1896, A.D. du Rhône, 6 MP 426.
- {260} Idem, p. 54.
- {261} A.M. de Lyon, registres paroissiaux et d'état civil, 2 E 1829.
- {262} « Notes biographiques... », in *Les Réponses de Maître Philippe*, op. cit.,
- {263} Dossier « suspect », A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {264} Sur Paul Sédir, voir Émile Besson et Max Camis, *Sédir, vie et oeuvre, suivies de textes et d'une bibliographie*, Les Amitiés spirituelles, 1981 ; Victor-Émile Michelet, *Les Compagnons de la hiérophanie*, Paris, Dorbon-Ainé, 1937 ; nouv. éd., Nice, Belisane, 1977, p. 95-97 ; Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 133-173 ; Robert Amadou, « Sédir et les Amitiés spirituelles », *L'Autre Monde*, n° 130, juillet 1992, p. 40-45, et l'introduction de Philippe Collin, « Sédir, par et pour le Christ », à *La vie inconnue de Jésus-Christ*, op. cit., sans oublier naturellement le *Bulletin des Amitiés spirituelles*, qui propage aujourd'hui encore son message.
- {265} Initiations, op. cit., p. 13.
- {266} Notes de Sédir in Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 163.
- {267} Sédir, *Quelques Amis de Dieu*, op. cit., p. 123.
- {268} Ibid., p. 129.
- {269} Ibid., p. 129.
- {270} Ibid., p. 122.
- {271} Ibid., p. 112.
- {272} « Notes biographiques... », in *Les Réponses de Maître Philippe*, op. cit., p. 27.
- {273} Sédir, *Histoire et Doctrines des Rose-Croix*, Paris, Bibliothèque des Amitiés spirituelles, 1932, p. 109-110 ; nouv. éd. abrégée, sous le titre : *Les Rose-Croix*, Paris, Les Amitiés spirituelles, 1972, p. 78.
- {274} « Notes biographiques... », in *Les Réponses de Maître Philippe*, op. cit., p. 35.
- {275} Lettre non datée à Papus, fonds Papus, BML, ms. 5.488.
- {276} Idem.
- {277} Idem.
- {278} Idem.
- {279} *Quelques Amis de Dieu*, op. cit., p. 118.
- {280} Ibid.

- {281} « Notes biographiques... », in *Les Réponses de Maître Philippe...*, op. cit., p. 17-18.
- {282} Rapport de police du 10 mai 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {283} Elle mourra le 23 mai 1911, à l'âge de cinquante-sept ans, et son corps repose tout près de celui de son maître, au cimetière de Loyasse, à Lyon.
- {284} Rapport de police du 10 mai 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {285} Le rez-de-chaussée est aujourd'hui occupé par l'hôtel de luxe La Cour des loges, tandis qu'une plaque rappelle le souvenir du laboratoire (cf. les films documentaires de Bernard Bonnamour, *Maître Philippe de Lyon, le chien du Berger*, 2006, Grenoble, Le Mercure Dauphinois, et de Christel Chabert, *L'Énigme Philippe*, co-production CLC/France 3 Rhône-Alpes-Auvergne).
- {286} Recueil de Papus, infra, p. 243.
- {287} Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche*, op. cit., p. 23.
- {288} Lettre de Lalande à Papus, BML, fonds Papus, ms. 5.488.
- {289} *La Thérapeutique de la tuberculose, à propos d'une expérience récente*, Paris, Chamuel, 1899.
- {290} Lettre à Papus, BML, fonds Papus, ms. 5.488.
- {291} « Ma santé, mes occupations et l'éloignement où je suis de Paris font de moi un membre bien inutile pour le Suprême Conseil Martiniste », BML, fonds Papus, ms. 5.488.
- {292} Cette communication fera l'objet d'une plaquette, Paris, Chamuel, 1899, qui a été commodément reproduite par Philippe Collin, « L'héliosine de M. Philippe », *L'Initiation*, n° I, janvier-mars 2003, p. 57-65.
- {293} Recueil de Papus, infra, p. 271.
- {294} Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche*, op. cit., p. 22.
- {295} Joanny Bricaud, *Le Maître Philippe*, op. cit., p. 36, qui ajoute que ces pilules sont désormais en sa possession. Au vrai, plusieurs disciples de M. Philippe ont bénéficié des précieux flacons.
- {296} Lettre non datée de Lalande à Papus, BML, fonds Papus, ms. 5.488.
- {297} Voir Philippe Collin, *Monsieur Philippe de Lyon. Album souvenirs*, op. cit., p. 71.
- {298} Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 39.
- {299} « Notes biographiques... », in A. Jacquot et A. Philippe, *Les Réponses de Maître Philippe*, op. cit., p. 14.
- {300} Joanny Bricaud, *Le Maître Philippe*, op. cit., p. 46. Louis Maniguet rapporte quant à lui : « Le docteur L., de Lyon, qui fit un stage à Berlin, nous dit que l'inspecteur général de la police à Berlin lui avait confié qu'un Lyonnais, Philippe, avait été reçu par l'empereur » (*Contribution à l'étude de l'influence des empiriques...*, op. cit., p. 26). Ce Dr L. pourrait être le Dr Locard.
- {301} Note de police du 27 janvier 1903, A.D. du Rhône, reproduite par Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 120.
- {302} Il avait en tout cas reçu une médaille de bronze « pour son assiduité aux cours et ses connaissances de la langue italienne », d'un cours municipal de

langue italienne qu'il avait suivi – comment ? – à Toulouse, en 1881-1882 (archives Abel Boudon).

{303} Alfred Haehl, *Vie et paroles...*, op. cit., p. 24.

{304} Une photographie de ce diplôme a été publiée par Alfred Haehl, *Vie et paroles...*, op. cit.

{305} Recueil de Papus, *infra*, p. 273.

{306} Rapport de police du 10 janvier 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.

{307} *Mes Souvenirs...*, op. cit., p. 124.

{308} Alfred Haehl, *Vie et paroles...*, op. cit., p. 26. Les archives de la Légion d'honneur ne conservent malheureusement aucun dossier au nom de Nizier Philippe.

{309} Ce texte est conservé dans le fonds Papus, à la bibliothèque municipale de Lyon, ms. 5.491-VII-1. Le même fonds contient d'ailleurs une feuille vierge signée par Nicolas II, l'impératrice Alexandra et le président Félix Faure !

{310} BML, fonds Papus, correspondance Russie, ms 5.486-25.

{311} Un portrait du grand-duc Nicolas, signé et daté de 1900, a d'ailleurs été retrouvé par Philippe Encausse dans les papiers de son père, et publié par lui dans *Le Maître Philippe*, op. cit., p. 104.

{312} Nina Berberova, *Les Francs-maçons russes*, Arles, Actes-sud, 1990.

{313} Voir la note publiée par le Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 113.

{314} Alexandre Spiridovitch, *Les Dernières Années de la cour à Tsarskoïe-Selo*, tome 1, Paris, Payot, 1928, p. 102. Las, s'il juge favorablement M. Philippe, l'auteur méconnaît malheureusement le brave Papus, « spirite et magnétiseur » qui, croit-il, « s'occupait également de magie noire » (p. 101-102).

{315} Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 70.

{316} Marie-Sophie André et Christophe Beaufiles, *Papus. Biographie*, op. cit., p. 209.

{317} Maurice Paléologue, *La Russie des tsars pendant la grande guerre*, tome 3, Paris, Plon, 1922, p. 93 ; *L'Écroulement du tsarisme*, Paris, Flammarion, s.d., p. 64-65.

{318} Lettre signée par « Deux vrais amis de Papus : Tidianeuf et Marc Haven, Nice, juin 1922 », *Le Voile d'Isis*, octobre 1922 (commodément reproduite par Philippe Encausse, *Sciences occultes ou 25 années d'occultisme occidental. Papus, sa vie, son œuvre*, Paris, OCIA, 1949, p. 287-288). Tidianeuf était le pseudonyme anagrammatique de L. Quenaidit.

{319} Joanny Bricaud, « Papus et la Russie », *Les Annales initiatiques*, juillet-septembre 1923, p. 174-176, qui renvoie d'ailleurs à l'ouvrage du même auteur sur *Le Mysticisme à la cour de Russie*, Paris, Chacornac, 1921.

{320} Recueil de Papus, *infra*, p. 275.

{321} Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 20.

{322} Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche*, op. cit., p. 60.

{323} Alfred Haehl, *Vie et paroles...*, op. cit., p. 26. Sédir confirme la date comme étant celle de la rencontre de « deux ou trois grands-ducs russes » (« Notes biographiques... », in A. Jacquot et A. Philippe, *Les Réponses de Maître Philippe*, op. cit., p. 12).

{324} Alexandre Spiridovitch, *Les dernières années de la cour de Tsarskoïe-Selo*, op. cit., p. 99-100.

{325} Rapport de police du 30 novembre 1902, A.D. du Rhône, 4 M 361.

{326} Idem.

{327} Maurice Paléologue, *La Russie des tsars pendant la Grande Guerre*, tome 1, Paris, Pion, 1922, p. 211-213.

{328} « Le récit d'après lequel les grandes-duchesses auraient fait la connaissance de Philippe par l'intermédiaire du fameux Manassévitch-Manouïlov, est inexact. Tout ce que Manouïlov a raconté à l'ambassadeur Paléologue au sujet de Philippe est faux. Il n'a fait qu'abuser de la bonne foi de l'ambassadeur, afin de se faire mousser. » (*Les Dernières années de la cour de Tsarskoïe-Selo*, op. cit., p. 100). Je suis moi aussi d'autant plus tenté de le croire que Maurice Paléologue lui-même avoue au sujet de son informateur : « Je connais Manouïlov et je n'en suis pas fier [...]. D'esprit vif et retord, aimant la vie large, les plaisirs et les objets d'art, dénué de toute conscience, il est à la fois mouchard, espion, aigrefin, escroc, tricheur, faussaire, ruffian f... » (ibid., p. 24-25). Et de conclure : « J'ai devant moi toute l'ignominie de l'Okhrana ». C'est tout dire !

{329} Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche*, op. cit., p. 60.

{330} Alfred Haehl, *Vie et paroles...*, op. cit., p. 27. Mais M. Philippe n'est-il pas parti quelques semaines plus tôt ? En effet, selon la police, « en 1900, le 4 décembre, au dîner de la sainte Barbe des pompiers de l'Arbresle, l'absence de Philippe fut expliquée par un voyage en Russie » (Rapport du 12 novembre 1902, A.D. du Rhône, 4 M 361). A moins qu'il n'ait passé à Paris les quelques semaines précédant son départ.

{331} Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 77.

{332} Selon Alexandre Spiridovitch, « à diverses reprises, il avait passé plusieurs semaines chez le grand-duc Pierre Nicolaïévitch » (*Les Dernières années de la cour de Tsarskoïe-Selo*, op. cit., p. 100).

{333} Rapport de police du 12 novembre 1902, A.D. du Rhône, 4 M 361.

{334} Au vrai, M. Philippe reçut de Russie deux lévriers, respectivement nommés Outechaï et Plitza. Voir la photographie de l'un d'eux, en compagnie de son maître, reproduite par le Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 114.

{335} Maurice Paléologue, *L'Éroulement du tsarisme*, Paris, Flammarion, s.d, p. 17 et 24. Mais nous savons déjà qu'Alexandre Spiridovitch nous prévient de recevoir ces confidences avec la plus extrême prudence.

{336} Maurice Paléologue, *La Russie des tsars pendant la Grande Guerre*, tome 1, op. cit., p. 213.

- {337} Texte manuscrit retrouvé par Philippe Encausse et publié par lui dans *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 106.
- {338} Henri Rollin, *L'Apocalypse de notre temps, les dessous de la propagande allemande d'après les documents inédits*, Paris, Gallimard, 1939, p. 370.
- {339} Abel Combarieu, *Sept ans à l'Élysée avec le Président Émile Loubet*, Paris, Hachette, 1932, p. 167.
- {340} Sur ce personnage, voir Philippe Collin, *La Vie inconnue de Jésus-Christ*, op. cit., p. 74-75.
- {341} Voir L. Thoinot, « La vie et l'œuvre de Paul Brouardel (1837-1906) », *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, tome VI, 1906, n° 3, p. 193-235 ; V. Cornil, « Paul Brouardel. Souvenirs d'autrefois », *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, tome VI, 1906, n° 3, p. 235-245.
- {342} Ce rapport a-t-il même été imprimé ? En tout cas, il ne figure pas parmi les quelques rapports de Paul Brouardel conservés à la BNF et il n'a pas non plus été publié dans les *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, dont Brouardel a été directeur pendant de longues années.
- {343} Alfred Haehl, *Vie et paroles...*, op. cit., p. 76.
- {344} Joanny Bricaud, *Le Maître Philippe*, op. cit., p. 32-33.
- {345} Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche*, op. cit., p. 62.
- {346} Une photographie de ce diplôme (inscrit sous le numéro 27 sur le livre des diplômés de l'Académie) et de sa traduction en français ont été reproduites par Alfred Haehl, *Vie et paroles...*, op. cit.
- {347} Recueil de Papus, *infra*, p. 272, ce que Sédir confirme en des termes voisins dans ses « Notes biographiques... », in A. Jacquot et A. Philippe, *Les Réponses de Maître Philippe*, op. cit., p. 12.
- {348} Alfred Hahel, *Vie et paroles...*, op. cit., p. 27-28.
- {349} Rapport de police du 30 novembre 1902, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {350} Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche*, op. cit., p. 61.
- {351} « Notes biographiques... », in A. Jacquot et A. Philippe, *Les Réponses de Maître Philippe*, op. cit., p. 13.
- {352} Alexandre Spiridovitch, *Les Dernières années de la cour de Tsarskoïe-Selo*, traduit du russe par J. Jeanson, Paris, Payot, 1928, p. 100-101.
- {353} Note du 27 janvier 1903, A.D. du Rhône, reproduite par le Dr Philippe Encausse. *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 120.
- {354} Entretien de Papus avec Louis Peltier, « Philippe le Sorcier lyonnais », *Le Gil Blas*, 25 novembre 1904.
- {355} Rapport de police du 30 novembre 1902, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {356} *Idem*.
- {357} Contribution à l'étude de l'influence des empiriques..., op. cit., p. 26.
- {358} En marge d'une lettre à Papus, Lalande a d'ailleurs inscrit cette note laconique : « Bollée roule – M. Philippe conducteur étonnant – mais bien capricieuse, la demoiselle » (BML, fonds Papus, ms. 5.488).

{359} *Lettres de l'impératrice*, p. 131-132 et 205, citées par Michel de Enden, Raspoutine, Paris, Fayard, 1976, p. 141. Nous ignorons hélas ce qu'était cette singulière icône et comment la tsarine pouvait s'en servir.

{360} Dossier suspect, A.D. du Rhône, 4 M 361. Joanny Bricaud, *Le Maître Philippe*, op. cit., p. 43-44.

{361} A.D. du Rhône, 4 M 361.

{362} *Idem*.

{363} Rapport « très confidentiel » du 30 novembre 1902, A.D. du Rhône, 4 M 361.

{364} Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche...*, op. cit., p. 62.

{365} Alexandre Spiridovitch, *Les Dernières années de la cour de Tsarskoïe-Sélo*, op. cit., p. 99.

{366} *Ibid.*, p. 100.

{367} *Ibid.*, p. 101.

{368} *Le Petit Parisien*, 17 juillet 1906.

{369} Rapport de police du 30 novembre 1902, A.D. du Rhône, 4 M 361.

{370} Dépêche du 24 novembre 1902.

{371} Même Maurice Paléologue a cru à une variante de cette histoire qu'il situe en octobre 1905, sous l'autorité de Papus (*L'Écroulement du tsarisme*, Paris, Flammarion, 1939, p. 65).

{372} Joanny Bricaud, *Le Maître Philippe*, op. cit., p. 36-37. René Fülöp-Miller (*Raspoutine. La fin des tsars*, Paris, Payot, 1953 ; puis *J'ai Lu*, 1969, p. 111-114) qui colporte lui aussi sur M. Philippe des clichés faciles, prétend comme Bricaud que celui-ci assistait au conseil des ministres de Nicolas II. J'en doute.

{373} Voir « Journal de séances », *infra*, p. 314.

{374} Rapport de police du 30 novembre 1902, A.D. du Rhône, 4 M 361.

{375} *L'Éclair*, 1^{er} décembre 1902.

{376} Articles réunis en un volume, sous le titre *La Russie d'aujourd'hui*, Paris, Félix Juven, s. d.

{377} Au vrai, si la documentation utile à ces articles avait bien été réunie par Papus, celle-ci avait été exploitée par Jean Carrère, journaliste du *Temps*, qui en était le véritable rédacteur. Sur cette affaire, voir les renseignements très précis recueillis et exploités par Henri Rollin, *L'Apocalypse de notre temps*, op. cit.

{378} Alexandre Spiridovitch, *Les Dernières années de la cour de Tsarskoïe-Sélo*, op. cit., p. 101.

{379} Henri Rollin, *L'Apocalypse de notre temps*, op. cit., p. 371, qui se réfère aux *Mémoires (en russe) de Serge Witté*.

{380} Selon le témoignage de M. Agafonov, que cite Henri Rollin, *L'Apocalypse de notre temps*, op. cit., p. 372.

{381} Note de police datée du 27 janvier 1903, reproduite par le Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 120.

{382} *L'Éclair*, 1^{er} décembre 1902.

{383} *Idem.*

{384} « *Le magnétiseur Philippe* », *Le Nouvelliste de Lyon*, 2 décembre 1902.

{385} « *Un thérapeute lyonnais à la cour de Russie* », *L'Express de Lyon*, 2 décembre 1902.

{386} *Idem.*

{387} A. Jacquot et A. Philippe, *Les Réponses de Maître Philippe*, op. cit., p. 103.

{388} « *Chez le magnétiseur Philippe* », *Le Nouvelliste de Lyon*, 3 décembre 1902.

{389} « *Russie* », *La Tribune de Genève*, 21 et 22 décembre 1902.

{390} Joanny Bricaud, *Le Maître Philippe*, op. cit., p. 44-45.

{391} *Lettre non datée de Lalande à Papus*, BML, fonds Papus, ms. 5.488.

{392} Joanny Bricaud, *Le Maître Philippe*, op. cit. p. 35.

{393} « *J'ai eu en mains, écrit Bricaud, et je possède encore, des documents forts curieux. Tantôt c'était de Tsarskoïe-Selo, le colonel K..., de la Maison impériale, qui lui demandait comment rompre une liaison d'un de ses officiers dont la conduite faisait le désespoir de sa mère, ou au moyen de quelles prières enrayer une épidémie de diphtérie qui décimait la population d'une de ses terres.*

« *C'était un autre officier qui, de Pétrograd, implorait des prières pour son gérant d'affaires tuberculeux, pour la femme d'un de ses amis opérée et dont les chirurgiens désespéraient, pour son chef d'État-major atteint d'une dangereuse bronchite.*

« *De Péterhof, le grand-duc Nicolas et la grande-duchesse de Leuchtenberg demandaient son intervention spirituelle dans les cas graves les intéressant ou intéressant un des membres de leur famille. On le tenait rigoureusement au courant de l'état des malades, dont on lui envoyait le signalement et une mèche de cheveux* ». (Joanny Bricaud, *Le Maître Philippe*, op. cit., p. 43-44).

{394} A.D. du Rhône, 4 M 361.

{395} *C'est-à-dire rue Tronchet, au cabinet de Lalande.*

{396} A.D. du Rhône, 4M 361.

{397} *Idem.*

{398} *Note du commissaire spécial au préfet du Rhône, 27 janvier 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.*

{399} *Rapport de police du 10 janvier 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.*

{400} *Idem.*

{401} *Idem.*

{402} *Idem.*

{403} *Rapport du 27 janvier 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.*

{404} *Idem.*

{405} *Idem.*

{406} *Les Réponses de Maître Philippe*, op. cit., p. 107-108.

{407} A.D. du Rhône, 4 M 361.

{408} *Voir supra, p. 104-105.*

- {409} Rapport de police du 13 février 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361. Pourquoi ce texte se retrouve-t-il mot pour mot sous la plume d'Auguste Jacquot (*Les Réponses de Maître Philippe*, op. cit., p. 108) ?
- {410} Rapport de police du 20 février 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {411} *Idem.*
- {412} Rapport confidentiel au préfet du Rhône, 29 mars 1903, A.D. du Rhône, 4M 361.
- {413} *Idem.*
- {414} Rapport du 10 mars 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {415} Le cliché, pris par M. Philippe, d'un policier en faction dans une rue, se trouve même dans son dossier de police.
- {416} Rapport confidentiel au préfet du Rhône, 3 avril 1903, A.D. du Rhône, 4M 361.
- {417} Rapport confidentiel du 14 juillet 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {418} Rapport « très confidentiel » au préfet du Rhône, 30 mars 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {419} Rapport du 3 avril 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {420} Rapport du 5 avril au préfet du Rhône, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {421} *Idem.*
- {422} Rapport du 12 avril 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {423} Selon Auguste Jacquot, il avait été reçu par M. Philippe (*Les Réponses de Maître Philippe*, op. cit., p. 113).
- {424} Rapport du 13 avril 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {425} A. Jacquot et A. Philippe, *Les Réponses de Maître Philippe*, op. cit., p. 113.
- {426} Rapport du 20 avril 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {427} *Idem.*
- {428} Recueil de Papus, *infra*, p. 273. Umberto Eco a fait de Ratchkovski un personnage de son roman *Le Cimetière de Prague*.
- {429} Rappelons que cet ouvrage est un faux, qui prétend dévoiler un plan de conquête du monde par les Juifs et les francs-maçons, fabriqué à la demande de l'Okhrana, pour favoriser la politique antisémite en Russie. Il a été rédigé en russe, à Paris, en 1901, par un faussaire russe qui s'était inspiré du *Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu* de Maurice Joly. Révélant le soi-disant programme d'un conseil de sages Juifs et ses plans secrets qui utiliseraient la violence afin d'anéantir la chrétienté et de dominer le monde, il visait à convaincre Nicolas II et son gouvernement des méfaits d'une politique libérale. Nicolas II ne se laissera pas gruger, mais Adolf Hitler en tirera les arguments de sa propre théorie du « complot juif ».
- {430} Rapport du 24 avril 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {431} Rapport du 25 avril 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {432} *Idem.*
- {433} Rapport du 28 avril 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {434} *Idem.*
- {435} *Idem.*

- {436} Rapport du 9 mai 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {437} Rapport du 13 mai 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {438} Idem.
- {439} Idem.
- {440} Rapport du 17 mai 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {441} Rapport du 19 mai 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {442} « Notes biographiques... », in *Les Réponses de Maître Philippe*, op. cit., p. 22-23.
- {443} Rapport de police du 17 mai 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {444} Rapport confidentiel du 5 juin 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {445} Rapport du 30 juin 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {446} Idem.
- {447} Idem.
- {448} Rapport confidentiel du 14 juillet 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {449} Voici ces télégrammes : « 9725 – 9710 – 9715 – 9090 – 9065 – 9105 – 9100 – 9755 – 9731 – 9738 – Salutations », et le second : « 9720 – 9715 – 9735 – 9120 – 9125 – 9107 – 9737 – 9738 – 9750 – 9747. Salutations. Signé : Massard ». Avis aux amateurs de chiffres !
- {450} Rapport confidentiel du 22 juillet 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {451} Rapport confidentiel du 26 juillet 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {452} Rapport du 12 août 1903. A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {453} Idem.
- {454} Idem.
- {455} Idem.
- {456} Rapport confidentiel du 22 août 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {457} Rapport du 29 août 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {458} Rapport confidentiel du 3 septembre 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {459} Rapport du 7 octobre 1903, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {460} Idem.
- {461} A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {462} Note du 30 janvier 1904, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {463} Note du 6 avril 1904, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {464} Selon Philippe Collin, *Vie et enseignements de Jean Chapas*, op. cit., p. 61 et 138.
- {465} Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 124.
- {466} Recueil de Papus, *infra*, p. 232.
- {467} Claude Laurent, *Mes souvenirs...*, op. cit., p 135.
- {468} Rapport de police du 7 novembre 1904, A.D. du Rhône, 4 M 361 ; Joanny Bricaud, *Le Maître Philippe*, op. cit., p. 45 ; Louis Maniguet, *Contribution à l'étude de l'influence des empiriques sur les malades...*, op. cit., p. 26.
- {469} Rapport du 15 février 1905, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {470} Rapport confidentiel du 30 novembre 1904, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {471} « Nicolas II et le Lyonnais Philippe », *L'Express républicain*, 15 février 1905.

- {472} Rapport du 15 février 1905, A.D. du Rhône, 4 M 361.
- {473} « Philippe le mage », *La Dépêche de Lyon*, 13 mars 1905.
- {474} « Notes biographiques... » in *Les Réponses de Maître Philippe*, op. cit., p. 15-16.
- {475} « Mort du Docteur Philippe », *L'initiation*, août 1905.
- {476} Voir *infra*, p. 320.
- {477} « Notes biographiques... » in *Les Réponses de Maître Philippe*, op. cit., p. 172.
- {478} *La Dépêche de Lyon*, 3 août 1905.
- {479} Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche*, op. cit., p. 63.
- {480} Papus, *La Réincarnation*, Paris, Dorbon, 1912 ; nouv. éd., *Saint-Jean-de-Braye, Dangles*, 1982, p. 95.
- {481} Recueil de Papus, *infra*, p. 279.
- {482} Elle a été rapportée par Robert Amadou dans l'hommage qu'il lui a rendu après sa mort : « Paul Corcellet », *L'Initiation*, n° 4, 1993, p. 148-151.
- {483} Louis Maniquet, *Contribution à l'étude de l'influence des empiriques sur les malades...*, op. cit., p. 26.
- {484} « Études tentatives », Paris, Éditions de l'Initiation, 1903, commodément repris dans *l'Initiation*, en 2004. Après avoir collaboré à *l'Initiation*, Zhora apporta sa contribution à la revue *Psychée*.
- {485} N° 4, octobre 1935, p. 165-171.
- {486} Voir Claude Laurent, *Mes souvenirs...*, op. cit., p. 21-25, et Michel de Saint-Martin, préface au Dr Édouard Bertholet, *La Réincarnation d'après le Maître Philippe*, Lausanne, Éditions roscruiciennes, 1960, p. 8-11.
- {487} *Mes souvenirs*, op. cit.
- {488} *Lueurs spirituelles. Notes de mystique pratique*, Paris, Beaudelot, 1913. Cependant, pour André Savoret, qui les publia en trois parties et en deux volumes (le premier réunissant les tomes I et II), seul le premier tome de l'ouvrage contient l'enseignement exact de M. Philippe, les deux autres étant à considérer comme des commentaires libres de l'auteur.
- {489} Cette attestation, retrouvée par Robert Amadou, a été reproduite par le Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 181.
- {490} Lettre à Papus, bibliothèque municipale de Lyon, fonds Papus, ms.5488-105. Nous en avons développé plusieurs abréviations et quelque peu modifié la présentation. Voir également le compte-rendu très détaillé de cette audience que donne Philippe Collin, *Vie et enseignements de Jean Chapas*, op. cit., p. 20-22.
- {491} Voir Philippe Collin, *Vie et enseignements de Jean Chapas*, op. cit., p. 19.
- {492} Voir Max Camis, « Santa Maria », *Les Amitiés spirituelles*, n° 113, janvier 1978, p. 5-8.
- {493} Voir Max Camis « Antoinette », *Bulletin des Amitiés spirituelles*, n° 111, juillet 1977, p. 3-6.
- {494} Voir Philippe Collin, *Vie et enseignements de Jean Chapas*, op. cit., p. 28-29.

{495} Cette bâtisse a été détruite pour édifier une maison de retraite. Quant au clos Landar, menacé de destruction pour un projet immobilier, il a été racheté par la municipalité, qui, en partenariat avec l'association des Amis du vieil Arbresle, envisage d'en faire un musée consacré aux hommes illustres de la ville, à commencer par M. Philippe (Voir Philippe Collin, « Entre passé et présent : le clos Landar 1905-2005 », *L'Initiation*, n° 4, octobre-décembre 2005, p. 293-299).

{496} Voir G. Lillamand, « Monsieur Auguste Gauthier », *Bulletin des Amitiés spirituelles*, n° 94, avril 1973.

{497} Voir Christiane Jouffroy Grandjean, *L'Héritage spirituel de Jean Chapas, disciple de Maître Philippe de Lyon*, Grenoble, *Le Mercure dauphinois*, 2011.

{498} Sur Marc Haven, qui compte dans l'histoire de l'occultisme, voir Marie Emmanuel Lalande, André Lalande, L. Chamuel, J. Legras, J. Durand, Justin Maumus, Marc Haven (le Docteur Emmanuel Lalande)... suivi de pages rares et inédites de Marc Haven, Paris, Éditions Pythagore, 1934 ; Victor-Emile Michelet, *Les Compagnons de la hiérophanie*, op. cit., p. 98-104. Des lettres inédites de Lalande à Papus (dont quelques-unes exploitée supra) sont conservées dans le fonds Papus, à la bibliothèque municipale de Lyon, ms. 5.488.

{499} Lettre du 20 décembre 1925, partiellement reproduite en fac-similé par le Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 49-50.

{500} Le fac-similé de cette lettre a été publié par le Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 49-50.

{501} Propos rapportés par Marie Emmanuel Lalande, Marc Haven..., op. cit., p. 101.

{502} Marc Haven, *Le Maître inconnu Cagliostro. Étude historique et critique sur la haute magie*, nouv. éd., Paris, Dervy, 1995.

{503} Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 49-50.

{504} Préface à Marc Haven, *Le Maître inconnu Cagliostro*, nouv. éd., op. cit., p. IV.

{505} Cette étude publiée dans la revue *Psychée*, en mars 1927, a fait l'objet d'une nouvelle édition, ap. Marie Emmanuel Lalande, Marc Haven, op. cit., p. 121-171, reprise sous la forme d'une plaquette, Lyon, Paul Derain, 1961.

{506} Propos rapportés par Marie Emmanuel Lalande, Marc Haven..., op. ni., p. 103-104.

{507} Sédir, « Notes biographiques... », in *Les Réponses de Maître Philippe*, op. cit., p. 17-18.

{508} Papus, *La Réincarnation*, Paris, Dorbon, 1912 ; nouv. éd., Saint-Jean-de-Braye, Dangles, 1982, p. 95.

{509} Paris, Ollendorff, 1901 ; nouv. éd., Paris, *La Table d'Émeraude*, 1986.

{510} Voir les « Six lettres inédites : hommage à Philippe Encausse, Louis Marchand, Jean Bourciez et Émile Besson » publiées dans mon article sur «

Le fonds Philippe Encausse à la bibliothèque municipale de Lyon », *Renaissance Traditionnelle*, n° 163-164, juillet-octobre 2011, p. 327-332.

{511} *Quelques amis de Dieu*, op. cit., p. 113.

{512} *Ibid.*, p. 112.

{513} *Ibid.*, p. 113.

{514} « Notes biographiques... », in *Les Réponses de Maître Philippe*, op. cit., p. 15.

{515} *Quelques amis de Dieu*, op. cit., p. 130.

{516} *Sédir, La Vie inconnue de Jésus-Christ selon l'enseignement de Maître Philippe. Précédée d'une biographie de Sédir par Philippe Collin*, Grenoble, Le Mercure dauphinois, 2003.

{517} *La Dispute de Shiva contre Jésus, Bihorel-lès-Rouen, A. L. Legrand, s. d.*

{518} *Sur ces différents cercles*, voir l'introduction de Philippe Collin, « Sédir, par et pour le Christ », à *La vie inconnue de Jésus-Christ*, op. cit.

{519} *Les Amitiés spirituelles* (www.amities-spirituelles.fr) continuent aujourd'hui le travail que leur avait confié Sédir, rééditent régulièrement ses livres et publient un petit bulletin trimestriel.

{520} *De Phaneg*, la revue *l'Initiation* a publié de nombreuses conférences, la plupart faites au cours de séances d'enseignements, de guérisons et de prières de l'Entente amicale évangélique. Des comptes rendus de réunions, des conférences de cette société et le gros manuscrit de son *En chemin*, sont conservés dans le fonds Philippe Encausse, à la bibliothèque municipale de Lyon. Sur Phaneg lui-même, voir Jean Bourciez, « Georges Descormiers (« Phaneg », 1866-1945) », *L'Initiation*, juillet-décembre 1957, p. 112-114, et surtout l'introduction de Philippe Collin, « Phaneg, ou la reprise du christianisme primitif », à G. Phaneg, *L'Esprit qui peut tout*, op. cit., p. 7-37.

{521} Jacques Sardin, « Rencontres », *Les Amitiés spirituelles*, n° 143, juillet 1985, p. 12, d'après le témoignage de Carel Vorstelman.

{522} Voir l'article de Gil Alonso-Mier, « In memoriam : André Savoret », *L'Initiation*, n° 2, avril-juin 2001, p. 97-110, qui comprend une bibliographie très complète.

{523} Les sommaires en ont été publiés dans *L'Esprit qui peut tout* (voir *infra*, note 44).

{524} Paris, Beaudelot, 1922.

{525} Paris, Beaudelot, 1925.

{526} *L'Esprit qui peut tout. L'action de l'esprit sur la matière selon l'Évangile et Maître Philippe de Lyon*, Grenoble, Éditions du Mercure dauphinois, 2004.

{527} Voir Max Camis, « Monsieur G. H. », *Les amitiés spirituelles*, n° 56, octobre 1963 ; « Deux hommes, deux vertus », *Les amitiés spirituelles*, n° 88, octobre 1971.

{528} « Un thaumaturge à la Cour de Russie », *La Revue*, 1^{er} octobre 1917.

{529} *Le Maître Philippe*, op. cit.

^{530} Voir Philippe Collin, « Michel de Saint-Martin », *L'Initiation*, n° 3, juillet-septembre 2000, p. 180-187 ; n° 4, octobre-décembre 2000, p. 280-292.

^{531} Paris, Heugel. La revue *Psychée* en a publié des extraits, en 1938.

^{532} Paris, Dangles ; une 3^e éd., où une préface de « trois inconnus » se substitue à celle du Dr Philippe Encausse, est parue en 1974, aux Ateliers de l'Athanor, à Montréal.

^{533} Dr Edouard Bertholet, *La Réincarnation d'après de Maître Philippe*, Lausanne, Editions rosicruciennes, 1960. Sur le Dr Bertholet, voir Renée-Paule Guillot, « Centenaire du docteur Edouard Bertholet. Maître des vieilles sagesse et pionnier des médecines modernes », *L'Initiation*, janvier-mars 1984, p. 17-20 ; et, du même auteur, « Un savant doublé d'un sage... Edouard Bertholet: médecin, humaniste et rose-croix », *Historia*, n° 439, juillet 1983, p. 108-114.

^{534} Nizier Anthelme Philippe. *Le Maître Philippe de Lyon. Propos commentés par Sri Sevananda suivis d'une biographie et d'anecdotes par le Dr Philippe Encausse*, Paris, Cariscript, 1984. Sur Sri Sevananda, voir l'introduction à ce dernier ouvrage, par Emilienne Larchevêque Olphand, traductrice du livre.

^{535} Sur Philippe Encausse (2 janvier 1906 – 22 juillet 1984), voir l'ouvrage biographique de son épouse Jacqueline Encausse, *Un « serviteur inconnu »*, Philippe Encausse, fils de Papus, Paris, Cariscript, 1991 ; et les hommages, respectivement rendus par la revue *L'Initiation*, juillet-septembre 1984, et le *Bulletin martiniste*, n° 5, juillet-août 1984, qui contient notamment l'homélie prononcée en l'Église évangélique, 123, avenue du Maine, à Paris, lors des obsèques de Philippe Encausse, par le père Robert Amadou, selon le rite syrien d'Antioche, le 27 juillet 1984 ; enfin l'« Interview du 28 juin 1983 de Philippe Encausse par Vincent de Langlade », publiée dans *L'Initiation*, octobre-décembre 1988, p. 177-183. Voir aussi *À deux amis de Dieu, Papus Philippe Encausse. Hommage de réparation offert par Robert Amadou, Guérigny, CIREM, 1995.*

^{536} Voir un extrait de cette lettre, in Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 39.

^{537} Propos rapportés par Marie Emmanuel Lalande, *Lumière blanche...*, op. cit., p. 51.

^{538} Le texte intégral de cette lettre a été publié par le Dr Philippe Encausse, *Papus*, op. cit., p. 109-110.

^{539} Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 46-47.

^{540} *Quelques amis de Dieu*, op. cit., p. 115.

^{541} *Ibid.*, p. 120.

^{542} « Délire mystique causé par les pratiques du magnétiseur Philippe », *Annales médico-psychologiques*, 1906, n° 4, p. 79-84.

- {543} Professeur de médecine légale, élève et collaborateur du professeur Lacassagne, Etienne Martin enseigna la médecine légale à la Faculté de médecine de Lyon.
- {544} Note manuscrite de Michelet, datée du 23 octobre 1930, fac-sim. in Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 101.
- {545} Victor-Emile Michelet, *Les Compagnons de la hiérophanie. Souvenir du mouvement hermétique à la fin du XIX. siècle*, Paris, Dorbon aîné, 1937 ; nouv. éd. en fac-similé, Nice, Bélisane, 1977, p. 101.
- {546} Lucien Chamuel, « Quelques souvenirs », in Marc Haven (le Dr Emmanuel Lalande), op. cit., p. 67.
- {547} Propos rapportés par Henri Durville, « Fils du tonnerre », *L'Initiation*, n° 1, janvier-mars 1954, p. 2-11.
- {548} Paroles de Monsieur Philippe, archives privées.
- {549} Cet article a été commodément reproduit par le Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 53-55.
- {550} Propos rapportés par Marie Lalande, *Lumière blanche*, op. cit., p. 32.
- {551} Papus, *La Réincarnation*, op. cit., p. 97.
- {552} Alfred Haehl, *Vie et paroles...*, op. cit., p. 39.
- {553} *Ibid.*, p. 40.
- {554} *Ibid.*, p. 38.
- {555} Marie Lalande, *Lumière blanche...*, op. cit., p. 9.
- {556} *Ibid.*, p. 14.
- {557} Sédir, *Quelques amis de Dieu*, op. cit., p. 115.
- {558} Voir à ce sujet la mise au point de Robert Deparis, « L'application de l'Évangile en l'Homme : "Le Maître Philippe" », *L'Initiation*, octobre-décembre 1985, p. 174-180.
- {559} Matthieu, XXIII, 8.
- {560} André Lalande, « Famille, enfance & jeunesse », in Marc Haven..., op. cit., p. 31.
- {561} Sur l'abbé Julio (1844-1912), voir Robert Ambelain, *L'abbé Julio... Sa vie. Son œuvre. Sa doctrine*, Paris, Vermet, 1981 ; Robert Amadou, « Le magnétisme spirituel et l'abbé Julio », *L'Autre Monde*, n° 54, novembre 1981, p. 49-50 ; et naturellement l'œuvre de l'abbé Julio lui-même, toujours fort utile et régulièrement rééditée : *Grands secrets merveilleux...*, Paris, Bussière, 1981 ; *Le livre secret des grands exorcismes et bénédictions*, Paris, Bussière, 1981 ; *Prières merveilleuses...*, Paris, La Diffusion scientifique, 1982, etc. Très recommandable aussi, le cours de Denis Labouré : *Méthodes et pratiques de l'abbé Julio*, ainsi que son édition commentée des *Grands et petits secrets merveilleux*, Diedendorf, Éditions Spiritualité occidentale, 2012.
- {562} Abbé Julio, « Courage, mon frère Philippe... », *L'Étincelle*, 1^{er} mai 1901, p. 5-6 ; repris avec une introduction et des commentaires par Robert Amadou, *L'Initiation*, juillet-septembre 1988, p. 121-123.

{563} Voir notamment la lettre reproduite en fac-similé par le Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 15.

{564} Romains, VIII, 15.

{565} Émile Besson, préface à l'édition anglaise de Sédir, *Initiations*.

{566} Des lettres de M. Philippe ont été publiées par plusieurs auteurs : Alfred Haehl, Marie Lalande, et pour certaines, en fac-similé, par Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit.

{567} « Le Maître Philippe n'a pas laissé d'enseignement écrit (sauf pour de rares privilégiés – dont M. Jean Chapas – et à ce titre absolument personnel et confidentiel) » (Dr Philippe Encausse, *Le Maître Philippe...*, op. cit., p. 223).

{568} *Quelques amis de Dieu*, op. cit., p. 127.

{569} Le procès-verbal de cette perquisition a été publié et commenté dans mon article sur « Le fonds Philippe Encausse à la bibliothèque municipale de Lyon, Renaissance traditionnelle, n° 163-164, juillet-octobre 2011, p. 314-332 ».

{570} Voir l'inventaire publié par mes soins, « Le fonds Philippe Encausse... », art. cit.

{571} La tâche confiée par Robert Amadou comprenait aussi l'édition d'un Cours de haute magie, du Dr Fernard Rozier (1839-1922), publié aux éditions du Mercure dauphinois, en 2001. Un autre manuscrit du même fonds : les rituels du rite maçonnique swedenborgien de John Yarker, copiés par Téder et pratiqués à Paris par le chapitre INRI, fondé par Papus, fera l'objet d'un autre volume à paraître. Ces différents projets furent annoncés dans l'*Initiation*, octobre-décembre 1986, p. 190.

{572} Ici une note renvoie en bas de page à une note de Papus biffée : « Donc + doit souffrir beaucoup ».

{573} En bas de page, une main anonyme a écrit entre parenthèses : « note de Papus ».

{574} Une main anonyme renvoie ici à une note en bas de page : « du Maître Philippe ».

{575} Biffé : « Les tièdes. Indifférents, vraiment dangereux sont ».

{576} Ici Papus a volontairement laissé un blanc pour inscrire un mot qui devait lui manquer sur l'instant, puis il a omis de combler cette lacune.

{577} Biffé : « trouverait ».

{578} Biffé : « sur terre ».

{579} Biffé : « libre ».

{580} Biffé : « le ».

{581} Biffé : « même ».

{582} Ici, quelques mots écrits au crayon et répartis sur trois lignes en fin de page me sont illisibles.

{583} Une main qui n'est peut-être pas celle de Papus a ajouté : « (1901) ».

{584} Le 5 mars 1902 étant en réalité un mercredi, peut-être faut-il lire 4 mars 1902.

{585} Quelques mots me sont ici illisibles.

{586} Un début de phrase a été biffé : « C'est à ce moment, qu'un jour, le tzar faisant une promenade sur son yacht ».

{587} Biffé : « rendre ».

{588} Biffé : « Racovitch ».

{589} Biffé : « (par vengeance) ».

{590} Biffé : « voulu se ven ».

{591} Biffé : « ses ».

{592} Biffé : « et des ».

{593} Biffé : « apportée ».

{594} Biffé : « voyez ».

{595} Biffé : « Levez-vous ».

© Éditions Dervy, 2013
19, rue Saint-Séverin 75005 Paris
ISBN : 978-2-84454-959-4
contact@dervy.fr
www.dervy-medicis.com